This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

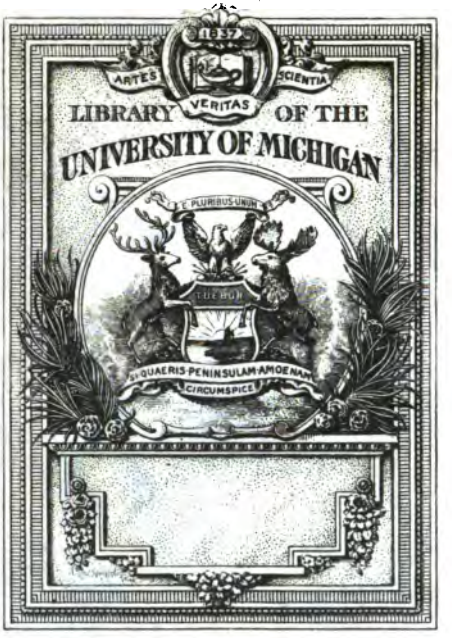
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Z8/
/IV
8715
848
M783

THÉATRE

DE MESSIEURS

DE MONTFLEURY

PERE ET FILS.

TOME SECOND.

CE LIVRE SE VEND

Chez

P. GANDOUIN, Quay des Auguſtins, à la belle Image.

NYON Pere, Quay de Conty, à Sainte Monique.

VALLEYRE, rue S. Severin, à l'Annonciation.

HUART, rue Saint Jacques, à la Juſtice.

NYON Fils, Quay des Auguſtins, à l'Occaſion.

CLOUSIER, rue Saint Jacques, à l'Ecu de France.

PRAULT Fils, Quay de Conty, à la Charité.

DE POILLY, Quay de Conty, aux Armes d'Angleterre.

DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins, à l'Image S. Etienne.

THE'ATRE

DE MESSIEURS

DE MONTFLEURY

PERE ET FILS.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de trois Comedies, avec des Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de ces deux Auteurs.

TOME SECOND.

A PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. D. CC. XXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Piéces contenues dans le ſecond Tome.

LA FEMME JUGE ET PARTIE, *Comédie.*

PROCE'S DE LA FEMME JUGE ET PARTIE, *Comédie.*

L'ECOLE DES JALOUX *ou* LE COCU VOLONTAIRE, *Comédie.*

LE GENTILHOMME DE BEAUCE, *Comédie.*

LA FILLE CAPITAINE, *Comédie.*

L A

LA FEMME JUGE ET PARTIE.

COMEDIE.

141797

A MESSIRE

NICOLAS POTIER,

CHEVALIER,

SEIGNEUR DE NOVION, &c.
Commandeur des Ordres du Roi,
Conſeiller de Sa Majeſté en tous
ſes Conſeils, & Préſident à
Mortier au Parlement de Paris.

MONSEIGNEUR,

La Femme Juge & Partie, que je vous préſente, vous a trop d'obligations pour ſe diſ-

penſer de l'hommage qu'elle vous vient rendre. Elle n'attribue qu'à vous ſeul l'avantage qu'elle a eû de plaire & de divertir ; & l'approbation qu'elle a eue, eſt un effet de l'eſtime que toute la France fait des choſes que vous honorez de la vôtre. Oui, MONSEIGNEUR, la lecture que j'eus l'honneur de vous en faire avant qu'elle fût repréſentée, & la bonté que vous eûtes de me témoigner qu'elle ne vous avoit pas déplû, me firent ſortir des bornes que la modeſtie me devoit preſcrire ; je ne pûs empêcher la joie que j'en avois d'éclater, je le publiai par tout ; & la ſuite m'a fait connoître que l'on a trop de vénération pour vous, pour oſer appeller de vos jugemens, & que l'on a trop déféré au diſcernement judicieux que l'on ſait que vous faites de chaque choſe, pour examiner les défauts d'une piéce, où vous avez bien voulu n'en point trouver. Ainſi, MONSEIGNEUR, après les avantages qu'elle a tirés de l'accueil favorable que vous avez eu la bonté de lui faire, elle n'a plus d'ambition que celle de ſe voir honorée d'une protection auſſi glorieuſe que la vôtre. Elle vous regarde comme la merveille du ſiécle où elle a eu le bonheur de paroître, & comme l'étonnement de ceux qui le ſuivront. Elle voit avec plaiſir que l'on n'a pas moins d'admiration pour la connoiſſance parfaite que vous avez de toutes choſes, que de reſpect pour les oracles que vous prononcez, & regarde le choix que le plus

grand Roi du monde a fait de nos jours de votre illustre personne, pour rétablir le calme dans l'une de ses provinces, comme l'effet d'un mérite très-éclatant, & d'une vertu toute extraordinaire. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui doit justifier la liberté qu'elle ose prendre de vous protester que rien ne peut égaler la vénération qu'elle a pour vous, que le zéle & le respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéissant serviteur,
MONTFLEURY.

ACTEURS.

BERNADILLE.

JULIE, en habit d'homme, ſous le nom de Fédéric, femme de Bernadille.

DOM LOPE, amant de Conſtance.

CONSTANCE.

OCTAVE, confident de Julie.

BEATRIX, ſuivante de Conſtance.

GUSMAN, valet de Bernadille.

DEUX VALETS DE JULIE.

La ſcène eſt à Faro.

LA FEMME JUGE ET PARTIE.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

BEATRIX, GUSMAN.

BEATRIX.

N'Acheveras-tu point, babillard éternel?

GUSMAN.

Oui, notre maître eſt fou, je le garantis tel;
Je ne m'en dédis point, quoique tu puiſſes dire;
J'en ſais bien la raiſon, & cela doit ſuffire.

BEATRIX.

Ne me diras-tu point, ſans te faire prier,
Quelle eſt cette raiſon?

GUSMAN.

Quoi! Se remarier?

Peut-il faire jamais de plus grande folie ?

BEATRIX.

Comment ! Un homme eſt fou, quand il ſe remarie?

GUSMAN.

Non ; mais ce vieux bourru qui ſe veut engager,
De l'humeur dont il eſt, n'y devroit pas ſonger,
Et ſi ſon bel eſprit ſe régloit par le nôtre...

BEATRIX.

Pourquoi ne veux-tu pas qu'il aime comme un autre ?

GUSMAN.

Quoi ! S'étant une fois chargé d'une moitié,
Le ciel a regardé ſa miſere en pitié ;
Et par une faveur, & rare, & ſans égale,
D'un brevet d'homme veuf ſa bonté le régale ;
D'un brevet qui rendroit mille maris contens ;
Et loin de devenir plus ſage à ſes dépens,
Après avoir vêcu trois ans dans le veuvage,
Il veut ſe marier, & tu veux qu'il ſoit ſage ?
Cela ne ſe peut pas.

BEATRIX.

Quant à moi, franchement ;
Je ſens que je pourrois m'y réſoudre aiſément,
Qu'il eſt plaiſant d'aimer, & que le mariage
Eſt doux, lorſque l'on ſait en faire un bon uſage.

GUSMAN.

Quand même le motif qui l'y porte aujourd'hui,
Seroit bon pour un autre, il ne vaut rien pour lui.
Eſt-ce qu'il ne craint point....

BEATRIX.

Quoi ?

GUSMAN.

Que cette derniére,
Ne lui faſſe le tour que lui fit la premiére.

BEATRIX.

Sa vertu fut trop grande, elle n'en fit jamais :
Si tu veux m'obliger, laiſſe ſon ombre en paix :
Perſonne mieux que moi ne ſût ſon innocence,
Car je ſervois Julie, avant qu'être à Conſtance.

GUSMAN.

Quand mon maître le ſut, ce fut par ton moyen.

BEATRIX.

Je le dis, il eſt vrai, mais il n'en étoit rien ;
La crainte de la mort m'inſpirant cette envie,
Je bleſſai ſon honneur, pour me ſauver la vie.

GUSMAN.

Explique-toi donc mieux, pour m'en faire douter.

BEATRIX.

Pour t'en mieux éclaircir, tu n'as qu'à m'écouter.
J'aimois Mendoſſe alors, il m'aimoit tout de même,
Et cherchoit à me voir avec un ſoin extrême :
Comme il m'avoit juré qu'il vouloit m'épouſer,
Je croyois le pouvoir un peu favoriſer ;
Et quand l'occaſion m'en pouvoit être offerte,
Je laiſſois du jardin une porte entr'ouverte ;
C'étoit notre ſignal, & de cette façon
Nous nous voyions les ſoirs ſans donner de ſoupçon.
Mendoſſe vint un ſoir, où tout en apparence
Sembloit contribuer à notre intelligence.
Bernadille ſoupoit chez un de ſes amis,
Dont la maiſon étoit aſſez loin du logis :
Julie étoit au lit, & notre tête-à-tête
Se trouva pour ce coup d'une longueur honnête.
L'entretien fut ſi long, que Bernadille enfin
Revenoit à deſſein d'entrer par le jardin.
Il en étoit je penſe, à dix pas, ſans eſcorte,
Alorſque pour ſortir Mendoſſe ouvroit la porte,
Qui s'étant aperçû que l'on faiſoit du bruit,
Croyant qu'on l'épioit, ſort, la ferme, & s'enfuit.

Sa fuite fut fort prompte, & la nuit fort obscure.
Bernadille, enragé d'une telle avanture,
Jaloux & furieux de ce qu'il n'avoit pû
Reconnoître, ou du moins suivre cet inconnu,
Un poignard à la main, & la vûe égarée,
Entre & vient droit à moi : Ta perte est assurée,
Me dit-il, tu mourras, si tu déguises rien;
Apprend-moi mon malheur, pour éviter le tien;
Cet homme que j'ai vû, sortoit d'avec ma femme;
Avoue-le, ou de ce fer je vais t'arracher l'ame.
Interdite, & craignant sur tout que le poignard
Ne me perçât trop tôt si je parlois trop tard,
Je dis qu'il étoit vrai qu'il sortoit d'avec elle.

GUSMAN.

Quoiqu'il n'en fût rien ?

BEATRIX.

Oui, sa menace cruelle
Me fit appréhender tout d'un homme emporté;
Et craignant de mourir, disant la vérité,
J'aimai bien mieux mentir, & me sauver la vie.

GUSMAN.

Sais-tu de quel malheur ta fourbe fut suivie ?

BEATRIX.

D'aucun; car dès qu'il eut l'aveu que je lui fis,
Il ne témoigna plus de colere.

GUSMAN.

Tant pis.

BEATRIX.

Tant pis ? Pourquoi tant pis ? Fais-toi du moins entendre.

GUSMAN.

Tu ne sais pas pourquoi tant pis? Tu vas l'apprendre.
Ayant tiré de toi cet éclaircissement,
Bernadille cacha tout son ressentiment;
Et quoique dans l'instant il n'en fit rien paroître,
Se croyant aussi sot qu'il méritoit de l'être,

Voulut perdre sa femme ; & dessus ton rapport,
Il la fit mourir.

BEATRIX.

Lui ?

GUSMAN.

Mais je le vois qui sort.

BEATRIX.

Gusman, ne me perds pas, aussi bien elle est morte.

GUSMAN.

Quoi ! Je pourrois trahir mon maître de la sorte ?
Et lui pourrois celer que c'est toi...

BEATRIX.

Parle bas ;
J'ai dedans ma cassette encor quatre ducats
Que je te donnerai, si tu n'en veux rien dire.

GUSMAN.

D'accord ; mais qu'ils soient prêts avant qu'il se retire.

SCENE II.

BERNADILLE, GUSMAN.

GUSMAN.

QUoi, Monsieur ! Sur le point de vous remarier,
Vous paroissez rêveur ? Pouvez-vous oublier
Qu'il faut vous préparer pour cette grande fête ?

BERNADILLE.

Male-peste, j'ai bien des choses à la tête.
Je crains de faire ici quelque mauvais marché :
Quand on prend une femme on est bien empêché.

GUSMAN.

Que craignez-vous, Monſieur, lorſqu'une telle envie...

BERNADILLE.

Si par malheur pour moi, ma femme étoit en vie,
Et que pour mes péchés un jour, à point nommé,
Elle revînt après notre hymen conſommé,
On pourroit d'un quartier allonger ma figure.

GUSMAN.

Votre femme, Monſieur? Et par quelle avanture?
Les morts reviennent-ils? Ne m'avez-vous pas dit
Que vous aviez cauſé ſa mort, & qu'un dépit
Ou bien, ou mal fondé, vous fit défaire d'elle?

BERNADILLE.

D'accord, mais la maniére en fut un peu nouvelle.
Ton zéle m'eſt connu, je veux t'ouvrir mon cœur.
Tu ſais que j'épouſai jadis, pour mon malheur,
Julie?

GUSMAN.

Il m'en ſouvient.

BERNADILLE.

Qu'on vit brûler ſon ame,
Malgré nous & nos dents, d'une illicite flamme;
Et qu'enfin m'efforçant d'en être convaincu,
J'appris, ſans me vanter, qu'on me faiſoit cocu.

GUSMAN *à part.*

Ah! Que ſans les ducats...

BERNADILLE.

Inſtruit de mon offenſe,
Je fis vœu d'être veuf, & le ſuis que je penſe.
Je feignis de vouloir aller pour quelque temps
A Cadis, où tous deux nous avions des parens;
Et pour tout ménager, ſans en donner de marque,
Je gagnai, par argent, le patron d'une barque,
Qui m'engagea dès-lors ſa parole & ſa foi,
Que tous ſes gens & lui, riſqueroient tout pour moi.

A ce voyage feint je disposai Julie ;
Quoique ce fût par mer, elle en parut ravie.
Le jour pris, nous partons, dissimulant toujours ;
On prend une autre route, & nous voguons dix jours.
Tant qu'arrivés aux bords d'une île inhabitée,
Par mon commandement Julie y fut portée.
Voyant qu'on l'y laissoit d'un ton piteux & doux,
Elle crioit : Mon cher, pourquoi me quittez-vous?
De peur d'être attendri par des douceurs pareilles,
Je lui tournois le dos, & bouchois mes oreilles ;
Puis faisant volte face assez loin de ce lieu,
D'un grand coup de chapeau je lui fis mon adieu.
Après que je me fus vengé de cette sorte,
Quand je fus de retour, je dis qu'elle étoit morte.
Qu'outre les maux de cœur qui lui prenoient souvent,
Nous fûmes si battus de l'orage & du vent,
Que la fiévre & la peur l'avoient d'abord saisie ;
Que malgré tous mes soins, ayant perdu la vie,
Ne pouvant prendre terre, il fallut consentir
A la jetter en mer, de crainte de périr ;
Et qu'enfin je jouai si bien mon personnage,
Qu'on ne se douta point...

GUSMAN.

Je sais bien davantage ;
Car je sai bien, Monsieur, que vous étant vengé,
Vous prîtes le grand deuil, & fîtes l'affligé,
Et qu'à vous consoler chacun perdoit sa peine.
Mais je m'abuse enfin, ou cette crainte est vaine.
Vous n'avez rien appris d'elle depuis ce temps ?

BERNADILLE.

Rien du tout ; cependant il s'est passé trois ans
Depuis qu'on la laissa dans cette île déserte.

GUSMAN.

Ah ! Ce terme est trop long, pour douter de sa perte ;

Je vous garantis veuf ; & sans doute, Monsieur,
Qu'elle y fut dévorée, & mourut de douleur.

BERNADILLE.

Mais pour te dire tout, je crains plus que Julie
Ce blondin revenu depuis peu d'Italie.

GUSMAN.

Comment ! Vous le craignez !

BERNADILLE.

Oui, ce blondin charmant
Me semble familier plus que passablement.
Le drôle, sans façon, s'introduit chez Constance,
Il lui dit de grands mots, & même en ma présence,
Il fait le bel esprit, l'enjoué, le coquet,
Et c'est un petit fat qui n'a que du caquet,
Dont je ne dirois mot, n'étoit la conséquence :
Car ce galant qui voit si librement Constance,
Alors que je ne suis encor que protestant,
Etant époux, viendra chez moi tambour battant.

GUSMAN.

Mais sa mere devroit empêcher...

BERNADILLE.

Comment faire ?
Elle lui dit assez qu'il n'est pas nécessaire
Que pour les visiter il prenne tant de soins ;
Elle dit à ses gens, dix fois le jour du moins,
Qu'en cas qu'il y revienne, elle veut qu'on lui die,
Soit qu'elle y soit, ou non, que sa fille est sortie.

GUSMAN.

Ne lui dit-on pas ?

BERNADILLE.

Oui, mais il répond : Ma foi,
Tu te moques, mon cher, l'ordre n'est pas pour moi :
Ne me connois-tu pas ? La bévûe est fort bonne,
C'est pour les importuns que cet ordre se donne.
Quoi que l'on fasse enfin pour l'empêcher d'entrer,
Il monte effrontément, & sans se déferrer,

Entre en marquis, & fait une galanterie
Du refus, desvalets, qu'il tourne en raillerie.
Qui diable se pourroit défendre de cela ?

GUSMAN.

Mais ne craignez-vous point Dom Lope ?

BERNADILLE.

Celui-là
Ne m'inquiéte pas ; je viens avec la mere
Pour demain, sur le soir, de conclure l'affaire :
Elle y doit disposer Constance. Après ceci,
Si le blondin s'y frotte, il verra...

GUSMAN.

Le voici.

BERNADILLE.

Evitons-le.

SCENE III.

JULIE en homme, sous le nom de Fédéric. *OCTAVE.*

JULIE.

IL m'a vûe, & me fuit.

OCTAVE.

Mais, Madame,
Ne vous souvient-il plus que vous êtes sa femme ?

JULIE.

Il m'en souvient trop bien.

OCTAVE.

Il faut donc aujourd'hui
Sans perdre plus de temps, vous découvrir à lui.

JULIE.

Ah ! C'eſt ce que je crains ; il y va de ma vie.
Je veux ſavoir devant par quelle fantaiſie
Il expoſa mes jours dans ce pays déſert ;
Autrement je me perds.

OCTAVE.

Mais lui-même il ſe pert ;
Car s'il faut qu'une fois il épouſe Conſtance,
Rien ne le peut ſauver. Aimez-vous la vengeance?
Laiſſez-le marier, & le faites..

JULIE.

Tais-toi ;
Une telle vengeance eſt indigne de moi :
Ce n'eſt pas, tu le ſais, que pour m'ôter la vie...

OCTAVE.

Madame, de vos maux je ſais une partie ;
Et ſans des importuns qui ſont venus vous voir,
J'oſe m'imaginer que j'allois tout ſavoir.

JULIE.

Oui, j'ai connu ton zéle, & ma reconnoiſſance
A ta fidélité doit cette récompenſe :
Outre qu'ayant beſoin de ton adreſſe ici,
Du cours de mes malheurs tu dois être éclairci.
Tu ſais qu'on me laiſſa dans une île déſerte,
Que je n'attendois plus que l'heure de ma perte,
Quand je vis ſur le ſoir un vaiſſeau : Par mes cris
Qui s'y firent entendre, un pilote ſurpris
Met la chaloupe en mer, fait ramer, me vient prendre.
Etant dans le vaiſſeau, chacun vouloit apprendre
Qui dans un tel état avoit pû me laiſſer ;
Et moi, je les priai tant de m'en diſpenſer,
Que leur civilité fut enfin aſſez grande,
Pour ne me faire plus de ſemblable demande.
Ceux à qui mon malheur ſembla le plus touchant,
M'apprirent que j'étois dans un vaiſſeau marchand,
Qu'ils

Qu'ils ne ſe pouvoient pas écarter de leur route,
Ni retourner pour moi ſur leurs pas.

OCTAVE.

Je m'en doute.

JULIE.

Que la néceſſité leur faiſoit cette loi,
Qu'ils voguoient à Veniſe, & que c'étoit à moi
A voir ſi je voulois demeurer ou les ſuivre.
La crainte de la mort & le déſir de vivre,
Font que ſans balancer d'abord je me réſous
A les ſuivre.

OCTAVE.

Ma foi, j'aurois fait comme vous.
Quand ils auroient fait voile aux Indes; notre vie...

JULIE.

Enfin, pour t'achever un récit qui m'ennuie,
J'arrivai dans Veniſe, où voulant librement
Songer pour mon retour à mon embarquement,
Je crûs ſous cet habit être plus aſſurée.
Une bague de prix qui m'étoit demeurée,
Servit à ce deſſein. Je cherchois chaque jour
Quelque commodité pour hâter mon retour,
Lorſque par un bonheur, qui m'a cent fois ſurpriſe,
Je vis un jour le Duc ſur le port de Veniſe,
Qui, comme font par tout les gens de qualité,
Voyageoit ſeulement par curioſité.
Je crois t'avoir appris que le Duc de Médine
Eſt ſeigneur où mes maux ont pris leur origine,
Et qu'avant mon départ je l'avois vû ſouvent:
Ainſi je le connus aſſez facilement;
Et comme entre étrangers librement on s'aſſemble,
Je lui fais compliment, & nous parlons enſemble:
Il me demanda fort d'où j'étois, & je pris
Le nom de Fédéric, & lui dis mon pays.
Le Duc me témoigna bien du plaiſir d'apprendre
Que j'étois ſon ſujet, & me pria d'attendre;

Même en nous séparant, il me fit protester
Qu'avant la fin du jour j'irois le visiter.
Je le vis plusieurs fois ; il prit de cette sorte
Pour moi, sans me connoître, une amitié si forte,
Que ne pouvant quasi se passer de me voir,
Il me dit à la fin qu'il me vouloit avoir.
De sa civilité me trouvant fort surprise,
Je dis que j'étois prêt à partir de Venise,
Pour aller en Espagne. Il me jura cent fois
Qu'il seroit de retour au plûtard dans six mois ;
Qu'il vouloit visiter Naples, Rome & Florence ;
Qu'après pour son retour, il feroit diligence.
Sa priére, & l'espoir de m'en faire un appui,
Lorsque je me verrois de retour avec lui,
Pour savoir le dessein de mon époux volage,
Me firent consentir à faire ce voyage,
Que je n'aurois pas fait, si le Duc dans ce temps
M'eût dit qu'à son voyage il eût été trois ans.

OCTAVE.

Votre retour est doux par l'espoir qu'il vous donne.
Votre époux vous a vûe ; & ce qui m'en étonne,
Est qu'il ne vous ait point reconnue.

JULIE.

Et comment
Me reconnoîtroit-il sous ce déguisement ?
Depuis plus de trois ans il croit que je suis morte,
Et mon teint a depuis bruni de telle sorte,
Du hâle & du chagrin que mon sort me causoit,
Qu'il faudroit s'étonner s'il me reconnoissoit.

OCTAVE.

Je crains que vous n'ayiez broüillé sa fantaisie,
Et qu'il n'ait pris de vous un peu de jalousie,
Vous voyant si souvent chez Constance.

JULIE.

Entre nous,
J'ai fait ce que j'ai pû pour le rendre jaloux.

J'affecte, dès que j'entre, en faisant l'idolâtre,
Tout ce qu'a d'enjoué l'amour le plus folâtre,
Les discours, les transports les plus passionnés,
De parler à l'oreille, & de lui rire au nez.
En voyant son dépit, mon chagrin se dissipe,
Je fais le goguenard, je ris, je m'émancipe;
Après je fais le beau, le jeune homme, le fat.
Constance ne hait pas qu'on vante son éclat;
A son humeur ainsi la mienne s'accommode;
Je cajolle à propos, je badine à la mode,
Je lui serre les doigts, je lui baise la main;
Je vante la blancheur de son bras, de son sein,
Son embompoint, sa taille, & sa beauté parfaite,
Je fais le doucereux, & m'épuise en fleurette,
Et fais mille façons qu'on ne peut exprimer,
Pour le faire enrager, & pour m'en faire aimer.

OCTAVE.

Quel est donc votre but?

JULIE.

C'est d'engager Constance:
Mon traître à son hymen bornant son espérance,
Voudroit de ce dessein précipiter l'effet;
Mais je sais qu'elle m'aime autant qu'elle le hait.

OCTAVE.

Mais n'aime-t'elle point Dom Lope?

JULIE.

Tout de même.
Il s'en flatte en secret, & croit fort qu'elle l'aime;
Mais quoique chaque jour il lui rende des soins,
Constance assurément ne m'en aime pas moins.

SCENE IV.

BERNADILLE, JULIE, OCTAVE.

BERNADILLE.

ALlons voir si Conſtance eſt enfin réſolue..
Quoi! Toujours cet objet me choquera la vûe?

OCTAVE.

Bernadille revient.

JULIE.

Peut-on ſavoir, Monſieur,
Comment vous vous portez aujourd'hui?

BERNADILLE.

Trop d'honneur;
Je me porte fort bien. Ah! le ſot perſonnage!
Morbleu!

JULIE.

Les amoureux ont toujours bon viſage:
Auſſi, pour en parler avec ſincérité,
Quiconque ſe marie, a beſoin de ſanté.

BERNADILLE.

Comme d'autres.

JULIE.

Bien plus; car je me perſuade
Que la douleur de l'un voyant l'autre malade,
Mêle trop d'amertume à des momens ſi doux.
Qu'en dites-vous, Monſieur?

BERNADILLE.

Je m'en rapporte à vous.

JULIE.

Que j'aurai de plaiſir à vous voir une femme,
De qui l'amour réponde à l'ardeur de votre ame;

Et dans qui vous trouviez des vertus, des appas !
Ah ! Je voudrois déja la voir entre vos bras.
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience.

BERNADILLE.

Vous n'en ſerez pourtant guéres mieux, que je penſe.

JULIE.

Peut-être.

BERNADILLE.

Peut-être ?

JULIE.

Oui, j'en prétens être mieux.

BERNADILLE.

En quoi donc, s'il vous plaît ?

JULIE.

Vous êtes curieux.
Je prétens partager, ſi l'hymen vous aſſemble,
La joie & les douceurs que vous aurez enſemble ;
Et qu'enfin, par l'effet d'un tranſport d'amitié,
Mon cœur, de vos plaiſirs, reſſente la moitié.
Oui, je prétens enfin que votre femme m'aime,
Et qu'elle ſoit autant à moi comme à vous-même,
Savoir tous vos ſecrets & tous vos entretiens,
Confondre mes ſoupirs ſans ceſſe avec les ſiens ;
Et fuſſiez-vous toujours près d'elle en ſentinelle,
Paſſer, quand je voudrai, quelque nuit avec elle.
Je prétens que mes ſoins, par les ſiens ſecondés...

BERNADILLE.

Alte-là, je vois bien ce que vous prétendez.
Vous vous expliquez bien, Monſieur, & la maniére
En eſt intelligible, & même familiére.
Enfin, vous prétendez, quand j'aurai ma moitié,
L'aimer ? Bon : Que pour vous elle ait de l'amitié ?

JULIE.

Sans doute.

BERNADILLE.

Que ſon cœur, flattant votre tendreſſe,
Ne s'effarouche pas pour un peu de foibleſſe ?
Et ſans mettre vos feux, ni les ſiens, au hazard,
Que de tous vos plaiſirs vous aurez trop de part ?

JULIE.

Oui.

BERNADILLE.

Sans en excepter ceux... La, ceux que ma flâmme...

JULIE.

Comment ceux ?

BERNADILLE.

Ceux enfin qui la feront ma femme ?

JULIE.

Sans réſerve, & je veux que de ſemblables nœuds...

BERNADILLE.

Enfin, que nous n'ayions qu'une femme à nous deux ?

JULIE.

Juſtement.

BERNADILLE.

Il faudra ménager notre abſence ?

JULIE.

Non, je veux que ce ſoit même en votre préſence;
Et vous le ſouffrirez, ſans en dire un ſeul mot.

BERNADILLE.

Je ne croyois donc pas être encore ſi ſot !
Vous ſeriez, vous flattant d'un eſpoir ſi frivole,
Aſſez fat, puiſqu'il faut qu'enfin je vous cajole,
Pour croire qu'à mes yeux vous puiſſiez ménager
Une biſque amoureuſe, & l'heure du berger ?
Qu'aux ſoins de votre amour mon humeur s'accommode ;
Et qu'enfin devenant pour vous mari commode,
Je partage avec vous mon lit de temps en temps ?
Hem ?

JULIE *en riant.*

Hé.

BERNADILLE.

Quoi ?

JULIE.

Franchement, c'eſt à quoi je m'attens.
Pourquoi diſſimuler ?

BERNADILLE.

C'eſt parler ſans peut-être.
Savez-vous que chez moi j'ai plus d'une fenêtre ;
Et ſi vous prétendez y venir conquêter,
Que vous y pourriez bien apprendre à deſſauter,
Et que vous commencez à m'échauffer la bile ?

JULIE.

Ce que vous demandez eſt donc fort inutile,
Et c'eſt de mes deſſeins vous informer en vain :
Car vous vous mariez ?

BERNADILLE.

Pas plûtôt que demain.

JULIE.

Conſtance eſt bien-heureuſe. & le ciel lui fait grace.
Ah ! Que j'aurois de joie à remplir cette place !
De poſſéder en vous le cœur, & l'amitié.
D'un homme...

BERNADILLE.

Briſons là, c'eſt trop de la moitié.
Mon entretien a peu de quoi vous ſatisfaire ;
Lorſque l'on ſe marie, on n'eſt pas ſans affaire.
J'ai deſſus mon hymen des ordres à donner,
Des articles à faire, un contrat à ſigner,
Une maîtreſſe à voir, qui brûle d'être nôtre,
Des parens à prier tant d'un côté que d'autre ;
Et vous n'avez plus rien à me faire ſavoir,
C'eſt pourquoi je vous dis, ſerviteur. & bon ſoir.

SCENE V.

JULIE, OCTAVE.

OCTAVE.

IL va ſe marier, & la choſe vous touche :
Cette nouvelle doit vous faire ouvrir la bouche :
Vous y rêvez en vain, il faut vous découvrir.

JULIE.

Oui, mais je dois ſonger à ne le pas aigrir,
Et ménager l'ardeur & l'eſprit de ce traître,
Pour ne pas m'expoſer en me faiſant connoître.
Je vais m'y préparer, & ſonger aux moyens
De conſerver mes jours, ſans hazarder les ſiens.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

AH! Que je viens d'apprendre une heureuse nouvelle!
Que j'en conçois d'eſpoir!

GUSMAN.

Tant mieux. Mais quelle eſt-elle
Peut-on la demander, & l'apprendre?

BERNADILLE.

En deux mots,
J'ai trouvé le ſecret de me mettre en repos,
De voir d'un heureux ſort ma diſgrace ſuivie,
Et mettre en ſûreté mon honneur & ma vie:
Mais cela part de là. Quand on a de l'eſprit
On vient à bout de tout.

GUSMAN.

Aurez-vous bien-tôt dit!
Et ſaurons-nous enfin...

BERNADILLE.

Tu ſais bien que Mizante
Etoit ici prévôt?

GUSMAN.

Oui.

BERNADILLE.

Sa charge eſt vacante.

GUSMAN.

Comment ! Seroit-il mort ?

BERNADILLE.

Non ; mais enfin le roi,
Par le moyen du Duc, lui donne un autre emploi.

GUSMAN.

Et que vous fait cela ? Faites-moi donc entendre
Quelle part vous prenez...

BERNADILLE.

Tu ne saurois comprendre
Quel espoir j'en conçois ?

GUSMAN.

Non. Qu'en espérez-vous ?

BERNADILLE.

Je la veux demander.

GUSMAN.

Vous ?

BERNADILLE.

Oui.

GUSMAN.

Pour qui ?

BERNADILLE.

Pour nous.

GUSMAN.

Vous, prévôt ?

BERNADILLE.

Et je veux avec ce privilége...

GUSMAN.

Est-ce dans un moulin que l'on tiendra le siége ?

BERNADILLE.

Maraud, de temps en temps, vous vous émancipez.

GUSMAN.

Mais dedans ce projet, Monsieur, vous vous trompez.
Il faut savoir beaucoup.

BERNADILLE.

Nos ducats, que je pense,
Suppléront au défaut de notre insuffisance.

GUSMAN.

Cela ne ſe vend point. Vous ſavez qu'aujourd'hui
C'eſt le Duc qui la donne, elle dépend de lui;
Que le mérite ſeul...

BERNADILLE.

Ta raiſon n'eſt pas forte;
Le mérite eſt un ſot, ſi l'argent ne l'eſcorte.
Vouloir ſans intérêt faire agir la faveur,
C'eſt ſavoir mal ſon monde, & riſquer ſon bonheur;
Mais avec ce ſecours, pour peu qu'on ſollicite,
L'argent paſſe, morbleu, ſur le ventre au mérite:
Outre, ſans vanité, que l'on rencontre en moi
Tout ce qu'il faut avoir pour faire un tel emploi.
J'aime fort peu le ſang, & pourvû qu'on me donne
Je ne pourrai jamais faire pendre perſonne.
Cinquante fauſſetés ne me coûteront rien
Pour ſervir mes amis, ſi l'on en uſe bien.
Je ſai tenir long-temps un procès dans ſa ſource;
Et juridiquement preſſurer une bourſe:
Je ſai lire par tout, belle écriture ou non,
Et bien ou mal enfin, je ſai ſigner mon nom.
Pour mon viſage, il a, ſans paroître farouche,
Quelque choſe de grand.

GUSMAN.

Oui, Monſieur, c'eſt la bouche.
Etre fort âpre au gain, & guére ſcrupuleux,
Et juge, eſt un ſecret pour n'être jamais gueux;
Et vous avez raiſon de voir ſi la fortune....

BERNADILLE.

Di que j'ai des raiſons, je n'en ai pas pour une.
Quelqu'un pouvant ſavoir, ou du moins ſe douter
De la mort de ma femme, on peut m'inquiéter.
Tout ſe ſait, tôt ou tard: mais quand je ſerai juge,
Ma charge & mon pouvoir deviendront mon refuge,
Je la veux donc briguer, & l'emporter d'aſſaut,
Dûſſai-je l'acheter dix fois ce qu'elle vaut.

Frédéric peut beaucoup près du Duc de Médine,
Pour me la procurer, c'eſt lui que je deſtine;
C'eſt un avanturier, quoiqu'il ſoit mon rival,
A qui deux cens ducats ne ſiéront pas trop mal.

GUSMAN.

Sans intérêt, Monſieur, il vous rendra ſervice.

BERNADILLE.

Je crois bien qu'il pourroit me rendre cet office;
Mais le drôle, peut-être en me rendant content,
Prétendroit me ſervir à la charge d'autant;
Et c'eſt dont je lui veux ſupprimer l'eſpérance,
Tant tenu tant payé.

GUSMAN.

Le voici qui s'avance.

SCENE II.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE, GUSMAN.

BERNADILLE.

QU'il eſt rêveur! N'importe, il le faut approcher.
Je vous trouve à propos, & j'allois vous chercher.

JULIE *ſe promène en rêvant.*

Faut-il me découvrir, ſans ſavoir la maniére...

BERNADILLE.

Monſieur, j'allois chez vous, vous faire une priére.

JULIE.

Que le ſort m'eſt contraire, & qu'un pareil malheur...

BERNADILLE.

J'allois vous demander une grace.

JULIE *l'apercevant.*

Ah, Monſieur!

Pour vous prouver mes ſoins, tout me ſera facile.
Que mon bonheur eſt grand, ſi je vous ſuis utile !
L'honneur de vous ſervir ſera pour moi ſi doux,
Que jamais...

BERNADILLE.

Franchement, j'ai fait grand fonds ſur vous.

JULIE.

Ah ! Si j'oſe, à mon tour, vous faire une priére,
C'eſt d'en uſer toujours de la même maniére :
Mais ſachons quel motif vous améne vers moi ?

BERNADILLE.

Je veux ſolliciter près du Duc un emploi.

JULIE.

Quel ?

BERNADILLE.

Celui de prévôt ; auprès de ſa perſonne
Nous ſavons quel crédit votre vertu vous donne ;
Et ſi vous en parlez, nous n'avons pas douté...

JULIE.

Oui, j'y puis quelque choſe, & j'en ſuis écouté,
Et je ne penſe pas que le Duc me refuſe.

BERNADILLE.

Au reſte, nous ſavons un peu comme on en uſe,
Et pour remercier plus agréablement,
Mettre deux cens ducats au bout d'un compliment.
C'eſt dequoi je prétens, ſans que rien m'en diſpenſe,
Aſſaiſonner mes ſoins, & ma reconnoiſſance.

JULIE.

Non, je ne veux de vous rien que de l'amitié ;
Si vous m'en promettez, je me tiens trop payé,
Votre bien eſt pour vous une foible reſſource,
J'en veux à votre cœur, non pas à votre bourſe ;
Pourvû que vous m'aimiez, je ſerai trop content.

BERNADILLE *à Guſman.*

Ne te l'ai-je pas dit, à la charge d'autant ?

(à Julie.)
Un ſervice pareil veut une récompenſe.

JULIE.

De grace, finiſſez un diſcours qui m'offenſe.
Vous pourrai-je compter au rang de mes amis?
Répondez.

BERNADILLE.

Quant à moi, je vous ſuis tout acquis.

JULIE.

Que je me tiens heureux, après un tel ſervice,
S'il faut que pour jamais l'amitié nous uniſſe!
Mon cœur, ſur votre aveu, ſe flatte de cela,
Vous me le promettez?

BERNADILLE.

Tout ce qu'il vous plaira.

JULIE.

Allez. De mon crédit vous pouvez tout attendre:
De ce pas, près du Duc, je vais pour vous me rendre;
Je ferai mes efforts pour vous voir ſatisfait.

BERNADILLE.

Et nous ſaurons tantôt ce que vous aurez fait.

SCENE III.

JULIE ſeule.

SOn deſſein m'offre aſſez de quoi me ſatisfaire,
Et la faveur du Duc me ſera néceſſaire.
Je paſſerai le jour fort agréablement,
Si je ne fais agir mon crédit vainement.
Mais Conſtance paroît; touchant mon infidéle,
Je me veux un moment égayer avec elle.
Je ſonge à l'engager.

SCENE IV.

CONSTANCE, BEATRIX, JULIE.

CONSTANCE.

Vous devez être instruit
A quelle extrémité mon malheur me réduit ;
Et vous devez savoir à quel point j'appréhende
L'époux à qui l'hymen veut que mon cœur se rende ;
Avecque tant d'amour verrez-vous sans douleur
Que mon devoir vous ôte & ma main & mon cœur ?

JULIE.

Non. Que sur ce sujet votre esprit se rassure,
J'y prens trop d'intérêt, pour le laisser conclure.

CONSTANCE.

Ne me déguisez rien ; pouvez-vous espérer...

JULIE.

Vous faut-il des sermens pour vous en assurer ?
Puissai-je, pour souffrir une gêne éternelle,
Eprouver à vos yeux la mort la plus cruelle ;
Que la foudre du ciel m'écrase à vos genoux,
Si tant que je vivrai vous l'avez pour époux.
Après cela, Madame, êtes-vous satisfaite ?

CONSTANCE.

Je dois beaucoup aux soins d'une ardeur si parfaite.

JULIE.

Non que je le mépriſe ; il eſt riche, & je croi
Que ſans doute il ſeroit mieux votre fait que moi :
Mais puiſqu'à cet hymen votre cœur eſt contraire,
Pour vous en garantir, je ſais ce qu'il faut faire.

CONSTANCE.

Ah! Vous ne sauriez mieux me prouver votre foi.

JULIE.

En travaillant pour vous, je travaille pour moi.
Je mourrois de douleur, si vous étiez sa femme.

CONSTANCE.

Et peut-être sans vous, cet hymen...

JULIE.

Quoi, Madame!
Si le ciel eût plûtard conduit ici mes pas,
Bernadille eût été maître de tant d'appas,
De ce cœur, de ces lys. Ah! Cette seule idée
Rend d'un courroux si grand mon ame possédée,
Que n'ayant contre lui plus rien à ménager,
J'aurois assurément mis sa vie en danger.

CONSTANCE.

Que j'aime ce courroux, Fédéric! Que votre ame,
Par ce jaloux transport, marque bien votre flamme!
De vos feux, il est vrai, l'aveu me semble doux;
Mais on trouve si peu d'hommes faits comme vous,
Que quel que soit l'effet d'une flamme si prompte,
Un vainqueur comme vous ne me fait point de honte.
Il est si mal-aisé...

JULIE.

Sans vanité, je croi
Que l'on trouve fort peu d'hommes faits comme moi.
Mais un défaut pour vous d'un très-mauvais préfage,
Fait que je n'ai pas lieu d'en tirer avantage:
Malgré tout le bonheur qui semble m'accabler,
Je doute que pas un voulût me ressembler.
Ainsi, pour bien régler mes transports sur les vôtres,
Je n'en voudrois que mieux, d'être comme les autres.

CONSTANCE.

Vous êtes trop modeſte, & ce diſcours ſied mal
A ceux dont le bonheur au mérite eſt égal.
A vous voir ſi bien fait, aiſément on devine...

JULIE.

Il ne faut pas toujours ſe régler ſur la mine.

CONSTANCE.

Votre eſprit & votre air, font que l'on ſe réſout....

JULIE.

J'ai de l'extérieur, Madame, mais c'eſt tout;
Je doute que cela puiſſe vous ſatisfaire.

CONSTANCE.

On eſt aſſez parfait quand on a dequoi plaire.

JULIE.

Quoi! Vous pourrez m'aimer, étant ce que je ſuis?

CONSTANCE.

Pouvez-vous en douter après ce que je dis?

JULIE.

Souffrez qu'après l'eſpoir où cet aveu m'engage,
Je vous donne ma main, & ce baiſer pour gage.

CONSTANCE.

Ah! Ne m'offenſez pas, Fédéric, & ſachez....

JULIE.

Hé quoi! Pour un baiſer, vous vous effarouchez?
Je veux pourtant régler mes déſirs ſur les vôtres,
Et vous accoutumer à m'en ſouffrir bien d'autres.
Oui, je prétens vous voir avant la fin du jour,
Dans mes embraſſemens éteindre votre amour.

CONSTANCE.

Je crois qu'il perd l'eſprit. Fédéric, ſi votre ame
Prétend que mon aveu m'engage...

JULIE.

Non, Madame,
Quelque eſpoir dont pour vous mon cœur ſe ſoit flatté,
Avec moi votre honneur eſt fort en ſûreté.

Le ciel à mes deſſeins, comme à vos vœux contraire,
Ne m'a pas ſur ce point permis de vous déplaire ;
Et la nature enfin, malgré ces mouvemens,
A donné fort bon ordre à mes emportemens.

CONSTANCE.

Auſſi par le reſpect, & par la retenue,
La flamme d'un amant eſt toujours mieux connue.
Sans ces petits tranſports que je n'approuve point,
Vous ſeriez à mes yeux aimable au dernier point,
Je chérirois vos ſoins ; votre entretien, vos plaintes
Porteroient à mon cœur de ſenſibles atteintes :
Mais enfin, ce défaut excite mon courroux.
Ainſi, juſqu'à préſent, je puis dire de vous,
Que pour vous faire aimer, il vous manque une choſe.

JULIE.

Cela peut être vrai, mais je n'en ſuis pas cauſe.
Je le ſais mieux que vous, & cependant il faut....

CONSTANCE.

Lorſque l'on reconnoît en ſoi quelque défaut,
Il faut s'en corriger, & que notre amour céde....

JULIE.

Il eſt vrai, mais le mien eſt un mal ſans remède,
Et pour l'amour de vous, j'en ſuis au déſeſpoir.
Mais enfin, le plaiſir que je prens à vous voir,
Me fait preſque oublier que dans cette journée
Je dois vous affranchir d'un fâcheux hymenée.
Je vais m'y préparer.

CONSTANCE.

Souvenez-vous, du moins,
Que mon repos dépend du ſuccès de vos ſoins ;
Et que ſi vous m'aimez....

JULIE.

Ah ! Vous aurez, Madame,
Avant la fin du jour, des preuves de ma flamme ;
Et je prétens enfin, que l'hymen, dès domain,
Réuniſſe à jamais ce cœur & cette main.

SCENE V.

CONSTANCE, BEATRIX.

CONSTANCE.

HElas ! Qu'un tel eſpoir me raſſure & me flatte!
Et s'il faut aujourd'hui que ſon amour éclate,
Qu'il rompe cet hymen....

BEATRIX.

Quoi donc ! Ce marmouzet,
Avec ſon beau langage & ſon ton de fauſſet,
Avec ſon poil blondin tranſplanté ſur ſa tête,
Vous plairoit pour époux, & vous ſeriez ſi bête
Que de le préférer à Dom Lope ?

CONSTANCE.

Entre nous,
Fédéric, tel qu'il eſt, me plairoit pour époux.

BEATRIX.

Ce qu'il a de meilleur, je crois que c'eſt la langue ;
Mais le méchant régal enfin qu'une harangue !
Madame, franchement, ce n'eſt pas votre fait ;
Et vous courez hazard, outre qu'il eſt mal fait,
Quoiqu'il ſoit grand cauſeur, & fort ſur la fleurette,
D'en être mal, vous dis-je, & très-mal ſatisfaite.
Je vous dis nettement ce que j'ai ſur le cœur.
Il reſſemble à ces gens qui nous portent malheur ;
Il a le menton chauve.

CONSTANCE.

Hé bien, qu'en veux-tu dire ?

BEATRIX.

Que Dom Lope vaut mieux.

CONSTANCE.

Béatrix aime à rire ;

Mais Fédéric, en tout, me ſemble ſans égal.

BEATRIX.

Mais Dom Lope, Madame, eſt galant, libéral ;
Quoiqu'il ſoit un peu bruſque, il a de la naiſſance,
Et vous fut cher.

CONSTANCE.

Tais-toi, le voici qui s'avance,
Son courroux contre moi va d'abord éclater,
Il ſait qu'on me marie, & je veux l'éviter.

BEATRIX.

Mais vous ne vous ſauriez diſpenſer de l'entendre.

SCENE VI.

D. LOPE, CONSTANCE, BEATRIX.

D. LOPE.

MAdame, ſi j'en crois ce que je viens d'apprendre,
Je vous perds, & demain l'on vous donne un époux.
Bernadille a-t'il pû vous obtenir de vous ?
Ce cœur qui fut pour moi juſqu'à préſent ſenſible,
A-t'il trouvé pour lui le changement poſſible ?
Recevez-vous ſa main ſans faire aucun effort,
Pour adoucir le coup qui doit cauſer ma mort ?
Faut-il, ſans murmurer, que ce cœur me trahiſſe ?

CONSTANCE.

Dom Lope, on me l'ordonne, il faut que j'obéiſſe ;
Ma mere en ſa faveur diſpoſe de ma foi :
Si mon cœur fut à vous, ma main n'eſt pas à moi,
Je dois par ſon aveu..

D. LOPE.

Dites plûtôt, Madame,
Que l'éclat de ſon bien a ſû toucher votre ame ;

Qu'au défaut de l'amour qui vous eſt odieux,
L'argent, pour un brutal vous fait ouvrir les yeux;
Que mon ame pour vous trop facile à ſurprendre,
Du piége où j'ai donné, devoit mieux ſe défendre,
Et que le déſeſpoir d'un cœur comme le mien....

CONSTANCE.

Ces tranſports de courroux n'aboutiſſent à rien.
Il faut à nos plaiſirs, quand le malheur ſuccéde,
Se payer de raiſon, quand il eſt ſans remède.
Faites ce que pour vous j'ai fait juſques ici.
Vous m'aimiez, diſiez-vous, je vous aimois auſſi.
Vos yeux, qui me cherchoient avec un ſoin extrême,
M'ont vûe avec plaiſir, je vous ai vû de même;
Mon cœur d'un vain eſpoir ayant ſû ſe flatter,
Dans ſes empreſſemens a ſû vous imiter;
Et préférant enfin votre ardeur à toute autre,
Mon cœur juſqu'à préſent, s'eſt réglé ſur le vôtre:
Puiſqu'enfin à changer mon ame ſe réſout,
Changez à mon exemple & m'imitez en tout.
Si pour un riche époux je vous ſuis infidéle,
Prenez une maîtreſſe & plus riche & plus belle;
Cherchez, à mon exemple, à vous mieux engager;
Et profitons tous deux du plaiſir de changer.

D. LOPE.

Il faudroit le pouvoir, ingrate, & ne pas être
Eſclave d'un amour que vous avez fait naître.
Quoi! Le plus grand effort que vous faſſiez pour nous,
Eſt de me conſeiller, de changer comme vous?
L'intérêt vous aveugle, & votre cœur ſe jette
Dans les bras du premier qui s'offre & qui l'achette?
Je vois trop qu'un objet ſans amour & ſans foi,
Méritoit peu les ſoins d'un homme comme moi.

CONSTANCE.

Il falloit moins l'aimer, & ne pas y prétendre.

D. LOPE.

Ah! Je ne ſavois pas que ce cœur fût à vendre:

Mais l'amour & le temps puniront ces mépris,
Et vengeront l'ardeur dont le mien eſt épris.
J'en conçois de la joie, & votre hymen m'en donne,
Songeant pour quel époux votre cœur m'abandonne ;
Oui, ce cœur mépriſé, ne déſeſpere pas
Que vous ne regrettiez ma perte entre ſes bras ;
Et que le déſeſpoir de vous voir ſa captive....

CONSTANCE.

Adieu. Je vous croirai, ſi tout cela m'arrive.

SCENE VII.

D. LOPE, BEATRIX.

D. LOPE.

Dieux, quelle indifférence ! Ah, Beatrix !

BEATRIX.

Hé bien ?

D. LOPE.

Epouſer Bernadille !

BEATRIX.

Elle n'en fera rien.

D. LOPE.

Et tu vois cependant comme elle s'y diſpoſe !
Di-moi, de ſon ſecret, ſi tu ſais quelque choſe ?

BEATRIX.

Cela m'eſt défendu.

D. LOPE.

Hé, de grace, apprens-moi
Ce qui peut l'obliger à me manquer de foi.
Comment à cet hymen s'eſt-elle réſolue ?
Quel charme & quel appas ont ébloui ſa vûe ?

BEATRIX.

Mais vous me promettez de la discrétion ?

D. LOPE.

Je n'en manquai jamais. Voici ma caution.
Prens ces quatre louis.

BEATRIX.

Monsieur....

D. LOPE.

Prens-les, te dis-je.

BEATRIX.

Mais, Monsieur...

D. LOPE.

Prens, je sais connoître qui m'oblige :
Ne me fais point languir, apprens-moi ce que c'est.

BEATRIX.

Vous saurez.... Je vous sers au moins sans intérêt.
Qu'elle aime Fédéric.

D. LOPE.

Elle l'aime ! Ah, l'ingrate !
L'aime-t'il ?

BEATRIX.

Il le dit ; & de plus il la flatte
De rompre son hymen, & d'être son époux :
Et c'est pourquoi Constance est si fiére pour vous.

D. LOPE.

Qui l'eût jamais pensé, qu'une ame si volage...

BEATRIX.

Adieu. Je n'oserois demeurer davantage ;
Et si je ne la suis, elle se doutera...

D. LOPE.

Au moins...

BEATRIX.

Vous saurez tout ce qui se passera.

D. LOPE

Ma flamme, en ta faveur, sera reconnoissante,
Et je prétens....

BEATRIX.

Monsieur, je suis votre servante.

SCENE VIII.

D. LOPE seul.

L'Amour de Fédéric l'emporte sur le mien !
Il prétend l'épouser ! Je l'empêcherai bien.
Quelque aimable à ses yeux que ce rival puisse être,
Ce n'est que par ma mort qu'il peut s'en rendre maître.
Cherchons-le ; & s'il nous fait soupirer vainement,
Faisons-lui voir où va notre ressentiment.

Fin du second acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, BEATRIX.

BEATRIX.

MAudit soit mille fois, autant homme que femme,
Quiconque, comme vous, a de l'amour dans l'ame.

CONSTANCE.

Qui t'oblige à parler ainsi contre l'amour ?

BEATRIX.

Vous me faites veiller avec vous nuit & jour :
A peine de dormir ai-je quelque espérance,
Que pour m'en empêcher, votre plainte comm en-
Vous avez de l'amour, & ce cœur gros d'espoir,
Fait dépense en soupirs du matin jusqu'au soir.
L'hymen qu'on vous propose, est pour vous un supplice ;
Et moi, qui n'en puis mais, il faut que j'en pâtisse.

CONSTANCE.

Puisque je t'ai tant dit que la crainte, & l'amour,
Sur l'hymen que je crains, m'agitent tour à tour,
Te faut-il gronder si tu les vois paroître ?
Plutôt que de mon cœur Bernadille soit maître,

Le transport d'un amour caché jusques ici
Eclatera...

BEATRIX.

Tout doux, Madame, le voici :
Renguainez, il vous faut jouer un autre rôle.

SCENE II.

BERNADILLE, CONSTANCE, BEATRIX.

BERNADILLE.

VOyons si Fédéric est homme de parole.
Mais j'aperçois Constance, il la faut approcher.
Je ne savois que faire, & j'allois vous chercher;
Bon-jour.

BEATRIX.

Fort bien.

BERNADILLE.

Enfin vous voyez Bernadille,
Avec qui vous perdrez la qualité de fille :
Avant que le soleil soit demain occupé,
Nous nous verrons de près, ou je suis bien trompé.
Je croi qu'un tel discours ne sauroit vous déplaire:
Mes ordres sont donnés pour tout ce qu'il faut faire

CONSTANCE.

Quels habits vous fait-on ? Il faut qu'un homme veuf...

BERNADILLE.

A quoi bon des habits? Le mien est presque neuf.

CONSTANCE.

Il n'eſt pas à la mode.

BERNADILLE.

Il n'eſt mode qui tienne.

CONSTANCE.

Mais la mode voudroit...

BERNADILLE.

Mais ſi eſt à la mienne.

Je ne ſuis pas d'avis, n'étant pas courtiſan,
De mettre ſur mon dos mon revenu d'un an ;
Ni que vous prétendiez, ayant plus d'une robe,
Des ſottiſes du temps, faire une garderobe.

CONSTANCE.

Il ſuffit ; mais du moins, il vous faut des rabats.
Dequoi vous les fait-on ?

BERNADILLE.

Pourquoi ? N'en ai-je pas ?
J'en ai deux tout pareils, & ce ſeroit, je penſe,
Fort inutilement faire de la dépenſe.
Regardez ce patron.

CONSTANCE.

Il eſt fort ancien.

BERNADILLE.

Tout le point que l'on fait à préſent, ne vaut rien ;
Cela vaut mieux cent fois.

CONSTANCE.

Je le croi.

BERNADILLE.

Je vous jure,
Que depuis quatorze ans, ce rabat-là me dure.

CONSTANCE.

Pourquoi cette calotte ? On eſt mille fois mieux,
Outre que vous devez avoir froid ſans cheveux,
Avec une perruque.

BERNADILLE.

Eſt-il une perruque
Qui put ſi chaudement entretenir ma nuque ?

Voyez si sur ce point je dois être content ;
Cela tient bien plus chaud, & ne coûte pas tant.
Chacun, dedans ce temps, à son gré s'accommode,
On ne voit que les fous esclaves de la mode ;
Et j'aime mieux me voir, revenu de ces soins,
Dix pistoles de plus, & deux perruques moins.
Il faut pour le besoin avoir quelque ressource ;
Ce qui sied bien au corps, sied très mal à la bourse ;
Et je ne veux enfin rien avoir d'affecté,
Qu'un habit bien commode, & de la propreté.

CONSTANCE.

C'est assez. Fera-t'on le festin chez ma mere ?
Avez-vous donnez l'ordre ?

BERNADILLE.

Un festin ! Pourquoi faire ?
Ceux qui le mangeroient, me prendroient pour un fat :
Je souperai chez vous, & porterai mon plat,
Sans façon : C'est agir prudemment, ce me semble ;
Puis nous irons chez moi coucher tous deux ensemble.

CONSTANCE.

Quel est cet ordre donc que vous avez donné ?

BERNADILLE.

Que mon lit soit bien fait, & qu'il soit bassiné.
Vous riez, & m'allez encor citer la mode.
A ce que je puis voir, vous daubez ma méthode,
Parce qu'il est des fous dont le prodigue amour
Leur fait d'un sot éclat solenniser ce jour,
De qui la vanité, pour leur bourse cruelle,
Les charge de rubans, de points & de dentelle ;
Qui croiroient ce jour-là n'être pas mariés,
S'ils n'étoient neufs depuis la tête jusqu'aux pieds,
Qui ne refusent rien aux soins qui les transportent,
Et qui se font de loin montrer tout ce qu'ils portent.
Quoi ! Parce que des fots se piquent, quoique mal,
D'un pompeux appareil d'un cadeau nuptial,

Il faut faire comme eux ? Et quand on se marie,
Ce n'eſt donc pas aſſez de faire une folie ?
La raiſon ſur ce point ne doit pas s'écouter ?
Il faut ſuivre leur piſte, & pour les imiter,
Dépenſant tout d'un coup ce que l'on a de rente,
Se donner en un jour du chagrin pour cinquante ?
Et tenant table ouverte enfin à tous venans,
Paſſer pour un bon jour, ſix mois de mauvais temps ?
Je pourrois concevoir une pareille envie !
Je demeurerois veuf plûtôt toute ma vie,
Je vous le dis tout net : cet article eſt réglé,
Ce n'eſt pas mon avis, qu'il n'en ſoit plus parlé.

CONSTANCE.

Vous vous fâchez à tort, vous en êtes le maître,
Je ſouſcris à tout : mais je vois quelqu'un paroître.
C'eſt Fédéric. Adieu, de peur de vous troubler....

BERNADILLE.

C'eſt bien fait, auſſi-bien je voulois lui parler.

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE,

JULIE.

JE viens de voir le Duc,

BERNADILLE.

Ah, faveur ſans ſeconde !
Qu'avez-vous fait ?

JULIE.

Il m'a reçû le mieux du monde.

BERNADILLE.

Je m'en ſuis bien douté, cela va bien pour nous.

JULIE.

J'ai fait ma cour un temps, puis j'ai parlé de vous,

Et demandé la charge où votre cœur aſpire ;
Et j'ai dit tout le bien de vous qu'on en peut dire.

BERNADILLE.

Que ne vous dois-je point ?

JULIE.

Que vous étiez ſavant,
Déſintéreſſé, franc, ſcrupuleux, clair-voyant,
Eſtimé dans ces lieux, ſévére, incorruptible.

BERNADILLE.

Ah ! Point du tout.

JULIE.

Enfin, j'ai fait tout mon poſſible.

BERNADILLE.

Je vous dois trop. Hé bien ?

JULIE.

Il a très-bien goûté
Ce que je lui diſois de votre probité,
Et dit ces mêmes mots. Je connois Bernadille,
J'eſtime ſa perſonne, & connois ſa famille.

BERNADILLE.

Mais venons au ſujet dont on l'entretenoit ;
Qu'a-t'il dit ſur la charge ? Hem ?

JULIE.

Qu'il me la donnoit.

BERNADILLE.

J'embraſſe vos genoux ; Bernadille, je jure,
Ne ſe dira jamais que votre créature.

JULIE.

Mais le Duc cependant, en cette occaſion,
A mis, ne la donnant, une condition,
Qui pour votre intérêt, me donne peu de joie.

BERNADILLE.

Je vous entens ; le Duc a beſoin de monnoye.

JULIE.

Non, non, il n'en veut rien.

BERNADILLE.

Daignez donc achever.
Quelle condition veut-il faire obſerver ?

L'honneur de le ſervir, m'eſt un plaiſir extrême.

JULIE.

C'eſt à condition de l'exercer moi-même,
Et qu'il la refuſoit à tout autre qu'à moi.

BERNADILLE.

Je n'attendois pas moins de votre bonne foi.
Ah, la fourbe! *Pour vous tout me ſera facile;*
Que mon bonheur eſt grand, ſi je vous ſuis utile!
En effet, j'ignorois pourquoi, ſans intérêt,
Vous vouliez me ſervir; mais je vois ce que c'eſt.
Le préſent que j'offrois, trop peu conſidérable,
N'a pû vous engager, il n'étoit pas capable
De vous entretenir long-temps fort ajuſté,
Ni de fournir toujours à votre vanité,
De vous changer ſouvent de plumes & de linge.
Vous me faiſiez tantôt des careſſes de ſinge,
Petit fripon.

JULIE.

De vous, rien ne me peut fâcher.

BERNADILLE.

Allez, après ce tour vous devez vous cacher.

JULIE.

Je vous l'ai déja dit, j'ai fait tout mon poſſible,
Je vous nuis à regret, & cela m'eſt ſenſible:
Mais ſi je perds l'eſpoir que je m'étois promis,
Perdrai-je encor celui d'être de vos amis?

BERNADILLE.

Etes-vous aſſez ſot pour croire le contraire?
Dites-nous cependant, parlant de notre affaire,
Si de quelque préſent nos ſoins ſeront ſuivis?
Et ce que nous aurons pour notre droit d'avis?

JULIE.

Un ami dont le cœur vous préfere à tout autre....

BERNADILLE.

Je le crois; mais pour moi je ne ſuis pas le vôtre:
Pour des gens comme vous, gardez votre préſent.

SCENE IV.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

Il n'a point de pareil.

OCTAVE.

Il est divertissant.

JULIE.

Cependant je suis juge ; & je veux....

OCTAVE.

Mais, Madame,
Vous avez toujours dit...

JULIE.

Quoi ?

OCTAVE.

Que vous étiez femme ?

JULIE.

Je la suis bien encore.

OCTAVE.

Avez-vous jamais vû
De femme juge ?

JULIE.

Non.

OCTAVE.

Mais avez-vous prévû....

JULIE.

La charge me plaisoit, & je l'ai demandée ;
Pour tout autre le Duc me l'auroit accordée,
Et pour lui ma faveur en fût venue à bout.

OCTAVE.

Vous ne l'avez donc point proposé ?

JULIE.

Point du tout :

Je

Je la voulois avoir.

OCTAVE.

Plus j'en cherche la cauſe,
Et moins je voi....

JULIE.

Je vais éclaircir mieux la choſe.
Mon mari me croit morte, & ſon crime caché,
Pour ne s'être point vû juſqu'ici recherché.
Pour ſavoir quel motif l'obligeoit à ma perte,
En expoſant mes jours dans cette île déſerte,
Je veux l'interroger avec l'autorité
De prévôt, dont j'ai ſû briguer la qualité.
De ma demande au Duc voilà la ſeule cauſe,
Et je prétens enfin pouſſer ſi loin la choſe,
Qu'il en prenne l'alarme, & devant qu'il ſoit nuit,
Lui faire autant de peur que le traître m'en fit;
Et ſur ſon attentat, quoiqu'il puiſſe répondre,
Lorſque je le voudrai, je ſaurai le confondre.
Avant de commencer, avant qu'il ſoit plus tard,
Va, ſans perdre de temps, l'arrêter de ma part,
Et l'améne chez moi: Ne dis rien davantage,
Tu verras ſi je ſai jouer mon perſonnage.
Tu prendras chez le Duc quelqu'un pour t'eſcorter,
Que ce ſoit toutefois ſans beaucoup éclater;
Je lui veux faire peur, & point de violence.

OCTAVE.

Nous en uſerons bien, s'il ne fait réſiſtance:
Je m'y rens de ce pas; & l'améne dans peu.
Si je ne ſuis trompé, nous allons voir beau jeu.

SCENE V.

DONA LEE seule.

CEssez, scrupules vains d'honneur, de bienséance,
Et me laissez jouir d'un moment de vengeance.
Ce traître, en m'exposant, me donna trop de peur,
L'affront en est sensible, & me tient trop au cœur :
Oui, je prétens le mettre, avant que la nuit vienne,
Aussi près de sa mort, qu'il me mit de la mienne.
Ce traître est mon époux, je le sais, & ce nom
Demanderoit de moi quelque réflexion,
D'accord. Mais ce qu'il fit lorsque j'eus tant de crainte,
Fut une vérité, ceci n'est qu'une feinte.
Puisque m'abandonnant au transport qui l'suivoit,
Il n'a point eu d'égard à ce qu'il me devoit,
Il est juste du moins, qu'une feinte m'acquitte :
Je lui dois de la peur, & j'en veux mourir quitte,
Faire voir quels étoient mes troubles par les siens,
Et rire à ses dépens, comme il rioit aux miens.
Rentrons, Dom Lope vient, il faut que je dispose...

SCENE VI.

D. LOPE, JULIE.

D. LOPE.

FEdéric, je voudrois m'éclaircir d'une choſe.

JULIE.

J'y conſens volontiers, & veux de bonne foi...

D. LOPE.

Certain bruit, depuis hier, eſt venu juſqu'à moi.

JULIE.

Quel eſt-il ?

D. LOPE.

On m'a dit que vous aimiez Conſtance,
Et que vous vous flattiez, de plus, de l'eſpérance
De rompre ſon hymen, & d'être ſon époux.

JULIE.

Il eſt dès à préſent rompu

D. LOPE.

Par qui ? Par vous ?

JULIE.

Oui.

D. LOPE.

D'être ſon époux vous avez eu l'envie ?

JULIE.

Si Bernadille l'eſt, je veux perdre la vie.

D. LOPE.

Mais d'un ſemblable eſpoir vous êtes-vous flatté ?

JULIE.

C'eſt pouſſer un peu loin la curioſité.

D. LOPE.

Ce diſcours me fait voir où votre cœur aſpire,
Je connois votre amour, & c'eſt aſſez m'en dire ;

Le mien vous eſt connu, voyons qui de nous deux,
En attendant ſon choix, la mérite le mieux.

JULIE.

Quoi ! La bravoure en eſt ?

D. LOPE.

Trêve de raillerie,
Songez à vous défendre.

JULIE.

Ah ! Tout doux, je vous prie,
Vous vous repentirez de me pouſſer à bout.

D. LOPE.

C'eſt trop perdre de temps, je me réſous à tout.

JULIE.

Vous cherchez un malheur dont vous ſerez la cauſe;
Triompher & combattre, eſt pour moi même choſe.
J'eus toujours l'avantage en combat ſingulier;
Et ſi vous en aviez, vous ſeriez le premier.
Profitez d'un avis que ma bonté vous donne.
(*bas.*)
Pour m'en débarraſſer, ne viendra-t'il perſonne ?

D. LOPE.

Voyons, tirez l'épée : Ah, que vous êtes lent !
Vous êtes bien poltron, pour être ſi galant !
Ah ! Vous ne verriez pas tant de douleur m'abattre,
Si vous ne ſaviez pas mieux plaire que vous battre.

JULIE.

Déja de l'un des deux vous êtes éclairci.

D. LOPE.

Il eſt vrai, mais il faut m'apprendre l'autre auſſi.

JULIE.

Votre témérité laſſe ma patience.

D. LOPE.

Ah ! Tant de vanité me fatigue & m'offenſe :
Défendez-vous, vous dis-je, ou mon juſte courroux...

JULIE.

Je ſuis trop votre ami pour me battre avec vous.

D. LOPE.

Quoi ! Vous croyez ainſi déſarmer ma colere ?
Non, non, amis ou non ; il ne m'importe guére.

JULIE.

Pour vous le témoigner, je vais dans ce moment
Terminer votre erreur & votre emportement.
Ne vous alarmez point, un obſtacle invincible
Rend pour elle, & pour moi, cet hymen impoſſible ;
Et de notre union l'hymen venant à bout,
De deux bonnes moitiés feroit un méchant tout.
Auprès d'elle, pour vous, je ne ſuis pas à craindre.

D. LOPE.

Lâche, pour m'apaiſer, la peur vous porte à feindre.
Vous croyez m'éblouir par ce rayon d'eſpoir.

JULIE.

Non, vous épouſerez Conſtance dès ce ſoir ;
Je vous ſers l'un & l'autre, & c'eſt à ſa priére ;
Je prétens vous unir, & j'en ſais la maniére.
L'occaſion eſt belle, & pourroit me flatter ;
Mais, par bonheur pour vous, je n'en puis profiter.
Je n'agis que pour vous.

D. LOPE.

Un pareil ſoin m'oblige ;
Mais ſi j'en perds l'eſpoir....

JULIE.

Non, puiſſai-je, vous dis-je,
Mourir de votre main, ſi, contre vos ſouhaits,
Bernadille, ni moi, nous l'épouſons jamais.
Je vous laiſſe, & je vais, après cette aſſurance,
Diſpoſer les moyens de vous donner Conſtance.

SCENE VII.

D. LOPE seul.

J'Epouserois Constance avant la fin du jour !
Doi-je sur cet aveu raffurer mon amour ?
Il ne peut l'épouser, & sa flamme indiscrette...
Mais il faut qu'il en ait quelque raison secrette,
Ou de sa lâcheté l'effort industrieux
Cache, sous cet espoir, sa tendresse à mes yeux.
Celui de me venger, au besoin me console ;
Il mourra de ma main, s'il manque de parole ;
Et si pour cet hymen je fais un vain effort...
Mais rentrons, j'aperçois Bernadille qui sort.

SCENE VIII.

BERNADILLE, OCTAVE, DEUX VALETS.

BERNADILLE.

DE grace, finissez & ma peine & la vôtre,
Messieurs, vous me prenez sans doute pour un autre.
Je veux être pendu, si j'y vais d'aujourd'hui,
J'incague le prévôt, & n'ai que faire à lui.

OCTAVE.

Cependant, il vous veut parler, & tout à l'heure.

BERNADILLE.

Hé, s'il me veut parler, il sait bien ma demeure ;

Mais vous vous méprenez, vous dis-je, assurément;
Il faut connoître ceux qu'on arrête autrement...
Vous riez ? Cependant cette bévûe est grande.

OCTAVE.

Vous êtes Bernadille ?

BERNADILLE.

Oui.

OCTAVE.

C'est vous qu'on demande.

BERNADILLE.

Hé bien, que nous veut-on ?

UN VALET.

C'est pour nous un secret.

BERNADILLE.

Ah ! Monsieur l'alguasil, vous faites le discret.)

OCTAVE.

Vous n'avez qu'à nous suivre & vous pourrez l'entendre.

BERNADILLE.

Puisque c'est un secret, je n'en veux rien apprendre;
Je suis de tout secret ennemi capital.

OCTAVE.

Il ne l'est que pour nous.

BERNADILLE *à part.*

Tout cela m'est égal.
Je vois bien ce que c'est; le drôle aime Constance,
Sans doute il aura sû que notre hymen s'avance,
Et veut, pour l'empêcher, me jouer quelque tour:
Mais je veux l'épouser avant la fin du jour.

OCTAVE.

Monsieur, il faut marcher, ou votre résistance
Pourroit nous obliger à quelque violence.

BERNADILLE.

Canaille, vous saurez ce que pese ma main,
Si vous ne détalez.

OCTAVE.

Vous marchandez en vain.

UN VALET.

Allons, il faut marcher.

BERNADILLE *le frappant.*

Tien, je m'en vais te ſuivre.

UN VALET.

Allons, Monſieur.

BERNADILLE *le frappant auſſi.*

Voilà pour vous apprendre à vivre;
Je vous battrai ſi bien, qu'il vous en ſouviendra.

OCTAVE.

La raillerie eſt forte, il les aſſommera.

BERNADILLE *ſe jettant ſur Octave.*

Et vous, Monſieur l'exempt, je m'en vais vous apprendre....

(*Ils l'enlevent.*)

Ah, morbleu! Je ſuis pris, je ne puis m'en défendre.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JULIE, OCTAVE.

JULIE.

HE' bien, à le chercher, as-tu perdu ton temps ?
Et Bernadille enfin...

OCTAVE.

Madame, il eſt céans ;
Et nous l'avons conduit avec aſſez de peine.
Je viens de le laiſſer dans la chambre prochaine,
Il eſt dans un tranſport qu'on ne peut exprimer,
Il tempête, il menace, il veut tout aſſommer.
Pour vous en divertir, voulez-vous qu'il avance ?

JULIE.

Oui, qu'il vienne, il eſt temps que ſa peine commence,
Le piége eſt bien adroit, il ne peut l'éviter ;
Le temps m'eſt précieux, & pour en profiter,
Un peu de gravité me ſera néceſſaire.
Il vient, & ne ſait pas la peur qu'on lui va faire.

SCENE II.

BERNADILLE, OCTAVE, VALETS, JULIE.

BERNADILLE.

HE' bien, Monſieur l'exempt, ſuis-je aſſez promené ?
Eſt-il quelque réduit où l'on ne m'ait mené ?
Le lieu du rendez-vous ne ſauroit-il s'apprendre ?

OCTAVE.

Vous voyez Fédéric, vous le pouvez entendre.

BERNADILLE.

Honneur, le beau garçon.

JULIE.

L'abord eſt familier.

BERNADILLE.

En effet, ce petit juge de balle eſt fier.

JULIE.

Changez un peu de ſtile, & ſoyez plus modeſte ;
Apprenez...

BERNADILLE,

Quel endroit du code, ou du digeſte,
Si vous les avez lûs, vous a donc fait ſavoir
Que de force, ou de gré, l'on doit vous venir voir ?
Eſt-ce une loi pour nous ancienne, ou moderne ?

OCTAVE.

Mais ſongez...

BERNADILLE.

Taiſez-vous, ſuffragant ſubalterne.

Si vous y revenez...

JULIE.

Vous pourriez mieux parler.

BERNADILLE.

D'accord, mais mon dessein n'est point de rien celer.
Vous riez, & traitez ceci de bagatelle,
Sénateur goguenard, d'impression nouvelle !

JULIE.

Vous étes bien bouillant !

BERNADILLE.

Je suis ce que je suis.

JULIE.

Il faut pour le savoir parler de sens rassis.

BERNADILLE.

C'est pour une autrefois, j'ai certaine visite...

JULIE.

Non, il faut demeurer, vous n'en étes pas quitte,
Et vous justifier...

BERNADILLE.

Qui ? Moi ?

JULIE.

Vous, scélérat.

BERNADILLE.

Ah ! Je voi ce que c'est, apprentif magistrat :
Connoissant que Constance a pour nous de l'estime,
Pour rompre notre hymen, vous m'imputez un crime,
Afin qu'en chicanant, mon bien soit altéré,
Et que de mes ducats votre habit soit doré.

JULIE.

Ce n'est pas mon dessein, avec moi cette belle
Passeroit mal le temps, & moi, mal avec elle ;
Avant la fin du jour, vous pourrez le savoir.
Cependant répondez, & sans vous émouvoir,
Vous aviez une femme ?

BERNADILLE *bas.*

Ah, demande facheuſe!

(*haut.*)

Oui, puiſque je ſuis veuf.

JULIE.

Bien faite? Vertueuſe?

BERNADILLE.

(*bas.*)

On le dit. Ce diſcours me devient bien ſuſpect.

OCTAVE *lui ôtant le chapeau de deſſus la tête.*

Il faut devant ſon juge être dans le reſpect.

JULIE.

Et qu'en avez-vous fait?

BERNADILLE *bas.*

Ah! Je tremble dans l'ame.

(*haut.*)

J'en ai fait...

JULIE.

Achevez.

BERNADILLE.

Que fait-on d'une femme?

(*bas.*)

Quelqu'un m'aura trahi, ſans doute qu'il ſait tout:
Mais il faut cependant tenir bon juſqu'au bout.

JULIE.

Il ſe faut avec nous expliquer d'autre ſorte.
Qu'eſt-elle devenue?

BERNADILLE.

Elle eſt morte.

JULIE.

Elle eſt morte?

De quoi? Car ſi j'en croi ce qu'on m'a rapporté...

BERNADILLE.

D'avoir eu trop de mal, & trop peu de ſanté.

JULIE.

La réponſe eſt fort juſte.

BERNADILLE.

Elle eſt aſſez commune.

JULIE.

En quel lieu ?

BERNADILLE.

Dans un lit.

JULIE.

En quel temps ?

BERNADILLE.

Sur la brune.

JULIE.

Mais comment mourut-elle enfin ?

BERNADILLE.

Elle mourut
En rendant, comme on dit, ſi peu d'eſprit qu'elle eut.

JULIE.

Je me laſſe à la fin de fadaiſes ſi grandes ;
Et ſi vous me fâchez...

BERNADILLE.

Et moi, de vos demandes,
Franchement j'en ſuis las ; ſi jamais je le fus :
Ne me demandez rien, je ne répondrai plus.
Ne renouvellez point la douleur dans mon ame
Par le fâcheux récit de la mort d'une femme,
Que j'aimois.

JULIE.

Je le veux, épargnons ce récit.
Cependant ſi j'en croi ce qu'un témoin m'a dit,
Vous la fîtes conduire en une île déſerte,
Où vous l'avez laiſſée, afin qu'après ſa perte

Vous pûssiez à loisir vous choisir un parti
Qui fût à votre gré.

BERNADILLE.

Ce témoin a menti ;
On sait bien que je n'eus jamais l'ame assez noire.

JULIE.

C'est aussi ce que j'ai bien de la peine à croire.

BERNADILLE.

Ma pauvre femme ! Hélas ! Lorsque je m'en souviens,
Je me sens suffoquer des pleurs que je retiens.
Les femmes connoissant ma tendresse pour elle,
Sans cesse à leurs maris me donnoient pour modéle,
Et disoient, me voyant si souvent à son cou,
Que j'aimois trop ma femme, & que j'en étois fou.

JULIE.

On m'a dit cependant, pour plus pressante marque,
Que vous aviez gagné le patron d'une barque,
Moyennant quelque somme, & qu'il avoit le mot;
Que lui, ses gens, & vous étiez tous du complot ;
Et qu'ayant abordé cet île inhabitée,
Par quatre matelots Julie y fut portée,
Que l'on la mit à terre, & si tôt qu'elle y fut,
Que l'on s'en éloigna le plus vîte qu'on put.

BERNADILLE.

Pour me perdre, sans doute, on me fait cette injure :
Monsieur le juge, ayez égard à l'imposture ;
Et lorsque vous verrez ce témoin, quel qu'il soit,
Prenez bien mon affaire, & conservez mon droit.

JULIE.

Oui, je veux vous servir, & vous tirer d'affaire ;
Et je sais à quel point Constance vous est chere ;
Que votre hymen se doit conclure en peu de temps;
Que ce temps vous est cher ; c'est pourquoi je prétens

Mettre par un moyen à couvert votre vie
Contre ceux qui voudroient...

BERNADILLE.

Monsieur, je vous en prie.

JULIE.

Voir si près d'un hymen différer ces momens,
C'est languir.

BERNADILLE.

Il est vrai.

JULIE.

Je connois les amans,
Par mon expérience.

OCTAVE *à part.*

Elle sait bien son rôle.

JULIE.

Et je sais...

BERNADILLE.

Je vois bien que vous êtes un drôle;
Mais enfin j'attens tout de l'effet de vos soins.

JULIE.

Oui, je vous servirai, vous dis-je, néanmoins.
Comme l'indice est fort, & l'attentat énorme,
Et que d'ailleurs il faut s'attacher à la forme,
Je vais, pour satisfaire à votre passion,
Vous faire promptement donner la question,
Afin que sur le soir vous soyez hors d'affaire.
Holà...

BERNADILLE.

La question!

JULIE.

C'est un mal nécessaire.

BERNADILLE.

A moi, la question! Ah, je suis enragé!

JULIE.

J'en ai bien du regret, mais j'y suis obligé.

OCTAVE.

Marchez.

BERNADILLE.

Encore un mot. Voulez-vous que je meure ?
Mille ducats pour vous payables dans une heure,
Soit dit, sans faire tort à votre intégrité ;
Et laissez-là pour nous votre formalité.

JULIE.

Je voudrois vous pouvoir accorder cette grace.

BERNADILLE.

Si comme je l'ai crû, j'étois en votre place,
Et que sur un tel point vous fussiez recherché,
Je vous en sortirois à bien meilleur marché.

JULIE.

Mais cela ne se peut.

BERNADILLE.

Point de miséricorde !

(*bas.*)

Il faut pour me sauver, toucher une autre corde,
Car enfin, je vois bien ce qui lui tient au cœur.

(*haut.*)

Constance vous plaît fort ? Notre hymen vous fait peur ?
Hé bien, épousez la, je céde sa personne.
Vous secouez la tête ! Et de plus, je vous donne
Quatre mille ducats en l'épousant. Je crois,
Quoi que vous en disiez, que c'est parler François.

JULIE.

Répondez, répondez, sans parler de Constance.
Le fait donc il s'agit, est d'une autre importance,
Vous êtes accusé, faite votre devoir.
Vous savez que je puis....

BERNADILLE.

Rien ne peut l'émouvoir.
Quoi ! Me mettre à la gêne, & que je sois la proie...

JULIE.

Pour vous en garantir je ne sai qu'une voie.
Que l'on nous laisse seuls.

SCENE

SCENE III.

JULIE, BERNADILLE.

JULIE.

TA vie eſt en ma main ;
Ton crime m'eſt connu, tu t'en défens en vain ;
La gêne ayant tiré ton aveu de ta bouche,
Rien ne peut te ſauver, mais ta perte me touche,
Ton ſort me fait pitié, je te veux ſecourir ;
Ne me force donc pas à te faire mourir.
Oui, malgré ton forfait, & la mort de Julie,
Si tu confeſſes tout, je te ſauve la vie.
Tu peux dès à préſent prononcer ton arrêt ;
Les témoins, le ſupplice, en un mot, tout eſt prêt.
Mais s'il te faut enfin faire donner la gêne,
Et que ton cœur s'obſtine à mériter ma haine,
Ne ſongeant plus alors qu'à ce que je me doi...

BERNADILLE *à genoux.*

Hélas ! Monſieur le juge, ayez pitié de moi ;
Je l'avoue, il eſt vrai, j'ai fait mourir ma femme.

JULIE.

Cependant on en dit tant de bien.

BERNADILLE.

La bonne ame !
Je la menai par force en l'île où je la mis :
Et ſi je vous diſois pourquoi je m'en défis...

JULIE.

C'eſt ce qu'il faut ſavoir. Pour commettre un tel crime,
Votre courroux eût donc un ſujet légitime ?

BERNADILLE.

Que trop.

JULIE.

S'il eſt ainſi, je vous renvoie abſous :
Mais je veux tout ſavoir.

BERNADILLE *à part*

Ah ! Que lui dirons-nous ?
Lui faut-il avouer qu'elle mit ſur ma tête....
Non, tâchons de trouver quelque prétexte honnête
Qui puiſſe m'excuſer.

JULIE.

Mais ſi tu céles rien,
Sois ſûr que ſon trépas ſera ſuivi du tien.

BERNADILLE.

Hé bien, vous ſaurez donc que ladite donzelle
Faiſoit la précieuſe & la ſpirituelle,
Aimoit les violons, le régal, le cadeau,
L'hiver en terre ferme, & l'été deſſus l'eau,
Avoit ſur le tapis toujours quelque partie,
Courroit la nuit le bal, le jour la comédie.

JULIE.

Et qu'importe ? Ces lieux ont été de tout temps
Le centre du beau monde & des honnêtes gens.
La ſcéne a des appas que tout le monde approuve,
Et c'eſt un rendez-vous où la vertu ſe trouve :
On y traite l'amour, mais c'eſt d'une façon
Moins propre à divertir qu'à ſervir de leçon ;
Et ce dieu qui n'y plaît que par ſon innocence,
N'y régle ſes tranſports que ſur la bienſéance.

BERNADILLE.

Mais, en ſortant du lit, il lui falloit des eaux,
Des pommades, du blanc, du vermillon, des peaux :
Elle avoit, malgré moi, dedans une caſſette,
Roudres, pâtes, tours blonds, gommes, mouches, pincettes,
Graines, opiat, eſſences & parfum,
Et l'eau d'ange, du lait virginal, de l'Alum,

Et mille ingrédiens à peu près de la sorte,
Que le diable a sans doute inventés.

JULIE.

Et qu'importe ?
C'est presque pour le sexe une nécessité ;
Un peu d'aide sied bien à la beauté ;
Ce soin n'est pas blâmable, & même de nature ;
Ne prend pas le fard qui l'a pour une injure ;
Elle n'a rien sans lui de beau, rien de parfait ;
C'est l'art qui fait cacher les fautes qu'elle fait,
Il adoucit les yeux, change la brune en blonde,
Fait d'un teint basané le plus beau teint du monde,
Noircit les cheveux gris, donne aux dents d'émail,
Convertit la blancheur d'une dame en corail,
Il embellit la fille, & rajeunit la mere ;
Quand un œil est unique, il lui fait un frere,
Des beautés en décours conserve les amans,
Convertit leurs défauts en autant d'agrémens,
Embellit, rajeunit sans peine & sans obstacles ;
Et la nature enfin ne fait point ces miracles.

BERNADILLE.

Mais elle m'épuisoit, & changeoit tous les jours,
De jupes, de manchons, de bijoux & d'atours,
Vouloit voir à son col un ratelier de perle,
Aimoit la compagnie, & jazoit comme un merle.

JULIE.

Qu'importe ? Est-ce un défaut qu'on doive condamner ?
Elle parloit beaucoup, faut-il s'en étonner ?
C'est dedans une femme une chose ordinaire ;
Et je n'en ai jamais connu qui sût se taire.

BERNADILLE.

Mais elle introduisoit, nous absent, un amant,
Et coquetoit enfin trop méthodiquement ;
A tous venans, hors nous, elle étoit fort accorte,
Aimoit le tête-à-tête. Allons donc. Hé, qu'importe

JULIE.

Sont-ce là des sujets qui méritent la mort ?

BERNADILLE.

C'est une bagatelle, en effet, j'ai grand tort.

JULIE.

Si c'est là le motif qui te fait mourir Julie,
Je ne te répons pas de te sauver la vie ;
Et si tu n'as pas mis de sujet plus puissant,
Tes jours sont en danger.

BERNADILLE.

Que vous êtes pressant !
Quoi donc ! Vous en faut-il découvrir davantage ?
Déclarer à vos yeux ma honte & mon outrage ?
Et pour vous contenter, faut-il spécifier...

JULIE.

Oui, du moins, si cela vous peut justifier.

BERNADILLE.

La friponne, ayant mis son honneur en déroute,
A l'amour conjugale avoit fait banqueroute,
Rangeoit impunément son cœur sous d'autres loix ;
Et faisoit, en un mot, trop grand feu de mon bois.
J'étois, en nourrissant ce serpent domestique,
L'objet de son mépris, la fable du critique ;
Et dissipant mon bien pour flatter ses desirs,
J'étois le trésorier de ses menus plaisirs,
Je savois son amour, & forcé d'y souscrire,
J'étois... J'étois cocu, puisqu'il vous faut tout dire.

JULIE.

Est-ce là le sujet de tout ce grand courroux ?
Hé, tant d'autres le sont, qui valent mieux que vous :
C'est un malheur commun dont souvent on est cause,
Et tous les jours enfin on ne voit autre chose.
Mais si tous les maris se piquoient tant d'honneur,
Et traitoient leurs moitiés avec même rigueur,
Cette île inhabitée où vous mîtes la vôtre
Deviendroit un pays plus peuplé que le nôtre.

C'eſt à quoi vous deviez avoir un peu d'égard.

BERNADILLE.

Mais dans ſes intérêts vous prenez grande part,
Et vous l'excuſez fort ! N'êtes-vous point le drôle,
Qui, lorſque je ſortois, alloit jouer mon rôle ?
A qui notre moitié ſe laiſſant aborder,
Donnoit *à remotis* notre honneur à garder ;
Et qu'une nuit enfin dérobant à ma vûe....

JULIE.

Je ne vous entens point.

BERNADILLE.

Si vous l'aviez connue,
Je ſerois ſur ce point aiſément convaincu,
Car vous avez tout l'air de bien faire un cocu.

JULIE.

Je n'en ai jamais eu le deſſein, & je porte....

BERNADILLE.

Si j'en voulois jurer, que le diable m'emporte.

JULIE.

Revenons à Julie.

BERNADILLE.

Encore ?

JULIE.

Dites-moi,
Quelle preuve eûtes-vous de ſon manque de foi ?
Aviez-vous de ſon crime une entiére aſſurance ?

BERNADILLE.

Je n'en avois que trop, hélas ! & ma vengeance
Après un tel éclat, cherchant à s'aſſouvir....

JULIE.

Hé bien, pour te montrer que je ne veux ſervir,
Si tu me peux prouver qu'elle fût infidéle,
Je prens tes intérêts, & ne ſuis plus pour elle.
Je ſais qu'un tel affront touche un homme de cœur ;
Mais ſi voulant ternir ſa gloire & ſon honneur,
D'un injuſte attentat tu ne peux te défendre,
Rien ne peut te ſauver, demain je te fais pendre ;

C'eſt à toi maintenant à ménager tes ſoins,
Profite bien du temps, & cherche des témoins.

SCENE IV.

BERNADILLE, OCTAVE, VALETS.

BERNADILLE.

QUoi ? Me couvrir moi-même & d'opprobre & de blâme !
Moi-même publier la honte de ma femme !
Et chercher, quoiqu'enfin j'en ſois trop convaincu,
Des témoins, & prouver qu'elle m'a fait cocu !
Que je ſuis malheureux ! O vous, maris paiſibles,
Qui ſur le point d'honneur n'êtes point ſi ſenſibles,
Qui ſouffrez ſans ſcrupule, & ſans dire pourquoi,
Que l'on faſſe chez vous, ce qu'on faiſoit chez moi,
Et qui vous conſolez, quand vous êtes enſemble,
D'avoir devant vos yeux quelqu'un qui vous reſſemble,
Que vous vous épargnez de peines & de ſoins !
On ne vous force point à chercher des témoins ;
Et vos reſſentimens ſe preſcrivant des bornes,
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
Que n'ai-je tout ſouffert ſans en témoigner rien !
Ah, morbleu ! C'eſt bien fait, je le mérite bien.
Pourquoi fuir ſous l'hymen les maux qui s'y rencontrent ?
Pourquoi vouloir cacher ce que tant d'autres montrent ?
Faire pour me venger, des efforts ſuperflus ?
Et me piquer d'honneur, quand je n'en avois plus ?

Pourquoi, ſot que j'étois.... Mais il faut me réſoudre,
Et puiſque ſans témoins on ne ſauroit m'abſoudre,
Que je ne puis enfin me ſauver qu'à ce prix,
Que l'on prenne le ſoin de chercher Béatrix,
Et qu'on l'améne ici.

OCTAVE.

Dans peu je vous l'améne.
Cependant, remenez-le en la chambre prochaine.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DOM LOPE, CONSTANCE.

D. LOPE.

Rien ne s'oppose plus à mes justes souhaits,
Tout flatte mon amour, Madame, & désormais
En vain près de mes feux une autre flamme brille :
Vous savez quel malheur menace Bernadille,
On lui fait son procès, & son lâche attentat
Vous fait voir que de lui vous faisiez trop d'état.
Vous me le préfériez, Madame, & cette flamme
Vous donnoit pour époux l'assassin de sa femme ;
Mais le ciel irrité du mépris de mes feux,
Refuse, en ma faveur, de vous unir tous deux.
Pourrai-je me flatter par le malheur d'un autre,
Qu'aux volontés du sort vous soumettrez la vôtre ?
Fédéric m'a tout dit : Si j'en croi son aveu...

CONSTANCE.

Hé bien ?

D. LOPE.

Je vous verrai récompenser mon feu...

CONSTANCE.

Et que vous a-t'il dit ?

D. LOPE.

Qu'il savoit la maniére
De nous unir tous deux, & qu'à votre priére

Il

Il rompoit un hymen à votre amour fatal.
Et vous voyez enfin qu'il ne s'y prend pas mal.

CONSTANCE.

Il faut sur cet aveu que je vous désabuse,
Aussi bien de l'amour, l'amour même est l'excuse.
Je craignois cet hymen, je ne le puis nier;
Et je me suis enfin réduite à le prier
D'en empêcher l'effet, mais c'est dans l'espérance
Que ma main de ses soins seroit la récompense.
Je l'aime, & ne veux plus vous en faire un secret;
Je trahis votre amour, & peut-être à regret.

D. LOPE.

Ma flamme qui veut bien se régler sur la vôtre,
Après un tel aveu, vous en veut faire un autre;
Voyez ce qu'un tel choix doit avoir de si doux,
Madame, Fédéric ne sauroit être à vous.

CONSTANCE.

Il ne peut être à moi?

D. LOPE.

Votre cœur en soupire?

CONSTANCE.

Quelle en est la raison?

D. LOPE.

Je n'ose vous la dire;
Non qu'il m'en ait rien dit, mais par son entretien
Je m'en suis bien douté.

CONSTANCE.

Quoi, je n'en saurai rien?
Ne dissimulez point, parlez.

D. LOPE.

La bien-séance,
Sur un pareil sujet, me condamne au silence.

CONSTANCE.

Mais de quoi, sur ce point, vous êtes-vous douté?

D. LOPE.

Que le pouvoir lui manque, & non la volonté;

Que ſa main à vos feux mêleroit trop de glace,
Que du ciel, en naiſſant, il eut quelque diſgrace,
Et que de votre hymen l'amour venant à bout,
De deux bonnes moitiés, feroit un méchant tout.

CONSTANCE.

A de pareils diſcours je ne puis rien comprendre.

D. LOPE.

Fédéric vient ici qui pourra vous l'apprendre.

SCENE II.

DOM LOPE, JULIE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Dois-je à ce qu'on me dit ajouter quelque foi ?
Fédéric, votre cœur ne ſauroit être à moi ?
Après tant de ſermens Dom Lope eſt-il croyable ?

JULIE.

Son récit me fait tort, mais il eſt véritable ;
Et mon cœur qui tantôt vous juroit amitié,
Vous vouloit pour amie, & non pas pour moitié :
Le ciel à cet hymen met un trop grand obſtacle,
Et je ne puis me voir votre époux ſans miracle.

CONSTANCE.

Il s'en fait quelque fois quand de juſtes ſouhaits...

JULIE.

Madame, il eſt de ceux qui ne ſe font jamais.
Il faut que pour l'hymen vous faſſiez choix d'un autre ;
Vous n'êtes pas mon fait, je ne ſuis pas le vôtre,

Je ne puis rien pour vous, j'en ai bien du regret.

CONSTANCE

Peut-on ſavoir pourquoi ?

JULIE.

Ce n'eſt plus un ſecret,
L'hymen m'engage ailleurs, & je ne puis...

CONSTANCE.

Quoi, traître,
Vous êtes marié ?

JULIE.

Vous la vouliez bien être !
Eſt-ce un crime ſi grand que d'être marié ?

CONSTANCE.

Pourquoi me le nier ?

JULIE.

Je l'avois oublié :
Mais l'hymen près de vous me rendroit-il coupable ?
Pour être ſous ſes loix, en eſt-on moins aimable ?
L'amour a des douceurs que ce lien permet,
Il n'eſt pas ſi ſévere ; & quand on s'y ſoumet,
S'il falloit renoncer à la galanterie,
On ne s'engageroit à l'hymen de ſa vie.

CONSTANCE.

Mais pourquoi, vous ſachant engagé ſous ſa loi,
Vous flatter hautement de l'eſpoir d'être à moi ?

JULIE.

Malgré l'hymen, aimant les amitiés nouvelles,
J'ai fait vœu ſolennel d'aimer toujours les belles :
Vous êtes de ce nombre, & je vous ferois tort
Si je ne vous aimois.

CONSTANCE

Modérez ce tranſport,
Puiſque je ne puis plus écouter votre flamme,
Quoi, l'hymen...

JULIE.

Voulez-vous épouſer une femme ?

CONSTANCE.

Vous, femme ?

JULIE.

Jugez-en.

CONSTANCE.

Je n'en saurois douter.

JULIE *à D. Lope.*

Un semblable rival n'est pas à redouter.

D. LOPE.

Pardonnez au transport dont j'eus l'ame saisie,
Vous donniez de l'amour, & de la jalousie.
Mais qui peut vous porter à ce déguisement ?

JULIE.

Entrez, pour le savoir, dans mon apartement.
Ce que je vous veux dire a daquoi vous surprendre;
Bernadille s'y plaint, que vous pourrez entendre;
Et ses plaintes pourront vous divertir, je croi,
Alorsque vous saurez... Il paroît, suivez-moi.

SCENE III.

BERNADILLE seul.

En vain, tu me livres bataille,
Rigoureux & chet point d'honneur;
Le gibet me fait trop de peur,
Il faut que nous rompions la paille :
Aussi bien vainement je voudrois m'en piquer;
Celui qui me vient d'attaquer,
Me presse de trop près, il est impitoyable;
J'ai perdu mon crédit, & j'en suis convaincu,
Puisque je ne suis pas croyable,
Quand je dis que je suis cocu.

Fédéric veut que je le prouve,
Et je n'en ai qu'un ſeul témoin ;
Encor dans un ſi grand beſoin,
C'eſt un bonheur que je le trouve.
Ceux qui ſouffrent en paix un affront ſi commun,
Trouveroient cent témoins pour un ;
C'eſt à n'en point trouver, que leur recherche eſt vaine ;
Leur honte les fait vivre ; & pluſieurs que je voi,
S'ils s'en vouloient donner la peine,
Le prouveroient bien mieux que moi.

En vain pour tâcher de m'abattre,
L'honneur me crie à haute voix,
Que l'on n'eſt pendu qu'une fois,
Et qu'on peut être cocu quatre ;
Que de ces deux affrons, le moindre eſt de mourir ;
La peur qui me vient ſecourir,
Avecque ce que j'ai de penchant à l'entendre,
Fait que je lui répons d'un ton plus vigoureux,
Que l'affront de ſe laiſſer pendre
Me ſemble le plus grand des deux.

Suivons donc cette noble envie,
Ecoutons toujours cette peur,
Tâchons d'abreger notre honneur,
Afin d'allonger notre vie.
Je paſſe pour un ſot en faiſant un tel choix ;
Mais je ne le ſuis qu'une fois ;
Et je le ſerois deux, ſi je me laiſſois pendre.
Ne balançons donc plus, & dans un tel beſoin,
Puiſque je ne puis m'en défendre,
Faiſons jazer notre témoin.

SCENE IV.

OCTAVE, BEATRIX, BERNADILLE.

BERNADILLE.

J'Aperçois Beatrix, sa présence me fâche.
(à Octave.)
Monsieur, cette matiére est un peu délicate,
Que l'on nous laisse seuls.

SCENE V.

BERNADILLE, BEATRIX.

BEATRIX.

QUe voulez-vous de moi ?

BERNADILLE.

Mon sort dépend de toi.

BEATRIX.

De moi, Monsieur ?

BERNADILLE.

De toi :
Il y va de ma vie, & la chose me touche ;
Tu peux me la sauver, & deux mots de ta bouche
Mettront en sûreté ma vie & mon repos.

BEATRIX.

Dites-moi donc, Monsieur, promptement ces deux mots.

BERNADILLE.

Tu les dirás ?

BEATRIX.

Sans doute.

BERNADILLE.

Et même en la présence
Du prévôt ?

BEATRIX.

Pourquoi non ?

BERNADILLE.

Après cette assurance,
Je suis hors de danger, & j'en suis convaincu.
Hé bien, tu diras donc....

BEATRIX.

Quoi ?

BERNADILLE.

Que j'étois cocu ;
Ce sont là les deux mots que je voulois t'apprendre.

BEATRIX.

Vous vous moquez, Monsieur, & me voulez surprendre.

BERNADILLE.

Nullement.

BEATRIX.

Vous voulez, Monsieur, vous divertir.

BERNADILLE.

Morbleu, tu le diras, quand tu devrois mentir.

BEATRIX.

Je n'ai garde, Monsieur, l'infamie est trop grande.

BERNADILLE.

Tu ne le diras pas ? Tu veux donc qu'on me pende ?

BEATRIX.

Quoi ! Vous pendre ? Et la cause ?

BERNADILLE.

Ah, discours superflus ?
C'est que l'on pend les gens qui ne sont pas cocus.

Curieux animal, dont la sotte prudence
Voudroit de notre honneur cacher la décadence,
Di ce que l'on te dit.

BEATRIX.

Mais de grace, Monsieur,
Songez qu'un tel aveu vous va perdre d'honneur.

BERNADILLE.

Va, j'ai pour m'en défendre, une raison trop forte;
L'homme n'est plus cocu lorsque sa femme est morte.

BEATRIX.

Mais, Monsieur, cet affront vous doit combler d'ennuis.

BERNADILLE.

Mais je ne veux passer que pour ce que je suis.

BEATRIX.

L'honneur doit s'acheter au péril de répandre...

BERNADILLE.

Quand l'honneur est trop cher, il faut le laisser vendre.

BEATRIX.

Mais peut-être qu'à tort vous vous êtes douté...

BERNADILLE.

Si je ne l'étois pas, je veux l'avoir été.

BEATRIX.

Tous vos parens, Monsieur, & vos amis....

BERNADILLE.

Encore?

BEATRIX.

Se moqueront de vous.

BERNADILLE.

Indocile pecore,
Esprit contrariant, dis-moi pourquoi tu veux
Qu'ils se moquent de moi, quand je serai comme eux?

BEATRIX.

Hé bien, ordonnez donc ce qu'il faut que je die.

BERNADILLE.

C'eſt parler de bon ſens. Tu connoiſſois Julie ?

BEATRIX.

Oui, Monſieur.

BERNADILLE.

Il faut donc, tout ſcrupule vaincu,
Déclarer hautement qu'elle m'a fait cocu.

BEATRIX.

Qu'eſt-ce donc qu'un cocu, Monſieur, ne vous déplaiſe ?

BERNADILLE.

La queſtion eſt neuve ! Ah ! Tu fais la niaiſe.

BEATRIX.

Si vous ne m'expliquez ce que c'eſt, je prétens...

BERNADILLE.

Tu veux donc le ſavoir ? C'eſt quand en même temps
On fait ſympatiſer, pourvû qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe ;
Quand une femme prend un galant en ſon choix,
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois ;
Et qu'enfin ſe faiſant conſoler de l'abſence...
Mangrébleu de la maſque, avec ſon innocence.

BEATRIX.

Si ce n'eſt que cela, Monſieur, je jurerai
Que vous ne l'étiez pas.

BERNADILLE.

Ah ! Je t'étranglerai.
Mon honneur eſt défunt, la choſe eſt trop certaine.

BEATRIX.

Pour me faire mentir, votre colere eſt vaine.

BERNADILLE.

Et l'homme que tu fais qui sortoit de chez moi,
D'avec qui venoit-il ?

BEATRIX.

D'avec moi.

BERNADILLE.

D'avec toi ?
Tu me dis le contraire à l'instant, & j'admire.....

BEATRIX.

Un poignard à la main, vous me le fites dire,
Je n'osai le nier.

BERNADILLE.

Il n'en étoit donc rien ?

BEATRIX.

Rien du tout.

BERNADILLE.

Et ma femme ?

BEATRIX.

Elle vivoit fort bien.

BERNADILLE.

Elle ne donnoit point au galant audience ?

BEATRIX.

Non.

BERNADILLE.

Elle ne voyoit personne en notre absence ?

BEATRIX.

C'est en vain que quelqu'un s'y seroit attendu.

BERNADILLE.

Quoi ! Jamais....

BEATRIX.

Non, jamais.

BERNADILLE.

Ah ! Me voilà pendu !
Ah, langue de serpent ! Mégere abominable !
Ecume de l'enfer ! Organe du grand diable !
Je crûs trop aisément ton funeste rapport,
Je voulus la punir, & je causai sa mort.

Je pris l'occaſion à ma vengeance offerte ;
Mon amour en fureur précipita ſa perte,
Croyant de ſon forfait être aſſez convaincu,
Et pour comble de maux je ne ſuis pas cocu.
Enfin, de ſon trépas, tu fus la ſeule cauſe ;
Pour t'en mettre à couvert, fais du moins quelque choſe ;
Je te pardonne tout ; mais dans un tel beſoin,
Par grace ou par pitié, ſers moi de faux témoin ;
Soutiens que je l'étois, puiſqu'il faut qu'on s'en croie ;
Prouve-le, ſi tu peux, j'en aurai de la joie ;
Aſſure mon repos, & j'aurai ſoin du tien.

BEATRIX.

Mais comment le prouver enfin, s'il n'en eſt rien ?
La vérité, Monſieur, m'oblige à m'en défendre.

BERNADILLE.

Faute d'un faux témoin, faut-il me laiſſer pendre ?
Mais après avoir mis mon épouſe au tombeau,
Avant qu'être pendu, je ſerai ton bourreau.

BEATRIX.

Au ſecours.

BERNADILLE.

Mon malheur te deviendra funeſte.

SCENE VI.

OCTAVE, BERNADILLE, BEATRIX.

OCTAVE.

D'Où vient ce bruit ?

BERNADILLE.

De moi, qui jouois de mon reſte;
Otez-la moi d'ici.

BEATRIX.

Voyez ce vieux portrait,
Qui veut être cocu malgré que l'on en ait.

SCENE VII.

OCTAVE, BERNADILLE.

OCTAVE.

Fédéric vous veut voir, entrez dans cette ſalle.
(*à part.*)
Qu'il eſt ſurpris !

BERNADILLE.

Enfin ma peine eſt ſans égale,
Ma femme eſt morte, & rien ne me peut ſecourir ;
Elle étoit innocente, & je l'ai fait mourir ;
Cet injuſte trépas demande une victime,
La vertu fait ma honte, & le malheur mon crime :
Le déſordre où j'en ſuis, ne peut s'imaginer.
Mais je vois Fédéric qui va me condamner.

Je penſe, en le voyant, voir devant moi ma femme,
Le friſſon de la mort m'a déja ſaiſi l'ame.

SCENE VIII.

JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

JULIE.

HE' bien, votre témoin flatte-t'il votre eſpoir?

BERNADILLE.

Hélas! J'ai plus d'honneur que je n'en veux avoir.

JULIE.

Tu vois, par le trépas de cette malheureuſe,
Le péril où t'a mis ton humeur ombrageuſe.

BERNADILLE.

J'ai commis un grand crime, & je le vois trop bien,
Mais ſi j'étois cocu, cela ne ſeroit rien.

JULIE.

Il ſemble que tu ſois fâché de ne pas l'être.

BERNADILLE.

J'en ſuis au déſeſpoir, vous le pouvez connoître;
Les pleurs que je répans vous diſent....

JULIE.

Voudrois-tu
Que le cœur de Julie eût eu moins de vertu?
Que pour toi....

BERNADILLE.

Plût au ciel, pour me ſauver la vie,
Que de tous mes amis elle eût été l'amie!
Et que de mon repos leur amour prenant ſoin,
M'en eût fait découvrir quelque petit témoin!

JULIE.

Ainſi, ſur ce ſujet, tu n'as plus de reſſource.

BERNADILLE.

Non, que votre bonté, mes larmes & ma bourſe;

JULIE.

C'eſt un foible ſecours, & je dois obſerver....

BERNADILLE.

Quoi! Je ſerai pendu?

JULIE.

Rien ne peut t'en ſauver,
Ne pouvant pas prouver qu'elle t'ait fait d'outrage.

BERNADILLE

Morbleu, pourquoi prenois-je une femme ſi ſage?
Hélas! Une coquette étoit bien mieux mon fait.

JULIE.

Tu vois que rien ne peut excuſer ton forfait,
Je ne puis te ſauver, choiſis pour ton ſupplice
De quel genre de mort tu veux qu'on te puniſſe;
Ma bonté veut pour toi faire encor cet effort.

BERNADILLE.

Quel choix, ſi je ne puis me ſauver de la mort?
Et que m'importe enfin, s'il faut qu'on me puniſſe,
Qu'on allonge mon corps, ou bien qu'on l'accourciſſe?

JULIE.

N'importe, puiſqu'enfin tu te vois convaincu.

BERNADILLE.

Hé bien, s'il faut mourir faute d'être cocu,
Que deux heures après que l'on m'aura fait pendre,
On me faſſe brûler pour avoir de ma cendre,
Cela doit être rare.

JULIE.

Oui, tu ſeras content.
Octave, faites tout préparer à l'inſtant,
Afin qu'ayant conclu tout ce qu'il faut qu'on faſſe,
Il ſoit exécuté dedans la grande place.

OCTAVE.

J'avois prévû votre ordre, & tout eſt déja prêt.

SCENE IX.

BERNADILLE, JULIE.

BERNADILLE

Miſéricorde, hélas! modérez cet arrêt.
Ah! Monſieur le prévôt, que la pitié vous touche.

JULIE.

Je ne puis rien pour toi.

BERNADILLE.

Deux mots de votre bouche
Peuvent, avec l'honneur, rétablir mon eſpoir.

SCENE X.

OCTAVE, JULIE, BERNADILLE,

OCTAVE.

Dom Lope avec Conſtance....

JULIE.

Hé bien?

OCTAVE.

Viennent vous voir.

JULIE.

Tu devois....

OCTAVE

Parlez bas, ils ſont à cette porte.

JULIE.

Ils prennent mal leur temps. Qu'ils avancent, n'importe.

SCENE DERNIERE.

D. LOPE, CONSTANCE, JULIE, OCTAVE, BERNADILLE.

CONSTANCE.

POuvons-nous eſpérer une grace de vous ?

JULIE.

L'honneur de vous ſervir, Madame, m'eſt trop doux,
Pour vous la refuſer, j'honore trop Conſtance.

CONSTANCE.

Mais, puis-je faire fonds deſſus cette aſſurance ?

JULIE.

Ce doute me fait tort.

CONSTANCE.

Hé bien, s'il eſt ainſi,
Bernadille en péril me fait venir ici ;
Je demande ſa grace, il faut que je l'obtienne.

D. LOPE.

Je joins, pour vous fléchir, ma priére à la ſienne.

BERNADILLE.

Quel excès de bonté !

JULIE.

Mais cela ne ſe peut ;
Il eſt trop criminel.

CONSTANCE.

Mais Conſtance le veut.

JULIE

JULIE.

Madame, savez-vous de quel crime on l'accuse ?

CONSTANCE.

Le regret qu'il en a, lui doit servir d'excuse.

JULIE.

Mais....

CONSTANCE.

Vous me refusez! Avant que de partir....

JULIE.

Puisque vous le voulez, il y faut consentir.

BERNADILLE.

Que mon bonheur est grand !

JULIE.

Il est libre, Madame,
Pourvû que de ma main il reçoive une femme.

BERNADILLE.

Sans doute, vous avez, à ce que je puis voir,
Quelque maîtresse en chambre, & voulez la pourvoir.

JULIE.

Votre honneur m'est trop cher, & je vous rens la vie,
Pourvû qu'avec plaisir vous repreniez Julie.

BERNADILLE.

Où diable la reprendre ? Hélas ! Je meurs d'effroi !
Qui pourra me la rendre ?

JULIE.

Ingrat, ce sera moi ;
La voilà.

BERNADILLE.

Vous, Julie ? Ah, comble d'allégresse !
Quel miracle aujourd'hui te rend à ma tendresse ?
Comment t'es-tu sauvée ? Ah ! Que mon déplaisir...

JULIE.

C'est ce que je prétens vous apprendre à loisir.

BERNADILLE.

Ce fripon de prévôt, dedans cette journée,
M'a donné de la peur.

JULIE.

Vous me l'aviez donnée.
Le soupçon qui pour moi vous rendit inhumain....

BERNADILLE.

(à Constance.)

Il suffit. Recevez Dom Lope de ma main ;
Allons, pour égaler notre joie à la vôtre,
Concluant votre hymen, renouveller le nôtre ;
Et dire à nos amis, qui me croyoient pendu,
Que le juge & partie a fait ce qu'il a dû.

FIN.

LE

PROCEZ

DE

LA FEMME

JUGE ET PARTIE,

COMEDIE.

ACTEURS.

ORONTE, mari de Dorimene.

ZELAN, DORANTE, } amis d'Oronte.

DORIMENE. LUCINDE, LIDIANE, AMARANTE, CELIANTE, } dames vêtues en juges, qui examinent la piéce de la femme juge & partie.

UN PAGE de Dorimene.

La Scéne eſt à Paris.

LE PROCEZ DE LA FEMME JUGE ET PARTIE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, ZELAN.

ZELAN.

Où te vient ce chagrin, ne le peut-on ſavoir ?

ORONTE.

Laiſſe-moi.

ZELAN.

Mais encor ?

ORONTE.

Je ſuis au déſeſpoir : :

Souffrir un tel malheur, m'eſt un trop grand martyre,
Pour y joindre, Zelan, celui de te le dire.

ZELAN.

Il faut que je le ſache ou de force ou de gré,
Si tu ne le dis pas je le devinerai.
N'eſt-ce point que le Roi, d'un œil un peu ſévere?..

ORONTE.

Non, ce n'eſt point cela; le Roi me conſidere.

ZELAN.

Il faut donc que l'objet, qui captive ton cœur,
Ait reçû ta tendreſſe avec quelque froideur?
Ou que quelque rival, pour traverſer ta flamme...

ORONTE.

Plût au ciel!

ZELAN.

Qu'eſt-ce donc qui trouble ainſi ton ame?

ORONTE.

Non, mon mal ne ſe peut concevoir qu'à demi.

ZELAN.

Il eſt donc bien cruel! C'eſt la mort d'un ami?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

C'eſt une querelle?

ORONTE.

Ah! Pourrois-je me plaindre?...

ZELAN.

Un procès criminel, dont l'iſſue eſt à craindre?

ORONTE.

C'eſt pis.

ZELAN.

C'eſt pis!

ORONTE.

C'eſt pis.

ZELAN.

Je ſuis tout effrayé.
Que pourroit-ce être enfin ?

ORONTE.

Je me ſuis marié.

ZELAN.

Je ne m'étonne plus de ta mélancolie.
De quand ?

ORONTE.

Depuis huit jours, j'en ai fait la folie.

ZELAN.

C'eſt pour en être las.

ORONTE.

Je créve de dépit.

ZELAN.

Ma foi, l'hymen n'eſt doux que pendant une nuit;
Se charger d'une femme, eſt une ſotte envie,
Qui d'un cuiſant remords ſe voit bien-tôt ſuivie.
Il faut pour quelques ans ſe réſoudre à ſouffrir.
Que veux-tu ? C'eſt un mal qui ne ſe peut guérir.

ORONTE.

Ce mal me ſeroit doux, ſi dans mon mariage
J'avois ſû faire choix d'une perſonne ſage.

ZELAN.

Quoi donc, admires-tu que déja ta moitié
Se prévaut du lien ? Que tu me fais pitié !
Tu crois donc pour toi ſeul avoir pris une femme ?
Pauvre inſenſé ! Va, va, déſabuſe ton ame.
La mode adoucira tes plus cruels tourmens,
Si tu n'as que la peur d'être un mari du temps.
A quoi ſert un mari, ſinon de couverture,
Pour ſe mettre à l'abri des traits de la cenſure ?
Nulle femme aujourd'hui ne donne là-dedans,
Que pour favoriſer ſûrement ſes galans :
Si ce n'étoit là peur d'être un peu trop féconde,
L'on en verroit fort peu ſe marier au monde ;

Et la honte eſt l'appui du lien conjugal.

ORONTE.

Ma femme m'eſt fidéle, ah, n'en jugez point mal.

ZELAN.

Quoi; ta femme, mon cher, dans ſa galanterie,
Ne pouſſe pas le jeu plus fort que raillerie?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Je te plains.

ORONTE.

Pourquoi?

ZELAN.

Par quelques billets doux:
Tu ne découvres point qu'elle ait de rendez-vous?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Fort mal. Nul blondin, armé d'un ſot mérite,
Ne vient point, quand tu ſors, pour lui rendre viſite?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Malheureux! Son cœur n'a point de paſſion?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Point d'intrigues?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Point de commerce?

ORONTE.

Non.
Enfin,

Enfin, ce n'eſt point-là le ſujet qui m'afflige.

ZELAN.

Tu n'es point cocu ?

ORONTE.

Non.

ZELAN.

Tant-pis.... Tant-pis, te dis-je.

ORONTE.

Hé, pourquoi donc tant-pis ?

ZELAN.

Ah ! Diſcours ſuperflus,
C'eſt que l'on pend les gens qui ne ſont pas cocus.
Mais ce qui te doit faire une peine infinie,
C'eſt que l'on te pendra ſeul de ta compagnie.
Garde-toi bien ainſi de dire toujours non.
Où diable as-tu pêché cette ſotte guenon ?
Pour n'être point coquette, il faut, ſur ma parole,
Ou qu'elle ſoit bien laide, ou qu'elle ſoit bien folle.

ORONTE.

Tu l'as dit, elle eſt folle.

ZELAN.

Oh, j'en ſuis convaincu.
Je voudrois pour beaucoup, que tu fuſſes cocu.

ORONTE.

Que t'a fait mon honneur, pour conſpirer ſa perte ?

ZELAN.

Tu la releguerois dans une île déſerte.
Son nom. C'eſt ?

ORONTE.

Dorimene.

ZELAN.

Oh, oh ! L'on la connoît.
Qui diable te l'a fait épouſer ?

ORONTE.

L'intérêt.

Avide de ſon bien, ſans connoître ſon ame,
En moins de quatre jours, je l'ai priſe pour femme.

ZELAN.

En moins de quatre jours ! C'eſt dans ta paſſion
Aller bien chaudement à la concluſion.

ORONTE.

O Ciel ! L'étrange effet d'un aveugle caprice !
Faut-il m'être immolé moi-même à l'avarice ?
Tu ſais donc quelle elle eſt, & qu'à chaque momens
Elle parle de vers, & trace des romans ?
Quatre autres avec elle ont aſſez de manie,
Pour vouloir compoſer un corps d'académie ;
Et trois fois la ſemaine, en ſuprêmes eſprits,
Elles viennent ici peſer quelques écrits :
Ce jour même elles ſont ſur une comédie.

ZELAN

Quelle ?

ORONTE.

La femme juge. Admire leur folie ;
Si tu reſtes ici...

ZELAN.

Je n'y manquerai pas.

ORONTE.

Tu les verras tantôt venir en magiſtrats,
Examiner ici ſa force & ſa foibleſſe,
Et donner un arrêt ſanglant contre la piéce.

ZELAN.

Dans un ſi beau deſſein je les veux ſeconder,
Je me ſens en humeur de la vouloir fronder ;
Et quoique dans le fonds je la trouve charmante ;
Parce qu'on l'applaudit, & que chacun la vante,
Je tâche à la détruire, & je veux en ce jour
Cet arrêt à la main braver toute la cour.

Si l'on en parloit mal je la ſoutiendrois belle ;
C'eſt mon ſtile.

ORONTE.

Vraiment ta méthode eſt nouvelle.

ZELAN.

Qui ne contredit point n'eſt pas un bel eſprit.
Auſſi-tôt qu'à la cour quelqu'un loue un écrit,
Souvent, ſans l'avoir vû, ſans connoiſſance aucune,
Je me bande moi ſeul contre la voix commune ;
Je dis qu'il ne vaut rien... Il faut avoir bon ſens...
Mais, morbleu, j'aperçois un de ſes partiſans,
Nous allons quereller, il ſe tourmente en diable
Pour l'applaudir, & moi, pour la dire effroyable.

SCENE II.

ORONTE, ZELAN, DORANTE.

ZELAN *à Dorante.*

Pour croître nos débats tu viens fort à propos ;

DORANTE.

Sans doute vous étiez ſur quelque grand propos ?
Les diſcours que l'on tient dans une académie...

ZELAN.

Oui ; nous nous étendions ſur ta meilleure amie.

DORANTE.

Ne vous y jouez pas, je ſuis un peu jaloux,
Qui donc ?

ZELAN.

La femme juge.

DORANTE.

Hé bien, qu'en diſiez-vous ?

Tu t'obſtines toujours à la dire méchante ?

ZELAN.

Tu t'obſtines toujours à la dire touchante ?
Approuver du comique, eſt d'un eſprit rampant.
Mais quoi, ſi d'applaudir il te démange tant,
Les Racines, morbleu, les Boyers, les Corneilles,
Produiſent tous les jours tant de rares merveilles :
Quoi, l'on voit aujourd'hui leurs ouvrages polis,
Bien loin d'être admirés, ramper dans leurs eſprits ?
Malgré de leurs beautés & de leur excellence,
La pompe, l'énergie & la magnificence ;
Malgré des vers, morbleu, des vers tous tranſportés,
Cependant qu'un auteur par des obſcénités
Paſſe aux yeux de la cour pour un eſprit fort rare ?
Fit-on pour le mérite un ſiécle plus barbare ?

DORANTE.

Tu t'échauffes. Les goûts ne ſont-ils pas divers ?

ORONTE.

Il eſt vrai que le ſiécle eſt tout-à-fait pervers ;
Et l'on voit préférer des baſſeſſes comiques,
Aux charmes éclatans des pompes héroïques.
Peu de gens en ce temps aiment le ſérieux ;
Cependant voit-on rien de ſi beau ſous les cieux ?
Voir ſans aucun péril les héros de l'hiſtoire
Affronter les hazards, pour monter à la gloire,
Et les voir enflammés de cette noble ardeur,
Mépriſer les appas de leur vaine grandeur.
Quoi que peu faſſent cas de ces beaux avantages,
Ces exemples tracés de ces grands perſonnages,
Ne ſont-ce pas pour nous tout autant de leçons,
Pour enhardir nos cœurs aux belles actions ?
Inſpirer aux guerriers l'ardeur & la vaillance ;
Inſpirer aux amans la douceur, la conſtance,

Assujettir ses sens aux loix de la raison ;
Rejetter de l'orgueil le dangereux poison ;
Modérer ses transports de haine & de vengeance ;
Uſer de son triomphe avec poids & prudence ;
Enfin à la vertu ramener tous les cœurs,
Sont-ce pas les sujets des veilles des auteurs ?
Mais où donc est l'honneur de la scéne Françoise,
Si l'on y souffre ainsi triompher la fadaise ?
Un théatre où l'on voit sans cesse la vertu
Remporter la victoire, & le vice abattu ;
Et si l'on y fait voir régner la tyrannie,
Ce n'est que pour la voir à la fin mieux punie.

ZELAN.

Pour voir la femme juge on se casse le cou ;
Et je ne dirai pas que tous Paris est fou ?
Et je n'aurai pas droit, malgré la politique,
De pester hautement contre l'erreur publique ?
Et l'on peut m'assurer, pour juger des écrits,
Que dans un si sot siécle il est de beaux esprits ?
Un grand Prince, morbleu, dont j'adore les traces,
Qui n'eut que du dégoût pour des choses si basses,
Fit bien voir qu'en lui seul réside le bon sens
Des plus profonds esprits de tous nos courtisans.

DORANTE.

Dis-moi, n'est-il pas vrai qu'on voit la comédie
Pour divertir l'esprit de sa mélancolie ?
Et pour donner relâche aux grands attachemens....

ZELAN.

Va, va, tu ne viendras jamais où tu prétens.

DORANTE.

S'il est ainsi, sans trop m'ériger en critique,
Où trouver ce plaisir, en voyant du tragique ?
Encor si ces messieurs, qui font du sérieux,
Ne faisoient que des vers tendres & langoureux,

Et rendoient plus humain leur ſuprême langage ;
L'on pourroit ſe réſoudre à voir un grand ouvrage.
Mais ſi monſieur l'auteur veut étourdir les ſots,
Faut-il me fatiguer, entendant ces grands mots ?
Qu'il faut entrecouper, pour prendre ſon haleine,
Ses vers fumans encor des boüillons de ſa veine ;
Et voir, pouſſant trop haut l'effort des paſſions,
Des Grecs impertinens, & les Romains Gaſcons,
Et d'un ſtile d'acier, écrivant à ſa mode,
Me tuer tout d'un coup d'un trait de période ?
Quoi, ne voir reſpirer que carnage & qu'horreur ;
Voir contre ſon ſujet tonner un empereur ;
Apprendre qu'un héros dans ſa fureur extrême,
Pour prévenir ſa mort, s'eſt immolé lui-même ;
Voir faire un grand tableau qui pour toutes couleurs,
N'a que du ſang, des morts, des cris & des malheurs ;
Et n'avoir de plaiſirs dans ces douceurs ameres,
Qu'autant qu'on peut former de lugubres chimeres ?
Dis-moi, mon cher Zelan, parle de bonne foi,
Eſt-ce ſe divertir, que d'avoir de l'effroi ?
Eſt-ce un ſi grand plaiſir, que de verſer des larmes ?
Et la compaſſion peut-elle avoir des charmes ?

ZELAN.

Oui, je le ſoutiens, moi.

DORANTE.

Tu trouves des appas....

ZELAN.

J'en veux trouver ; pourquoi n'en trouverois-je pas ?

DORANTE.

Mais par quelle raiſon...

ZELAN.

Belle demande à faire !
Par la ſeule raiſon que tu dis le contraire.

DORANTE *à Oronte.*

Ces exemples tracés, dis-tu, ſont des leçons
Pour enhardir nos cœurs aux belles actions ?
Oui ; mais pour les guerriers, & les ames hautaines,
Pour toute autre, dis-moi, ne ſont-elles pas vaines?
Pourvû qu'un courtiſan, dans ſes contorſions,
Tourmente ſa perruque, ajuſte ſes canons ;
Qu'eſclave d'un habit fait ſelon ſa méthode,
Il s'érige en auteur d'une nouvelle mode,
Que ſans ceſſe mouvant ſes groteſques reſſorts,
Il agite par art la maſſe de ſon corps,
Et que d'un faux brillant ſon ame ſoit charmée,
Qu'a-t-il beſoin d'apprendre à conduire une armée?
Pourvû qu'un financier ſâche en ſon cabinet,
Cloué ſur ſon bureau, dans un calcul bien net,
Sans ceſſe accumuler les mille ſur les mille,
Qu'a-t-il beſoin d'apprendre à forcer une ville ?

ZELAN.

Ce ſavoir ne nuit point.

DORANTE.

Pourvû qu'un bon marchand
Sache mentir en diable, & tromper finement,
Et qu'il faſſe crédit aux gens de notre trempe,
Qu'a-t-il beſoin des loix qu'on garde quand on campe ?
Pourvû qu'un avocat, pourvû qu'un procureur,
Sachent bien gouverner la bourſe du plaideur,
Qu'un juge adjuge à Jean les biens dûs à Guillaume,
Qu'ont-ils beſoin d'apprendre à régir un royaume?
Dis-moi, ne ſont-ce pas pures illuſions ?
On n'eſt point affamé de ces belles leçons.
Les officiers du roi, quoiqu'ils en ayent affaire,
Les écoutent aſſez, & n'en profitent gueres.

Le comique à ton goût n'eſt-il pas plus charmant ?

ZELAN.

Je me pendrois plûtôt.

DORANTE.

Ah, quel aveuglement !
Chacun s'y divertit, ſans avoir de fatigue.
Voir conduire à ſa fin aiſément une intrigue ;
D'un eſprit balancé par divers incidens,
Voir gloſer à propos ſur les vices du temps ;
Et voir faire à chacun, de maniére galante,
Dans ſon genre d'humeur, ſa peinture parlante.

ZELAN.

Morbleu, le grand plaiſir, trop fatigant fâcheux,
Que de voir un ſujet tiré par les cheveux,
Chamaré d'incidens choquans la vrai-ſemblance,
Former des attentats contre la bien-ſéance !
Eſt-ce un ſi doux plaiſir, cruel perſécuteur,
Que d'entendre chanter injure à ſon honneur ?
N'entendre pour tous vers qu'une proſe affamée,
Pleine de quolibets, & pauvrement rimée ;
Et pour rafinement, voir un ſot mal vêtu,
D'un geſte ridicule, inſulter la vertu,
Et s'appliquer ſans ceſſe à faire des grimaces
Qui ſur l'honnêteté font choir mille diſgraces ?

DORANTE.

Cependant tout le monde admire ces beautés.

ZELAN.

Hé, c'eſt que tout le monde aime les ſaletés.
Pour peu qu'une ſottiſe aujourd'hui ſoit fardée,
Bien qu'elle faſſe naître une vilaine idée,
On lui voit immoler le ſcrupule & l'honneur.
Hé, nous verrons bien-tôt que malgré la pudeur,
Puiſque l'on ſe plaît tant à ces pointes infames,
Il faudra des gros mots pour contenter les Dames.

SCENE III.

ORONTE, ZELAN, DORANTE, DORIMENE en robe & bonnet.

DORANTE *apercevant Dorimene.*

Est-ce juge, avocat, greffier ou procureur ?

DORIMENE.

Je suis juge, & de plus, votre humble serviteur.

ZELAN *à Oronte.*

C'est ta femme, mon cher. Peste, qu'elle est jolie !

DORIMENE *à Zelan.*

Ah, je vous trouve ici ! J'en ai l'ame ravie.

ZELAN.

Vous pourrois-je servir ?

DORIMENE.

Oui, nous avions besoin,
Pour vuider un procès, de quelque faux témoin.
Vous nous en servirez ?

ZELAN.

Si vous daignez m'instruire ;
Sans doute vous pourrez aisément me séduire.

DORIMENE.

Vous en êtes, je crois, suffisamment instruit :
Par tout la criminelle a fait assez de bruit.

ZELAN.

Je vous entens, Madame, & je brûle d'envie
De pouvoir renverser une telle ennemie.

DORIMENE.

Il ne faut pas agir ici par paſſion.
(*à Dorante.*)
Pour vous, vous lui pourrez ſervir de caution ?

DORANTE.

Je ne vous en ments point, j'embraſſe ſa défenſe.

DORIMENE.

Nous nous divertirons dans cette conférence,
Et ſans vous nous aurions fort mal paſſé le temps.
Souvent, ſans y penſer, on a beſoin des gens ;
Le plaiſir eſt ſans charme, au moins il me le ſemble,
Si nos ſexes d'accord ne ſe mêlent enſemble.

ZELAN.

Hé, vous nous rendez bien notre change en douceur.
Nos plus charmans plaiſirs n'ont que de la langueur,
Si notre ſexe auſſi n'eſt ſoutenu du vôtre.

DORANTE.

Ils ne ſe doivent rien ſur ce point l'un à l'autre.

DORIMENE.

L'avantage nous reſte, & notre ſexe apprend...

DORANTE.

Mais à quoi bon, Madame, un tel déguiſement ?

DORIMENE.

La femme juge étant le ſujet de l'ouvrage,
Peut-on, pour le juger, prendre un autre équipage ?
C'eſt ce qui fait le juge ; & vous pouvez ſavoir
Que dépoüillant ſa robe, il met bas ſon pouvoir.
Ce n'eſt qu'en cet habit que l'on rend la juſtice,
Qu'on abſout l'innocence, & qu'on punit le vice ;
Et nous nous en ſervons pour la formalité,
Afin que notre arrêt ait plus d'autorité :
De lui nous empruntons ce pouvoir juridique...

DORANTE.

Il eſt d'autres moyens pour faire une critique ;

La voie eſt un peu forte, & mon avis eſt tel....

DORIMENE.

Non, non, nous voulons rendre un arrêt ſolennel.
C'eſt à nous qu'appartient le ſoin de la vengeance,
Du tort que vous a fait ſa trop grande licence.
Vous appeler cocus, Meſſieurs!

DORANTE.

Le gand malheur!

DORIMENE.

C'eſt indirectement outrager notre honneur.
Coupables d'un tel mal, ces reproches infames,
S'adreſſans aux maris, retombent ſur les femmes;
Et c'eſt à nos dépens que l'on vous rend confus.

ZELAN.

Il eſt vrai que c'eſt vous qui faites les cocus.

ORONTE.

Si je ne le ſuis pas, quelle honte, Madame,
Pour l'intérêt public agite ainſi votre ame?
Lorſque, dans le comique, on touche ſur ce fait,
L'on ne parle qu'à ceux qui le ſont en effet.
Ceux qui ne le ſont point, n'ont nul ſujet de plainte;
Et tous ceux qui le ſont, ſe taiſent par contrainte.
N'eſt-ce pas de ce mal s'avouer convaincu,
Que de prendre pour ſoi l'injure de cocu?
N'eſt-on pas aſſez ſot, lorſqu'on nous le fait être,
Sans l'être encore aſſez pour le faire paroître?
Mais c'eſt un beau prétexte à vos attachemens.
Hé, Madame, quittez ces vains amuſemens:
Ce n'eſt pas le talent d'une femme galante,
De vouloir, comme vous, s'ériger en pédante.
Appliquez votre eſprit à des emplois meilleurs,
Que ceux de critiquer les œuvres des auteurs;
Et ſi leur verve en feu défigure un ouvrage,
Laiſſez-en la cenſure aux Catons de notre âge.
Sans vouloir offenſer un ſexe ſi parfait,
Le bon diſcernement n'eſt point de votre fait:

Il faut, pour pénétrer les arts & les ſciences,
Un eſprit éclairé des belles connoiſſances :
Enfin, pour bien juger, il faut de ſa priſon
Savoir adroitement retirer la raiſon ;
Et n'ayant d'autre but que de rendre juſtice,
Vaincre l'intérêt propre, & domter le caprice.
Mais pour vous, vous avez trop d'obſtination,
Pour juger ſans mêler un peu de paſſion.

DORANTE.

Pourquoi ne veux-tu pas qu'une femme un peu ſage,
Ait le goût aſſez fin pour juger d'un ouvrage ?
Ce ſeroit, faiſant tort à leur capacité,
Les bannir pour jamais de la ſociété:
Si leur ſexe n'a pas ces grands fonds de ſciences,
Il a d'autres talens, & d'autres connoiſſances ;
Et la vivacité de leurs charmans eſprits,
Leur fait connoître tout, ſans avoir rien appris.
Ne diſpute donc plus touchant leur ſuffiſance ;
Car ſouvent nous voyons, malgré leur ignorance,
Qu'avec elles des gens, quoique fort bien fondés,
Paſſent fort mal leur temps, & ſont embarraſſés.
(*à Oronte.*)
Où vas-tu donc ?

ORONTE.

Je ſors.... Epargne-moi la peine
De voir un procédé qui m'irrite & me gêne.

SCENE DERNIERE.

ZELAN, DORANTE, DORIMENE, LUCINDE, LIDIANE, AMARANTE, CELIANTE en juges, *UN PAGE.*

ZELAN.

VEnez, beaux sénateurs. Que d'appas & d'éclat!
Vit-on jamais dans Rome un plus galant sénat?
(*à Lucinde.*)
Serez-vous excusable? Est-il quelque refuge?

LUCINDE.

Oser ainsi choquer la probité d'un juge!

ZELAN.

C'est que vos jugemens sont en dernier ressort;
Chaque trait de vos yeux est un arrêt de mort.

LIDIANE.

Dans notre parlement avez-vous quelqu'affaire?
Nous sommes en état de vous bien satisfaire.

CELIANTE.

Vous n'avez qu'à parler, je vous donne ma voix;
Et la faveur saura l'emporter sur les loix.

ZELAN *à Amarante.*

Et vous, juge charmant, serez-vous corruptible?

AMARANTE.

Pour ses meilleurs amis est-il rien d'impossible?
Croyez-vous...

ZELAN.

Il est vrai que l'on fait tout pour eux.
Mais votre cœur est-il d'accord avec vos yeux?

DORIMENE.

(*à un Page.*)

Ne perdons point de temps. Si quelqu'un me demande,
Qu'on n'entre point ici, faites que l'on m'attende ;
Mais si Dorinde vient, vous pourrez m'avertir.
Prenons place, & tâchons à nous bien divertir.
Quels sont vos sentimens sur notre criminelle ?

ZELAN.

Je la dis détestable.

DORANTE.

Et moi, je la dis belle,

LUCINDE.

Je suis fort pour Dorante, & c'est l'avis de tous.

ZELAN.

Vous perdrez, Dieu me damne.

LIDIANE.

Et moi, je suis pour vous.

ZELAN *à Lucinde.*

Vous vous y connoissez ?

LUCINDE.

Oui.

ZELAN.

Dites-moi, Madame,
Peut-on après trois ans méconnoître une femme
Dont on a découvert jusques aux moindres traits ?
De qui dans ses humeurs, au gré de ses souhaits,
Chaque jour l'on a vû les diverses figures,
Enfin qu'on a sû voir dans toutes les postures ?
Parce qu'on ne l'a vû paroître de trois ans,
Ne reconnoître pas sa voix & ses accens ?
Et vous osez vanter que cette piéce est belle ?

LIDIANE. *en raillant.*

Le hâle l'a changée.

ZELAN.

Hé, morbleu, bagatelle,

A-t-il changé ſon nez & ſa bouche & ſes yeux ?

DORIMENE.

Je ſuis de ſon avis ; car il eſt merveilleux
Que ſon mari n'en ait conſervé nulle idée.

AMARANTE.

Peut-être que jamais il ne l'a regardée.

ZELAN.

Peut-on ſe marier ſans voir ce que l'on prend ?

LUCINDE.

Il ſe peut excuſer ſur le déguiſement.
Remarquez qu'il la croit, depuis trois ans, ſans vie,
Qu'il n'eſt de la revoir frappé d'aucune envie.
Il la voit, il eſt vrai, mais des yeux de rival.
Peut-on examiner ceux qui nous font du mal?
Si l'on l'avertiſſoit que cet homme eſt ſa femme,
Pour lors ſi le ſoupçon n'agiſſoit dans ſon ame,
Vous le pourriez blâmer...

ZELAN.

Je ſuis pis qu'enragé,
Lorſque par elle-même il eſt interrogé,
Et qu'elle lui dit tout ; dans ſa ſurpriſe extrême,
Ne ſe devroit-il pas pour lors rendre à lui-même,
Et ne devroit-il pas de près examiner ? ...

LIDIANE.

Recherchons plus avant dequoi nous étonner.
N'eſt-ce pas un ſujet qui ſoit digne de blâme,
Que quoiqu'il doute encor de la mort de ſa femme,
Et ſans remords du mal qu'il a sû lui cauſer,
Il recherche Conſtance, & la veut épouſer ?

DORANTE.

Son doute ſert d'excuſe, & puis c'eſt une bête.

DORIMENE.

Le plus ſûr dans un doute, eſt de ſuivre l'honnête ;
Quoiqué la ſcéne ſoit le tableau des humeurs,
On n'y doit pas ainſi choquer les bonnes mœurs.

LIDIANE.

N'eſt-ce pas une choſe encor plus admirable,
De voir Julie aimer ce magot effroyable ?
Sans ceſſe en mots couverts découvrant ſon ardeur,
Malgré ſa perfidie en vouloir à ſon cœur ?

ZELAN.

Hé, ce n'eſt pas après ſon cœur ſeul qu'elle enrage.
Si vous étiez comme elle, après un long voyage,
Malgré ſa cruauté, je crois que la fureur
Ne ſeroit pas chez vous la plus preſſante ardeur.

LUCINDE.

Puiſque c'eſt ſon mari, qu'y trouvez-vous à dire ?
Et puis je ne vois point qu'elle ait tant de martyre.

ZELAN.

Ah, je voudrois deja me voir entre vos bras !
Ce n'eſt pas s'expliquer en termes aſſez gras,
Et ſurcharger encor dans ſon incontinence ?
Pour cet heureux moment je meurs d'impatience.

LUCINDE.

Elle lui parle en tiers ; & c'eſt mal à propos...

ZELAN.

Hé, qu'importe qu'en tiers elle diſe ces mots ;
Puiſque l'auditeur voit qu'elle parle pour elle ?

DORANTE.

C'eſt un ſigne du moins qu'elle lui fut fidéle.

ZELAN.

Peut-être après trois ans, malgré ſa paſſion,
Je ne la recevrois qu'à bonne caution.

LIDIANE.

Ah, le charmant endroit ! Le beau jeu de théatre !
Quand Bernadille en feu, faiſant le diable à quatre,
Se bat à coups de poings, qu'il eſt divertiſſant !
Et qu'au lieu de s'enfuir, il emporte l'exempt.

DORANTE.

DORANTE.

Hé bien, c'eſt un exempt emporté par un diable ;
La choſe eſt fort commune.

LIDIANE.

Elle eſt inimitable.
Jamais operateur fit-il mieux ſon devoir ?

AMARANTE.

Quand je vis cet endroit, j'étois au déſeſpoir.

LIDIANE.

Une femme prévôt, eſt-elle ſupportable,
Dans l'ordre du théatre, & dans le vrai-ſemblable ?

DORANTE.

Pourquoi ne vouloir pas qu'une femme le ſoit ?

ZELAN.

Une femme peut-elle être ſavante en droit ?

LUCINDE.

J'en ſais une, pour moi, qui fort ſouvent s'en pique.

ZELAN.

Hé, c'eſt que cette Dame en aime la pratique.

LUCINDE.

C'eſt que ſollicitant tous les jours ſes procès,
Du matin juſqu'au ſoir on la voit au palais.

LIDIANE.

Encor ſi ce prévôt qui me met en colere,
Pouvoit juſqu'à la fin pouſſer ſon caractere.
Mais au lieu d'être grave, & dans un ſérieux,
Alors que Bernadille eſt là devant ſes yeux,
Interrogé par lui ce qu'il fit de ſa femme,
Qu'il lui dit les ſujets des troubles de ſon ame ;
Excuſer la beauté, le fard & le miroir,
N'eſt-ce pas tout d'un coup aller du blanc au noir ?

ZELAN.

C'eſt pourtant un endroit que tout le monde admire.

DORIMENE.

Où ſont donc les ſujets des grands éclats de rire ?

LIDIANE.

Il ne faut pas avoir l'esprit si délicat.
Quoi, *l'algouasil discret ? L'Apprentif magistrat?*
Et le siege au moulin avec la grande bouche...

ZELAN.

Que la *maîtresse en chambre* est un endroit qui touche ?

DORIMENE.

Ah ! Je n'en ris jamais.

ZELAN.

Il est d'un si beau tour,
Pour n'en pas rire, il faut n'être pas de la cour.

DORIMENE.

Le siécle est pour le goût dans une létargie...

ZELAN.

C'est que quand on y va, le bel esprit s'oublie.
Chacun rit au hazard, lorsque son voisin rit.
Les qu'importe, morbleu, font d'un beau jeu d'esprit.
Hé qu'importe, il est bon.

DORANTE.

Du moins fais-nous entendre
Ce que dans ces trois mots tu trouves à reprendre.

AMARANTE.

Que je hais cet endroit qui me fait mal au cœur,
Il ressemble à ces gens qui nous portent malheur,
Il a le menton chauve. Il faut être effrontée....

CELIANTE.

Vous n'êtes pas, Madame, encor trop dégoutée,
Puisque le menton chauve a pour vous peu d'appas.

DORIMENE.

Savez-vous qu'après tout cet entretien est bas ?

ZELAN.

Remettons-nous un peu sur la belle Julie.
(*à Dorimene.*)
Auriez-vous approuvé sa gaillarde folie ?

DORIMENE.

Je hais son procédé.

ZELAN.

Je le dis ſans façon.
Lorſque je vis baiſer & prendre le teton,
Comme c'eſt en ce fait que l'humeur ſe diſpoſe,
Je m'apprêtois à voir prendre encore autre choſe,
Et je ne croyois pas qu'elle s'en tiendroit là.

CELIANTE.

Pourquoi ne pas vouloir qu'elle faſſe cela ?
Une femme, je crois, peut baiſer une femme,
Sans choquer ſa pudeur, & ſans honte & ſans blâme.

ZELAN.

Mais Conſtance la croit autrement qu'elle n'eſt ;
L'erreur de ſon eſprit fait que ce jeu lui plaît.

DORIMENE.

C'eſt trop nous arrêter.

ZELAN.

Que dites-vous, Madame,
Du détour de Julie, en diſant qu'elle eſt femme ?
Et la nature enfin, malgré ſes mouvemens,
A ſû donner bon ordre à mes emportemens.
Quoi, chez vous la nature eſt-elle ſi paiſible ?
Ah ! Si pour être femme on étoit moins ſenſible,
Malgré de nos galans les chatoüilleux écus,
Paris ne ſeroit pas ſi peuplé de cocus.

DORIMENE.

Il eſt vrai que l'auteur dans ſa verve inſenſée,
N'a pas ſû nettement expliquer ſa penſée.

LUCINDE.

Cependant ces deux vers font un fort grand fracas.

ZELAN.

De grace, expliquez-moi ce galimathias :
Et vos reſſentimens ſe preſcrivant des bornes,
Vous mettez votre vie à l'abri de vos cornes.
Comment ſur ce vers...

DORANTE.

Hé quoi, ton peu d'eſprit ?...

ZELAN.

J'entens ce qu'il veut dire, & non pas ce qu'il dit.

DORANTE.

Il dit par cet endroit, & c'eſt-là ſon envie,
Que par le cocuage ils conſervent leur vie.

ZELAN.

L'auteur veut donc par là que l'on ſoit convaincu,
Que l'on ne peut pas vivre à moins qu'être cocu ?

LUCINDE.

Sa penſée eſt pourtant fort facile à comprendre.

ZELAN.

Mais puiſque je le puis, je ne veux pas l'entendre;
Je ne ſuis pas d'humeur à vouloir deviner,
Et mon eſprit n'eſt pas un eſprit à gêner.
N'eſt-ce pas à l'auteur, s'il veut que l'on l'entende,
A parler clairement ?

DORANTE.

Il faut que je me rende.

ZELAN.

Avant que le ſoleil demain ſoit occupé,
Nous nous verrons de près, où je ſuis fort trompé.
Le ſoleil à ſon ſens n'a donc plus rien à faire,
Lorſqu'il ne brille plus deſſus notre hémiſphere ?

LUCINDE.

Trop ſévere cenſeur, chicaner ſur un mot !
Du moins ayez égard, qu'il fait parler un ſot.

ZELAN.

Mais, Madame, ce ſot pouvoit dans ſa folie
Ne pas faire une erreur contre l'aſtrologie.

AMARANTE.

J'ai fait grand fond ſur vous, Ah, quelle faleté !

LUCINDE.

Pour moi, je n'en vois point, & c'eſt la vérité.

AMARANTE.

Quoi, vous n'en voyez point ? Vous oubliez, Madame,
Sans doute que ces mots sont dits pour une femme.

LUCINDE.

Je m'en souviens fort bien ; mais vous pouvez savoir
Qu'ayans un double sens, ils n'ont rien de si noir.
Si vous y trouvez rien contre la bien-séance,
Ce n'est que votre esprit qui blesse l'innocence.
Si de deux sens divers, l'un mauvais, l'autre bon,
Vous donnez le mauvais à l'inclination.
Est-il juste, après tout, qu'un auteur soit complice
De votre turpitude, & de votre malice ?
J'ai fait grand fonds sur vous, est un terme gaillard ;
Mais puisque vous pouvez le prendre en bonne part,
Faut-il que votre esprit ait assez peu de force,
Pour courir à l'appas d'une si foible amorce ?

AMARANTE.

Mais nos esprits au mal ont un si grand penchant,
Qu'on ne doit devant nous rien dire de méchant.

LUCINDE.

La plûpart aujourd'hui sur ce point sont trompées.
Quand ces pointes d'esprit sont bien enveloppées,
Et que d'un double sens, on en peut prendre un bon,
Qu'on a son franc arbitre à suivre la raison,
Quoi qu'en soi l'on poussât la sottise à l'extrême,
Croyez-moi, l'on ne doit s'en prendre qu'à soi-même.
Nos discours, entre nous, tiennent du libertin ;
Mais nous n'avons rien dit ici qui ne soit fin ;
Et si chacun le prend, comme l'on le doit prendre,
La censure n'y peut rien trouver à reprendre ;
Et quoi que nous voulions blâmer la saleté,
Nous nous devons permettre un peu de liberté.

LIDIANE.

(*à Lucinde.*)

Qu'eſt-ce donc qu'un cocu, Monſieur ? Parlez, Madame.

DORIMENE.

C'eſt là ce qu'on appelle une ſottiſe infame,
Puiſqu'elle ſe découvre à notre entendement,
Sans pouvoir recevoir aucun déguiſement.

ZELAN.

On fait ſympatiſer, alors qu'un tiers y trempe,
Un mariage en huile, avec un en détrempe;
Quand une femme prend un galant à ſon choix,
Que d'un lit fait pour deux, elle en fait un pour trois,
Et qu'enfin ſe faiſant conſoler de l'abſence...
Eſt-ce là ſans ſcrupule affronter l'impudence ?
Répons, beau défenſeur.... Suis-je victorieux ?
Vous vous taiſez, Madame, & vous baiſſez les yeux !
Vous me laiſſez ainſi prendre mon avantage,
Jugeons, je veux juger ſans tarder davantage.
Je la condamne au feu.

LUCINDE.

Tout doux, tout doux, Monſieur
Nous ne procédons pas avec tant de rigueur.

ZELAN.

Hé quoi, cet endroit ſeul?....

LUCINDE.

Cet endroit eſt blâmable,
Mais ce n'eſt pas aſſez pour la rendre coupable;
Ayant fait le plaiſir de tant d'honnêtes gens,
Ce ſeroit condamner leurs divertiſſemens.

LIDIANE.

Tout le monde dût-il s'oppoſer à ſa perte,
Pour moi, je la renvoie en ſon île déſerte.

LUCINDE.

Et pour moi je l'abſous, & je veux qu'à Paris
Elle charme les ſens des plus galans eſprits.

DORANTE.

Puiſqu'il faut mettre au jour le ſecret de mon ame,
J'opine du bonnet, & je ſuis pour Madame.

ZELAN.

Et vous, belle Amarante, opinez, s'il vous plaît.

AMARANTE.

Vous l'avez condamnée, & je ſuis votre arrêt.

ZELAN.

Celiante, je crois, le ſuivra tout de même.

CELIANTE.

Non pas, Monſieur, non pas, votre erreur eſt extrême ;
Je ne vois point par où l'on la peut condamner ;
Et quoi qu'elle ait failli, je lui veux pardonner.

ZELAN.

Nous voilà mi-partis, c'eſt à vous, Dorimene,
Ou de lui faire grace, ou d'ordonner ſa peine.

DORIMENE.

Le ſort me jette ici dans un grand embarras ;
Elle a bien des beautés, des graces, des appas,
Son mérite éclattant fait charmer la triſteſſe,
Chacun s'y divertit, l'on y rit, l'on s'y preſſe :
Mais pour ne rien omettre au fait d'un tel procès,
Doit-elle pas rougir d'un ſi fameux ſuccès ?
Quand par une fortune infame & malheureuſe,
Elle met en honneur la farce ſcandaleuſe.
Je lui pardonnerois un tel emportement,
Si je lui voyois l'art de railler finement,
Et ſi d'un voile adroit l'ordure enveloppée ;
La pudeur ſe voyoit heureuſement trompée :
Mais la voir ſurpaſſer ſous un ſexe emprunté,
L'impudente ſoubrette, & le page effronté,
Et vouloir devant nous faire l'honnête femme !
Ne devrions-nous pas la traiter comme infame,

Pour avoir en public dépoüillé ſa pudeur,
D'un ſexe ſi charmant, l'appanage & l'honneur;
Et par un feu public punir ſon impudence?
Mais ſi vous m'en croyez, penchons vers la clémence.
Ordonnons par pitié, pour raiſon de ſes faits,
Qu'elle entre au cabinet, & n'en ſorte jamais;
Et c'eſt, à mon avis, le moins qu'on puiſſe faire.

ZELAN.

Condamnés aux dépens, j'ai gagné mon affaire.

UN PAGE.

Dorinde eſt arrivée.

DORIMENE.

Allons la recevoir;
Et reciproquement donnons-nous le bon ſoir.

FIN.

L'ECOLE
DES
JALOUX,
OU
LE COCU VOLONTAIRE.
COMEDIE.

AUX COCUS.

MESSIEURS,

*Il s'eſt trouvé des auteurs qui ont dédié des pièces à quelques-uns de vous en particulier, mais je n'en ſais point qui vous en ayent dédié à tous en général ; c'eſt pourquoi je vous dédie celle-ci. Peut-être que cette entrepriſe vous ſurprendra dans un homme qui n'eſt pas de votre corps, & que quelqu'un de vous dira que je devois laiſſer ce ſoin aux auteurs qui en ſont ; mais quoiqu'il en ſoit, s'il eſt vrai, comme l'on le dit, que le cocuage & la jalouſie ayent un ſi grand rapport enſemble, qu'il ſoit preſqu'impoſſible d'être jaloux ſans être cocu, ni cocu ſans être jaloux, je crois que je ne puis mieux faire que de dédier l'*ECOLE DES JALOUX *aux cocus, puiſque les uns & les autres y prendront quelque part. La mode m'a ſemblé trop commune & trop ordinaire, de ne choiſir qu'une perſonne pour la dédicace d'une pièce ; car enfin tout l'avantage qu'on en peut tirer, eſt un remercîment, & quelques exem-*

plaires que fait vendre à l'Imprimeur la vanité de la perſonne à qui l'on dédie, ou quelques autres que la conſideration ou la qualité de cette même perſonne fait acheter à ſes particuliers amis. Mais, MESSIEURS, en vous dédiant ce livre, je ſuis aſſuré, quant aux exemplaires, que ſi chacun de vous en achete un, le libraire ſera riche à jamais; & que ſi le quart de ce que vous êtes me fait des remercimens, j'ai des complimens à recevoir pour plus de ſix mois. Je ne doute pas, MESSIEURS, que vous ne préfériez la douceur de dire que l'on vous a dédié un livre, au ſcrupule d'avouer que vous êtes cocus. Le mal n'eſt pas ſi grand que quelques-uns ſe l'imaginent. Votre compagnie eſt illuſtre, l'on y trouve des gens de toutes les profeſſions, & quand vous auriez quelque chagrin d'en être, vous trouverez dans cette piéce un homme qui vous en conſolera par ces vers, ſi vous y faites réflexion.

Les cornes ſont en regne; & tant de gens en ont,
Qu'on peut ſans s'alarmer devenir ce qu'ils ſont.
De cette marchandiſe un chacun s'accommode,
Et l'on eſt toujours bien quand on eſt à la mode.

Mais enfin ſi quelque critique vient à la traverſe, me dire que je me trompe dans mon calcul, que quoique le nombre des cocus ſoit grand, il ne s'en trouve point qui ſe vantent de l'être, que cette piéce ne trouvera perſonne qui avoue

qu'elle lui ſoit dédiée, & qu'ainſi le profit du libraire & des complimens ſur leſquels je fais mon compte, ne ſont pas trop bien aſſurés : Je lui répondrai que ſi vous n'en achetez, d'autres en acheteront pour vous, & qu'il ſe trouvera peut-être des galans aſſez obligeans pour montrer cette piéce avec quelques autres à vos illuſtres moitiés, qu'ils s'en divertiront avec elles, & qu'ils feront concevoir à vos femmes que vous leur êtes infiniment obligés, puiſqu'elles ſont cauſe que l'on vous dédie des livres. Je ne ſai ſi un volume ſi petit flattera aſſez votre ambition pour vous obliger à l'avouer ; mais MESSIEURS, *afin de le groſſir, ſi quelqu'un de vous me veut donner une liſte des autres, je croi qu'en l'ajoutant à ceci, j'en ferai faire un volume fort agréable & fort ample ; & pour ne vous pas donner la peine de demander mon nom à perſonne, en cas que vous vouliez m'accorder ce que je vous demande, celui qui vous dédie ce livre, eſt avec tout le reſpect que l'on vous doit,*

MESSIEURS,

Votre ſerviteur,
A. I MONTFLEURY.

ACTEURS.

D. CARLOS.

SANTILLANE.

LEONOR, femme de Santillane.

D. LOPE, cousin de Santillane.

BEATRIX, suivante de Léonor.

GUSMAN, }
FABRICE, } valets de D. Carlos.
ALPHONSE, }

La scène est à Cadix.

L'ECOLE DES JALOUX, OU LE COCU VOLONTAIRE.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LEONOR, BEATRIX.

LEONOR.

AH! Ne m'en parle plus; dans l'état où je ſuis,
Béatrix, rien ne peut ſoulager mes ennuis.

BEATRIX.

Quoi, l'hymen d'une ſœur qui doit être pourvûe
D'un mari gouverneur, le plaiſir de ſa vûe,

Ni celui de revoir votre pays natal,
Ne sauroit adoucir l'excès de votre mal?

LEONOR.

Apprens....

BEATRIX.

Hé bien, apprens, que faut-il que j'apprenne?

LEONOR.

Que l'hymen de ma sœur n'adoucit pas ma peine;
Car tu sais que mon pere à mon bonheur fatal,
M'a donné pour époux un jaloux, un brutal,
Qui pour me faire mieux épier à toute heure,
Ici chez un cousin a choisi sa demeure;
Que je n'ose en sortir de peur que son courroux
N'augmente par l'effort de ses soupçons jaloux.

BEATRIX.

Il craint de Dom Carlos la flamme mal éteinte.

LEONOR.

Cette flamme lui doit donner fort peu de crainte,
Je ne l'aimai jamais, & je sais qu'un époux....

BEATRIX.

Si le ciel m'avoit fait la femme d'un jaloux....

LEONOR.

Hé bien, que ferois-tu, quand des heures entiéres?....

BEATRIX.

Ah! Je lui taillerois, ma foi, bien des croupieres;
Et si sa sotte humeur me gênoit tant soit peu,
Je l'en ferois changer, ou nous verrions beau jeu.
Madame, je le vois, s'il m'avoit entendue,
Ce seroit à ce coup que je serois perdue.
Son cousin l'accompagne.

SCENE II.

SANTILLANE, D. LOPE, LEONOR, BEATRIX.

D. LOPE.

A Ne rien déguiſer....

BEATRIX.

Fuyons dans votre chambre, & laiſſons les jaſer.

SCENE III.

SANTILLANE, D. LOPE.

SANTILLANE.

COuſin, ſans compliment, ſouffrez que je reſpire,
Car je ſai mieux que vous ce que vous voulez dire;
Vous voulez m'aſſurer que je ſuis maître ici,
Et que rien ne m'y doit donner aucun ſouci,
Que je dois ordonner chez vous en votre place,
Que vous êtes ravi d'enviſager ma face,
Que pour me régaler vous n'épargnerez rien,
Qu'enfin je ſuis le maître, & je le ſais fort bien:
Que ces raiſonnemens faſſent donc place à d'autres.

D. LOPE.

Ne nous direz-vous point quels deſſeins ſont les vôtres,
Et quel ſecret motif vous améne à Cadix?

SANTILLANE.

Que tous les amoureux y fuſſent-ils maudits,
Puiſque ce ſeul motif m'a fait faire un voyage
Qui plaît fort à ma femme, à moi peu, dont j'enrage;
Car ici les galans, cher couſin, entre nous,
Sont des objets fâcheux pour des maris jaloux,
Et je l'aimerois mieux renfermée au village.

D. LOPE.

Comment donc, & qui peut vous donner de l'ombrage?

SANTILLANE.

Vous ſavez qu'autrefois le gouverneur d'ici,
Non encor gouverneur, eut l'eſprit en ſouci
Pour notre chere épouſe, & qu'à ſon préjudice
Le pere étant pour moi, j'en eus bonne juſtice,
Depuis le pere mort, Carlos fait gouverneur,
Veut que l'hymen le joigne à notre belle-ſœur,
Pour me faire enrager il s'eſt mis dans la tête,
Qu'il falloit que tous deux nous fuſſions de la fête,
Et par tant de couriers m'a fait perſécuter,
Qu'à la fin me voilà.

D. LOPE.

Vous pouviez l'éviter.

SANTILLANE.

Ma femme ſur ce point, couſin, mais bouche cloſe,
A ſi bien raiſonné, qu'elle a gagné ſa cauſe,
Mais je lui garde bonne, & l'hymen accompli,
Je lui ferai bien-tôt reprendre le bon pli,
En la faiſant d'abord déloger ſans trompette.

D. LOPE.

Mais, couſin, crains-tu point qu'une telle retraite
Ne ſente ſon jaloux? Il faudroit quelque temps
Cacher mieux les effets de ces bas mouvemens;
Diſſimule, croi-moi, la choſe te regarde,
Laiſſe-la quelques jours...

SANTILLANE.

Diable, que je n'ai garde,
Si je la laiſſe un jour, je veux être berné.
Je m'en irai, couſin, cet hymen terminé,
De peur qu'à coqueter ſon eſprit peu contraire,
Ne reſpirât un air pour nous peu ſalutaire,
Et qu'un plus long ſéjour ne fît germer mon front.

D. LOPE.

C'eſt être peu ſenſé que craindre un tel affront,
Il ſe faut raſſurer, Léonor eſt trop ſage,
Elle n'ignore pas à quoi l'hymen l'engage.

SANTILLANE.

Non, couſin : Mais.... ſouvent.... vous ſavez... qu'en effet
L'occaſion ...Enfin je ſerai ſatisfait....
Qui ne le ſera pas, pourra prendre des cartes.

D. LOPE.

Hé bien, n'en parlons plus, mais avant que tu partes,
Nous aurons bien le temps de pourvoir...

SANTILLANE.

A propos,
Ma femme, ce me ſemble, eſt long-temps en repos.
Je la veux appeler, car mon humeur jalouſe
Commence à s'alarmer. Holà, ho, notre épouſe.

SCENE IV.

SANTILLANE, LEONOR, D. LOPE.

LEONOR.

QUe vous plaît-il ?

SANTILLANE.

Vous voir.

LEONOR.

Il faudroit voir ma sœur,
Et visiter aussi monsieur le gouverneur.

SANTILLANE.

Le gouverneur ? Nenni. Séparez-les d'ensemble,
Vous avez l'appétit bien ouvert, ce me semble ;
D'accord pour votre sœur, il faut la visiter,
Mais pour le gouverneur vous pouvez décompter.

LEONOR.

Puisqu'il aime ma sœur, quel dessein vous oblige
A refuser ?....

SANTILLANE.

Tant-pis.

LEONOR.

Tant-pis ?

SANTILLANE.

Tant-pis, vous dis-je,
Car votre sang a fait tant d'effort sur son cœur,
Qu'aimant avec excès & l'une & l'autre sœur,
Il feroit volontiers de vous & de la vôtre
Sa maîtresse de l'une & sa femme de l'autre,
Et quand cela seroit, il n'aura pas les gants ;
Il n'est pas le premier.

LEONOR.

Mais enfin à mon sens
Le rang de gouverneur....

SANTILLANE.

Hé bien qu'il ſe gouverne,
Mais ſi vous l'allez voir, je veux que l'on me berne.

LEONOR.

Mais ſi ce gouverneur, qui de mille faveurs
A comblé vos deſirs....

SANTILLANE.

Ah, que de gouverneur!
Eſprit à gouverner, moins aiſé qu'une mule,
Votre raiſonnement me tourne en ridicule,
Et me fait à mon nez paſſer pour un oiſon;
Pour vous décoqueter, rentrez dans la maiſon.
(*En montrant ſon mouchoir & ſes mouſtaches.*
Tous ces brimborions ne ſont pas neceſſaires.

SCENE V.

D. LOPE, SANTILLANE.

D. LOPE.

Couſin....

SANTILLANE.

Mon Dieu, couſin, chacun ſait ſes affaires,
Voyez-vous, la ruſée, avec ſon gouverneur.

D. LOPE.

En cette qualité l'on lui doit cet honneur.

SANTILLANE.

Ma femme, à mon avis, ne doit rien à perſonne.

SCENE VI.

SANTILLANE, D. LOPE, GUSMAN.

GUSMAN.

MOnſieur étant chargé de l'ordre que me donne
Mon maître D. Carlos, je viens en ſûreté
M'informer de l'état....

SANTILLANE.

(bas.) Fort bien, de ma ſanté ?
Je craignois qu'il n'allât me parler de ma femme.

GUSMAN.

Il vous baiſe les mains, monſieur, & pour mada-
me,
D. Carlos m'a chargé de prendre même ſoin.

SANTILLANE.

Diable, ce D. Carlos ſent les gens de bien loin ;
Elle ſe porte bien fort à notre ſervice,
(bas.)
Le maudit embarras !

GUSMAN *bas.*

(haut.) Ah, le plaiſant caprice !
Monſieur le gouverneur ſe flatte de l'eſpoir
De vous loger tous deux, ou du moins de vous
voir,
Il meurt d'impatience, & tout l'éclat qui brille
Dans les yeux....

SANTILLANE.

Serviteur, nous ſommes en famille,
Et nous ſommes fort bien. Monſieur le gouverneur
Pourra ſavoir de vous qu'il nous fait trop d'hon-
neur ;

Qu'il nous faſſe avertir le jour du mariage,
Que nous irons tous deux lui rendre notre homage,
Et que ſur ſon hymen l'ayant bien homagé,
Le lendemain pour nous ſera jour de congé,
Que je l'en avertis de peur de le ſurprendre.

GUSMAN.

Mais, Monſieur....

SANTILLANE.

Mais, allez, vous le faites attendre.

GUSMAN.

L'ordre que j'ai, Monſieur...

SANTILLANE.

Que de raiſonnemens!

GUSMAN.

Mais vous pouvez donner du moins quelques momens
A ſon impatience, après l'avoir cauſée,
Ou madame pourroit....

SANTILLANE.

Elle eſt indiſpoſée
Pour juſqu'à ce jour-là.

GUSMAN.

Son mal en la quittant
Lui permettra plûtôt.

SANTILLANE.

Elle en a pour autant,
Je vous la garantis juſque à ce jour malade,
Je la connois fort bien.

GUSMAN *bas.*

(*haut.*) La plaiſante incartade!
Monſieur le gouverneur prendra bien-tôt le ſoin
De venir pour la voir.

SANTILLANE.

Il n'en eſt pas beſoin,
Dites lui qu'il ne doit pas en prendre la peine,
Qu'elle ſeroit trop grande, & qu'elle ſeroit vaine,

Son mal pour la quitter ne veut que du repos.
(*bas.*)
Ah, le fâcheux agent!

GUSMAN.

Monsieur, encor deux mots.

SANTILLANE.

Rentrons, je sois pendu si j'en dis davantage.
Serviteur.

SCENE VII.

GUSMAN seul.

AH, morbleu, le plaisant personnage!

SCENE VIII.

D. CARLOS, GUSMAN.

D. CARLOS.

HE bien, qu'a fait Gusman?

GUSMAN.

Je viens de visiter
Notre fou, par régale il m'a pensé froter;
D'abord que j'ai voulu lui parler de sa femme,
J'ai vû dedans ses yeux le trouble de son ame;
Et cet esprit brutal, après mon compliment,
En disant serviteur, m'a quitté brusquement.

D. CARLOS.

Sa maniére d'agir me paroît fort blâmable,
Et je veux faire effort pour le rendre traitable;
Presque

Presque son allié, je puis sans l'irriter
Condamner sa manie, & je dois le porter
A vivre avec honneur, du moins en apparence;
De peur qu'on ne blâmât une telle alliance.
Que je plains Léonor d'avoir pris ce brutal!

GUSMAN.

Je vous disois tantôt un remède à son mal,
On peut s'en divertir, & le mettre en usage.
L'on sait qu'il n'a jamais sorti de son village,
Qu'il a l'esprit épais, & que sous le soleil
Il seroit mal-aisé de trouver son pareil;
Cette piéce, Monsieur....

D. CARLOS.

Est un peu trop piquante.
Il est vrai, Santillane a l'humeur fort choquante,
Il la mérite bien, mais enfin un tel tour
Passeroit pour l'effet de mon premier amour,
Et je dois sur ce point prendre quelque mesure.

GUSMAN.

Croyez-vous que jamais il sache cette injure?
Je vous promets, Monsieur, de conduire si bien
L'intrigue, que jamais ce fat n'en saura rien;
Il lui faut proposer sur mer la promenade,
Et me laisser le soin de cette mascarade.
Depuis peu sur les Turcs ayant pris un vaisseau,
On peut se régaler d'un spectacle si beau,
Et des Turcs pris dedans, il est aisé de prendre
Les habits....

D. CARLOS.

Mais s'il sait que j'ai fait entreprendre?

GUSMAN.

S'il en sait jamais rien, que pour comble d'ennui....

D. CARLOS.

Avant qu'en venir là, je veux parler à lui;
Et si je n'y fais rien, je consens qu'on lui fasse
Le tour que tu m'as dit.

GUSMAN.

Souvenez-vous, de grace,
De propoſer ſur mer....

D. CARLOS.

Je m'en ſouviendrai bien ;
Sors, je vais lui parler, & je n'oublierai rien.
Holà.

SCENE IX.

D. CARLOS, SANTILLANE.

SANTILLANE *paſſant ſa tête au travers la porte.*

VOyons qui heurte.

D. CARLOS *l'apercevant, va l'embraſſer.*

Ah, quelle joie !

SANTILLANE *l'embraſſant.* (*bas.*)

Monſieur.... Le gouverneur, qui diable me l'envoie ?

(*Il tire la porte ſur lui.*)

Dans un logis d'emprunt, & dedans l'embarras,
De venir vous aſſeoir je ne vous preſſe pas,
Sans cela je pourrois vous offrir une chaiſe.

D. CARLOS.

Ici nous ſerons mieux.

SANTILLANE.

Et bien plus à notre aiſe,
Perſonne pour le moins ne nous interrompra.

(*Ils ſe couvrent.*)

Puiſque vous le voulez, en jaſe qui voudra.

D. CARLOS *bas.*

Cet homme eſt inſenſé, recevoir à la porte
Un homme comme moi? Mais paſſons, il n'importe.

SANTILLANE.

Hé bien, que dit le cœur du beau-frere futur?

D. CARLOS.

Que je ſuis tout à vous.

SANTILLANE.

Vraiment j'en ſuis bien ſûr.

D. CARLOS.

Et que je ſuis ravi qu'une heureuſe alliance
Uniſſe nos maiſons & nos cœurs.

SANTILLANE.

Je le penſe;
Votre viſage long eſt de bonne amitié,
Je vous en aime mieux, beau-frere, de moitié,
Car je puis bien ainſi vous nommer par avance.

D. CARLOS.

(*bas.*)
Fort bien. Pour le berner, ſoyons d'intelligence,
(*haut.*)
Il faut que vous voyez notre port, nos vaiſſeaux,
L'adreſſe & l'union de mille matelots,
Et qu'avec Léonor éloignés de la rade,
Vous goûtiez le plaiſir de cette promenade.

SANTILLANE.

Et vous?

D. CARLOS.

Pendant ce temps je prendrai le loiſir
De donner ordre ici....

SANTILLANE.

Vous nous faites plaiſir,
Léonor pourra bien s'y divertir quelque heure,
J'y conſens. Le beau-frere eſt brave homme, ou je meure;

Je vous jure, cette offre a dequoi me charmer :
Car auſſi-bien jamais je ne fus ſur la mer.
Je ne ſai ce que c'eſt que port, vaiſſeau, ni rade,
Et j'aurai du plaiſir à cette promenade ;
Mais pour quand revenir, s'il vous plaît ?

D. CARLOS.

Vers le ſoir,
Où je crois que j'aurai le plaiſir de vous voir,
Afin de vous offrir une amitié fidéle,
Conſtante à cauſe de....

SANTILLANE *bas.*

De lui pour l'amour d'elle.

(*haut.*)

Je vous ſuis obligé ; mais enfin entre amis
Tous ces grands complimens devroient être bannis,
Vivons en liberté, beau-frere, & ſans contrainte.

D. CARLOS.

Ce que je vous vais être ayant banni ma crainte,
Je veux bien entre nous vous dire à cœur ouvert
Qu'une bizarre humeur vous fait tort & vous perd,
Et que pour Léonor votre eſprit trop ſévere....

SANTILLANE.

(*bas.*)

Léonor ? Voyez-vous dequoi diable il s'ingere.

D. CARLOS.

Se porte à des tranſports bien peu dignes de vous,
Avec tant de vertu.

SANTILLANE *à part.*

Voyez qu'il y va doux.

D. CARLOS.

Entretenir l'amour par des marques de haine,
C'eſt avoir trop d'eſprit à ſe donner la gêne,
Croyez-moi, quel que ſoit le mal dont on ſe plaint,
Dès qu'on craint de ſouffrir, on ſouffre ce qu'on craint.
Vous ne répondez rien ?

SANTILLANE.

C'eſt que je vous écoute.

D. CARLOS.

Ne m'avouerez-vous pas qu'il faudroit....

SANTILLANE.

Oui, ſans doute.
Je vois fort bien par là comme il vous les faudroit;
Mais cependant pour nous il faut charier droit,
Nous n'aimons pas à voir verſer notre voiture.

D. CARLOS.

Il faut que ſur ce point votre eſprit ſe raſſure,
Et quoi que l'amitié vous réponde du mien,
Je ne puis m'empêcher de vous dire....

SANTILLANE.

Fort bien,
Vous aimeriez ſans doute un mari plus commode,
Vous cherchez les endroits où l'on vit à la mode,
Beau-frere, & dans leſquels après avoir fait choix,
Il ne faut que ſiffler & remuer les doigts.
Vous en riez?

D. CARLOS.

Je ris.

SANTILLANE.

Il ne faut point tant rire;
Vous ne gagnez pas trop.

D. CARLOS.

Je veux encor vous dire,
Que ſi ſur ſes plaiſirs vous la laiſſiez choiſir,
Vous en feriez....

SANTILLANE.

Mais tel n'eſt pas notre plaiſir.

D. CARLOS.

Hé bien, n'en parlons plus, Monſieur, je me retire,
Je vais vous envoyer Guſman pour vous conduire,
Je vous le garantis dans un moment ici,
Je prens congé de vous.

SANTILLANE.

Et moi de vous auſſi.

SCENE X.

SANTILLANE seul.

JE donne de bon cœur tout fâcheux pédagogue
Aux diables. Ecoutez-le avec son dialogue,
Ne faut-il point vouloir tout ce que monsieur veut.
Ah ! Morbleu, si j'osois dire sauve qui peut,
Et gagner le pays avant son mariage,
Qu'il seroit attrapé ! Mais je n'ose, j'enrage.
Je voudrois bien savoir si par cette leçon,
Ce qu'il m'est venu dire est tour de sa façon,
Si ce beau discoureur, ce diseur de harangue,
Pour s'assurer d'un cœur ne prêtoit point sa langue;
Et si dans ce discours de si bonne amitié,
Notre chere moitié n'étoit point de moitié.
Ah, si je le savois ! ..Mais cette crainte est vaine,
Il n'a pû lui parler... Mais si prenant la peine
D'envoyer un billet à ce blondin charmant,
Elle avoit mendié... C'est elle assurément;
C'est elle, oui, c'est un tour de cette bonne lame.
Ah ! Morbleu, falloit-il me charger d'une femme?
De mon corps ce jour-là j'étois bien empêché,
Mais puisqu'à son sujet on m'a si bien prêché,
Je m'en vais la payer en semblable monnoye,
Hola.

SCENE XI.

SANTILLANE, BEATRIX.

BEATRIX *en dedans.*

QUi heurte ?

SANTILLANE.

Moi.

BEATRIX *sortant.*

Bon, voici rabat-joie ;

SANTILLANE.

Où donc eſt Léonor ?

BEATRIX.

Monſieur, elle eſt là-haut.

SANTILLANE.

Qu'elle vienne. Ah ! Je vais la prôner comme il faut.

SCENE XII.

SANTILLANE, LEONOR, BEATRIX.

LEONOR.

JE venois....

SANTILLANE.

C'eſt donc vous, faiſeuſe de conquête ?

LEONOR.

Quoi ?

SANTILLANE.

(à Béatrix.)

Paix. Vous détalons, j'aime le tête à tête.

SCENE XIV.

SANTILLANE, LEONOR, GUSMAN.

GUSMAN.

Monſieur, tout eſt tout prêt.

SANTILLANE *à Léonor.*

Vîte, qu'on faſſe gilet.

LEONOR.

Quel eſt donc le deſſein ?

SANTILLANE.

O diſcours inutiles !

LEONOR.

Où voulez-vous aller ?

SANTILLANE.

Sur la mer à pied ſec.

(*à Guſman.*) Marche, nous te ſuivons.

(*à Léonor.*) Allons, caquet bon bec.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CARLOS.

Tout flatte mon deſſein, & rien en apparence
Ne peut avec raiſon trahir mon eſpérance,
Santillane eſt parti, qui doit être bien loin.
Si.... Mais il faut prévoir chaque choſe au beſoin,
Dom Lope ſon couſin peut troubler ce myſtere,
Il faut, le prévenant, l'obliger à ſe taire.
Holà.

SCENE II.

D. CARLOS, D. LOPE.

D. LOPE.

Serois-je bien utile à Dom Carlos?
A-t'il beſoin....

D. CARLOS.

Je vais vous l'apprendre en deux mots.
Santillane eſt jaloux, ſon humeur eſt bizarre,
Et vous ſavez enfin qu'un pere trop avare
Donna pour un époux à ſa fille un brutal,
Dont le fâcheux eſprit ſe trouve ſans égal.

Pour les mettre tous deux en bonne intelligence,
Et n'être pas blâmé d'être dans l'alliance
D'un fou que la raison ne sauroit adoucir,
Je tâche à le guérir ; & pour y réussir
Je fais faire un remède à cette maladie,
D'un tour....

D. LOPE.

Comment ?

D. CARLOS.

Qui vaut mieux qu'une comédie,
Il est assez galant & bien imaginé,
A vous en divertir vous êtes destiné,
Mais il faut le secret.

D. LOPE.

Ho! Quelle est cette adresse?
Vous savez si pour vous D. Lope s'intéresse.

D. CARLOS.

Après avoir en vain fait effort sur son cœur,
Pour guérir son esprit de sa jalouse humeur,
J'ai crû qu'un peu de peur feroit plus sur son ame;
De sorte qu'allant voir Santillane & sa femme,
Je les ai disposés à s'aller divertir
Sur mer, à ce dessein je les ai fait partir,
Leur faisant un plaisir de cette promenade.
Un vaisseau dans le port, & l'autre vers la rade,
Sont les préparatifs qu'on a faits pour ceci.

D. LOPE.

Mais enfin, Léonor devoit savoir aussi
Que ce n'est qu'à dessein...

D. CARLOS.

De peur de la surprendre,
Par les soins de Gusman elle doit tout apprendre,
Le tour est innocent, elle l'approuvera
Sans doute, & s'il faut feindre, elle y consentira.

SCENE III.

D. CARLOS, D. LOPE, GUSMAN.

D. CARLOS.

HE' bien, Gusman ?

GUSMAN *bas à Carlos.*

Monsieur, le ciel nous favorise.

D. CARLOS.

Parle haut.

GUSMAN.

Tout, Monsieur, flatte notre entreprise,
Tout nous rit, notre fou ne se peut consoler,
Dans un petit moment vous l'entendrez parler.

D. LOPE.

Comment ?

GUSMAN.

S'étant défait de son humeur jalouse,
Il s'est dans le vaisseau mis avec son épouse :
Je m'y mets avec eux, & j'instruits Leonc.
Du tour elle m'accuse & s'emporte d'abord ;
Neanmoins cette belle approuvant ce mystere,
Pour en voir le succès, a promis de se taire.
Au son des instrumens on a quitté le bord,
Déja notre vaisseau se voyoit hors du port,
Quand l'autre plein de Turcs, pour cette mascarade,
A donné le signal par une canonade.
D'abord les matelots qui s'entendoient bien tous,
On dit tout est perdu, le grand Turc vient à nous.
Monsieur, ont-ils crié, songez à cette guerre,
Santillane effrayé crioit, *à terre, à terre*,
Faisant les empressés, ils s'en divertissoient,
Plus il s'égosilloit, & moins ils en faisoient.

Six grands coups de canon ſans boulets pleins de poudre,
Ont pour notre jaloux été ſix coups de foudre,
Qui ſe croyant pour lors mortellement bleſſé,
Eſt tombé ſur le nez, & ſe l'eſt tout caſſé.
On a fait de nouveau ronfler l'artillerie;
Lui, voyant que cela paſſoit la raillerie,
Par la peur de la mort s'eſt ſi fort alarmé,
Qu'après quelques momens il eſt tombé pâmé.
On s'accroche & ce fou revient à lui, ſe râte,
Lorſqu'il voit près de lui vingts Turcs faits à la hâte,
Qui de l'autre vaiſſeau nouvellement ſortis,
Saiſiſſent Léonor en jettant de grands cris;
Santillane enragé ſe met d'abord à braire,
S'arrache les cheveux, pleure, ſe déſeſpere,
Lorſque ſix de ces Turcs pour le mettre en repos,
Dans un endroit obſcur, l'ont chargé ſur leur dos,
De peur qu'il ne pût voir où l'on l'alloit conduire.
Pour lors, nous avons tous fait débauche de rire,
Tant qu'arrivés au port comme un colin-maillart,
On a bandé ſes yeux; le tour eſt-il gaillart?
Du plus proche jardin on a fait ſa retraite
Chez Dom Pedre....

D. LOPE.

Mais ſi cette tête mal faite
Peut ſavoir....

GUSMAN.

Le brutal eſt ſi fort étonné,
Qu'il ne ſaura jamais où l'on l'aura mené.

D. CARLOS.

Hé bien, qu'en ferons-nous? Ne faut-il pas....

GUSMAN.

Fabrice,
Et quatre autres feints Turcs ſecondent l'artifice,

Et dès qu'il reprendra quelque peu de vigueur,
Diront qu'il faut l'aller mener au grand Seigneur.
C'eſt-là que je l'attens, ſi vous voulez bien rire,
Au Jardin de Pedro cachez-vous ſans rien dire,
Et là vous jugerez ſi jamais grand gofier....

D. LOPE.

Quel plaiſir aurons-nous de l'entendre crier?

GUSMAN.

Allez au rendez-vous, je me charge du reſte.

D. CARLOS.

Allons, D. Lope.

D. LOPE.

Allons.

SCENE IV.

SANTILLANE, FABRICE, valets en Turcs.

On leve une toille, derriére laquelle paroît un jardin, & Santillane couché ſur un gazon, & gardé par des valets habillés à la Turque.

FABRICE.

LEvez-vous.

SANTILLANE.

Que la peſte
Puiſſe crever le ventre, à quiconque m'a mis,
Fût-ce du gouverneur, dans l'état où je ſuis.

(*Ces valets ſe mettent à rire.*)

En quel lieu ſommes-nous? Rire ſans me répondre?
Godenots que l'enfer puiſſe à jamais confondre,

Si j'étois....

FABRICE.

Ce langage eſt pour eux de l'Hebreu ;
Mais le grand Turc & moi nous l'entendons un peu.

SANTILLANE.

Me connois-tu bien, toi, qui fait le raiſonnable ?

FARICE.

Vous étes un captif du grand Turc.

SANTILLANE

Du grand diable,
Qui te puiſſe emporter, maudit traître ; & je ſuis....

FABRICE.

Dedans Conſtantinople.

SANTILLANE.

Eſt-ce loin de Cadix ?

FABRICE.

Que vous importe-t'il où ce ſoit ?

SANTILLANE.

Que m'importe ?
A votre avis, Pays ; & ma femme ?

FABRICE.

Elle eſt morte.

SANTILLANE.

Elle eſt morte ! Ah, j'enrage ! Ah, que ſi je pouvois
Venger ſa mort ſur vous !

FABRICE.

C'eſt que je me moquois ;
Elle eſt en bonne main ici.

SANTILLANE.

Maudits corſaires,
Vous avez entre vous partagé comme freres ?
Et chacun en a pris ? Vous riez égrillards :
Ah, morbleu ! que ces Turs ſont de maudits paillards.
Pourquoi ſortir auſſi de mes premiéres bornes ?
Falloit-il juſqu'ici venir chercher des cornes ?

Et cocu pour cocu, ne valoit-il pas mieux
L'être dans mon pays, que de l'être en ces lieux ?
Pourquoi, morbleu, pourquoi m'attirer cette affaire ?
Pourquoi diable venir où je n'avois que faire ?
Pourquoi prendre une femme ? Et me laiſſer mener
Par le nez comme un ſot ? Pourquoi me promener
Sur mer ? Où j'ai perdu liberté, femme & joie ?
Pourquoi de ces faquins venir être la proie ?
Et pourquoi m'expoſer, étant maître de moi,
A raiſonner de ſur le pourquoi du pourquoi ?

FABRICE.

Si vous étiez tout ſeul, vous ſeriez fort à plaindre.
Mais étant marié vous n'avez rien à craindre ;
Votre femme eſt jolie, & comme ſon époux,
Vous aurez des amis qui parleront pour vous.
Qu'elle ſoit enjouée, & vous un peu commode,
Vous allez devenir tous deux fort à la mode,
Vous aurez des amis, vous aurez des préſens,
Vous aurez près du Turc de ſecrets partiſans,
Vous verrez le grand monde & ferez bonne chere
Et pourrez vous vanter de ne dépenſer guere.
Vous pourrez mêmement vous voyant en crédit,
Dauber ſur les cocus, ſi le cœur vous en dit,
Les déſigner ſi bien que par tout on les nomme,
En rire & les montrer au doigt comme un autre homme.

SANTILLANE.

Puis-je pas ſans cela faire rire de ceux ? ...

FABRICE.

L'on n'en riroit pas tant, ſi vous n'étiez comme eux.

SANTILLANE.

Avez-vous bien-tôt fait ?

FABRICE.

Il faut encore attendre ;
Ici dans un moment le grand Turc doit ſe rendre.

SANTILLANE.

Et qu'il s'y rende ou non, je n'ai que faire à lui.

FABRICE.

C'eſt de lui que dépend votre vie aujourd'hui,
Et c'eſt pour recevoir ſon ordre ou ſa défenſe,
Que l'on vous fait attendre ici. Mais il s'avance.

SCENE V.

SANTILLANE, *GUSMAN* déguiſé en Turc. *FABRICE*, valets.

D. LOPE & CARLOS en une entrée

FABRICE *ſaluant Guſman.*

Voilà votre butin.

GUSMAN:

Quoi, ce n'eſt que cela?

SANTILLANE *à Fabrice bas.*

Quoi, c'eſt là le grand Turc?

FABRICE.

Lui-même.

SANTILLANE.

Ce l'eſt là
De l'air qu'on en parloit dedans le pays nôtre,
Je croyois le grand Turc deux fois plus grand qu'un autre.

(*bas.*)

La peſte, le grand Turc eſt un ſot animal.

GUSMAN.

Voilà par Mahomet un bon original,
Où diable a-t'on pêché cette ſotte figure?
Quel es-tu?

SANTILLANE.
Je ne ſais.
GUSMAN.
Tu ne ſais ?
SANTILLANE
Je vous jure
Que la peur a ſi fort troublé tous mes eſprits,
Que je ne penſe pas bien ſavoir qui je ſuis.
GUSMAN.
Mais tu ſais bien ton nom ?
SANTILLANE.
Jé le crois.
GUSMAN.
On te nomme ?
SANTILLANE.
Santillane.
GUSMAN.
Fort-bien. Ton métier ?
SANTILLANE.
Gentilhomme.
GUSMAN. *après avoir ri quelque temps.*
Combien en ton pays gagne-t'on bien par jour
A faire ce métier ?
SANTILLANE *à part.*
Le lourdaud.
GUSMAN.
Es-tu ſourd ?
SANTILLANE.
Cinq ou ſix merles blancs.
GUSMAN.
Cómment, en ma préſence
Vous faites le railleur ? Pour en tirer vengeance,
Biradam fourk dermak galera gourdini.
SANTILLANE. *à Fabrice*
Que vous dit-il ?

FABRICE.

Il veut que vous ſoyez puni.

SANTILLANE

Encor, que vous dit-il ? Qu'il paroît en colere !

FABRICE.

Il dit que promptement on vous méne en galere,
A grands coups de gourdin.

SANTILLANE *ſe mettant à genoux.*

Je l'entendois fort bien.
Ah! Monſieur le grand Turc, que l'on n'en faſſe rien;
Et de ſur quelque point que l'on me queſtionne,
Je ſuis prêt à repondre.

GUSMAN.

Hé bien, je lui pardonne.
N'es-tu point marié ?

SANTILLANE.

Je l'étois encor hier,
Je ne ſai ſi vos gens peuvent démarier ;
Mais depuis qu'ils m'ont pris, par un malheur étrange,
Il me ſemble toujours que le front me demange,
Je me trouve tout autre à préſent, & je crois,
Que je ſuis devenu plus grand de deux grands doigts.

GUSMAN.

Ta femme eſt priſe auſſi ?

FABRICE.

Seigneur, elle eſt gardée
Dans un grand pavillon au bout de cette allée.

GUSMAN.

Qu'on la faſſe venir.

SANTILLANE.

Ah ! Je tremble de peur.

GUSMAN.

Eſt-elle belle ?

SANTILLANE.

(*bas*)
Non, j'enrage de bon cœur.

GUSMAN.

Jeune ?

SANTILLANE.

Non.

GUSMAN.

Vieille ?

SANTILLANE.

Non.

GUSMAN.

C'eſt-à-dir ecapable
De donner de l'amour.

SANTILLANE *bas.*

Que je ſuis miſerable !

GUSMAN.

Répons donc.

SANTILLANE.

A peu près

GUSMAN.

Nous en dirons deux mots
A ce que je prévois.

D. CARLOS (*dans une entr e.*

Le plaiſant fou.

D. LOPE *dans l'entrée.*

Carlos,
Vous découvrirez tout ſi l'on vous entend rire.

GUSMAN.

A-t'elle de l'eſprit ?

SANTILLANE.

Je ne ſaurois qu'en dire,
Je ne m'y connois pas.

GUSMAN.

Nous aurons le plaiſir,
Puiſque nous l'allons voir, d'en juger à loiſir.

SANTILLANE.

Elle n'eſt que paſſable, elle vient.

SCENE VI.

SANTILLANE, LEONOR, GUSMAN, FABRICE, valets Turcs. *D. CARLOS & D. LOPE* dans une entrée.

GUSMAN.

Comment diable!
Comment diable passable, elle est incomparable!
Cascadraga'lek bruk sem bulme' soch varé.

SANTILLANE. *à Fabrice.*

Que diable dit-il là?

FABRICE.

Qu'elle est fort à son gré,
Qu'il s'en veut divertir.

SANTILLANE.

Ah, la maudite engence!

FABRICE.

Taisez-vous, s'il savoit où va votre insolence...

GUSMAN.

Ho, Bassas, deux fauteuils, ma belle, assisons-nous,
(*à Santillane.*)
Si tu nous interromps, on te rouera de coups;
Mettons-nous sans façon. Vous êtes attristée
De vous voir près de moi, mais dans peu...

SANTILLANE *à part.*

L'effrontée
Se met auprès de lui, comme il dit, sans façon.

GUSMAN.

Je veux vous régaler d'une bonne leçon;

Vous avez l'œil fripon, la mine un peu coquete,
La bouche bien fendue, & la gorge bien faite,
Le teint assez uni, le poil assez blondin,
Les pieds fort bien tournés, le geste assez badin,
L'air fort escarbillard, & les mains assez blanches,
Et si je m'y connois, vous avez peu de hanches,
Le nez... vous le cachez avec votre éventail,
Allez, je vous promet place dans mon sérail.

SANTILLANE.

Dans son sérail? O dieux, quel coup pour Santillane!

GUSMAN.

On vous appellera la gaillarde sultane.
Fort souvent en cartier, & même avant ce soir,
Quoi qui puisse arriver, vous aurez le mouchoir.

SANTILLANE.

Le mouchoir?

D. CARLOS *dans l'entrée.*

Je ne puis plus m'empêcher de rire.

GUSMAN.

Savez-vous ce que c'est, laurdaud?

SANTILLANE.

Non.

GUSMAN.

C'est-à-dire,
Le signal précedent du nocturne plaisir.

LEONOR.

Il faut sur cet espoir régler votre desir,
Je dois à mon époux être toujours fidéle.
(*Se tournant un peu vers lui.*)
Et quoi qu'il soit captif je ne puis....

SANTILLANE *à part.*

Ira-t'elle.
Voyez qu'elle a de peine à se tourner vers moi.

GUSMAN.

Parlez, ô maître fat, vous raisonnez, je croi.

SANTILLANE.

(*bas.*)
Vous me pardonnerez. Je n'oserois rien dire.

GUSMAN.

Vous me préferez donc ce masque de Satyre ?

SANTILLANE.

Sans doute elle fera comme elle vous le dit.

GUSMAN *lui jettant son Turban.*

Taisez-vous, gros butord, pied plat, causeur maudit,
Original parfait d'un gibier de galere.
(*Leonor se veut lever, il la repousse sur son siege.*)
Vous voulez... Attendez. Il m'a mis en colere.
Vous voulez devant moi vous mêler de parler.
Quelqu'un.

FABRICE.

Seigneur.

GUSMAN.

Qu'on me fasse empailler.
Cette boule de chair, & promptement.

LEONOR.

De grace,
Révoquez la rigueur d'une telle menace.

GUSMAN *bas.*

Faites bien la pleureuse, & m'en priez bien fort.

LEONOR.

Je cesserai de vivre au moment de sa mort.
De grace, en ma faveur....

GUSMAN.

Hé bien, je lui pardonne,
(*à Santillane en allant ramasser son Turban.*)
Et deux, souviens-t'en bien, je te la garde bonne.
(*à Leonor.*)
Nous nous parlons de loin, approchons-nous plus près,
Je veux vous cajoler un peu sur nouveaux frais.
Il faut que les beautés chez vous soient bien communes,
Puisqu'à de tels faquins on borne leurs fortunes.

LEONOR.

Mon pere l'a choisi.

GUSMAN.

GUSMAN.

C'étoit un franc badaud.

LEONOR.

Vous pourriez mieux parler,

GUSMAN.

J'en parle comme il faut.
Donner à tel lourdaud femme si peu lourdaude.
Ma foi, c'eſt avoir l'ame honnêtement badaude.
Santillane.

SANTILLANE.

Hem.

GUSMAN.

Deça par un arrêt tout neuf,
Prononcé de mon chef, je vous le déclare veuf,
Faiſant dès à préſent défenſes très-expreſſe
A vous, époux défunt de la grande Turqueſſe,
D'en être à l'avenir ni triſte ni marí,
Ni de vous en jamais qualifier mari,
A peine de vous voir raſer votre perruque,
Et de vous régaler d'une charge d'eunuque.

SANTILLANE

O dieux, quel coup de foudre, & quel ordre mortel!
Quel arrêt!

GUSMAN.

Il eſt court, mais il eſt ſans appel;
Vous pouvez là-deſſus bien faire votre compte.

SANTILLANE.

A la fin, à la fin la rage me ſurmonte.
Quoi, me démarier? Qui diable vous enjoint
De nous ôter un corps à notre corps conjoint?
Faut-il pour aſſurer tes plaiſirs & ton faſte,
Que ton emportement rende ſon mari chaſte?
Et n'eſt-ce pas aſſez de m'ôter tout mon bien,
Sans me mettre en état de n'être bon à rien?
Ah, maudit godenot, chien de Turc, nez de ſinge,
Fagot emmailloté de guenillons ſans linge,
Plûtôt...

GUSMAN.

Vous blaſphêmez? Qu'on m'ôte ce faquin.

FABRICE.

Allons

SANTILLANE.

Attendez.

FABRICE.

Non, vous réſiſtez en vain.

LEONOR *à Guſman bas.*

Mais ſi pour l'arrêter.....

GUSMAN.

Non, laiſſez-le conduire.

SCENE VII.

LEONOR, D. CARLOS, D. LOPE, GUSMAN.

D. CARLOS.

J'Ai bien eu de la peine à m'empêcher de rire.

D. LOPE.

J'ai bien eu de la peine à m'en tenir auſſi.

LEONOR.

Vous avez tout oui?

D. CARLOS.

Nous étions près d'ici.

LEONOR.

A vous dire le vrai, la raillerie eſt forte,
Et je ne croyois pas qu'elle fût de la ſorte;
Mais ſi je l'avois ſû, je n'aurois pas ſouffert
Qu'elle eût été ſi loin.

GUSMAN.

Nous êtions pris ſans vert
Madame, s'il vous plaît, ne faites pas la bête.
Si vous alliez jaſer, vous troubleriez la fête.

D. CARLOS.

Ah! Madame, perdez un ſcrupule ſi vain;
Votre intérêt tout ſeul a formé ce deſſein,
Ce tour a mis un peu de crainte dans ſon ame,
Mais ſon couſin l'a ſû, qui l'approuve.

D. LOPE.

Oui, Madame,
Le repos, qui par là vous peut être rendu,
Fait voir qu'à le jouer on n'aura rien perdu.

LEONOR.

Mais, juſqu'où peut aller la douleur qui l'accable?

GUSMAN.

Je vous le garantis demain fort raiſonnable,
Et s'il eſt de ſix mois ni fâcheux ni jaloux,
Je conſens de bon cœur qu'on me donne cent coups.

LEONOR.

Hé bien, juſqu'à demain je conſens de me taire.

GUSMAN.

Laiſſez-moi juſques-là conduire ce myſtere.

LEONOR.

Puis-je pas voir ma ſœur, puiſque l'occaſion.....

D. CARLOS.

Oui, Madame, & de plus ſi vous le trouvez bon,
Nous vous y conduirons.

LEONOR.

Allons.

D. CARLOS *à Guſman.*

En notre abſence,
Que l'autre....

GUSMAN.

En enrageant qu'il prenne patience,
Monſieur, je pouſſerai l'intrigue juſqu'au bout,
Ne vous mêlez de rien, j'aurai bien ſoin de tout.

SCENE VIII.

GUSMAN, valets.

IL faut garder ce fou cette nuit toute entiére ;
Mais je crois qu'il eſt temps de faire ſa litiére ;
Le jour décline, allons, & juſqu'à ſon retour
A la ſanté du Turc nous boirons tour à tour.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GUSMAN, avec ſes habits ordinaires de valet.

NOus avons, par ma foi, vuidé mainte bouteille,
Je répons du grand Turc, il ſe porte à merveille,
Et nous nous ſommes tous, pour dégraiſſer nos dents,
De blanc & de clairet chamarré le dedans,
Santillanne a fort bien payé ſa bien-venue,
La ſanté du grand Turc s'eſt & bue & rebue;
Mais auſſi je me porte.... Il faut ſonger à nous,
Mon maître va venir pour voir notre jalous.
Je vais, pour m'ébaudir, prendre turban & veſte.
Mais Santillanne vient, il m'a vû, male-peſte,
Tout eſt perdu.

SCENE II.

LANTILLANE, GUSMAN.

SANTILLANE.

GUſman.

GUSMAN *faiſant le pleureux.*

Ah, Monſieur, que d'ennuis!

SANTILLANE.

Comment ?

GUSMAN.

Avecque vous, n'ai-je pas été pris ?
(*bas.*)
Je me tiens fort heureux ſi le ſort me délivre.

SANTILLANE.

Voyez, diroit-on pas que ce faquin eſt yvre ?
Il parle entre ſes dents, & ne m'écoute pas.

GUSMAN.

C'eſt, Monſieur, voyez-vous que dans cet embarras,
Lorſque ſur ſon malheur un homme moraliſe,
De la même façon que l'air ſe ſubtiliſe,
Tout de même les maux tant paſſés que préſens.
Ah, Monſieur, que ces Turcs ſont de diables de gens !

SANTILLANE.

Oui, ſur tout ce grand Turc.

GUSMAN.

C'eſt un vrai nez de ſinge,
Un fagot entourré de guenillons ſans linge.

SANTILLANE.

Je lui diſois tantôt.

GUSMAN.

Et vous faiſiez fort-bien.

SANTILLANE.

N'eſt-il pas vrai qu'il a la mine d'un vaurien ?

GUSMAN.

C'eſt le plus grand faquin, Monſieur, qui ſoit au monde,
Mais je le vois venir, ma peine eſt ſans ſeconde !

SANTILLANE *l'arrêtant par le bras.*

Point, point, la peur t'aveugle, & fait....

GUSMAN.

Tout eſt perdu,
Monſieur, ſur ma parole il a tout entendu.

SANTILLANE

Ecoute.

GUSMAN.

Puiſqu'enfin je vous ſuis néceſſaire,
Raiſonnons de bons ſens, & ne raiſonnons guere.

SANTILLANE.

Sais-tu que le grand Turc devenu mon rival,
Prétend que je renonce au lien conjugal,
A peine de me faire abréger ma perruque,
Et de me régaler d'une charge d'eunuque ?

GUSMAN.

Monſieur, je l'aperçois, je vous l'avois bien dit.
(*Tandis que Santillane ſe tourne, il s'en fuit.*)

SCENE III.

SANTILLANE ſeul.

OU donc ? Je ne vois rien. Que veut-il dire ? Il fuit,
Il me quitte, & j'ai beau chercher dans chaque allée
Pour tâcher de ſavoir où ma femme eſt allée,
Je n'y vois que des troncs, de qui les bras fourchus
Etendent ſur mon chef ce que j'y crains le plus.
Hélas ! De mes plaiſirs la douceur ſans ſeconde,
A bien paſſé dans peu, mais ainſi va le monde,
La fortune a ſa roue & ſe moque de nous,
Tantôt l'un eſt deſſus, tantôt l'autre eſt deſſous,
C'eſt en vain que l'on veut la tourner à ſa guiſe,
On fait mal aiſément quand ſon tour favoriſe ;
Mais je crois nous voyant expoſés à ſes coups,
Que Léonor & moi ſommes tous deux deſſous.
Peut-être que ma femme au moment que je crie,
Apprend comme l'on fait des cocus en Turquie.

Et n'eſt-il pas égal dans ce fatal moment,
D'être ſot à la Turque, ou de l'être autrement?
Mais je ſuis ſeul; ma garde eſt encore aſſoupie,
Si je pouvois danſer un branle de ſortie.
Et tirer doucement mon épingle du jeu;
Mais quitter Léonor. Oui-dà, voyons un peu,
De crainte que des morts je n'augmente le nombre....
Peſte, je vois un Turc qui me ſert toujours d'ombre,
Il ſuit par tout mes pas.

SCENE IV.

SANTILLANE, FABRICE.

SANTILLANE.

Peut-on vous demander..

FABRICE.

Non, car je ne ſais rien du tout que vous garder.

SANTILLANE.

Je me paſſerois bien d'un gardien ſemblable,
De me garder tout ſeul ne ſuis-je plus capable?
Je me ſuis juſqu'ici fort bien gardé ſans vous:

FABRICE.

L'ordre que nous avons.

SANTILLANE.

Mais, enfin, entre nous,
Ma femme plaît toujours au Turc?

FABRICE.

Belle demande!

SANTILLANE.

Quand il n'en voudra plus, du moins qu'il me la rende.

Il me l'aura séduite, & de plus je crains bien....

FABRICE.

Voyez le grand malheur.

SANTILLANE.

Non da, cela n'eſt rien.

FABRICE.

Sans doute votre femme eſt de belle défaite,
Ici par ſon moyen votre fortune eſt faite,
Le grand Turc, à mon ſens, vous fait beaucoup d'honneur.
D'emprunter votre femme.

SANTILLANE.

Ah, le ſot harangueur!

FABRICE.

Croyez-moi, parmi nous c'eſt une gloire extrême,
Une femme ſouvent ſe prête d'elle-même;
On n'en a ni plaiſir ni profit qu'à demi.
Il vaut mieux la prêter & s'en faire un ami.

SANTILLANE.

Votre amour pour les ſots ſe fait aſſez connoître,
Si vous ne l'êtes pas, vous devriez bien l'être.

FABRICE.

J'aperçois le grand Turc.

SCENE V.

SANTILLANE, FABRICE, GUSMAN, valets.
D. CARLOS, D. LOPE ET LEONOR. dans une entrée.

GUSMAN.

QUe dites-vous de nous ?
Entretenant tantôt un faquin comme vous,
N'avez-vous pas tous deux gloſé ſur notre trogne ?
N'avez-vous pas....

SANTILLANE.

Moi ? Non.

GUSMAN.

Vous êtes un yvrogne,
Vous en avez menti.

SANTILLANE *bas.*

Ma foi tout eſt perdu,
Guſman me l'a bien dit, il a tout entendu,
(*haut.*)
Pardonnez à l'effet d'un peu de jalouſie,
Qui depuis mon hymen broüille ma fantaiſie ;
Je n'aurois pas oſé, ſi je n'étois jaloux,
Gloſer ſur votre mine & parler contre vous.

GUSMAN

Toi, jaloux ! Ah ! Parbleu, je veux que ma puiſſance....

SANTILLANE.

Si je l'étois à faux, je prendrois patience,
Mais ma femme....

GUSMAN.

A propos, je n'ai pû juſqu'ici
L'obliger à finir mon amoureux ſouci,

En vain pour la toucher, j'ai fait tout mon poſſible ;
Toujours à mon amour je la trouve inſenſible ;
Et cela me déplaît, apprivoiſe-la moi,
Qu'on la faſſe venir.

SANTILLANE.

Moi ?

GUSMAN.

Toi.

SANTILLANE.

Moi ?

GUSMAN.

Toi, toi, toi.

SANTILLANE.

Hélas ! fut-il jamais malheur égal au nôtre !
Quoi donc, apprivoiſer ma femme pour un autre ;
Et du grand Turc pour elle approuvant les déſirs,
Devenir l'intendant de leurs ſecrets plaiſirs ?
Quoi, par une rigueur ſans exemple & ſans bornes,
Il faut prêter ma main pour me planter des cornes,
Et qu'après que ma femme en honneur a vécu
J'aille la ſupplier de me faire cocu ?
Encor ſi je l'étois ſans en être coupable,
Je pourrois me vanter d'avoir plus d'un ſemblable,
Car ſans chercher plus loin des exemples meilleurs,
Je crois qu'il eſt des ſots ici tout comme ailleurs ;
Mais ce qui fait le mal que vous voyez paroître,
C'eſt qu'il faut qu'il m'en coûte un compliment,
pour l'être.

GUSMAN.

Mic moluc mok ſin croch.

SANTILLANE *à Fabrice.*

Que jargonne-t'il tant ?
Que vous dit-il encor ?

FABRICE.

Qu'on vous pende en ſortant ;
Si vous n'y faites rien.

SANTILLANE.

Comment diable, me pendre!

GUSMAN.

Oui, prépare-toi bien, car je veux tout entendre.

SANTILLANE.

Hélas! Que lui dirai-je?

SCENE VI.

SANTILLANE, LEONOR; GUSMAN, FABRICE, valets. *D. LOPE ET D. CARLOS*, dans une entrée.

LEONOR *à Gusman.*

Accablée en ſécret...

SANTILLANE.

Venez çà, c'eſt pour nous que la fête ſe fait. Ah, Leonor!

LEONOR.

D'où vient tant de trouble & de crainte?

SANTILLANE.

Vous êtes trop farouche, & l'on m'en a fait plainte. Qu'il n'en ſoit plus parlé, c'eſt aſſez réſiſter, Le grand Turc eſt brave homme, il le faut contenter (*bas.*) Ah, morbleu, quel tourment!

LEONOR.

Mon honneur ſe hazarde...

SANTILLANE.

L'honneur eſt un vieux fou qu'à préſent on nazarde, Les cornes ſont en régne, & tant de gens en ont, Qu'on peut ſans s'alarmer devenir ce qu'ils ſont;

De cette marchandiſe un chacun s'accommode,
Et l'on eſt toûjours bien quand on eſt à la mode.

LEONOR.

Non, non, je ſouffrirai mille fois le trépas
Plûtôt que conſentir.

SANTILLANE *à part.*

La brave femme! Hélas!
Je n'aurois jamais crû qu'elle eût été ſi ſage.

LEONOR.

Quoi, vous même, Monſieur, me tenir ce langage?

SANTILLANE.

Elle me perce l'ame & me fait enrager.

LEONOR.

Quoi, perdre mon époux?

SANTILLANE.

Non, ce n'eſt qu'en changer,
Et ce n'eſt pas le perdre.

LEONOR.

Ah! Pour être fidéle....

SANTILLANE.

Crois-moi, pouponne, va, c'eſt une bagatelle,
Quand le nom de cocu paſſeroit pour affront,
J'en ai devant mes yeux qui m'en conſoleront.

LEONOR.

Quoi donc, tout le courroux que vous faiſiez paroître.
Craignant....

SANTILLANE.

J'étois un ſot de ne vouloir pas l'être.

LEONOR.

Un tel diſcours enfin commence à m'irriter,
Et malgré mon malheur, me force d'éclater:
Je veux que par ma mort ma vertu toute entiére...

SANTILLANE.

Je pourrois faire à moins une telle priére,
Il y va de la corde & du ſaut perilleux.

LEONOR.

Vous courez ce danger, pourquoi ?

SANTILLANE.

Pour vos beaux yeux;

D. CARLOS *dans l'entrée.*

Qu'il eſt embarraſſé!

SANTILLANE.

Va, mon cœur, va, ma mie,
Fais ton mari cocu pour lui ſauver la vie,
Si ce n'eſt par amour, du moins par charité,
De ce que tu me dois, fais libéralité.
Que la peur de la mort fait d'effet dans une ame!

LEONOR.

Je pourrois me réſoudre à ce commerce infame?

SANTILLANE.

Oui, du moins il n'aura rien à me reprocher,
Car il me laiſſe vivre, il m'en coûte aſſez cher,
Puiſqu'il faut, pour finir mon malheur & le vôtre,
Qu'une des deux moitiés aille en gage pour l'autre.

LEONOR.

Et vous n'en auriez pas un déplaiſir....

SANTILLANE,

Et non,
Morbleu du chien d'eſprit de contradiction.

LEONOR.

Mais enfin ...

SANTILLANE.

Mais enfin je vois de part & d'autre,
Sans tous vos ſots diſcours qu'il y va bien du nôtre.
Tout ce qu'on peut ſavoir je le ſais ſur ce point,
Mais quoi que vous diſiez, je crois qu'il n'en eſt point,
Qui n'aimaſſent bien mieux en pareille fortune,
Etre cocus dix fois, que d'être pendus une.
Qu'ils ayent raiſon ou non, je ſuis de leur avis.

LEONOR.

Mais....

SANTILLANE.

Mais enfin je veux que les miens soient suivis.

LEONOR.

Ce coup qui me surprend....

SANTILLANE.

J'ai toujours ouï dire,
Qu'un homme de deux maux doit éviter le pire,
Et je crois, pour répondre à ce qui vous surprend,
Que prêter sa moitié ce n'est pas le plus grand,
Et quand ce le seroit, c'est le plus en usage.

LEONOR.

Ah! Quoi que de ma foi mon époux me dégage,
Je ne puis consentir.

SANTILLANE.

Quoi donc, vous aimez mieux?....

GUSMAN.

Puis qu'il n'avance rien, qu'on l'ôte de mes yeux,
Qu'on le mene au gibet.

SANTILLANE.

Hélas! Que l'on attende.

(*à Leonor.*)

Dites donc oui, morbleu, de peur qu'on ne me pende.

LEONOR.

Ah! Ne me l'emmenez pas.

GUSMAN.

Qu'il dise encor deux mots.

FABRICE.

Seigneur, un envoyé d'un certain Dom Carlos
Demande à vous parler.

GUSMAN.

Qu'il entre.

SANTILLANE.

Sur mon ame,
Vous verrez qu'il viendra pour racheter ma femme.

SCENE VII.

SANTILLANE, LEONOR, GUSMAN, FABRICE, ALPHONSE, valets. *D. LOPE & D. CARLOS*, dans l'entrée

ALPHONSE.

SEigneur, je ſuis chargé de mettre entre vos mains
Cet écrit de Carlos.

GUSMAN.

Apprenons ſes deſſeins.
Vous avez pris ſur mer par un coup téméraire,
Ma belle-ſœur & mon beau-frere,
Dans un de mes vaiſſeaux qui s'éloignoit du bord,
Pour être contens l'un & l'autre,
Un vaiſſeau pris ſur vous eſt encor dans ce port,
Renvoyez-moi le mien, ſi vous voulez le vôtre.
CARLOS.

SANTILLANE *à part.*

Le brave homme!

GUSMAN.

Il eſt fier, ce petit gouverneur
Quoi, c'eſt-là ſon beau-frere? & là ſa belle-ſœur?

Ma foi, ſi ce Carlos reſſemble à ce viſage,
Soit dit ſans l'offenſer, c'eſt un ſot perſonnage.

ALPHONSE.

Seigneur, quelle réponſe ?

GUSMAN.

Attendez, mal-appris,
Pour ravoir le butin que ſur nous on a pris,
Délégué trop fâcheux, il faut donc lâcher priſe ?

ALPHONSE.

Oui.

GUSMAN.

Paſſe pour ce fat, méchante marchandiſe
Se garde toujours trop. Mais quant à ſa moitié
Qui va faire du Turc un objet de pitié,
Quant à cet œil fripon qui juſqu'au fond de l'ame,
A grands coups de glaçons a relancé ma flamme,
Je voudrois la garder pour la ſultaniſer.

LEONOR.

Hors mon époux, pour moi, tout eſt à mépriſer,
Plus vous auriez d'amour, plus vous verriez ma haine.

GUSMAN.

Oui ?

LEONOR.

Oui.

GUSMAN.

De détaler qu'on prenne donc la peine.
Fabrice, faites-les partir & promptement,
Je vais dans mon ſérail m'ébaudir un moment.
(*Il ſort, & fait ſigne à Fabrice en ſortant de venir parler à lui.*)

SANTILLANE.

Fabrice, pour partir, faut-il encore attendre ?

FABRICE.

Je vais ſavoir ſon ordre, & je viens vous reprendre.

SCENE VIII.

SANTILLANNE, LEONOR. ALPHONSE,

ALPHONSE.

De quelque grand péril étiez-vous menacé?

SANTILLANE.

Un quart-d'heure plus tard, ma foi, j'étois houſſé.
Ah! Qu'on eſt malheureux, quand on eſt en Turquie,
Ma foi, je n'eus jamais tant de peur de ma vie.

ALPHONSE.

(bas.)
Que vouloit-on de vous encor? Le plaiſant fou.

SANTILLANE.

L'on ne me vouloit rien que m'alonger le cou,
Je crois qu'après cela l'on eût tiré l'échelle,
Jamais homme, Monſieur, ne l'échappa ſi belle.
Mais l'hymen du beau-frére?

ALPHONSE.

Avant que de partir
Je n'ai vû les apprêts.

SANTILLANE *à Léonor.*

Il faut t'y divertir.
De mes jaloux ſoupçons je prétens me défaire,
Je n'ai plus de deſſein que celui de te plaire;
Mignonette, je veux devenir bon mari.
De ma bizarre humeur je me ſens bien guéri,
Oui, je veux te laiſſer vivre à ta fantaiſie,
J'en aurai du plaiſir, & point de jalouſie:
Sa vertu m'eſt connue, & j'en ſuis convaincu.
Quoi, morbleu, la prier de me faire cocu,

Et de peur que cela ne me mette en colere,
Aimer mieux me voir pendre, & n'en vouloir rien faire ?
Voilà ce qui s'appelle une femme de bien.

LEONOR.

Je faiſois mon devoir.

SANTILLANE.

Je veux faire le mien.

SCENE DERNIERE.

SANTILLANE, LEONOR, ALPHONSE, FABRICE, D. CARLOS, D. LOPE dans une entrée.

FABRICE *à Don Lope dans l'entrée.*

DEdans une heure ou deux Guſman vous le raméne.
(*à Santillanne.*)
Si vous voulez partir il faut prendre la peine....

SANTILLANE.

La peine, cette peine a pour moi des appas.
Nos baiſe-mains au Turc.

FABRICE.

L'on n'y manquera pas.
S'il eſt quelque critique en ce lieu, qu'il s'aſſure
Que guérir un jaloux eſt une belle cure.

FIN.

LE
GENTIL-HOMME
DE BEAUCE,
COMEDIE.

A LEURS ALTESSES SERENISSIMES

MESSEIGNEURS
LES PRINCES
DE BRUNSVIK
ET
DE LUNEBOURG.

MESSEIGNEURS,

Ne vous étonnez pas de l'hommage que le Gentil-homme de Beauce va rendre à vos ALTESSES SERENISSIMES, ce campagnard eſt tellement fier du bonheur qu'il a eu de paroître aux yeux de nôtre grand Monarque, qu'il ne peut s'imaginer qu'il ſoit tout-à-fait indigne de paroître aux vôtres. Quelque ſoin que je prenne à l'en détourner, je me vois contraint de l'abandonner à ſon opiniâtreté; & quelque réfléxion que je faſſe ſur ſes défauts, je ne puis me diſpenſer de donner quelque choſe à mon Zéle. Je me ſuis en vain efforcé de metre devant ſes yeux tout ce qui le devoit intimider: de

lui dire qu'il alloit s'exposer aux yeux de trois princes si éclairés, si galans & accomplis, que l'ouvrage le plus parfait mériteroit à peine l'honneur de leur être offert, & que si l'indulgence qu'on a eue pour lui à Paris, l'a fait trouver supportable, le juste discernement que V. A. S. savent faire de toutes choses, lui devoit faire perdre l'envie de sortir de son pays. Ces considérations l'auroient peut-être fait rentrer en lui-même, si les merveilles que la renommée publie ici de vous chaque jour, ne lui avoient donné autant de curiosité que d'étonnement: Il a sû par sa voix que l'Allemagne a produit en V. A. S. trois princes aussi illustres par leur mérite que considérables par leur rang, aussi redoutables par leur valeur, que glorieux par leurs victoires, aussi admirables par leur prudence, qu'étonnans par la vivacité de leur esprit, & aussi remarquables par leur magnificence qu'extraordinaires par leur générosité. Il a sû que la bonté vous est aussi naturelle que la justice & n'a pû s'imaginer que la facilité que vous avez à connoître les défauts, detruise en V. A. S. le penchant qu'elles ont à les excuser. Voila le digne sujet de son empressement, voilà ce qui peut justifier sa hardiesse; & j'ose dire sans la vouloir autoriser, que la curiosité n'est pas tout-à-fait blâmable, quand elle est aussi bien fondée. En effet, MESSEIGNEURS, ce n'est qu'en votre seule cour où la nature prodigne

digne de héros, fait voir en trois illuſtres freres, trois princes dont l'union & les vertus éclatantes donnent de l'admiration à tout le reſte du monde, ce n'eſt qu'en V. A. S. que le ciel a doüé trois freres de tout ce qui peut rendre trois princes également parfaits, & ce n'eſt qu'à chacun de vous ſeuls en particulier, à qui le ciel a donné deux princes & deux héros pour freres. Je ſais bien que je me pouvois empêcher d'avoir part à la témerité du provincial que je vous offre, que je lui pouvois refuſer mon aveu, & que ſi ſon bonheur le conduiſoit en Allemagne, je le pouvois laiſſer aller en vagabond, en une cour où ſes défauts ne peuvent avoir que vos bontés pour aſile : mais ſi la raiſon me le conſeilloit, ma reconnoiſſance n'a pû s'y réſoudre, & les bien-faits que vous avez tous ſi généreuſement répandus ſur une partie de notre famille, vous ont tellement acquis l'autre, que j'aime mieux vous faire un préſent ſi peu digne de vous, que de ne pas publier par tout la paſſion reſpectueuſe avec laquelle je ſuis,

DE VOS ALTESSES SERENISSIMES

MESSEIGNEURS,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
MONTFLEURY.

ACTEURS.

M. DE COURTEVILLE gentil-homme Beauceron, amant de Climene.

CLIMENE.

LEANDRE, amant de Climene.

LE BASQUE, valet de Leandre.

BEATRIX, ſuivante de Climene.

UN GASCON.

MARTIN.

CHAMPAGNE, laquais de Climene.

La ſéne eſt à Paris dans une ſalle chez Climene.

LE GENTIL-HOMME DE BEAUCE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLIMENE, BEATRIX.

BEATRIX.

QUoi, vous épouseriez ce cousin? Ce magot
Supplanteroit Leandre, & vous ne direz mot?
Ce pied-plat qui se plaint habits, souliers & chausse,
En un mot ce bourru gentilhomme de Beauce,

Parce qu'il a du bien, croit ce cœur destiné,
Au seigneur campagnard d'un hameau ruiné ?
Qu'à le suivre en province une fille s'engage ?
Ma foi, c'est pour son nez ; qu'il aille en son village
Compter ses poulets d'Inde, & qu'il nous laisse en paix.

CLIMENE.

Ma mere, dans son bien, a trouvé tant d'attraits,
Qu'elle veut de mon cœur forcer la répugnance ;
Et lui pour m'épouser n'attend qu'une dispense,
Etant logé chez nous....

BEATRIX.

Il est vrai qu'il est bon ;
Il est ici venu débarquer sans façon,
Et depuis, empaumant notre mere éternelle,
Il fait dans la maison le maître bien plus qu'elle ;
Car souvent pour un rien, il nous menace tous
Ou de mettre dehors, ou de donner cent coups.
Lors que je me remets son burlesque visage,
Sa monture, son train, & tout son équipage,
Et l'air dont ce matin vous vint sauter au cou,
Je ne puis m'empêcher d'en rire tout mon soû.

CLIMENE.

Il s'est fait habiller.

BEATRIX.

Oui, mais ce lunatique
Avec son habit neuf sent sa médaille antique,
Son tailleur avec lui pensa perdre l'esprit
Quand il le fit venir, & touchant cet habit,
Ce bourru mépriſant ses avis & les nôtres,
N'a pas voulu qu'en rien il fût semblable aux autres ;
Il dit que ses ayeux étoient ainsi vêtus,
Et qu'il veut imiter leur mode & leurs vertus.
A propos, dites-moi, Madame, je vous prie,

CLIMENE.

Quoi ?

BEATRIX.

Quand prétendez-vous tirer la loterie ?
Vous difiez....

CLIMENE.

Pas ſi-tôt.

BEATRIX.

Et pourquoi ?

CLIMENE.

Pour raiſon.

BEATRIX.

J'ai de voir mes billets grande démangeaiſon.

CLIMENE.

Je le crois, mais apprens, pour te voir ſatisfaite,
Pourquoi je la differe, & pourquoi je l'ai faite.
Depuis que pour mes maux ce couſin eſt chez nous,
Je n'oſois voir perſonne, & ſous ce nom d'époux,
Il m'obſédoit par tout, & pour voir compagnie
J'ai, comme tu le vois, fait une lotterie.
Tâche à trouver Léandre, anime ſon eſpoir,
Sous prétexte d'y mettre, il peut me venir voir,
Qu'il mette un jour pour lui, le lendemain pour d'autres,
Et les ſoins de l'amour ſeconderont les nôtres.

BEATRIX.

Il eſt vrai qu'à l'aſpect du couſin, vos amis,
Ont en fort peu de temps déſerté le logis,
Car vous aviez toujours fort bonne compagnie;
Cela vous tient au cœur, mais depuis leur ſortie,
N'avez-vous rien appris du pauvre chevalier?
D'Alchante ? De Damon ? Car pour le maltôtier,
Il eſt mort.

CLIMENE.

Je ſouffrois ces gens par bien-ſéance,
Et de Léandre ſeul je regrette l'abſence.

BEATRIX.

Si vous la regretez j'y perds beaucoup auſſi,
Le Baſque, ſon valet, n'oſe venir ici,
Je l'aimois, & je ſais qu'il m'aime avec tendreſſe.

CLIMENE.

Dis-lui, ſi tu le vois qu'avec un peu d'adreſſe....

BEATRIX.

J'y ſuis intéreſſée, & dirai ce qu'il faut.

SCENE II.

CLIMENE, BEATRIX, LE GASCON.

LE GASCON.

HOlà, quelqu'un, laquais, faut-il monter en haut?
Perſonne ne répond.

BEATRIX.

J'entens quelqu'un qui crie.
Que vous plaît-il, Monſieur?

LE GASCON.

Et dont la loterie,
Je porte ici d'argent.

BEATRIX

Pour combien de billets.

LE GASCON.

Pour douze, mais où ſont vos gens ou vos valets?
Qui donne ces billets, ſeroit-ce quelque femme?

BEATRIX.

Non, c'eſt le précepteur du frere de Madame.

LE GASCON

Il s'appelle?

BEATRIX.

Martin.

LE GASCON.

Habile ?

BEATRIX.

Pas tant ſot.

LE GASCON.

Je voudrois qu'il m'apprît à gagner un gros lot,
Je m'en ſuis déja fait pour cinquante piſtoles,
Dieu me damne, & je dis ceci ſans hyperboles,
J'avois trente billets chez madame du Bois,
Chez monſieur du Buiſſon, j'en avois vingt & trois.
J'en avois douze, chez madame la Fontaine,
Chez monſieur de la Vigne encore autre douzaine:
J'ai pris tous billets blancs, il faut voir juſqu'au bout.

CLIMENE.

Vous êtes malheureux en loterie.

LE GASCON.

En tout,
Si pour m'indemniſer j'étois heureux en belles,
Je m'en conſolerois.

CLIMENE.

Vous ſont-elles cruelles ?

LE GASCON.

Il ne tiendra qu'à vous de m'apprendre que non,
Vous riez ? Vous voyez que je ſuis ſans façon,
Tous nous autres Gaſcons ſommes francs.

CLIMENE.

Je l'avoue.

LE GASCON.

Loin de nous en blâmer, un chacun nous en loue,
Vos lots ſeront-ils gros ?

SCENE III.

LE GASCON, LE BEAUCERON, CLIMENE, BEATRIX.

LE BEAUCERON *à part.*

Quel eſt cet éveillier ?

LE GASCON.

Votre fond eſt-il grand ?

LE BEAUCERON *à part.*

Le drole eſt familier.

BEATRIX.

Oui, juſques à préſent le fonds en eſt paſſable,
Beaucoup de gens ont mis, & la ſomme eſt notable:
Mais comme à la tirer on n'eſt pas encor prêt,
Il peut avec le temps être plus grand qu'il n'eſt.
Pour la fidélité....

LE GASCON.

Je connois bien Madame,
Je ſuis votre voiſin, & j'y mettrois mon ame,
Si ſon cœur me pouvoit venir pour un gros lot.

LE BEAUCERON *à part.*

Ils jaſeront toujours, ſi je ne leur dis mot.

BEATRIX *à Climéne.*

Voici votre couſin, & vous aurez l'aubade.

LE GASCON *l'embraſſant.*

Ah ! Monſieur.

LE BEAUCERON

Et morbleu d'où vient donc l'embraſſade,
La peſte vous étouffe avec votre jargon.

LE GASCON.

Monſieur de Courteville....

CLIMENE,

LE BEAUCERON.

Il eſt vrai, c'eſt mon nom,

LE GASCON *l'embraſſant.*

Vous ne connoiſſez plus vos amis ?

LE BEAUCERON.

Et de grace,
Laiſſez-moi prendre haleine, & vous revoir en face,
Voulez-vous m'étouffer, enfin je vous connois.

LE GASCON.

Sans doute.

LE BEAUCERON.

Et depuis quand ?

LE GASCON.

Depuis plus de dix mois,
Vous êtes Beauceron volontiers ?

LE BEAUCERON.

(*bas.*) Je le penſe.
C'eſt un galant qui cherche à faire connoiſſance.

LE GASCON.

J'étois, & vous m'allez connoître aſſurément,
Capitaine, & Major, dans certain régiment,
Qui paſſa l'an dernier dedans votre village.

LE BEAUCERON.

Ah ! Oui. Les grands fripons !

LE GASCON.

On fit quelque ravage,
J'en demeure d'accord, mais je fus des premiers....

LE BEAUCERON.

Vous êtes donc, Monſieur, de ces avanturiers ?
De ces ames de feu, de poudre & de ſalpêtre ?
De ces gens avec qui chez ſoi l'on n'eſt point maître ?
Qui ne ſuivez en tout que votre paſſion ?
Et qui voulez par tout être à diſcrétion ?
Dont l'eſprit emporté comme vôtre regarde,
Du noble campagnard, la femme campagnarde,

Qui vous apprivoisant dès la seconde fois,
Mettez effrontément un honneur aux abois;
N'employez tous vos soins qu'à gâter un ménage,
Et n'êtes point content que le mari n'enrage.

LE GASCON.

Epargnez vos amis.

LE BEAUCERON.

Apprenez que je suis
Ennemi capital de semblables amis;
Mais, enfin, dites-nous quel motif vous amène?

LE GASCON.

Je viens pous des billets, & rencontrant Climéne,
J'ai pris occasion,...

LE BEAUCERON

C'est donc assez jaser:
Qui vient pour des billets ne vient pas pour causer.

LE GASCON.

Morbleu, j'aime le sexe, & ma joie est extrême,
Quand je trouve...

LE BEAUCERON.

Tout doux.

LE GASCON.

Sachez...

LE BEAUCERON.

Sachez vous-même;
Si vous ne le savez, que vous voyez en nous,
Le cousin de Climéne, & son futur époux;
Que je me dois dans peu marier avec elle,
Et me voir gouverneur de cette citadelle;
Que je veux, pour briser toute autre liaison,
Y mettre mon honneur bien-tôt en garnison.
Qu'étant noble, & seigneur d'une assez belle terre,
Mon logement doit être exempt de gens de guerre;

Et qu'enfin je prétens, en cette qualité,
Que je puis faire nargue à la majorité.

LE GASCON.

Suffit, je vous entens.

LE BEAUCERON.

C'eſt ce que je demande,
Cherchez fortune ailleurs.

LE GASCON,

La faute n'eſt pas grande,
Je le veux, c'eſt aſſez m'en dire ſur le point;
Mais ce monſieur Martin, il eſt là haut, non point?

LE BEAUCERON.

Je le crois.

LE GASCON.

Près de lui je m'en vais donc me rendre.

LE BEAUCERON *à Beatrix.*

Et par l'autre eſcalier qu'on le faſſe deſcendre.

SCENE IV.

LE BEAUCERON, CLIMENE.

LE BEAUCERON.

ENfin, vous voulez donc en tous lieux & toujours,
De votre humeur galante entretenir le cours?
Voir toujours près de vous quelque face choquante?
Pour moi, futur époux, de femme trop galante;
Et que je trouve ici toujours, malgré ce rang,
Quelque nouveau tranſi qui m'échauffe le ſang?
Quelque diſeur de rien, de qui l'ame coquette,
Sache à brûle-pour-point tirer une fleurette;
Qui vous ſerre les mains, & qui pour mes péchés,
Vous parle inceſſamment à quatre doigts du nés?

CLIMENE.

Comme je ſuis chez moi, je crois par bien-ſéance
Ne pouvoir me parer de quelque complaiſance,
Et principalement lorſque je vois des gens,
De qui la mine & l'air exigent....

LE BEAUCERON.

Je prétens,
Qu'on peut payer ces gens, malgré la bien-ſéance,
D'un adieu bien ſuccint, & d'une révérence.
Mais je voi ce que c'eſt, la belle, vous aimez
Ces meſſieurs à fracas, ces galans parfumés,
Votre mondain eſprit, aime à voir de ces hôtes,
Dont les bras chamarés vous chamarent les côtes,
Et l'on eſt bien venu lorſque l'on eſt paré,
D'un point Venitien ou manufacturé.
Moi, qui ne ſuis pas fait ſur de pareils modéles....

CLIMENE.

Mais enfin...

LE BEAUCERON.

Mais enfin je ſai de vos nouvelles.

CLIMENE,

La loterie attire ici beaucoup de gens,
Et la porte doit être ouverte à tous venans;
Et vous voyez s'il eſt aiſé qu'on s'en défende.

LE BEAUCERON.

Il eſt vrai que jamais rage ne fut plus grande:
Oui, je croi qu'en effet le monde devient fou,
On ſe bat pour donner juſques au dernier ſou;
Je vois des gens très-courts d'argent, & de reſſource
Qui viennent en fureur proſtituer leur bourſe,
Et s'empreſſent ſi fort, qu'ils ſemblent en effet
Apporter à ſerrer un larcin qu'ils ont fait.
J'en ſais qui ne ſauroient, outre toutes ces peines,
Payer un numero ſans jeûner trois ſemaines,
Qui depuis le matin dînant d'un peu d'eſpoir,
Leur argent à la main, attendant juſqu'au ſoir;

Pour pouvoir emporter, ſans ſe laſſer d'attendre,
Unmorceau de papier griffonné, qu'ils vont prendre
Chez des gens plus fins qu'eux, qu'ils croient aſſez ſots
Pour les gratifier bonnement des gros lots :
A-t-on jamais parlé d'une telle folie ?

CLIMENE.

Vous avez cependant imité leur manie :
Et pris quatre billets chez Oronte.

LE BEAUCERON.

D'accord,
Mais celle-là n'a point aux autres de rapport ;
Et je m'en ſai bon gré, bien loin que je m'en blâme.
L'intérêt ne ſauroit toucher cette grande ame,
C'eſt pour un cœur ſi noble un ſentiment trop bas,
Tout s'y fera dans l'ordre, & je n'en doute pas.

CLIMENE.

On peut ailleurs auſſi....

LE BEAUCERON.

Votre erreur eſt extrême.

CLIMENE.

C'eſt votre ſentiment pour mettre ailleurs de même,
Le peuple a ſes raiſons.

LE BEAUCERON.

Le peuple a ſes raiſons,
Et morbleu, que fait-on des petites maiſons ?

CLIMENE.

C'eſt un lieu trop petit pour tous les foux de France.

LE BEAUCERON.

Ah ! Si ſur le public j'avois quelque puiſſance
Qui m'en fît ménager le bien, ou l'intérêt,
Le peuple deviendroit plus ménager qu'il n'eſt,
Ou du moins...

CLIMENE.

Que feroit votre humeur prévoyante ;

LE BEAUCERON.

Moi? Je mettrois l'argent de tous ces foux en rente,
Et je ferois donner au pere, ou bien au fils,
De vingt ans en vingt ans, autant qu'ils auroient mis.

CLIMENE.

Cela seroit fort beau.

LE BEAUCERON.

Mais, dites-moi, de grace :
Cet embarras est grand, n'en êtes-vous point lasse?
A chaque instant du jour un laquais effaré
Monte le nez caffé, son habit déchiré :
Un autre sans chapeau, peigné de bonne sorte,
Nous vient dire en pleurant qu'on a forcé sa porte,
Les gens qui l'ont forcée entrent comme des foux ;
Et l'on diroit enfin à les voir courir tous,
Et faire chaque jour pareille violence,
Qu'ils auroient aux talons tous les prevôts de France.

CLIMENE.

Mais j'y suis engagée, il faut voir jusqu'au bout,
Laisser passer la foule, & se résoudre à tout.
Pourrois-je l'empêcher, enfin, quoi que je fasse?

LE BEAUCERON.

Le beau doute !

CLIMENE.

Et comment ?

LE BEAUCERON.

Il faut avoir un Suisse,
Mettre en tête à ces gens un Hardaut sans pitié,
Qui de sur leur argent soit le premier payé.

CLIMENE.

C'est un autre embarras, il seroit nécessaire....

BEATRIX.

Madame, j'en sais un qui sera votre affaire.

CLIMENE.

Où le prendre ?

BEATRIX.

Il demeure à vingt pas du logis,
Il eſt nouvellement venu de ſon pays;
On n'entend preſque rien de tout ce qu'il veut dire,
Il eſt ſi plaiſamment vêtu, qu'il en fait rire;
Madame, il eſt mutin, parle fort ſon jargon,
Et n'entend à le voir ni rime ni raiſon:
Il frappe comme un ſourd, ne cherche qu'à ſe battre,
Il eſt fort comme deux, & méchant comme quatre,
Avec ſa mine froide il a le ſang fort chaud.

LE BEAUCERON.

Bon, voilà juſtement le Suiſſe qu'il nous faut.

BEATRIX.

Je vous le ferai voir.

LE BEAUCERON.

Au plûtôt, ſa préſence...
A propos, le Gaſcon n'eſt pas ſorti, je penſe.
Il cherche à s'introduire, ou j'en ai mal jugé;
Je vais, s'il ne l'eſt pas, lui donner ſon congé.

SCENE V.

CLIMENE, BEATRIX.

CLIMENE.

DE quoi t'es tu mêlée? Eſt-ce pour mon ſupplice,
Que tu veux t'ingérer de nous donner un Suiſſe?
Je ne puis voir Léandre, & n'eſt-ce pas aſſez?...

BEATRIX.

Je me ſers, & vous ſers plus que vous ne penſez,

CLIMENE.

Comment ? S'il eſt ainſi, fais-le moi donc connoître.

BEATRIX.

Si j'en veux au valet, vous en voulez au maître,
N'eſt-il pas vrai ?

CLIMENE.

D'accord.

BEATRIX.

Et le Baſque eſt celui
Que je prétens pour Suiſſe introduire aujourd'hui.

CLIMENE.

As-tu perdu l'eſprit ? Le groſſier artifice !
Crois-tu qu'il puiſſe prendre un Baſque pour un Suiſſe ?
En le faiſant parler. . . .

BEATRIX.

Il contrefait ſi bien
Le Suiſſe, que jamais on n'y connoîtra rien.
Vous jugerez bien-tôt de ce que j'en puis dire ;
Ce folâtre céans m'en a cent fois fait rire,
Perſonne ne l'a vû qui ne s'y ſoit trompé,
Et je ne doute pas qu'il n'y ſoit attrapé.
Je m'en ſuis aviſée à propos, & Léandre
Sans cela près de vous eût eu peine à ſe rendre.
Si le couſin eût pris ſans nous en avertir,
Un Suiſſe, il eût fallu ſe réſoudre à pâtir.

CLIMENE.

Pour avoir le valet, tâche à trouver le maître,
Tu lui diras. . . .

BEATRIX.

J'y cours, mais je le vois paroître.

SCENE VI.

LEANDRE, CLIMENE, BEATRIX.

LEANDRE.

JE trouve en mon malheur quelque choſe de doux,
Puiſqu'il permet encor que j'approche de vous.
Ce moyen de vous voir que le hazard m'envoie,
Suſpend mon déſeſpoir, & fait place à ma joie;
Mais qu'elle eſt imparfaite, & qu'un cœur alarmé
Sent des maux quand il perd ce qu'il a tant aimé!
L'époux qu'on vous deſtine a peu dequoi vous plaire,
Madame, pourrez-vous l'épouſer & vous taire,
Et ſans faire éclater, lui donnant votre foi,
Quelque reſte des feux que vous ſentiez pour moi?

CLIMENE.

On veut que je l'épouſe, & cet ordre me tue,
Mais la diſpenſe enfin n'eſt pas encor venue;
L'amour juſqu'à ce temps pourra faire pour nous...

LEANDRE.

Mais s'il faut qu'elle vienne il ſera votre époux.

CLIMENE.

Ne vous alarmez point, quoi que ſa flamme éclate,
Et ſouffrez juſques-là qu'un peu d'eſpoir nous flatte.

LEANDRE.

De quel eſpoir, helas! flatter ma paſſion?

BEATRIX *les ſéparant.*

Que de diſcours! Voici dont il eſt queſtion,
Pour empêcher qu'ici la foule ne ſe gliſſe,
Le couſin Beauceron veut que l'on prenne un Suiſſe,

Vous savez que le Basque est un original,
Qui le contre-fait bien.

LEANDRE.

Il ne le fait pas mal;
Même de ce jargon s'est fait une habitude,
Le drôle a de l'esprit, & même un peu d'étude;
Il est plaisant, pourvû qu'il ne s'enyvre point.
Tout ira bien.

BEATRIX.

J'aurai soin de lui sur ce point,
Trouvez-lui quelque habit de Suisse, & pour l'instruire,
Qu'il me vienne trouver, je le dois introduire.

LEANDRE.

Mais...

BEATRIX.

Ne demandez point, ni comment, ni pourquoi,
Dépêchez, & de tout reposez-vous sur moi.

LEANDRE.

Je t'entens, & je voi combien il nous importe,
De rendre mon valet le maître de la porte;
Je vais y donner ordre, & cet espoir m'est doux:
Mais puis-je me flatter en m'éloignant de vous?

CLIMENE.

Allez, & soyez sûr que malgré l'avantage
Qu'on veut me faire voir dedans ce mariage;
Si l'amour & le sort secondent mes désirs,
De l'espoir d'être à vous je fais tous mes plaisirs;
Et que rien ne sauroit ébranler ma constance.

LEANDRE.

Que cet espoir m'est doux, & que cette assurance,
Malgré ce que je crains, rend mes désirs contens!

SCENE VII.

LE BEAUCERON, CLIMENE, LEANDRE, BEATRIX.

LE BEAUCERON *dans le fond du Théatre.*

LE Gaſcon eſt dehors, voici l'autre dedans,
Ils parlent d'action, peſte quelle novice!

CLIMENE.

Mon cœur vous en répond.

LE BEAUCERON *les écoutant.*

Ah! Nous aurons un Suiſſe;
Le dûſſai-je payer à mes dépens, je veux....

LEANDRE.

Que ne vous dois-je point, de ſouffrir que mes feux....

LE BEAUCERON *à part.*

Puiſqu'à remercier ſon ardeur eſt ſi prompte,
On peut s'imaginer que le drôle à ſon compte.

BEATRIX *à Climene.*

Voici votre couſin.

CLIMENE *à Leandre.*

Ne vous alarmez point,
Secondez ſeulement ma feinte ſur ce point.
Tous nos billets ſont blancs, vous le voyez, Léandre;
Mais enfin ce malheur ne nous doit pas ſurprendre,
Il faut que quelqu'un perde, & le ſort, aux dépens
De mille malheureux, fait ſi peu de contens;
Que loin de s'en fâcher il faut que l'on en rie,

LE BEAUCERON.

Elle deviendra folle avec ſa loterie.

BEATRIX.

Ils ſont blancs comme neige.

LEANDRE.

Il m'eût été bien doux,
De pouvoir partager un lot avecque vous !
Vous deviez avec vous aſſocier quelqu'autre,
Je crains que mon malheur n'ait fait naître le vôtre,
Jamais l'évenement ne répond à mes vœux.

CLIMENE.

Peut-être une autre fois nous ſerons plus heureux,
Je le ſouhaite au moins.

LEANDRE.

Madame, je l'eſpere,
Et prens congé de vous.

LE BEAUCERON *à part.*

La peſte, quel compere !

SCENE VIII.

LE BEAUCERON, CLIMENE.

LE BEAUCERON.

ET deux, couſine, & deux, parlons de bonne foi,
Il vous remercioit, peut-on ſavoir dequoi ?

CLIMENE.

De rien.

LE BEAUCERON.

Mais chacun ſait par ſon expérience,
Que qui ne reçoit rien, ne donne point quittance.

CLIMENE.

Nous avions dix billets enſemble chez Damis,
Léandre s'y trouvant ce matin, les a pris,
Il m'apportoit ma boëte, & nous l'avons ouverte,
Et nous nous conſolions tous deux de notre perte,
Quoi que dans mes billets il n'eût que peu de part.

LE BEAUCERON.

Combien avoit-il mis?

CLIMENE.

Il n'étoit que d'un quart.

LE BEAUCERON.

Le détour eſt adroit. Ah, ma chere couſine!
D'un fleau de mari vous avez bien la mine.
Dites que ce galant avoit pour mon malheur,
Un quart dans votre boëte, & trois dans votre cœur;
Et que ce dernier quart que je ne puis ſurprendre,
Venoit capituler à deſſein de ſe rendre.
Car enfin, je l'ai vû, prêt à s'extaſier,
S'applaudir en ſecret, & vous remercier.
J'ai vû que vos regards avec ſa bonne étoile,
Pouſſoient vers le blondin votre cœur à plein voile,
Que ſes yeux, ne pouvant ſe laſſer de vous voir,
Marquoient d'un air mourant leur joie & leur eſpoir;
Et que ſa bouche enfin, entre chaque parole,
Du vent de ſes ſoupirs encenſoit votre idole.
Je l'ai vû ...

CLIMENE.

Quoi, toujours quelque ſoupçon nouveau?

LE BEAUCERON.

Ah! Couſine, ma mie, il faut changer de peau,
Peut-être eſpérez-vous, ſi le ciel ne m'exauce,
Sachant que les forêts ſont rares dans la Beauce,

Pourvoir à nos beſoins pour une bonne fois,
Et me faire à Paris proviſion de bois ;
Mais enfin....

CLIMENE.

Ce courroux eſt aſſez légitime,
Si vous n'avez pour moi qu'une ſi foible eſtime.

LE BEAUCERON *entend du bruit.*

Qu'entens-je ?

CLIMENE.

Vous devez....

LE BEAUCERON.

Rentrez, j'entens du bruit.

CLIMENE.

Je prétens....

LE BEAUCERON.

Et, morbleu, faites ce qu'on vous dit.

SCENE IX.

CHAMPAGNE, LE BEAUCERON.

LE BEAUCERON.

OU cours-tu ? Que fais-tu ? Quel courroux te tranſporte ?

CHAMPAGNE *fermant la porte de la ſalle ſur lui.*

Monſieur, on vient là-bas de forcer notre porte,
Avec leur loterie ils ont le diable au corps.

LE BEAUCERON.

Maudit ſoit l'embarras !

CHAMPAGNE.

J'ai fait tous mes efforts ;
Avecque le cocher, & la preſſe eſt ſi grande....

LE BEAUCERON.

Avant que juſqu'à nous cette foule s'étende,
Prens avec toi la Brie, & courez promptement,
Près de Climéne, elle eſt dans ſon apartement;
Défendez-en l'entrée, & que pas-un n'en ſorte,
Et tâchez d'empêcher qu'on ne force ſa porte.
O Béatrix!

SCENE X.

LE BEAUCERON, BEATRIX.

BEATRIX.

MOnſieur.

LE BEAUCERON.

Va chercher de ce pas
Le Suiſſe que tu dis.

BEATRIX.

J'y vais.

LE BEAUCERON. *ſeul.*

Quel embarras!
Le peuple & les galans, tour à tour font ma peine;
Ah! Je ne prétens plus quitter d'un pas Climéne.
Rentrons, le bruit augmente, & le peuple eſt mutin,
Afin de l'apaiſer, envoyons-lui Martin.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BEATRIX, LE BASQUE vêtu en Suiſſe.

LE BASQUE *pendant que Béatrix regarde s'il n'y a perſonne.*

LEstre dans ſty lochis que ſty Monſer demeure ?
Qu'il dit que je viendre moy ly ſervir tout à ſtheure ?

BEATRIX *ayant regardé par tout.*

Tréve de gravité, perſonne ne nous voit.

LE BASQUE.

As-tu bien regardé ?

BEATRIX.

Oui, nous ſommes ſeuls.

LE BASQUE.

Soit,
Ma chere Béatrix !

BEATRIX.

Ah ! Laiſſons la ſornette,
Suiſſe fait à la hâte.

LE BASQUE.

Ah ! Charmante Soubrette ;
Si tu voulois ; pour toi je ſouffre nuit & jour,
Tes yeux m'ont fait pour toi galerien d'amour ;

Je

Je ne ſuis même ici Suiſſe que pour te plaire.
Si je pouvois un jour ramer dans ta galere !
Ne m'aimerois-tu plus ?

BEATRIX.

Ne ſais tu pas que ſi.

LE BASQUE.

Puis que tu m'aimes donc, & que je t'aime auſſi,
Pourquoi tant de façons ?

BEATRIX.

Il n'eſt pas temps de rire
Tu vois ce qu'il faut faire, & ſais ce qu'il faut dire,
Songe à jouer ici ton rôle comme il faut,
Je vais au Beauceron te conduire là-haut.
Il vient, prépare toi.

SCENE II.

LE BEAUCERON, LE BASQUE, BEATRIX.

BEATRIX.

MOnſieur, voilà le Suiſſe.

LE BASQUE.

Monſer chil viendre icy ly rendre moy ſerfice,
Si vous l'y prendre moy, je ly ſervir fort bien,
Si vous neſtry content moy ly demandi rien.

LE BEAUCERON *après l'avoir regardé.*

On ne peut mieux parler, tu n'as rien fait qui vaille.

BEATRIX.

Ce Suiſſe eſt votre fait.

LE BEAUCERON.

D'un Suiſſe a-t-il la taille ?

BEATRIX.

Quoi, celui-ci, Monſieur, n'eſt pas à votre gré?

LE BEAUCERON.

Il en faut prendre un gras, gros, grand, jouflu, carré,
Barbu de deux bons pieds, & qui fût fait de ſorte,
Que de ſon ventre ſeul, il pût boucher la porte.
C'eſt un méchant ménage, & pour un tel logis,
Il en faudroit un gros, ou du moins deux petits.

BEATRIX.

Ces gros Suiſſes, Monſieur, avec leur barbe ſale,
Et leur ventre de ſon, ſont des Suiſſes de balle.
Etant plus maigre qu'eux, il ſera plus diſpos,
Et je l'aimerois mieux, comme il eſt, que plus gros.
Ecoutez, & voyez.

LE BASQUE.

Matame Piatillé
Mafre dit que Monſer voudre aver un bon drille,
Per garder ſty maiſon che ly garder pien moi.

LE BEAUCERON.

En avez-vous gardé quelqu'autre part?

LE BASQUE.

Mon foi,
Lautry chour un Monſer tonner un Cometie,
Tans ſon champre, il tient la dy fort bon companie.
Dy for pon fiolon, ly ſthom afre moy pris,
Per faire moi garder ly maiſon dy lochis,
Ly voudrois bien peſcher, car il afre in bel fame,
Qu'un grand petit Monſer parlit point à Montame:
Il vient, chil pouſſer luy, coquin, dir luy party
Chy leſtre point coquin moy, toy lafre menty;
Ly donne un cou de pié dan mon cu par derriere,
Et dit qu'il donner moy bien de cou ditrifiere,
Titrifiere, à moy tâche, avec ſtuy gros martiau,
Dil porte en ly ferman chil caſſer ſon muſiau.

LE BEAUCERON.

Fort bien.

BBATRIX.

Entendez-vous toute cette harangue?

LE BEAUCERON.

Le beau doute, j'entens toute sorte de langue.
Je ris de son récit, le drôle n'est point sot.

BEATRIX *riant aussi.*

Et moi, Monsieur, j'en ris sans entendre un seul mot.

LE BEAUCERON.

Entra-t'il ?

LE BASQUE.

Lentry don si lentry par firnaitre ;
La Matame safre ça, & ly veut que mon maître,
Chasser moy, mais party mon maître y jur son foy,
Que chestre pou quarson & qu'il chasser point moy,
Y pour mon ricoupans my tonne un grand pistole.

LE BEAUCERON.

Que ce Suisse pour nous étoit en bonne école !
Et qu'il me fait bien voir par sa naïveté,
Qu'il a servi des gens tous pleins d'honnêteté !
Béatrix a raison, il est sans artifice ;
Et ce n'est pas la taille, enfin, qui fait le Suisse.

LE BEAUCERON.

Comment vous nommez-vous ?

LE BASQUE.

Torfren.

LE BEAUCERON.

De quel canton ?

LE BASQUE.

Dy Berne il estre bon sty canton.

LE BEAUCERON.

Oui, fort bon.

(*à part.*) (*à Béatrix.*)

Faisons-lui sa leçon. Allez dire à Climène,
Que de descendre en bas elle prenne la peine,
Et qu'elle vienne voir notre officier nouveau.

BEATRIX.

(*à part.*)

J'y vais. Notre cousin donne dans le panneau.

SCENE III.

LE BEAUCERON, LE BASQUE.

LE BEAUCERON.

Suiſſe.

LE BASQUE.

Plaît-il, Monſer.

LE BEAUCERON.

Il faut ſervir de zéle,
Etre exact, aſſidu, civil, hardi, fidéle.

LE BASQUE.

Oui, Monſer.

LE BEAUCERON.

Gardez-vous d'être l'introducteur
De ces certains meſſieurs, comme ce grand monſieur
Qu'on vouloit empêcher de parler à madame.

LE BASQUE.

Oui, Monſer, lafre fou dans ſty maiſon ſon fame?

LE BEAUCERON.

Non pas, mais vous ſaurez pour ne point perdre temps,
Que je dois épouſer la fille de céans;
Et que lorsque je vois le galant qui l'approche,
La coquette toujours a ſa défaite en poche,
Je prétens l'empêcher, & veux que ſur ce point,
Vous ſoyez....

LE BASQUE.

Mais Monſer tir fou ly craindre point,
Si leſtre ſon mary.... ſty Matame dy France,
Aime avec ly Monſer le petit réchouiſſance.

LE BEAUCERON.

Nous y donnerons ordre.

LE BASQUE.

Un Camarate à moy,
Qui lafre pris un Fam dans ſty Paris, mon foy,
Leſtre riche, aure ly dans ſon pitit minache,
Dy pon pip, dy pon vin, pon tabac, pon formache.
Sty carogne dy Femme, y ſti Monſer Calan,
Fiſant ſty ſuis cournar manchy tout ſon larchan.

LE BEAUCERON.

Si notre jeune oiſon prenant l'affirmative,
Pour quelque proteſtant fait quelque tentative,
Il faudra m'avertir.

LE BASQUE.

Moi l'entendre point vous.

LE BEAUCERON.

Si la belle d'ici dont je dois être époux,
Pour voir quelqu'un de ceux que ſon bel œil attire;
Vous parloit pour l'un d'eux, il faudra me redire
Tout ce qu'elle aura dit, en quel temps, & comment.

LE BASQUE.

Oui, Monſer, j'il tir fou moy tout caillardment.

LE BEAUCERON.

Bouche cloſe, il ſuffit, je voi venir Climene.

SCENE IV.

LE BEAUCERON, CLIMENE, LE BASQUE, BEATRIX.

LE BEAUCERON.

VEnez. Que dites-vous du Suiſſe qu'on m'amène?

CLIMENE.

Je le trouve fort bien, s'il eſt à votre gré.

LE BEAUCERON.

Voyez.

CLIMENE *riant.*

Comme il eſt fait ! Ce Suiſſe eſt fort paré.

LE BEAUCERON.

Vous riez ? C'eſt ainſi que l'on voit dans les rues,
Ceux qui de leur pays viennent pour des recrues,
L'innocence paroît dans cet habillement,
C'eſt celui qu'ils devroient conſerver chérement !
Et ne jamais ſouffrir qu'un maître trop fantaſque
Pour les mettre chez-lui les habillât en maſque ?
Peut-on ſe diſpenſer des modes d'un pays ?
Les habits qu'on leur voit, ſont-ce leurs vrais habits ?
Non, & j'appelle enfin ces ames mercenaires,
Des Suiſſes renegats des modes de leurs peres.

CLIMENE.

Je veux croire avec vous qu'il eſt bien mieux ainſi ;
Et puis qu'il vous agrée, il me plaît fort auſſi,
A votre jugement il faut que je me rende :
Mais ſervira-t'il bien ?

LE BASQUE.

Par ty ly pel dimande,
Chil voudré moy garder ſi pien ly porte à vous,
Que mon maître être pien content.

LE BEAUCERON.

Il eſt à nous.

CLIMENE.

Quand il ſera content, je ſerai ſatisfaite,

LE BAUCERON.

Parbleu, voilà pour nous la premiére fleurette,
Elle eſt priſe, & voit bien qu'il faut changer de ton:
Le Suiſſe opere, il faut commencer tout de bon.
Suiſſe, allez de ce pas vous placer à la porte,
Le peuple eſt fort mutin ; mais il faut faire en ſorte
Que ſans confuſion il donne ſon argent.

LE BASQUE.

O Monſer, j'y n'y fair moy point dy manquement.

SCENE V.

LE BEAUCERON, CLIMENE, BEATRIX.

LE BEAUCERON.

Cette acquiſition eſt fort bonne, & ce Suiſſe
Eſt comme je le veux, naïf, ſans artifice,
Et nous allons avoir un peu plus de repos :
Mais pour ne point avoir la populace à dos,
Par un retardement dont déja chacun crie,
Il faudroit promptement fermer la loterie ;
En finir au plûtôt les frais, & l'embarras ;
Car, enfin, ainſi qu'eux, franchement, je ſuis las
De tous les ſots diſcours qu'on eſt forcé d'entendre.
Quand la tirerez-vous ? Ne ſauroit-on l'apprendre ?

CLIMENE.

Je ne ſais ; mais enfin étant ſans intérêt,
On peut rendre l'argent ſi cela vous déplaît ;
Même dès à preſent on peut le faire dire.

LE BEAUCERON.

Qu'on ne ſe preſſe point, je veux bien qu'on la tire ;
Cet eſpoir a pour moi quelque choſe de doux.
Car enfin, à parler franchement entre nous,
Cela ne ſe fait point ſans que l'on en profite,
Et vous devez avoir du moins un tiers de quitte ;
Sur ce pied qu'on la tire, autrement marché nul.
Nous ſavons ſupputer ; & ſuivant mon calcul,
Ce qu'on y peut gagner, doit payer le carroſſe,
Les chevaux, les habits, & les frais de la noce.

CLIMENE.

Quoi, volant le public, avoir le peuple à dos ?

LE BEAUCERON.

Quoi, prétendre employer tout cet argent en lots !

CLIMENE.

Comment donc ?

LE BEAUCERON.

Dites-moi quelle cérémonie,
Penſez-vous obſerver tirant la loterie ?

CLIMENE.

Je prétens, pour ne point faire de mécontens,
Mêler tous les billets.

LE BEAUCERON.

Quoi, les noirs & les blancs?

CLIMENE.

Sans doute, & que ce ſoit un laquais qui les tire
Au hazard, & ſans choix.

LE BEAUCERON.

Ma foi, je vous admire.

CLIMENE.

Puis faire cacheter d'un cachet peu commun,
Les boëtes où ſeront les billets d'un chacun ;
Eviter ſi l'on peut le bruit & la cohue,
Et que fidélement quelqu'un les diſtribue.

LE BEAUCERON.

Sans les décacheter ?

CLIMENE.

Je le prétens ainſi.

LE BEAUCERON.

Et ſans en ſuppoſer ?

CLIMENE.

Je le prétens auſſi,
Si je ſai que quelqu'un ait une telle envie...

LE BEAUCERON.

Fi, vous ne ſavez pas faire une loterie,
Et ne méritez pas, dans un emploi ſi doux,
La bonne opinion que le peuple a de vous.

CLIMENE

CLIMENE.

Je ne vous entens point.

LE BEAUCERON *tirant un livre de ſa poche.*

Voyez-vous bien ce livre?
C'eſt lui qui vous devroit avoir appris à vivre.
Le voilà le docteur qu'il falloit conſulter:
Au palais tout exprès je viens de l'acheter,
Et vais vous en citer quelque petit chapitre.

CLIMENE.

Qui l'a fait?

LE BEAUCERON.

Un abbé plein d'eſprit.

CLIMENE.

Sous quel titre?

LE BEAUCERON.

Le titre en eſt divin.

CLIMENE.

Montrez-le moi.

LE BEAUCERON.

Tout doux,
Il l'intitule, AVIS AUX TRESORIERS DES FOUX:
C'eſt comme on nomme ceux qui font des loteries.

CLIMENE.

Ce ſont d'un eſprit creux quelques plaiſanteries.

LE BEAUCERON.

C'eſt un fort habile homme, & je vous en répons:
Ecoutez, vous verrez s'il en raiſonne à fonds.

(Il lit.)

Tout homme qui voudra faire une loterie,
Sauva pour premiere leçon,
Que de ſon fonds du moins la troiſiéme partie,
Doit demeurer dans la maiſon.

Voilà le premier point qu'il faut qu'on établiſſe,
Le fondement, la baſe...

CLIMENE.

Eſt-il quelque juſtice
A piller le public? Et n'eſt-ce pas voler?

LE BEAUCERON.

C'eſt ce qu'il faut ſavoir, ou ne s'en pas mêler,
Voilà le premier point dont il faut qu'on ſe ſerve;
Et voici le ſecond qu'il faut que l'on obſerve.

(*Il lit.*)

Quand le fonds groſſit une fois,
Il faut dire que de trois mois
On ne tire la lotie;
Et cependant on doit ſavoir,
Que quoique telle ou tel en crie,
Il ne faut s'appliquer qu'à le faire valoir:
Qu'il faut & ſans crainte & ſans trouble,
Fermer l'oreille aux cris du peuple qui s'émut,
Et faire profiter juſques au dernier double,
Au denier quatre ſi l'on peut.

Voilà, morbleu, voilà raiſner ſur la choſe.

CLIMENE.

Quelques expédiens que cet auteur propoſe.
C'eſt un dépôt ſacré que l'argent du public,
En ſerbit-on trafic?

LE BEAUCERON.

Si l'on en fait trafic?

CLIMENE.

C'eſt ce que j'ignorois, & ne ſuis point capable....

LE BEAUCERON.

Vous l'ignoriez?

CLIMENE.

Sans doute.

LE BEAUCERON.

Et morbleu, dequoi diable
Vous ingérez-vous donc ſi vous ne le ſavez?
Dequoi vous ſert l'eſprit qu'on dit que vous avez?
Il falloit donc avant que la choſe fût faite,
D'un livre tout pareil faire une bonne emplette,
Apprendre chaque article & n'en obmettre aucun.

CLIMENE.

Mais j'en ferois scrupule, & quand j'en aurois un,
Je ne puis . . . . . .

LE BEAUCERON.

Et cela ne fait peine à personne,
Ecoutez sur ce point comme l'auteur raisonne.

(Il lit)

Le scrupule en ce cas ne doit point s'écouter;
Et chacun doit sçavoir touchant les loteries,
Que comme il est des fous pour faire des folies:
Il n'est des gens sensés que pour en profiter.

CLIMENE.

Je ne puis me servir de cette politique.

LE BEAUCERON.

Quand on la veut tirer, voici ce qu'on pratique.

(Il lit.)

Le tiers des billets noirs qu'on doit mettre à couvert,
Doit être donné de concert,
Avec ses gens il faut s'entendre;
Et leur en faire échoir exprès
Le profit. . .

CLIMENE.

Quel profit en pourroit-on attendre?

LE BEAUCERON.

C'est où je vous attens, vous l'allez voir après.

(Il lit.)

Il faut que de concert un lot considérable
Et non pas un lot tel que ici,
Se délivre au maître d'hôtel;
Qui pour trois mois du moins défraye votre table.
Il faut faire profit des moindres petits lots,
Les distribuer à propos;

Et pour fermer la bouche à la plainte ſecrette ;
Qui vient dece qu'on n'a paye depuis quatre ans
Ni portier , ni cocher , ni valet , ni ſoubreſte ,
Payer en billets noirs les gages à ſes gens.

Ah ! Voilà bien d'un fait tirer la quinteſſence.
Autres à qui l'auteur prétend qu'on en diſpenſe.

(Il lit.)

A l'égard du marchand , du ſellier , du tailleur ,
Du boulanger , du roiſſeur ,
Il faut en ſauvant l'apparence ,
Avec tous en ſecret être d'intelligence :
Compter doucement avec eux ;
Lors que l'on doit bien-tôt tirer les loteries ,
Et mettant dans leur boëte un bon billet ou deux
Acquiter ainſi leurs parties ,
Auſſi-bien le proverbe dit ,
Que qui s'acquite s'enrichit.

Que cet homme a d'eſprit !

CLIMENE.

Il n'eſt pas néceſſaire ,
Pour moi qui ne dois rien.

LE BEAUCERON.

Ah ! Voici votre affaire ;

(Il lit.)

Quant à ceux qui n'ont point de dettes à payer ;
Ni de gens mécontens , ils pourront employer
Pour des lots dans leurs loteries ,
Des meubles , des tableaux , quelques tapiſſeries ,
Des montres , des points , des bijoux ;
Quelques flambeaux d'argent , un baſſin , une aiguere ;
Et mettre pour beaucoup ce qui ne vaudra guere :
C'eſt pour s'en bien défaire un moyen aſſez doux.
On peut mettre de plus dedans cette occurrence
Juſqu'à ſon lit , ſans conſéquence ;

Et quoiqu'il soit de cinq ou six cens francs au plus,
Le faire effrontément valoir six cens écus.

CLIMENE.

D'accord, mais sur ce point la semaine derniére,
Tels eurent un procès sur semblable matiére :
On vouloit le surplus, le tour est délicat.

LE BEAUCERON.

Il est vrai sur ce point qu'un flandrin d'avocat,
De figure fort longue, & de courte éloquence,
Tira par les cheveux Cujas à l'audience,
Et vouloit qu'à le rendre ils fussent condamnés :
Mais qu'en arriva-t-il ? Il n'eut qu'un pied de nez.

CLIMENE.

Je craindrois du public le reproche ou la plainte,
Et ne pourrois....

LE BEAUCERON.

Chacun en use ainsi sans crainte,
L'artisan fait ses lots d'un plat de son métier ;
Le bourgeois y met tout ce qu'il peut employer,
Sa vaisselle qui n'est que d'argent d'Allemagne ;
Le riche mal-aisé, sa maison de campagne ;
Le cuisinier y met des soupes de santé ;
Le patissier chez lui met pour lot un pâté ;
La couturiere y met des manteaux & des cottes ;
Le cordonnier chez-lui pour gros lot, met des bottes.
Le marchand affamé se montrant aussi fin,
Fait chez-lui le gros lot d'un garde magasin ;
Et même l'autre jour chez un apotiquaire,
Pour un des moindres lots on mettoit un clistere....

CLIMENE.

Mais le peuple s'en moque, & l'on devroit tâcher...

LE BEAUCERON.

Tant mieux, c'est un plaisir qui lui coûteasez cher

On peut à ſes dépens lui permettre d'en rire.

CLIMENE.

Mais....

LE BEAUCERON.

Contre cet auteur vous n'avez rien à dire;
Quoi, d'une loterie on aura l'embarras,
Et celui qui l'a fait n'en profiteroit pas?
Sans ceſſe quelque fou qu'il faut que l'on écoute,
Vous viendra ſottement propoſer quelque doute?
A chaque inſtant du jour il faudra pour un fat,
Sur le nombre des lots ſubir interrogat?
Et prêt à la tirer dedans ce jour de criſe,
On peut avec dépens condamner ſa coquiſe;
Se venger à profit de ſon ſot entretien,
Se payer par ſes mains, & l'on n'en feroit rien?
Il faudroit du bon ſens avoir perdu l'uſage.
Allez de cet auteur parcourir chaque page,
Et tandis qu'à loiſir vous lirez ces avis,
Je vais auprès de vous écrire à mon pays.

CLIMENE *à Béatrix à part.*

Va porter mon billet.

SCENE VI.

BEATRIX ſeule.

PEndant que ce fantaſque
Ecrit, allons parler à notre Suiſſe Baſque;
Il vient de débuter plaiſamment, à ce fou,
L'a pris pour dupe, & m'a fait rire tout mon ſoul.
Mais je le vois venir, de me voir il petille,
Si quelqu'un....

SCENE VII.

LE BASQUE, BEATRIX.

LE BASQUE.

Pon chour fou Madame Piatille.

BEATRIX.

Laiſſe-là ton jargon, nous ſommes ſeuls.

LE BASQUE.

Ma foi,
J'en ſuis ravi, tant mieux; mais que dis-tu de moi?

BEATRIX.

Que je croi que l'on peut dire à ton avantage,
Que tu fais mieux le fou, que tu ne fais le ſage.

LE BASQUE.

J'en demeure d'accord, mais...

BEATRIX.

Quoi, mais...?

LE BASQUE.

Je voudrois
T'apprendre à faire un peu la folle.

BEATRIX.

Une autre fois.

LE BASQUE.

Ah! ſi tu me voulois faire ſans conſéquence,
Sur notre hymen futur quelque petite avance.

BEATRIX.

Tu me prens pour une autre.

LE BASQUE.

Ah! Point du tout, ma foi,
Si je te prens jamais, je te prendrai pour moi.

BEATRIX

J'entens quelqu'un.

LE BASQUE *allant bruſquement à la porte.*

Party, ſi toy l'eſt pien timeure,
Ty lafre biau cogner, chy loufre d'un cartheure
Si chil prent mon libarte ô party.., quoy ?

BEATRIX *ſe moquant de lui.*

Tais toi,
Ce n'eſt rien.

LE BASQUE.

Comment donc, te moques-tu de moi ?

BEATRIX.

On peut dans cette ſalle aiſément nous ſurprendre.

LE BASQUE.

Viens dedans mon taudis.

BEATRIX.

Non, mais je veux t'apprendre
Que je voudrois parler à ton maître aujourd'hui.

LE BASQUE.

Quelqu'un heurte à la porte, & je croi que c'eſt lui.

BEATRIX.

Ouvre-lui.

LE BASQUE *cherchant la clef.*

Qu'ai-je fait de la clef de la porte ?
La voici.

BEATRIX.

Va donc vîte, il attend.

LE BASQUE.

Et qu'importe ?

BEATRIX.

Préparons le billet que ma maîtreſſe écrit
A Léandre. Il verra que le tour eſt d'eſprit ;
Mais je le vois.

SCENE VIII.

LEANDRE, BEATRIX, LE BASQUE.

LEANDRE.

HE bien, ne puis-je voir Climéne ?

BEATRIX.

Si vous vous en flattez, votre eſpérance eſt vaine,
Et ſi vous m'en croyez, retournez ſur vos pas.

LEANDRE.

Pourquoi ?

BEATRIX.

Notre bourru ne l'abandonne pas ;
Et depuis que tantôt avec vous il l'a vûe,
A l'obſéder ainſi ſon ame eſt réſolue.
Ce maudit Beauceron, pour la mieux tourmenter,
A fait mille ſermens de ne la plus quitter,
Il dit qu'on fait ici des tours de paſſe-paſſe,
Qu'il veut être témoin de tout ce qui ſe paſſe,
Qu'il prétend y mettre ordre, & qu'il veut empêcher
Que pas un ſoupirant ne la puiſſe approcher ;
Il vient de s'enfermer dans ſa chambre avec elle.

LEANDRE.

Ah, que pour mon amour la fortune eſt cruelle !
Quoi donc m'étant flatté du plaiſir de la voir,
Il faut perdre à la fois ſa vûe & mon eſpoir ;
Voir qu'à de ſi beaux nœuds on faſſe violence ?
Ah ! Béatrix, ce coup accable ma conſtance.

BEATRIX *lui donnant un billet.*

Avecque ce billet prenez un peu d'eſpoir,
Et jugez ſi Climéne a deſſein de vous voir,

Et ſi ſon cœur pour vous de tendreſſe eſt capable.

LEANDRE *après avoir lû...*

Je n'en ſaurois douter, le tour eſt admirable :
Que ne te dois-je point, je n'y manquerai pas.
Béatrix, dis-lui bien que je vais de ce pas,
En ſuivant cet avis, éloigner le fantaſque ;
Mais il me faut ici quelqu'un.

BEATRIX.

Prenez le Baſque.

LEANDRE.

Et s'il s'en aperçoit, & demande pourquoi
Il eſt dehors ?

BEATRIX.

Allez, je prends cela ſur moi,
Je l'excuſerai bien, c'eſt à quoi je m'engage.

LEANDRE.

Il faut faire pour nous un autre perſonnage,
Baſque.

BEATRIX.

Et jouer encor un tour auſſi ſubtil.

LE BASQUE.

Hé bien me voilà prêt : mais dequoi s'agit-il ?

LEANDRE.

Je t'inſtruirai de tout, j'engage ma parole
Qu'auprès du Beauſeron il jouera bien ſon rôle,
Et qu'il va donner à courre comme il faut.
Adieu, je ſors.

BEATRIX.

Et moi, je remonte là-haut.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BEAUCERON.

H. Suiſſe, Béatrix, eh, Champagne, la Brie.
La peſte ſoit des lots & de la loterie !
Quelle confuſion !

SCENE II.

LE BEAUCERON, BEATRIX.

BEATRIX.

Monſieur que voulez-vous ?

LE BEAUCERON.

De grace, dites-moi d'où viennent tous ces foux,
Dont auprès de Martin, la chambre eſt toute pleine ?

BEATRIX.

A donner leur argent ils ont aſſez de peine.

LE BEAUCERON.

Quoi, notre nouveau Suiſſe au lieu de s'aguérir,
Les laiſſe entrer ?

BEATRIX.

Le Suiſſe eſt allé voir mourir

Sa femme qui, dit-on, eſt prête à rendre l'ame.

LE BEAUCERON.

Elle prend bien ſon temps, pour mourir cette femme.
Que diable n'attend-elle au moins encore un jour,
Qui prend garde à la porte?

BEATRIX.

Attendant ſon retour,
Champagne...

LE BEAUCERON.

Ce maraud laiſſe entrer tout le monde.

BEATRIX.

Il eſt conſtant, Monſieur, il faut que je l'en gronde;
Et j'y vais de ce pas.

SCENE III.

LE BEAUCERON ſeul.

C'Eſt fort bien fait à toi.
Quel ſabat! Quel fracas! Ah, je ſuis hors de moi;
Ce déſordre eſt enfin tout ce que j'appréhende.

SCENE IV.

LE BEAUCERON, CHAMPAGNE;

CHAMPAGNE.

Avec empreſſement un homme vous demande.

LE BEAUCERON.

Que veut-il ?

CHAMPAGNE.

Je ne ſai.

LE BEAUCERON.

Mais, comment eſt-il fait?

CHAMPAGNE.

C'eſt un homme qui porte un fort petit colet,
Avec un habit noir ; enfin, c'eſt ce me ſemble,
Quelque façon d'abbé, du moins il leur reſſemble.

LE BEAUCERON.

Qu'il entre.

SCENE V.

LE BEAUCERON ſeul.

C'Eſt quelque abbé de bibus.
Ah! Que ce nom d'abbé fait à Paris d'abus!
Mille abbés du faux coin en dérobent le titre,
Qui ne ſauroient tenir qu'au moulin leur chapitre;
Et comme c'eſt un vol qui n'eſt point corrigé,
On voit multiplier ces friquets du clergé.
C'eſt une qualité qu'un chacun s'adminiſtre,
Monſieur l'abbé, dit-on, il n'eſt pas juſqu'au cuiſtre

Qui pour être honoré n'en uſurpe le nom.
On en trouve par tout trente faux pour un bon,
Qui vont en beaux eſprits débiter leur ſcience.
On a mis au billon les faux nobles en France,
Ah! ſi l'on y mettoit, pour faire tout égal,
Tous ces uſurpateurs du titre abbatial,
Le ſort des vrais abbés égaleroit le nôtre,
Et cet avis, enfin, vaudroit, je croi, bien l'autre.
Il vient, je m'en doutois, & c'eſt un cuiſtre auſſi;
Que me veut-il?

SCENE VI.

LE BEAUCERON, LE BASQUE vétu en abbé.

LE BASQUE (*à part.*)

Jouons bien notre rôle ici,
(*Lui faiſant de grandes révérences.*)
Monſieur, puiſqu'un hazard me donne la licence
De vous pouvoir ici faire la révérence....

LE BEAUCERON.

Monſieur, ſans compliment, votre civilité....

LE BASQUE *lui faiſant la révérence.*

Je ſai ce que je dois à votre qualité....

LE BEAUCERON.

Tréve de révérence, il ſuffit d'une couple.
Monſieur, en quatre mots, j'ai le jaret peu ſouple,
Finiſſons.

LE BASQUE *continuant.*

Je dois trop....

LE BEAUCERON.

Vous l'avez déja dit,
Si vous me les devez, je vous en fais crédit;
Que voulez-vous de moi ? Que le ciel vous confonde,
Si vous ne répondez.

LE BASQUE.

S'il faut que je réponde,
Je vous dirai, Monsieur, que je suis Beauceron.

LE BEAUCERON.

Que m'importe ?

LE BASQUE.

Et cousin de votre vigneron.

LE BEAUCERON.

Et que me fait cela ?

LE BASQUE.

J'ai même l'avantage,
D'être l'un des neveux du curé du village;
J'ai su depuis huit jours que vous étiez ici.

LE BEAUCERON.

D'accord.

LE BASQUE.

J'en suis fort aise.

LE BEAUCERON.

Et moi fort aise aussi.

LE BASQUE.

Que vous vous portez bien !

LE BEAUCERON.

Qui vous dit le contraire ?

LE BASQUE.

Vous vous mariez donc ?

LE BEAUCERON.

Cela se pourra faire.

LE BASQUE.

Et votre épouse est jeune & belle,

LE BEAUCERON.

L'on le croit.

LE BASQUE.

Je m'appelle la Roche.

LE BEAUCERON.

Hé bien la Roche, ſoit.

LE BASQUE.

Pour goûter ſous l'hymen les plaiſirs de la vie,
Vous irez au pays ?

LE BEAUCERON.

Oüi, s'il m'en prend envie.

LE BASQUE.

Vous demeurez céans ?

LE BEAUCERON.

Toujours, ſi je n'en ſors.

LE BASQUE.

Vous manque-t-on ſouvent ?

LE BEAUCERON.

Tant que je ſuis dehors.

LE BASQUE.

Pour vous rendre mes ſoins mon ardeur eſt ſi forte.

LE BEAUCERON.

Hé, morbleu, voulez-vous finir de quelque ſorte?
Beauceron trop poli, parce que vous ſavez
Faire vingt pieds de veau de deux que vous avez,
Voulez-vous m'inſulter ? Et venir par bravades,
Me payer le reſpect qu'on me doit en gambades.

LE BASQUE.

Mais, Monſieur....

LE BEAUCERON.

Mais voilà la porte, & me voici,
Choiſiſſez de conclure, ou de ſortir d'ici,
Toutes vos queſtions laſſent ma patience.

LE BASQUE.

Hé bien, je vais, Monſieur, conclure en diligence.

Et

Et rendre mon discours plus clair de sur cela,
Qu'un syllogisme n'est, fût-il en barbara.

LE BEAUCERON.

O le fâcheux pédant! Dépêchez, je vous prie.

LE BASQUE.

Chez Oronte on tira dès hier la lotérie;
J'étois près d'une table où l'on distribuoit
La boëte & les billets, de qui les demandoit:
Chacun voulant les siens, plusieurs s'en approchérent;
Et la firent pencher, quelques boëtes tomberent,
J'en pris une, & voulus voir sa souscription:
In capite libri, j'aperçus votre nom.
Je la serrai, de peur qu'elle ne fût perdue;
Et dès hier, sans la nuit, je vous l'aurois rendue:
Trop content de pouvoir, quand je le croi le moins,
Vous rendre ce service, & vous prouver mes soins.

LE BEAUCERON *prenant sa boëte.*

Que ne vous dois-je point, dedans cette mêlée,
Sans vous ma boëte étoit ou perdue ou volée:
Que je vous sais bon gré de n'être point larron.
Ah! je vous reconnois ici pour Beauceron,
Et je vous qualifie à ces marques insignes,
Cousin du directeur général de mes vignes:
Mais puisqu'enfin pour moi vous avez pris ce soin,
De ce qu'il en sera vous serez le témoin.

LE BASQUE.

Monsieur il me suffit....

LE BEAUCERON.

Ah! Monsieur de la Roche,
Demeurez.

LE BASQUE.

J'obéis.

LE BEAUCERON *tirant des ciseaux, & ouvrant la boëte & ses billets.*

J'ai des ciseaux en poche,
Voyons dans ce premier.

LE BASQUE.

S'il pouvoit être noir.

LE BEAUCERON.

Ah! Parbleu, je commence...

LE BASQUE.

Hé bien.

LE BEAUCERON.

A ne rien voir.
Deux & trois tous pareils, alors qu'on se propose
De gagner. Ah! Ma foi.

LE BASQUE.

Quoi?

LE BEAUCERON.

Je vois quelque chose,
C'est du noir, oui, c'en est: *Numero vingt, & fin.*

LE BASQUE.

Si c'étoit le gros lot?

LE BEAUCERON.

Voyons, *trois cens louis.*
Morbleu, trois cens louis, n'ai-je point la berlue?
Lisons *trois cens louis*, non, j'ai fort bonne vûe.
Ah! Monsieur de la Roche, honneur des Beaucerons,
Vigneron plus heureux que tous les vignerons,
D'avoir pour son cousin un homme si fidéle,
Si rempli d'équité, de bonne-foi, de zéle,
Civil, officieux, & désintéressé.
Ah! Pourquoi dès tantôt ne vous ai-je embrassé?
Mais je prétens enfin réparer cette faute.

LE BASQUE *se retirant.*

Ah! Vous mentirez, Monsieur, plus d'une côte.

LE BEAUCERON *regardant son bon billet.*

Et vous, témoin muet de tant de probité,
Digne certificat de son intégrité.

LE BASQUE.

Si vous me soupçonniez, ceci vous désabuse.

LE BEAUCERON.

Eh! Monsieur, mille fois je vous demande excuse;
Oublions le passé, je vous tiens à présent
Pour un homme d'honneur, & sur tout bien-faisant.

LE BASQUE.

Comme je n'aspirois qu'à vous rendre service,
J'excuse le transport qui m'a fait injustice;
Et vous honore trop pour en dire un seul mot.
Si vous voulez tantôt vous aurez votre lot:
On les doit délivrer, & même l'heure approche;
Je prens congé de vous

LE BEAUCERON.

Ah! Monsieur de la Roche,
Je suis reconnoissant, & vous me faites tort
De me quitter ainsi, le présent n'est pas fort;
Mais daignez accepter ces vingt louis.

LE BASQUE.

De grace;
Croyez....

LE BEAUCERON.

Dans votre cœur je sai ce qui se passe.

LE BASQUE.

L'intérêt....

LE BEAUCERON *lui donnant une bourse.*

Je le sai, mais enfin je prétens.

LE BASQUE *la prenant.*

C'est pour vous obliger, Monsieur, que je les prens.

LE BEAUCERON *l'embrassant.*
Adieu, venez me voir quelquefois.

LE BASQUE.
(*à part.*) Je l'espere,
Il en tient.

LE BEAUCERON *se tournant.*
Serviteur.

SCENE VII.

LE BEAUCERON seul.

NOn, je ne puis m'en taire;
Je ne saurois assez admirer mon bonheur,
Ce que c'est que d'avoir affaire aux gens d'honneur!
Un ami fait tirer chez lui sa loterie,
Pour avoir ses billets le peuple presse & crie,
Ma boëte tombe à bas, un inconnu présent,
Sans savoir à qui c'est, la ramasse, la prend,
Voit mon nom, le connoît, la rapporte lui-même.
J'ouvre trois billets blancs, & vois au quatriéme,
Numero vingt & six, c'est être bienheureux.
Je m'en vais recevoir cet argent; mais je veux
En sortant que le Suisse en ait seul connoissance,
Qu'on me croye céans, de peur qu'en mon absence,
Si quelqu'un le savoit, on ne trouvât moyen,
D'introduire quelqu'un sans que j'en sûsse rien,
Allons voir si le Suisse est de retour, son zéle....
Mais Climéne paroît, que diable cherche-t-elle?

SCENE VIII.

LE BEAUCERON, CLIMENE.

LE BEAUCERON.

Est-ce pour un galant, que l'amour en argus,
Vous poste en sentinelle, ou vous met à l'affus
Venez-vous voir, quittant votre chambre si vîte,
Si vous ne pourrez point trouver un liévre au gîte,
Ou si quelque portrait d'un métail peu commun,
Sur le ventre du Suisse a fait passer quelqu'un,
Qui puisse avecque vous lier un tête à tête?
Oui, car je doute enfin, vous connoissant peu bête,
Voyant vos yeux si gais, si brillans & si beaux,
Que vous vouliez tirer votre poudre aux moineaux.
Ce mouchoir bas & fait d'une dantelle claire,
Ce sein plus découvert qu'il n'est à l'ordinaire,
Ce bras qu'un gant trop court laisse voir à demi,
Ce pied sur les talons trop hauts, mal affermi,
Ces petits moucherons mis en diverse place,
Dont vous savez si bien parqueter votre face,
Ces brocards bigards, & leur diversité,
Ce tourne-broche d'or qui vous pend au côté;
Ce fatras de rubans chargés de nompareilles,
Ces contre-poids brillans pendus à vos oreilles,
Cette coëffure en l'air, ce tas de cheveux blonds,
Dont les coins empoulés sont lardés de poinçons,
Et vos façons de plus en tout si peu communes,
Font voir que tout cela n'est pas mis pour des prunes.

CLIMENE.

Ne voulez-vous songer qu'à me persécuter?
Et n'être ingénieux que pour me tourmenter?

La plus rare beauté vous paroît la seconde,
Il faut être à la mode, ou renoncer au monde,
Outre que je ne voi dans mon ajustement,
Rien que de fort modeste, à parler franchement
Tout vous choque, & sur tout vous voulez me contraindre.

LE BEAUCERON

Il est vrai, j'ai grand tort, cousine, de me plaindre.
Je devois sans troubler tantôt votre entretien,
Avec ces deux messieurs, passer sans dire rien,
Je devois avec eux pour flatter votre attente,
Laisser agoniser votre pudeur mourante,
Et voir d'un œil tranquille, & plus commode enfin,
Un reste de vertu qui tiroit à la fin.
Je crois que sur ce pied j'aurois l'heur de vous plaire,
Mais on en diroit trop, si je pouvois m'en taire,
Je suis sur ce sujet difficile à ferrer,
Et ne fais pas façon de vous le déclarer.

CLIMENE.

Des discours si piquans ont un peu trop de suite;
Mais sur quoi pouvez-vous censurer ma conduite?
Ai-je dans mes habits rien qu'on puisse blâmer?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Rien dans mes discours qui vous doivent alarmer?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Rien dans l'entretien contre la bien-séance?

LE BEAUCERON.

Non.

CLIMENE.

Sur quoi fondez-vous donc tant de défiance?

LE BEAUCERON.

Voyez-vous, les habits, les discours, l'entretien,
Cela, c'est quelque chose, & si cela n'est rien,

C'eſt votre cœur qui donne entrée à la fleurette ;
C'eſt entre cuir & chair que vous êtes coquette,
Et je voudrois enfin, pour voir mes feux contens,
Avec moins du dehors, avoir plus du dedans.

CLIMENE.

Je vous entens toujours plaindre de quelque choſe.

LE BEAUCERON.

Je trouve auprès de vous toujours quelqu'un qui cauſe.

CLIMENE.

Puis-je être auprès des gens, & ne leur dire mot ?

LE BEAUCERON.

Et puis-je l'endurer ſans paſſer pour un ſot ?

CLIMENE.

La civilité veut. . .

LE BEAUCERON.

Afin que ſans ſurpriſe
L'amour de notre hymen faſſe un hymen de miſe,
Qui n'ait pour compagnon jamais le repentir,
De mes infirmités je veux vous avertir :
Et vous pourrez compter là-deſſus, je vous aime,
Trop & trop peu, deux mots expliquent cet emblême.
Trop pour ne pas vouloir devenir votre époux,
Trop peu pour ne vouloir que la moitié de vous ;
Et ſouffrir, me donnant lors que je vous achete,
Qu'une moitié ſe donne, & que l'autre ſe prête ;
Cette première régle eſt ſans exception,
Je tiens un peu beaucoup à mon opinion ;
Je ne me contrains guere, & même je m'en pique.
Je ſuis ſouvent chagrin, & quelquefois critique :
Je ſuis vieux, ombrageux, d'aſſez méchante humeur ;
Si je ne ſuis pas beau, je ne fais point de peur :
Mais naturellement j'ai de la défiance,
Beaucoup de jalouſie, & peu de complaiſance ;

Enfin mon plus beau trait c'eſt quinze mille francs,
Que je mange ou je bois, s'il me plaît tous les ans.
Cependant je prétens, ſi l'hymen en décide,
Etre de votre cœur ſeul pilote & ſeul guide :
Que dans votre entretien, autre que moi n'ait part,
Rendre votre air coquet un peu plus campagnard;
Et qu'en faveur des ſoins que j'ai pris à vous plaire,
Votre amour vagabond devienne ſédentaire.
Je veux vous tenir lieu de galant, de mari;
D'Adonis, de Phœbus, de cher, de favori;
Que ce cœur ſoit à nous, & jamais ne permette
Que quelqu'autre Apollon conduiſe ma brouette.
En peu de mots voilà matiére à décider.
Vous verrez ſi cela vous peut accommoder,
Et me direz tantôt quelle eſt votre penſée.

CLIMENE.

Sans attendre...

LE BEAUCERON.

Et cela n'eſt pas choſe preſſée :
Je n'ai pas le loiſir.

CLIMENE.

Mais...

LE BEAUCERON *la faiſant rentrer.*

Mais c'en eſt aſſez,
Vous me direz tantôt ce que vous en penſez.

SCENE IX.

LE BEAUCERON ſeul.

ME voilà délivré, courons en diligence
Recevoir cet argent, mais cachons notre abſence,
Je vais donner mon ordre au Suiſſe ſur ce point.
Le voici.

SCENE X.

SCENE X.

LE BEAUCERON, LE BASQUE vêtu en Suisse.

LE BASQUE *dans l'entrée.*

CHyl tir toy party qui lentry point,
Toy ly veut voir Montam chi lestre point un peste,

LE BEAUCERON

Qu'est-ce Canton de Berne ?

LE BASQUE.

Il my rompre mon tête,
Un Gascon pour lentser jil jeter son chapiau,
D'un coup de mon libarte au miran di russiau.

LE BEAUCERON.

Vous avez fort bien fait... Mais, Suisse, votre femme,
A ce que l'on m'a dit est prête à rendre l'ame.

LE BASQUE.

O point chi ly reviendre un Monser Médeçain.

LE BEAUCERON.

Le répi n'est pas grand, son sens froid me fait rire,
Ce n'est rien, un monsieur médecin vient de dire,
Que ce n'est que demain que sa femme mourra,
Et vous n'en êtes pas plus ému que cela ?

LE BASQUE.

O ly connestre pien Mediçain.

LE BEAUCERON.

Une affaire
M'oblige de sortir, il sera nécessaire,
Si quelqu'un me demande, après m'avoir cherché,
De dire que je suis dans ma chambre empêché,

Même à ceux du logis, à moins que de me ſuivre.

LE BASQUE.

Chil tir quil tormi vou pien fort & quil eſtre yvre.

LE BEAUCERON.

J'aimerois mieux encor que l'on me crût dehors,
Qu'yvre dans le logis, je crains bien ſi je ſors,
Que ce Suiſſe ingénu ne gâte le myſtére;
Je ſuis un peu preſſé, voici ce qu'il faut faire.
Je veux, quoi que dehors, qu'on me croye céans.
Comme la loterie attire bien des gens,
Pour donner leur argent, il faut à tous leur dire
Que l'on n'en reçoit plus, que demain on la tire;
Et pour les empêcher de vous perſécuter,
Il faut ne point répondre & les laiſſer heurter.

LE BASQUE.

Oui, Monſer.

LE BEAUCERON.

Et ſur tout ne point ouvrir la porte
Juſques à mon retour à perſonne; il m'importe
Qu'on ſoit exact.

LE BASQUE.

Sur ſou party quil lentrera,
Rien point d'aut que mon Maître ou pien moi....

LE BEAUCERON.

Bon cela;
C'eſt aſſez; & je ſors après cette aſſurance.

LE BASQUE *à part.*

Il en tient.

LE BEAUCERON *revenant.*

Mais ſur tout, cachez bien mon abſence
A tous ceux du logis.

LE BASQUE.

O ſou me lafre dit.
(*à part.*)
Qu'il eſt dupe.

LE BEAUCERON *revenant encore.*
Si....

LE BASQUE.
Quoi, Monſer ?

LE BEAUCERON.
J'entens du bruit,
Cela ſuffit, je ſors.

LE BASQUE.
Chi louvre ſou ſty porte.

SCENE XI.

BEATRIX ſeule.

ENfin il eſt dehors, que Belzebut l'emporte !
Sans oublier quiconque en aura du ſouci.
Je ſuis depuis une heure en ſentinelle ici,
Pour voirs'il ſortiroit, combien il a de peine
A ſortir, mais allons en avertir Climene.
Ne vois-je pas Léandre ?

SCENE XII.

LEANDRE, BEATRIX, LE BASQUE.

BEATRIX.
ETiez-vous à l'affus,
Pour être ici ſi-tôt ?

LEANDRE.
Depuis une heure & plus,

J'attendois sur le pas d'une porte voisine,
Qu'il sortît.

LE BASQUE.

L'on n'a point éventé notre mine.
Mais quand reviendra-t-il, dis-moi; te l'a-t-il dit?

BEATRIX.

Quoi qu'il fasse, il ne peut revenir qu'à la nuit,
Oronte loge loin d'ici, quoi qu'il se presse...

LEANDRE.

Tant mieux, je vais donc voir ta charmante maîtresse.

BEATRIX.

Venez.

LEANDRE *à son valet.*

Mais souviens-toi qu'il faut bien achever.

LE BASQUE.

à Béatrix.

Vivez en repos. Toi...

BEATRIX.

Je viens te retrouver.

LE BASQUE.

D'accord, & nous pourrons nous sentant de la fête,
Régler notre entretien de sur leur tête à tête.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE GASCON.

La fin j'ai trouvé moyen d'entrer céans,
La porte eſt à préſent ouverte à tous venans,
Grace au Suiſſe qui dort, & qui ſans doute eſt yvre.
C'eſt un fâcheux maraud dont le ciel me délivre ;
S'il n'étoit endormi j'aurois pû m'en venger,
Ce coquin m'a cent fois penſé faire enrager,
Et dès que je venois me montrer à la porte,
Me la fermoit au nez très-rudement. N'importe ;
Je la lui garde bonne, & devant qu'il ſoit peu,
Nous compterons enſemble & nous verrons beau jeu ;
Je ſai qu'il ne l'a fait que pour me faire niche :
Mais de coups de bâtons le ciel m'a fait peu chiche.
Où ſe ſont donc fourrés tous les gens du logis ?
Mais n'aperçois-je pas monſieur Martin ?

SCENE II.

LE GASCON, MARTIN.

MARTIN.

Quid vis?

LE GASCON.

Que vous parliez François : dites franc, je vous prie,
Quand prétend-t-on céans tirer la loterie?

MARTIN.

Cette affaire demande une uniformité
De candeur, de loisir & de sagacité.
Un auteur très-sensé dit que l'exactitude
Se trouve rarement avec la promptitude.
Le peuple cependant abordant à milliers,
Et la foule causant des débats journaliers,
Du contraste, du bruit, d'autres choses fâcheuses,
Des altercations même contentieuses,
Je souscris aujourd'hui les boëtes de ma main,
Et l'on prétend tirer les billets dès demain.

LE GASCON.

Dieu me damne, j'en suis au comble de la joie;
Pour me mettre en repos je n'ai que cette voie.
Comment? A chaque jour je creve dans ma peau,
J'ai toujours aux talons quelque fâcheux nouveau,
Après moi, sans quartier, sans cesse quelqu'un crie,
Et si l'on ne tiroit bien-tôt la loterie....

MARTIN.

Hé! Qu'importe à ces gens qu'on fasse cet effort?

LE GASCON.

Comment diable, qu'importe? Il importe très-fort.

Les gens que je vous dis qui m'obſédent ſans ceſſe
Sont ſix créanciers miens ; comme chacun d'eux preſſe,
Je me ſuis à la fin réſolu d'aſſigner
Leurs dettes ſur les lots que je m'en vais gagner,
Brûlant d'être payés, jugez s'il leur importe.

MARTIN.

Quoi, vous croyez payer vos dettes de la ſorte ?
Et vos créanciers ſoux au ſuprême degré,
Prennent pour hypotéque un lot mal aſſuré ?
C'eſt vouloir les berner. Depuis quand l'eſpérance,
Pour pouvoir les payer, a-t-elle cours en France ?
Si vous avez deſſein de payer ces meſſieurs,
Croyez-moi, cherchez-leur un autre fonds ailleurs.

LE GASCON.

Vous m'embarraſſez fort ; à votre loterie
Feroit-on, dites-moi, quelque friponnerie ?

MARTIN.

Vous avez tort, Monſieur, d'avoir un tel ſoupçon

LE GASCON.

Veut-on favoriſer quelqu'un des gros lots ?

MARTIN.

Non.

LE GASCON.

Comment donc, tous ces lots que céans on doit faire.
N'eſt-ce pas de l'argent comptant ?

MARTIN.

La choſe eſt claire ?
Mais il faut pour avoir les gros lots de céans,
Les gagner.

LE GASCON.

Cadedis, c'eſt comme je l'entens,
Je prétens du gros lot acquiter quatre dettes,
Et le gagner, s'entend. Quelle mine vous faites

MARTIN.

Je vois, gagnant des lots, que tout ira fort bien ;
Mais qui les payera, ſi vous ne gagnez rien ?

LE GASCON.

Cela ne ſe peut pas. Que diable allez-vous dire ?

MARTIN.

Je croi que vous n'aurez pas grand ſujet d'en rire.

LE GASCON.

Comment, vous le croyez ?

MARTIN.

Oui, je vous en répons.

LE GASCON.

Je ne gagnerai rien ? Hé bien, nous le verrons :
Je vous ai franchement dit toute mon affaire,
Il me faut quatre lots tout au moins pour la faire ;
Si je ne gagne rien, je prétens ... vous verrez,
Ne m'en prendre qu'à vous, & vous m'en répondrez.

SCENE III.

MARTIN ſeul.

A Moi, Monſieur, à moi ? Cet homme n'eſt pas ſage,
A-t-on jamais tenu de ſemblable langage ;
S'il n'a pas quatre lots il s'en va prendre à moi,
Il a perdu l'eſprit. Mais quelqu'un vient, je croi :
De peur que ce ne ſoit quelque fou comme l'autre,
Sortons de cette chambre, & montons dans la nôtre.

SCENE IV.

LE BEAUCERON seul.

OUi, je suis pris pour dupe, & vois la fausseté ;
La boëte est supposée, & le cuistre aposté,
C'est un tour qu'on m'a fait, j'ai reçû chez Oronte
Ma véritable boëte, & j'en ai pour mon compte ;
Et douze billets blancs me coûtent vingt louis,
J'en creve de dépit ; numero vingt & six
Est un enfant bâtard de cette loterie,
Que l'on y désavoue, & que chacun décrie.
Pouvois-je humainement me parer de tels coups.
Ah ! Que Paris abonde en fripons, en filoux ;
En batteurs de pavé, de qui la métairie,
Le revenu, le fonds consiste en industrie,
Et qui n'ont ni rubans, ni plumes, ni oolet,
Qu'aux dépens du tribut qu'ils doivent au gibet.
Ce monsieur de la Roche est un filou, sans doute ;
Mais outre le chagrin de l'argent qui m'en coûte,
De peur d'être berné je n'ose m'en vanter ;
Et ce qui doit encore ici m'inquiéter
Plus que le déplaisir d'une semblable perte,
C'est d'avoir en entrant trouvé la porte ouverte :
Le Suisse de son long sur son lit endormi,
Peut-être que quelqu'un l'a fermée à demi,
En sortant du logis, ou c'est quelque mystére.
Il est nuit, & je veux me cacher & me taire.
Si l'on me croit dehors, j'en puis être éclairci,
Et voir, sans être vû, ce qui se passe ici.
Quelqu'un vient ; écoutons.

SCENE V.

BEATRIX, LE BEAUCERON.

BEATRIX.

Il eſt nuit, l'heure preſſe,
Et je croi qu'il eſt temps d'avertir ma maîtreſſe ;
Et notre Beauceron pourroit bien revenir.
Climéne avec Léandre a pû s'entretenir,
Depuis qu'il eſt dehors ils n'ont bougé d'enſemble.

LE BEAUCERON *à part.*

Quoi, Léandre eſt céans !

BEATRIX.

Quand un hazard aſſemble
Deux amans que l'amour unit en même temps,
Il ſe paſſe, ma foi, des momens bien plaiſans :
On cajole, on badine, on ne ſonge qu'à plaire,
L'œil devient plus brillant qu'il n'eſt à l'ordinaire :
Un certain rouge au teint donne un nouvel éclat,
On a de l'enjouement, le ſang boût, le cœur bat.
On s'entretient un temps, puis on fait quelques pauſes ;
On ſe fait, on ſe dit mille ſortes de choſes :
De mille plaiſans mots on larde l'entretien ;
Et ſans le tête à tête, enfin l'amour n'eſt rien.

LE BEAUCERON *à part.*

La peſte, qu'elle en ſait !

BEATRIX.

Je juge par moi-même,
Du plaiſir que l'on a d'être avec ce qu'on aime ;
Le Baſque & moi voyions tantôt nos feux contens,
Nous avons aſſez bien employé notre temps.

Enfin, à ſa maniére il me contoit ſa peine,
Il étoit mon Léandre & j'étois ſa Climéne;
L'amour dans ce logis étoit pris au colet,
Et je diſois pour lors, tel maître, tel valet;
C'eſt un plaiſant garçon, & pas un n'en approche,
Qu'il a plaiſamment fait le monſieur de la Roche;
Et pour faire ſortir d'ici le Beauceron,
Qu'il a bien contrefait ſon viſage & ſon ton!
Les vingt louis en ſont une aſſez bonne marque.

LE BEAUCERON *bas.*

Ah! Maſque, c'eſt donc vous qui conduiſez la barque.

BEATRIX.

D'abord qu'il a trouvé numero vingt & ſix,
Il a crû bonnement que les trois cens louis
L'attendoient tous comptés, il eſt ſorti ſur l'heure
Comme nous l'eſpérions. Il eſt bon ou je meure;
On lui garde des lots. Par ma foi, ce magot
Mériteroit d'avoir des cornes pour ſon lot.

LE BEAUCERON *à part.*

Avis au lecteur.

BEATRIX.

Mais il doit ſavoir, je penſe,
Que l'on l'a pris pour dupe, & j'en ris par avance,
Ce n'eſt qu'entre ſes dents qu'on le verra peſter,
Il eſt trop glorieux pour s'en venir vanter.
Je voudrois bien avoir le plaiſir de l'entendre.
Mais je ne vois venir Climéne ni Léandre,
Allons les ſéparer; dedans cet entretien
Ils paſſeront la nuit, ſi l'on ne leur dit rien.

SCENE VI.

LE BEAUCERON ſeul.

AH ! Ah ! Chacun ici cajole à tour de rôle.
Léandre eſt ſeul auprés de Climéne, & le drôle
Avec ceux du logis étoit donc du complot,
Pour me faire acheter l'apparence d'un lot ?
Ah, Mégere ! ah, ſerpent ! Oui, cette fine mouche,
De l'honneur de Climéne eſt la pierre de touche,
Et ne ſe défend pas de garder le manteau,
Pourvû que la traîtreſſe ait ſa part au gâteau.
Maudite Béatrix, peſte d'une famille,
Pernicieux brûlot de l'honneur d'une fille,
Eſcueil de ſa pudeur, c'eſt toi qui la ſéduis,
Qui lui donne le jour un avant-goût des nuits.
Pour veiller de ſur eux, je n'avois que le Suiſſe,
Ils ont pour l'enyvrer employé l'artifice,
Et ce pauvre garçon étendu ſur ſon lit,
A ſemblé me vouloir dire qu'on me trahit :
Il ſembloit, exhalant une vineuſe haleine,
S'excuſer de ſa faute, & condamner Climéne ;
Et vouloir en ronflant me dire à mon retour
Que malgré lui Bacchus a fait entrer l'Amour.
Ce monſieur de la Roche eſt valet de Léandre,
Il s'appelle le Baſque, & je le viens d'apprendre,
Je ne le connois point, mais je prétens ravoir...
Quelqu'un vient, écoutons ſans qu'on nous puiſſe voir.

SCENE VII.

LEANDRE, CLIMENE, BEATRIX, LE BEAUCERON.

LEANDRE.

Faut-il nous séparer ? Que cet ordre est séverel

BEATRIX.

J'en demeure d'accord, cela ne vous plaît guere,
Pour quitter ce qu'on aime, il n'est jamais trop tard.
Cependant il est temps de faire bande à part.

LEANDRE.

Je vois bien qu'il me faut éloigner de Climéne,
Mais souffre en la quittant que je flatte ma peine,
Laisse agir mon respect & ma flamme en ce lieu
Jusqu'au dernier moment de ce funeste adieu :
Le mortel déplaisir où cet adieu me plonge,
Me fait envisager mon bonheur comme un songe.
Un demi jour a vû sa naissance & sa fin,
Madame, & cet effet de mon mauvais destin
Me fait appréhender de me voir plus à plaindre,
Qu'un brutal dont l'ardeur s'éforce à vous contraindre,
Et que je percerois plûtôt de mille coups,
Que de souffrir jamais qu'il devint votre époux.

LE BEAUCERON *bas.*

Ah, le fâcheux rival!

CLIMENE.

Cette plainte m'offense,
Et mon amour vous doit tenir lieu d'assurance ;
Ce cousin de nos coups n'a pû se garantir.
Loin de s'en alarmer, il faut s'en divertir,
Flatter, en le jouant, notre ardour mutuelle ;
Lui faire chaque jour quelque piéce nouvelle,

C'eſt un provincial épais, matériel,
Qui, dupe au dernier point, ſe croit ſpirituel.
De tous autres enfin ſon humeur le diſcerne,
Et de pareils lourdauds méritent qu'on les berne.

LE BEAUCERON *bas.*

C'eſt encor trop d'honneur. Où m'étois-je fouré?

BEATRIX.

Si j'y puis quelque choſe, il doit être aſſuré
Que nous le bernerons de la bonne maniére,
Et qu'à m'en divertir je ſerai la premiére.

LE BEAUCERON *bas.*

Je me le tiens pour dit.

LEANDRE.

Et le Baſque, je croi,
Ne négligera pas ſes ſoins non plus que moi:
De ce que nous ferons vous ſerez avertie.

LE BEAUCERON *bas.*

Vous faites pour le coup fort mal votre partie.

CLIMENE

Je connois votre amour, vous connoiſſez le mien,
Il faut que notre adieu borne notre entretien:
C'eſt perdre en vains diſcours les momens qui ſe paſſent,
Séparons-nous, la nuit & mon devoir vous chaſſent.

LEANDRE.

Quand nous reverrons-nous?

CLIMENE.

Demain.

LEANDRE.

Où?

CLIMENE.

Dans ce lieu.

BEATRIX.

Vous le ſaurez du Baſque.

LEANDRE.

Adieu, Madame.

CLIMENE.

Adieu.

SCENE VIII.

LE BEAUCERON, seul.

J'En tiens, ils ont assez agité la matiére,
Je suis pris pour un sot de plus d'une maniére;
Je suis suffisamment éclairci de leurs feux,
Et je serai cocu dès demain si je veux:
Je n'ai qu'à l'épouser, c'est une affaire faite.
Ceci ne va pas mal. Ah, petite coquette!
Vous m'en donnez d'avance, & ce cœur empaumé
Coupe le nœud d'hymen avant qu'il soit formé?
Sans craindre ni prévoir ma juste réprimende,
Vous laissez fourager le pré que je marchande;
Et me croyez d'humeur à vous donner la main,
Quand pour moi votre honneur n'aura que du re-
guain,
Et mon amour pour vous tiendroit encor pied ferme?
Allez, de la vertu vous n'êtes qu'un faux germe,
Vous n'êtes de l'honneur qu'un indigne avorton:
Et vous n'en connoissez tout au plus que le nom.
Leur adresse & leurs soins ont ennyvré le Suisse,
Mais en voulant me nuire, ils m'ont rendu service;
Léandre sans cela n'eût pû se rendre ici,
Et mon cœur de leurs feux n'eût pû s'être éclairci;
C'est dans cette maison le seul qui m'est fidéle,
De l'ingenuité c'est un parfait modéle;
Et pour ce Suisse enfin ma bonté se resout....
Mais quelqu'un vient encor, écoutons jusqu'au
bout.

SCENE IX.

BEATRIX, LE BEAUCERON caché.

BEATRIX.

BAsque?

LE BEAUCERON.

C'eſt Béatrix, elle appelle le Baſque;
Examinons-le avant que de lever le maſque.

SCENE X.

LE BEAUCERON, BEATRIX. LE BASQUE.

LE BASQUE *faiſant des faux pas comme un homme qui a bû, & tenant une lanterne.*

QUe veux-tu?

BEATRIX.

Pour dormir, prens-tu pas bien ton temps?
Notre bourru dans peu doit ſe rendre céans,
Il eſt dans ce moment prêt à rentrer peut-être.

LE BASQUE.

Qu'importe.

LE BEAUCERON.

C'eſt le Suiſſe, oui, lui-même! Ah, le traître!

LE BASQUE.

Par ma foi, finiſſant tantôt notre entretien,
J'ai bû neuf ou dix coups qui m'ont fait bien du bien.

LE

LE BEAUCERON.

Il parle bon François. Ah, ah ! Canton de Berne,
Vous êtes du complot auſſi quand on me berne.

LE BASQUE.

Qu'on vend dans ce quartier d'admirable ſirop !

BEATRIX *jettant ſa lenterne à bas.*

Mais veux-tu me brider le nez de ton falot ?

LE BASQUE.

A traits fréquens & longs j'ai vuidé trois bouteilles,
Qui m'ont, morbleu, qui m'ont fait dormir à merveilles.

BEATRIX.

Et ſi pendant ce temps le couſin fût venu,
Ou qu'il fût même entré ſans que tu l'euſſes vû,
C'eſt une occaſion qui pourroit s'être offerte,
Et quelqu'un auroit pû laiſſer la porte ouverte.

LE BASQUE.

Oui-dà, comme tu dis, cela ſe pouvoit bien.
Ta raiſon eſt fort bonne, & même... Il n'en eſt rien.
Laiſſons-là le paſſé, dis-moi donc...

BEATRIX.

Qu'eſt-ce ?

LE BASQUE.

Ecoute.

BEATRIX.

Te voilà beau garçon.

LE BASQUE.

N'eſt-il pas vrai?

BEATRIX.

Sans doute.

LE BEAUCERON.

Que le coquin eſt ſou !

LE BASQUE.

Faut-il encor long-temps
Faire ſoir & matin ſentinelle céans ?

BEATRIX

Cela pourra ceſſer, ſi le ciel nous exauce.

LE BASQUE.

Ah! Le vilain monſieur, que ce monſieur de Beauce
Je me tromperois fort, s'il n'étoit pas cornard.

LE BEAUCERON *bas.*

Vous en aurez menti, Suiſſe de Vaugirard.

BEATRIX.

C'eſt aſſez raiſonner, ne bois de la ſoirée,
Et tâche à ratraper ta raiſon égarée.
Si le Beauceron vient, ne lui dis que deux mots,
Il vaut mieux en moins dire & parler à propos;
Juſques à ſon retour prens bien garde à la porte.
Adieu.

LE BASQUE.

Quoi, tu voudrois me quitter de la ſorte?

BEATRIX.

Tes diſcours à préſent n'auront jamais de fin.

LE BASQUE.

Encore un petit mot.

BEATRIX.

Ah! Que tu ſens le vin!

LE BASQUE.

Que j'aime à t'embraſſer.

BEATRIX.

Que je hais un yvrogne.

LE BASQUE *la voulant embraſſer.*

Béatrix.

BEATRIX *ſe retirant, rentre*

Laiſſe-moi.

LE BASQUE *tombe.*

Peſte de la carogne!
A l'entendre, on croiroit, ma foi, que je ſuis ſou;
Je l'aimerois encor, je ſerois un grand fou!
Tu me quittes, je vais te rendre la pareille,

Et ne veux désormais aimer que ma bouteille,
Mais en nous retirant, gardons de nous heurter.

SCENE XI.

LE BEAUCERON seul.

TOus sont d'intelligence, & je n'en puis douter,
A trafiquer d'amour chacun ici s'exerce,
Par de differens soins on fait même commerce,
J'allois en l'épousant me coëffer comme il faut,
Et mon honneur, je pense, alloit faire un beau saut:
Et vous, Suisse à deux mains, moulé de plus d'un masque,
Vous êtes un fripon, monsieur l'abbé le Basque:
Qui diable eût jamais pû, le voyant si naïf,
Douter que ce maraud, fût un Suisse effectif:
Ou croire que Climéne auroit eu l'artifice
D'introduire un valet de son galant pour Suisse?
Et moi, qui m'y fiois, j'étois en bonne main.
Ah! Je vais... Non, mettons la partie à demain:
Il est tard, je prétens en évitant sa vûe,
Laisser jusqu'à ce temps rasseoir ma bille émûe:
Et pour passer en paix le reste de la nuit,
Je vais me retirer dans ma chambre sans bruit.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BEATRIX, LE BASQUE.

BEATRIX.

QUoi, tu voudrois encor ſoutenir le contraire ?
L'effronterie eſt grande, & je ne puis m'en taire.

LE BASQUE.

Oui, je te le ſoutiens, il a couché dehors,
Il n'eſt point revenu, j'en répons corps pour corps.

BEATRIX.

Quoi, notre Beauceron eſt dehors ?

LE BASQUE.

Oui, lui-même.

BEATRIX.

Il n'eſt point rentré ?

LE BASQUE.

Non.

BEATRIX.

L'imprudence eſt extrême.

LE BASQUE.

Je gage contre toi que depuis hier au ſoir ..

BEATRIX.

L'obſtiné ! Je te dis que je le viens de voir ?
Qu'il eſt dans le jardin tout ſeul qui ſe proméne,
Et qu'il m'a demandé ce que faiſoit Climéne ?

LE BASQUE.

Aujourd'hui ?

BEATRIX.

Oui, depuis un quart-d'heure de temps;

LE BASQUE.

Tu l'as vû si tu veux ; mais il n'eſt pas céans.
Car ici, depuis hier, il n'eſt entré perſonne.
Quoi que cette raiſon peut ſeule être fort bonne ;
J'ajoûte, pour parler cathégoriquement,
Que je n'ai pas quitté la porte d'un moment,
Que j'en ai toujours eu la clef dedans ma poche,
Qu'on ne peut juſtement m'en faire de reproche ;
Que ce fou que tu viens, dis-tu, de rencontrer,
Ne s'eſt pas ſeulement préſenté pour entrer,
Que tu m'en fais ici des plaintes inutiles,
Et que s'il eſt entré, c'eſt pardeſſus les thuilles.
Tu peux dire à preſent tout ce que tu voudras.

BEATRIX.

(Le menant par le bras devers le Jardin.)

Toujours même chanſon ? Ma foi, tu le verras,
Ce n'eſt que par tes yeux que je veux te confondre:
Le voici, qu'en dis-tu ?

SCENE II.

LE BEAUCERON, BEATRIX, LE BASQUE.

LE BASQUE *le voyant.*

JE n'ai rien à répondre ;
Je vois qu'il eſt entré, mais je ne ſai par où,
Sans doute ce ſera pendant que j'étois ſou.

LE BEAUCERON.

Allez voir ſi Climéne à préſent eſt viſible ;
Et lui dites, en cas qu'elle ſoit acceſſible,
Que je veux lui parler, & voudrois bien ſavoir,
S'il faut que je l'attende, ou ſi je l'irai voir.
(à Baſque qui y veut aller.)
Je parle à Béatrix, laiſſez-la faire, Suiſſe.

SCENE III.

LE BEAUCERON, LE BASQUE.

LE BASQUE.

CHi ly veut moi tout jour rendre à vou bon ſervice.

LE BEAUCERON.

Ah, je m'en doute bien. Ah, l'effronté coquin !

LE BASQUE.

Chil tir quen tiri point ſty lotry que timain.
Tout que vous ly tir moi je lafre fait tout comme.

LE BEAUCERON.

Vous êtes, je le ſais, un fort joli jeune homme.

LE BASQUE.

Lentry point dy, Monſer, mon foi, dans ſty maiſon,
Chil ſervir pien mon maître.

LE BEAUCERON.

Oui, vous avez raiſon,
Fort-bien, fût-il jamais une telle inſolence ?

LE BASQUE.

Chil ſervir tout jour vou di même.

LE BEAUCERON.

Je le penſe,

Il n'eſt pas mal-aiſé, je vous croi, ſans prier.

LE BASQUE.

Chy ly fait moy....

LE BEAUCERON.

Morbleu, c'en eſt trop endurer,
S'il ne ſe taît....

LE BASQUE.

Chil feut fair moy vou ſouvenance.

LE BEAUCERON *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, de tant de babil voilà la récompenſe.
(*à part.*)
C'eſt ſur mes vingt louis toujours en rabattant.

LE BASQUE.

O Monſer.

LE BEAUCERON.

Qu'on ſe taiſé, ou j'en redonne autant
Mais je vois avancer Béatrix & Climéne.

SCENE IV.

LE BEAUCERON, CLIMENE, LE BASQUE, BEATRIX.

LE BEAUCERON.

JE ne prétendois pas vous donner tant de peine :
Mais puiſque vous voilà, donnez-nous deux fauteüils.
(*au Suiſſe.*) (*à Béatrix.*)
Montrez-nous les talons, Et vous, laiſſez-nous ſeuls.

SCENE V.

LE BEAUCERON, CLIMENE.

LE BEAUCERON.

Approchez-vous, Climéne, & prenez votre place,
Je prétens vous parler, & vous voir face à face:
De ce que je dirai tâchez à profiter.

CLIMENE.

Parlez, vous me voyez prête à vous écouter.

LE BEAUCERON.

Je ne sai si mon air, mon humeur ou ma mine
Vous forcent à vouloir n'être que ma cousine;
Ou si nature enfin ne m'a pas honoré
De prendre pour me faire un moule à votre gré.
Si trop laid à vos yeux, ou trop vieux, quoi que riche,
De tendresse pour nous votre cœur est né chiche,
Ni même si j'en dois être bien-aise ou non.

CLIMENE.

Vous savez ...

LE BEAUCERON.

Taupe à tout, mais vous trouverez bon,
Sans m'échauffer le sang, que plus franc que les autres,
Après mes vérités je vous dise les vôtres;
Et que dans ce discours me servant de ce droit,
Nous nous voyions tous deux par notre bel endroit,
Etant votre cousin, & presque à vous je pense,
Pouvoir faire avec vous entiére confidence,
Et puis qu'enfin je puis ne vous déguiser rien;
Vous êtes une gueuse, & vous le savez bien.

Quoi

Quoi que dedans mon lit je veuille vous admettre,
Vous n'avez pas vaillant l'habit qu'on vous voit mettre,
Et vous êtes enfin, malgré votre air coquet,
Auſſi pauvre en bon ſens, comme riche en caquet.
Votre pere eut du bien, mais enfin votre mere
Pour payer ſes galans ne ſe l'épargna guere;
Car vous n'ignorez pas qu'elle écoutoit un peu,
Et que ſur ce chapitre elle a joué beau jeu;
Que cent fois ſur ce point il eut bruit avec elle,
Qu'avant que de mourir il en avoit dans l'aîle,
Et que ce cher couſin plein d'un juſte ſoupçon,
Doutoit que vous fuſſiez même de ſa façon.
Que pluſieurs ſoutenoient, & donnoient même preuve,
Qu'encore qu'il fût mort elle n'étoit pas veuve:
Que l'amour ſeul avoit l'un & l'autre enrôlé,
Et que jamais l'hymen ne s'en étoit mêlé.
Je pourrois croire enfin qu'un cœur pour nous de glace,
A l'exemple d'autrui pourroit chaſſer de race:
Ou craindre avec raiſon que l'on ne le ſurpût.
Ce ſcrupule pourroit m'embarraſſer l'eſprit,
Cependant ébloui d'une lumiére fauſſe,
Mon cœur pour ſe donner vient du fonds de la Beauce;
J'abandonne pour vous, ſans me faire prier,
Le ſoin de mes dindons, & de mon colombier:
Pour me donner à vous, je renonce à l'hommage,
Qu'un payſan naïf me rend dans mon village;
Le déſir de vous voir, ſacrifie à l'amour,
Mes vaches, mes moutons, toute ma baſſe-cour,
Chéri dans le pays, reſpecté comme un prince,
Et plus noble dix fois qu'aucun de la province,
Riche, propre, galant, bien fait, adroit à tout,
A me voir votre époux ma bonté ſe réſout;

En vain pour l'empêcher quelqu'un veut s'entremettre,
Rien ne peut m'ébranler, & ma flamme vient mettre,
D'un noble Beauceron le cœur à vos genoux,
C'étoit beaucoup pour moi, ce n'étoit rien pour vous.
Vous savez bien de plus, notre chere cousine,
Que depuis quatre mois la noblesse voisine
M'a mille fois parlé d'une rare beauté,
Au diable l'un que j'ai seulement écouté.
Ce n'étoit rien encor. Je savois par avance
Qu'à toute heure aux galants vous donniez audience;
Qu'avec eux vous étiez toujours je ne sais où
Que tantôt à Boulogne, & tantôt à saint Cloud;
Ou pour courir ailleurs vous étiez prête & prompte,
Que vous en receviez des présens à bon compte,
Qu'un certain chevalier vous fit long-temps la cour,
Qu'il vous rendoit visite au moins trois fois par jour;
Qu'après vous aviez fait une nouvelle intrigue,
Avec un financier moins puissant que prodigue,
A force de louis dans votre cœur placé,
Qui depuis....Mais enfin laissons-là le passé;
C'étoient d'honnêtes gens, ils étoient pleins de flamme,
Le financier est mort, Dieu veuille avoir son ame.
Quoi que tant de raisons dûssent me rebuter,
Je me flattois toujours de vous décoqueter,
De rendre votre humeur à mon humeur conforme,
D'introduire chez vous doucement la réforme,
Pour en venir à bout je n'ai rien négligé.
En argus près de vous je me suis érigé,
Pour vous plaire, & pouvoir vous détacher du reste,
J'ai fait de la dépense & je me suis fait leste.

J'ai voulu vous donner un époux ſans défaut,
Acheter votre cœur dix fois plus qu'il ne vaut,
Vous rendre de mes ſoins le témoin oculaire.
Voilà ce que j'ai fait, en voici le ſalaire;
Eſpérant ſous l'hymen vous aimer but à but,
Vous m'avez prétendu donner un ſubſtitut:
Mitonner un galant, qui rendît par ſa ligue,
Notre hymen compatible avec un peu d'intrigue,
Et dont l'ardeur enfin ſecondant vos déſirs,
Pût doubler votre époux ainſi que vos plaiſirs.
Ma préſence troublant votre galanterie,
Vous avez de concert fait une loterie.
Afin que votre cœur pour l'amant adouci,
Pût avoir un prétexte à l'introduire ici.
Puis pouſſant contre moi plus avant l'artifice,
D'un Baſque ſon valet, vous avez fait un Suiſſe;
Vos piéges dans leſquels je ſuis preſque tombé,
L'ont mis de Baſque en Suiſſe, & de Suiſſe en abbé;
Et vous, enfin avez, employant toutes choſes,
Comme les dieux défunts fait des métamorphoſes.
Par ce cuiſtre apoſté, me prenant pour un ſot,
Vous m'avez fait courir après l'ombre d'un lot,
Cependant que tous deux ayans l'amour pour guide,
Riez de ma ſottiſe & preniez le ſolide:
Vous m'avez de concert avec cet impoſteur,
Eſcroqué vingt louis qui me tiennent au cœur:
Par un fourbe qui n'a que vos feux pour reſſource,
Vous avez fait porter cette botte à ma bourſe,
Et m'avez fait enfin, ſans même balancer,
Payer le violon qui vous faiſoit danſer.
A-t'on jamais parlé de trahiſons ſi noires?
Parlez, & dites moi ſi j'ai de bons mémoires,
Et ſi je puis de vous m'être informé ſans fruit.

CLIMENE.

Je ne ſais qui vous peut avoir ſi bien inſtruit:
Mais vous deviez enfin donner moins de créance
Aux bruits que contre moi ſéme la médiſance;

Et faire en ma faveur ce que j'ai fait pour vous,
Sur tout ſi vous ſongez à vous voir mon époux :
Quand de vos ennemis la langue médiſante,
M'a dit que vous étiez le fils d'une ſervante,
Que votre pere avoit depuis plus de quinze ans
Que vous en aviez dix pour le moins dans le temps,
Qu'avec elle il voulut contracter mariage,
Je ne vous en ai pas mépriſé davantage.
De ces traits, quoique vrais, je vous défendois bien,
Et je diſois partout que je n'en croyois rien,
Je pouvois eſpérer de vous la même choſe,
Vous ne l'avez pas fait, mon malheur en eſt cauſe.
Paſſons au grand effort que vous faites pour moi,
Votre cœur, dites-vous, me deſtinant ſa foi,
Ebloui de l'éclat d'une lumiére fauſſe,
Pour ſe rendre à Paris vient du fond de la Beauce :
Abandonne pour moi, ſans ſe faire prier,
Le ſoin de ſes dindons & de ſon colombier,
Certes, l'effort eſt grand, & je ſuis une bête,
Je me devois aller jetter à votre tête :
Chercher à travers champs un époux au hazard ;
Déterrer dans la Beauce un ſinge campagnard ;
Et prendre pour époux, errante à l'avanture,
Quelque brute qui n'eût d'homme que la figure.
J'en conviens, mais enfin les filles à Paris
Ne ſont pas à ce point avides de maris.
Je viens à ces grands biens que ſans ceſſe on me vante,
Les quinze mille francs que vous avez de rente,
Sont-ils en fond de terre, on ſait tout votre bien,
Pour ſix ou ſept d'accord, pour quinze il n'en eſt rien ;
Les huit ou neuf de plus ne ſont qu'une chimére :
Que pour vous faire honneur votre eſprit vous rend chere :
Car comme ſur ce point mille gens nous ont dit ;
En quoi conſiſtent-ils ? Parlez,

LE BEAUCERON.

En fonds d'esprit ;
Le voilà, le trésor portatif que personne
Ne nous sauroit ôter, que le ciel seul nous donne,
Qu'on doit plus que ses biens priser avec raison ;
Et qu'on peut...

CLIMENE.

En ce cas votre compte est fort bon,
Vous vous plaignez dequoi j'ai souffert compagnie,
Sans la société, dequoi nous sert la vie ?
Ce plaisir innocent m'a toujours semblé doux,
Mais personne n'en a si mal jugé que vous ;
Notre sexe à mon sens deviendroit fort à plaindre,
S'il falloit qu'un critique eût droit de nous contraindre ;
Et qu'un nombre de fots dont il est en tout temps,
Nous privât du plaisir de voir d'honnêtes gens.
Ce seroit, approuvant cette belle maxime,
De l'orgueil des censeurs se faire la victime ;
Faire avec son repos un divorce ennuyeux,
Et se sacrifier à la peur qu'on a d'eux.
Aussi, malgré l'effort qu'a fait la médisance,
Ses traits n'ont eu sur vous qu'une foible puissance,
Et n'ont pû jusqu'ici dégageant votre foi,
Vous ôter le désir de vous donner à moi ;
Ce sont-là tous vos soins ; à l'égard du salaire
Qu'ils ont eu, je prétens aussi vous satisfaire.
Tandis que votre amour cherche à se signaler,
Léandre, car c'est lui dont vous voulez parler,
Avec-moi de concert, employe l'artifice
Pour me voir, je l'écoute à votre préjudice
S'étonne-t-on, après les soins qu'il m'a rendus,
S'il le mérite mieux, que je l'estime plus,
Il est respectueux, vous êtes brusque & sombre,
Léandre a du bon sens, vous n'en avez que l'ombre ;

Il eſt diſcret, ſoumis, vous êtes fier, choquant;
Il ſent ſon noble, & vous votre homme de néant:
On le prend aux habits dont il pare ſa taille,
Pour un homme du temps, vous pour une anticaille;
S'il n'a pas tant de bien, ce n'eſt pas un défaut,
Qui détruiſe...

LE BEAUCERON *ſe levant.*

En voilà tout autant qu'il en faut,
Tréve de paralelle; ainſi, notre couſine,
Vous aimeriez donc mieux votre idole blondine?

CLIMENE.

Il eſt vrai, je l'écoute, & j'approuve ſon feu,
Je l'aime, & je veux bien vous en faire l'aveu.

LE BEAUCERON.

Je vais, puiſqu'à ce point ſa flamme vous eſt chere,
En dire ſur le champ deux mots à votre mere,
Lui conter vos amours, lui vanter votre choix,
Et j'eſpére devant qu'il ſoit trois fois les Rois,
Qu'il en ſera parlé, donnez-vous patience.

SCENE VI.

CLIMENE ſeule.

ON va tout exiger de mon obéiſſance?
Et l'on va me forcer...

SCENE VII.

BEATRIX, CLIMENE.

CLIMENE.

AH! Béatrix, sais-tu...

BEATRIX.

Je sai tout comme vous, car j'ai tout entendu.

CLIMENE.

Enfin, mon malheur veut que je perde Léandre,
Au nom de mon époux il ne peut plus prétendre.
Ma mere, & ce cousin, qui me veut malgré moi,
Par de nouveaux sermens vont engager ma foi:
Il y court, & tu viens d'entendre sa menace.

BEATRIX.

Je me moquerois bien d'eux deux en votre place:
Oui, je me laſſerois d'avoir les bras liés,
Une fois c'eſt pour vous, que vous vous mariez,
Votre mere le veut, on me la baille belle,
S'il eſt tant à ſon gré, que ne l'épouſe-t-elle?

CLIMENE.

Mais pour t'en diſpenſer, qu'eſt-ce que tu ferois?

BEATRIX.

En quatre mots voilà ce que je lui dirois:
Qu'on me laiſſe en repos, je n'aime que Léandre,
Je hais le Beauceron, qu'il s'aille faire pendre.

SCENE VIII.

CLIMENE, BEATRIX, LE BASQUE.

LE BASQUE.

MOn maître...

CLIMENE.

Que veut-il ?

LE BASQUE.

Me fait vous demander s'il peut vous venir voir.

CLIMENE.

Dis-lui qu'il peut entrer.

SCENE IX.

CLIMENE, BEATRIX.

CLIMENE.

EN vain j'empêcherois son amour de paroître,
C'eſt la derniére fois qu'il me verra peut-être ;
Le plus ſévere honneur peut permettre en ce jour
De donner ce dernier moment à notre amour.

SCENE X.

LEANDRE, CLIMENE, LE BASQUE, BEATRIX.

CLIMENE.

Rien ne peut plus flatter ma flamme ni la vôtre,
Léandre, pour époux on m'en destine un autre:
Ce cousin prétend l'être, il sait tout aujourd'hui
Ce que nous avons fait pour nous & contre-lui,
Et sont des trahisons qu'il nomme sans exemples,
Après m'en avoir fait des reproches fort amples,
Et m'avoir de vos feux fait faire un libre aveu,
Il est entré, disant que devant qu'il soit peu
Il en sera parlé, qu'il alloit voir ma mere,
Vous savez ce qu'il faut, helas! que j'en espére.

LEANDRE.

Quel revers si soudain que je n'ai pû prévoir,
Peut en si peu de temps détruire tant d'espoir?
Mon malheur à mes feux incessamment s'oppose.

LE BASQUE.

J'ai bien vû dès tantôt qu'il savoit quelque chose,
Et j'en aurois juré.

LEANDRE.

Par qui l'as-tu donc sû?

LE BASQUE.

Par un fort grand soufflet, Monsieur, que j'ai reçû;
J'ai bien vû qu'il cherchoit à me faire querelle.

LEANDRE.

Si pour vous à ce point votre mere est cruelle,
Et s'obstine à vouloir vous donner cet époux,
Que ferez-vous, Madame? Hélas! vous tairez-vous?

CLIMENE.

Vous ſavez à quel point ma mere eſt abſolue ;
Il faudra l'épouſer ſi la choſe eſt conclue.

LEANDRE.

Quoi, juſqu'à cet effort votre cœur peut aller ?
On oſe vous contraindre, & vous n'oſez parler ?
Madame, & tout l'eſpoir qui flattoit ma conſtance,
Doit ſe voir aujourd'hui détruit par ce ſilence ?
Ah ! Puiſque votre amour eſt ſi foible pour moi,
Faites ce campagnard maître de votre foi,
Du nom de votre époux favoriſez un autre,
Mon amour auſſi-bien eſt trop grand pour le vôtre.
Adieu. Vous me voyez pour la derniére fois.
Obéiſſez, Madame, & faites votre choix.

SCENE XI.

LE BEAUCERON, LEANDRE, LE BASQUE, , BEATRIX, CLIMENE.

LE BEAUCERON *en habit de campagne.*

LEandre, revenez, parlons de votre flâmme.
(*à Climéne.*)
Vous aimez ce monſieur, vous, vous aimez madame,
Il vous aime beaucoup, vous en êtes chéri,
Si le cœur vous en dit vous ſerez ſon mari.
Sa mere ayant appris votre ardeur mutuelle,
Veut bien que vous ſoyez l'époux de cette belle ;
Et pour moi, qui n'étois chargé de ce ſouci,
De peur d'être cocu je le veux bien auſſi.

Je ne me pique pas d'être à ce point commode.
Pour monſieur qui prétend toujours être à la mode,
Il peut tenter fortune, & je le tiens bien fin,
S'il s'en ſauve.

LEANDRE.

Je crains peu ce danger.

LE BEAUCERON.

Enfin,
Quoi que vous en diſiez, elle en eſt la maîtreſſe.

LEANDRE.

Quel bonheur aujourd'hui vous rend à ma tendreſſe!
Mais enfin, quel motif vous fait changer d'habits?

LE BEAUCERON.

C'eſt, Monſieur, que je vais partir pour mon pays,
J'ai conçu pour Paris une haine mortelle,
Et mon front vient ici de l'échapper trop belle:
Je fuis ce maudit lieu de coquettes farci,
Et ne ſuis plus ſi ſot que de reſter ici.
Les filles à Paris ſont pour nous trop ſavantes,
Il faut des gens galans, pour des filles galantes;
Et je m'en tiens au nœud de conſanguinité,
Je vais dire au pays comme l'on m'a traité,
Et je me trompe fort, quoi qu'il ſente de flamme,
Si jamais Beauceron vient ici prendre femme.

SCENE XII.

LE BEAUCERON, CLIMENE, LEANDRE, BEATRIX, LEBASQUE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

VOtre cheval, Monſieur, & votre poſtillon,
Sont là-bas.

LE BEAUCERON.

Serviteur.

LEANDRE.

Comment, c'eſt tout de bon? Quoi, vous ne verriez pas ce qu'amour nous deſtine?

LE BEAUCERON.

Non, je vous en répons. Juſqu'au revoir, couſine.

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, CLIMENE, LE BASQUE, BEATRIX.

LEANDRE *après avoir ri.*

Allons voir votre mere.

CLIMENE.

Et le reſte du jour;
Puiſqu'elle veut enfin approuver notre amour,
Nous pourrons, empêchant que le peuple ne crie,
Par divertiſſement tirer la loterie.

LEANDRE.

Et quand de notre amour l'hymen ſera le prix,
Il faudra marier le Baſque & Béatrix.

FIN.

LA FILLE CAPITAINE

COMEDIE.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

LE

PRINCE EUGENE DE SAVOYE.

COMTE DE SOISSONS,

Duc de Carignan en Luxembourg, Gouverneur & Lieutenant Général pour le Roi en ſes Provinces de Champagne & Brie, Colonel General des Suiſſes & Griſons.

MONSEIGNEUR.

Il y a long-temps que je devrois vous avoir donné des marques de mon reſpect & de ma re-

connoiſſance ; & je n'aurois pas tant différé, ſi je ne m'étois mis en tête, qu'avant que de dédier une de mes pièces à VOTRE ALTESSE, je devois attendre que le temps & mes ſoins m'euſſent rendu capable d'en mettre quelqu'une au jour qui méritât l'honneur de vous être offerte : Mais quand j'ai fait réflexion ſur ce beau deſſein, je l'ai trouvé plus conforme à mon zéle qu'à mes forces ; & l'empreſſement d'offrir cette comédie à V. A. m'a ſemblé plus raiſonnable, que l'eſpérance de lui faire jamais un préſent digne d'Elle. Je vous préſente donc un Capitaine *qui ne craint ni la paix, ni la réforme : Il eſt ſi fier de l'honneur qu'il a eu de vous divertir & de vous plaire, qu'il n'a plus d'ambition que celle de ſe voir honoré d'une protection auſſi glorieuſe que celle de V. A. Il ſait que vous ſortez d'un ſang ſi fertile en héros, qu'il ne s'étonne point de voir en vous tant de valeur jointe à tant de prudence, tant de grandeur jointe à tant de vertu, ni tant de belles lumiéres jointes à toutes les qualités avantageuſes qui peuvent rendre un Prince accompli. Il ſait que le mérite que toute la France admire en V. A. n'eſt pas renfermé dans des bornes ordinaires, qu'elle connoît parfaitement tout ce que les Muſes ont de grace & de délicateſſe, & qu'elle fait des jugemens très-judicieux de toutes ſortes d'ouvrages ; mais il eſt perſuadé que vous étes auſſi généreux qu'éclairé, & que V. A.*

n'a

n'a pas moins d'indulgence pour en excuſer les défauts, que de facilité à les connoître. C'eſt MONSEIGNEUR, *ce qui me fait eſpérer que ſi V. A. condamne la foibleſſe de mon génie, Elle aura peut-être la bonté d'approuver mon zéle, & qu'elle regardera ce que je lui offre moins comme une production d'eſprit, que comme une preuve de la paſſion reſpectueuſe avec laquelle je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
DE MONTFLUERY.

ACTEURS.

MONSIEUR LE BLANC.
MADAME LE BLANC sa femme.
LUCINDE.
ANGELIQUE, cousine de Lucinde.
DAMON, amant de Lucinde.
L'ESPERANCE, sergent d'une compagnie au régiment du Roi.
CATOS, suivante de Lucinde.
LA BRIE, laquais de Damon.

La scène est à Paris.

LA FILLE CAPITAINE.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LUCINDE.

ANGELIQUE.

JE ſuis libre à préſent, & maîtreſſe de moi,
Couſine, & je m'en vais paſſer huit jours chez toi.

LUCINDE.

C'eſt un honneur pour moi qui paſſe mon attente.

ANGELIQUE.

Laiſſons-là ces honneurs; de parente à parente,
Doit-on toujours avoir le compliment en main?
Mon pere eſt ce matin parti pour ſaint-Germain:

Comme il entre en quartier dans deux jours, ſon abſence
Me permet de répondre à mon impatience.

LUCINDE.

Et moi, j'attens mon frere ici de jour en jour.

ANGELIQUE.

Il faut nous divertir juſques à leur retour :
Nous pourrons juſqu'au jour qu'il faut que je te quitte,
Ou voir la comédie, ou bien faire viſite,
Avoir les violons, maſquer à petit bruit,
Paſſer le jour au jeu, courir le bal la nuit ;
La ſaiſon le permet, & je veux bien te dire
Que jamais je ne fus tant en humeur de rire.
Mais ſi ton frere arrive ici lorſqu'à ſouhait....

LUCINDE.

Il n'eſt pas incommode, il eſt jeune & bien fait ;
Sa préſence bien-tôt nous en rendra certaines :
Le régiment du Roi n'a point de capitaines
Qui ſoient plus eſtimés, ni plus galans que lui.

ANGELIQUE.

Pour nous divertir donc, il faudroit qu'aujourd'hui
Ce frere ſi galant, vînt par lettre de change ;
Car enfin les plaiſirs demandent du mêlange,
Et nous n'aurons Damon qu'aſſez mal-aiſément ;
Les dez & le grand jeu l'occupent tellement,
Qu'il n'eſt hors ce plaiſir, rien qui le divertiſſe,
Et les jours ſont trop courts ..

LUCINDE.

C'eſt lui faire injuſtice.
Non, cet empreſſement n'eſt point ſi violent ;
Damon aime le jeu, mais Damon eſt galant,
Outre que la beauté dont le ciel t'a pourvûe,
Le rendra plus ſenſible au plaiſir de ta vûe.

ANGELIQUE.

Ne fais point avec moi la fine à contre-temps ;
Ce chevalier t'en veut, je me connois en gens ;

Sur ce que j'en ai vû, je gagerois qu'il t'aime,
Du moins c'eſt mon avis, & je crois qu'au tien même
Pour rendre ton bonheur à ſon amour égal,
Le nom de ton époux ne lui ſiéroit pas mal.

LUCINDE.

Couſine, j'aurois tort de t'en faire un myſtere.
Je veux bien t'avoüer que Damon m'a ſû plaire;
Que mon frere revient, & qu'avec tant d'amour,
Damon pour m'obtenir, n'attend que ſon retour:
Mais quoiqu'enfin ſur tout ton humeur cherche à rire,
Je le crois à couvert des traits de ta ſatire;
Il eſt jeune, bien fait, galant, riche, & je crois
Qu'on ne peut me blâmer d'avoir fait un tel choix.

ANGELIQUE.

Il eſt bien mal-aiſé qu'un tel galant ne plaiſe:
Ce moderne Adonis ne te vient voir qu'en chaiſe,
Du nom de chevalier ſoutient ſa vanité,
Contrefait à ravir l'homme de qualité;
Il ne tient preſque rien de ſon peu de naiſſance,
Il aime les plaiſirs, & la grande dépenſe,
Dans ſon ajuſtement ne veut rien de commun;
Il joue à tous les jeux, & ne gagne à pas-un;
De faire le coquet ne fait aucun myſtere;
Et c'eſt pour un époux un fort bon caractere.

LUCINDE.

C'eſt ſur de tels ſujets que ton eſprit s'étend;
Sur le premier venu ta bile ſe répand;
Tu te plais à railler ſans épargner perſonne;
Tu peux continuer ſans que je m'en étonne;
Ton temps n'eſt pas venu, peut-être quelque jour
Tu pourras reſſentir les effets de l'amour.
Plût au ciel qu'un hymen à tes yeux plein de charmes,
Pour me venger de toi, pût te coûter des larmes!
Pour lors la raillerie agiroit foiblement.

ANGELIQUE.

Tu n'auras ce plaiſir qu'aſſez mal-aiſément.

LUCINDE.

Quoi, tu prétens toujours être railleuſe & fiére ?

ANGELIQUE.

Je veux vivre toujours, couſine, à ma maniére;
Et mon cœur ne ſera pour l'hymen attendri,
Que quand on ſe pourra défaire d'un mari,
Comme on fait d'un habit qui n'eſt plus à la mode.
Des maniéres d'agir, j'aime la plus commode;
Sous un joug que je crains, mon eſprit languiroit;
Je me fais des plaiſirs que l'hymen troubleroit;
On ne ſait ce qu'on fait ſouvent quand on ſe donne;
Pour n'aimer qu'un mari, j'aime trop ma perſonne;
J'aime le jeu, le bal, la danſe, l'entretien,
J'aime à troubler des cœurs ſans engager le mien,
A tourner d'un amant l'ardeur en ridicule,
A vivre ſans attache, & railler ſans ſcrupule,
A flatter vingt galans de l'eſpoir de ma main,
Et même quelquefois à dauber le prochain:
Si bien qu'à ces plaiſirs donnant mon ame en proie,
Des ſottiſes d'autrui je me fais une joie;
Et ne veux point troquer par de ſemblables nœuds
Tant de plaiſirs certains, contre un plaiſir douteux.

LUCINDE.

Ce portrait eſt galant; & ſi rien ne t'engage....

ANGELIQUE.

Celui que j'aperçois te plaira davantage.
Voici ton chevalier; & je lis dans ſes yeux,
Que ſi ton frere étoit comme nous dans ces lieux,
Au plaiſir de te voir il ſeroit plus ſenſible.

SCENE II.

DAMON, ANGELIQUE, LUCINDE.

LUCINDE.

Est-ce ce qui vous trouble ? Et seroit-il possible!...

DAMON.

Oui, Madame, il est vrai, ce long retardement
Mettroit au désespoir le moins sensible amant.
Votre frere qui doit régler notre hyménée,
M'en semble pour jamais éloigner la journée :
Depuis près de deux mois j'attens de jour en jour
Que quelque heureux moment m'annonce son retour ;
Mon cœur plein d'un amour combattu par la crainte,
N'a pour se soulager, que l'espoir & la plainte,
Et me force à compter, dans l'ennui que je sens,
Le nombre de mes maux par celui des momens.

LUCINDE.

Damon, ainsi que vous, vous m'en voyez surprise ;
Et sa derniére lettre étoit assez précise.

ANGELIQUE.

Quelque accident peut-être altére sa santé.

LUCINDE.

Ou quelque ordre imprévû l'a sans doute arrêté.
Mon frere, si le sort seconde son envie,
Doit à sa garnison laisser sa compagnie,
Et venir à Paris passer le carnaval,
Et du moins en ce temps....

ANGELIQUE.

Nous aurons donc le bal ?

DAMON.

Pourvû que le succès mette fin à mes craintes,
La joie & les plaisirs succéderont aux plaintes ;
Mais s'il faut voir enfin mes feux sacrifiés...

ANGELIQUE.

Eh, mon Dieu, vous serez assez tôt mariés :
Quand au nom de galant, celui d'époux succéde,
L'hymen pour ces ardeurs devient un grand remède,
Et quel que soit l'amour dont vous brûliez tous deux,
Un an de mariage apaise bien des feux.

DAMON.

Ah ! Pour diminuer, mes flammes sont trop belles.

SCENE III.

ANGELIQUE, LUCINDE, DAMON, CATOS.

CATOS.

AH ! Que pour votre amour j'ai de bonnes nouvelles !
Nous irons à la nôce, & l'hymen achevé...

DAMON.

Madame, votre frere est sans doute arrivé.

LUCINDE.

Mon frere est-il venu ? Le bonheur où j'aspire...

CATOS.

Non, ce n'est pas cela que je voulois vous dire.

DAMON.

Sais-tu quand il revient ? Et peux-tu là-dessus
Nous apprendre...

CATOS

CATOS.

Moi ? Non, je n'en ſai rien non plus.

ANGELIQUE.

Que viens-tu donc nous dire ? Elle eſt bonne, ou je meure.

CATOS.

Que l'Eſpérance vient d'arriver tout-à-l'heure.

DAMON.

Qu'eſt-ce que l'Eſpérance ? As-tu perdu le ſens ?

LUCINDE.

Un valet que mon frere avoit depuis long-temps,
Et qu'il a fait ſergent dedans ſa compagnie.

DAMON.

Puiſqu'il revient ſans lui, je crains bien qu'il n'oublie...

LUCINDE.

Sachons ce qui l'amène, & puiſqu'il eſt ainſi,
Rentrons dans le logis.

CATOS.

Madame le voici.

SCENE IV.

LUCINDE, DAMON, ANGELIQUE, CATOS, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

MAdame, ſerviteur à votre compagnie ;
Fuſſiez-vous trente.

ANGELIQUE.

Bon, j'aime cette ſaillie.

L'ESPERANCE *donnant un billet à Lucinde.*

Votre frere eſt gaillard, & ce billet contient...

ANGELIQUE.

Il ſe porte fort bien?

L'ESPERANCE.

Mieux qu'à lui n'appartient.
Suivant l'ordre que j'ai d'avoir ſoin du bagage,
Je ſuis venu devant avec ſon équipage.
Jarnidié, quels chemins! Allez, notre mulet
A danſé ſur la route un diable de ballet.
Ah, le maudit pays en hiver, que la Flandre!
Mon capitaine vient, qui pourra vous l'apprendre.

LUCINDE.

J'appréhendois pour lui quelque incommodité.

L'ESPERANCE.

Bon! Il but l'autre jour tant à votre ſanté,
Que douze heures après il étoit encor yvre.

DAMON.

Fort bien. Enfin il vient.

LUCINDE.

Sa lettre me délivre
De la peine où j'étois. L'attendras-tu?

L'ESPERANCE.

Moi? Non;
Il faut que je retourne à notre garniſon.

LUCINDE.

Quoi, ſi-tôt?

L'ESPERANCE.

J'en enrage, ou la peſte me tue.

LUCINDE.

Mais, quoi faire?

L'ESPERANCE.

Mordié, mener une recrue!
Mais avant que quitter les fauxbourgs de Paris,
Ma foi, je prétens boire avec mes bons amis.

Je veux renouveller certaine connoissance...
Bonjour, Catos.

CATOS.

Bonjour, Monsieur de l'Espérance.

ANGELIQUE.

Ainsi l'hymen dans peu va flatter votre amour.

LUCINDE.

Il me mande qu'il vient, sans en marquer le jour.
Quand pourrons-nous jouir du plaisir de sa vûë?

L'ESPERANCE.

Dès que le commissaire aura fait la revûe.
On l'attendoit. Si-tôt qu'il sera délogé,
Ils sont vingt officiers qui prendront leur congé.
Allez, assurez-vous qu'il ne tardera guére.

LUCINDE.

J'aurai bien du plaisir à voir ici mon frere;
Mais votre oncle a-t-il sçû de vous que votre amour,
Pour se donner à moi, n'attend que ce retour?
Car vous savez combien son aveu nous importe.

DAMON.

Non, mais enfin pour moi sa tendresse est trop forte,
Pour ne pas approuver l'éclat d'un si beau feu.
Cependant comme il faut en ménager l'aveu,
Je vais pour l'obtenir me rendre à la demeure.
Je vous quitte à regret, & reviens dans une heure.

SCENE V.

LUCINDE, ANGELIQUE, L'ESPERANCE, CATOS.

L'ESPERANCE.

Elles vont toutes deux jaser jusqu'à demain;
Et je meurs de soif.

CATOS.

Viens dans le logis.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LUCINDE.

ANGELIQUE.

En vain
Ton amour s'alarmoit & toute autre en ta place;

LUCINDE.

Il est vrai; mais l'aveu de l'oncle m'embarrasse;
Je crains qu'il ne l'obtienne assez mal-aisément,
Et qu'il ne soit surpris d'un pareil compliment.

ANGELIQUE.

Parce qu'il a du bien, tu crains qu'il ne s'oppose?

LUCINDE.

Ma crainte cesseroit, si c'en étoit la cause:
Cet oncle m'est suspect, tu veux savoir pourquoi?

ANGELIQUE.

Oui.

LUCINDE.

C'eſt que ce parent eſt amoureux de moi,
Il m'aime, à ce qu'il dit, d'une ardeur peu commune;
Il me ſuit en tous lieux, par tout il m'importune,
S'obſtine à m'en parler, voyant que ſur ce point....

ANGELIQUE.

Quel eſt donc ce parent? Ne le connois-je point?

LUCINDE.

Le bon ſens avec lui paroît incompatible,
Son abord eſt choquant, & ſa mine riſible;
Son air, quoique bourgeois, eſt fort particulier,
Son entretien plaiſant, & même familier.

ANGELIQUE.

Ne me diras-tu point auſſi comme on le nomme;

LUCINDE.

Monſieur le Blanc.

ANGELIQUE.

Ce doit être un fort plaiſant homme;
Je ne le connois point, mais deſſus ton récit....

LUCINDE.

Son corps fait cependant honneur à ſon eſprit;
Il m'a par ſes diſcours divertie & ſurpriſe;
Il ne dit pas deux mots ſans dire une ſottiſe:
Il choque en ſe montrant, beaucoup moins qu'en parlant,
Et je crois....

ANGELIQUE.

Ah, grands dieux, le douloureux galant!
Couſine, ordonne-lui quelques grains d'ellébore.

LUCINDE.

Ce n'eſt pas encor tout.

ANGELIQUE.

Auroit-il pis encore?

LUCINDE.

Oui, ſans doute, & ce fou devroit être lié.

ANGELIQUE.

Que peut-il donc avoir ?

LUCINDE.

C'eſt qu'il eſt marié.

ANGELIQUE.

Ce maget ?

LUCINDE.

Il a même une femme bien faite,
Il m'en fait un myſtére, & me conte fleurette ;
Comme s'il aſpiroit à me donner ſa foi.

ANGELIQUE.

Et lorſqu'impunément il ſe moque de toi,
Je gage que tu fais la ſotte, la honteuſe.

LUCINDE.

Oui, certaines raiſons me rendent ſcrupuleuſe.

ANGELIQUE.

Ah ! Si j'en étois crûe, avant qu'il fût demain,
Ce monſieur le galant verroit bien du chemin,
Et je le bernerois de la belle maniére.

LUCINDE.

A ſuivre cet avis je ſerois la premiére ;
Mais il eſt de Damon, & l'oncle & le tuteur,
Et tu vois...

ANGELIQUE.

Je voi bien ce qui te tient au cœur ;
Tu crains apparemment que vengeant cet outrage,
Ce parent irrité ne nuiſe au mariage.

LUCINDE.

Il doit le ménager ; outre qu'il a ſon bien,
Tu ſauras que Damon doit hériter du ſien :
Comme il n'a point d'enfans, tout ce bien le regarde ;
Damon aſſurément le perd, s'il le hazarde,
Et je ne prétens pas qu'il ſe prive pour moi...

ANGELIQUE.

Sait-il bien que ſon oncle eſt amoureux de toi ?

LUCINDE.

De peur de les brouiller, j'en ai fait un myſtére,
Outre que c'eſt un feu que j'ai crû devoir taire.
Le temps ..

ANGELIQUE.

Si ce parent refuſe ſon aveu,
Croi-moi, laiſſe-moi faire, & nous verrons beau jeu :
Je me charge du ſoin de le rendre traitable ;
Je ſai, pour le berner, un moyen admirable.

LUCINDE.

Quel ?

ANGELIQUE.

Je te le dirai.

LUCINDE.

S'il n'y veut conſentir,
Il faudra l'éprouver, & nous en divertir ;
Voilà monſieur le Blanc.

ANGELIQUE.

Ah, la bonne figure !
Tu voudrois l'épargner ? Ah ! C'eſt malice pure.
Que j'aurai de plaiſir à rire à ſes dépens !

LUCINDE.

Evitons-le, il pourroit m'aborder.

ANGELIQUE.

J'y conſens.

SCENE VII.

MONSIEUR LE BLANC, MADAME LE BLANC.

MADAME LE BLANC.

OU voulez-vous aller? Je ne sais point d'affaire...

M. LE BLANC.

Ma divine moitié, vous n'en avez que faire :
Si vous voulez me plaire, il faut changer de ton.

Me LE BLANC.

Il sera bien-tôt nuit.

M. LE BLANC.

Et m'enlevera-t'on ?

Me LE BLANC.

Si vous revenez tard ?

M. LE BLANC.

On m'ouvrira la porte.

Me LE BLANC.

On tua l'autre nuit un homme.

M. LE BLANC.

Que m'importe ?

Me LE BLANC.

A vingt pas du logis, hier on en vola deux
Jusques à leurs habits.

M. LE BLANC.

Hé bien, tant pis pour eux.

Me LE BLANC.

Ne vaudroit-il pas mieux....

M. LE BLANC.

Il vaudroit mieux vous taire.

Me LE BLANC.

Quand on aime un mari....

M. LE BLANC.

L'on fait ce qu'on doit faire.

Mᵉ LE BLANC.

Si l'on vous attaquoit?

M. LE BLANC.

Il faudroit financer.

Mᵉ LE BLANC.

Et ſi l'on vous bleſſoit?

M. LE BLANC.

Je me ferois panſer.

Mᵉ LE BLANC.

Cependant...

M. LE BLANC.

Cependant en un mot, comme en mille,
De vos *Si* mal placés, la ſuite eſt inutile:
D'un ſoin tout différent nous voulons nous piquer,
Vous de me contredire, & moi de m'en moquer.

Mᵉ LE BLANC.

Les momens, loin de vous, me ſemblent des années.
Faut-il que ſans vous voir je paſſe des journées?
Et que loin d'un époux chéri comme le mien....

M. LE BLANC.

Pénélope fut bien dix ans ſans voir le ſien.

Mᵉ LE BLANC.

Quel chagrin croyez-vous que ce mépris me donne,
A moi qui ne ſors point, & qui ne vois perſonne,
Qui toujours renfermée, & ſeule, ne conſens....

M. LE BLANC.

Ouvrez votre fenêtre, & voyez les paſſans,
Je ne l'empêche pas.

Mᵉ LE BLANC.

De l'humeur dont vous êtes,
Il vous falloit pour femme une de ces coquettes
Qui près d'elle toujours, eût quelque favori,
Tout prêt à réparer l'abſence d'un mari,
Qui ſe fît, vous montrant une tendreſſe feinte,
Un ſujet de plaiſir du ſujet de ma plainte,
Et pour qui votre cœur foiblement convaincu....

M. LE BLANC.

Je vous entens, j'ai tort de n'être pas cocu ;
Je dois m'y préparer, ma chere, & c'eſt dommage
Qu'une moitié ſemblable ait été mon partage :
Votre honneur déformais ne me répond de rien,
Et vous vous repentez d'être femme de bien.

Me LE BLANC.

Mais enfin ?

M. LE BLANC.

Mais enfin, voilà votre morale,
Voilà le but où tend votre mercuriale.

Me LE BLANC.

Vous prenez mal la choſe, & ce jaloux tranſport
Explique à contre-ſens....

M. LE BLANC.

Il eſt vrai j'ai grand tort;
Par ce raiſonnement vous me faites connoître
Que je ne le ſuis pas, mais que je devrois l'être,
Et que votre devoir conſiſte déſormais
A me faire porter....

Me LE BLANC.

Mais je dis....

M. LE BLANC.

Point de mais
Pour faire des galans, le prétexte eſt honnête.

Me LE BLANC.

Vous ſavez....

M. LE BLANC.

Laiſſez-moi, vous me rompez la tête,
Vous me feriez encor quelque autre ſot diſcours.

Me LE BLANC.

Si....

M. LE BLANC.

Morbleu, laiſſez-moi, vous raiſonnez toujours.

SCENE VIII.

MONSIEUR LE BLANC seul.

De pareils animaux, la moitié d'une paire,
Si l'on n'y tient la main, donne plus d'une affaire.
Où diable a-t'elle pris ce beau raisonnement?
Veut-elle, concluant ainsi directement,
Insinuer en moi, par ses raisons obliques,
Le tranquille sang froid des maris pacifiques?
Ou-si quelque soupçon de mon nouvel amour
La fait, pour m'irriter, servir de ce détour?
Mais voici mon neveu, je pense qu'il murmure.

SCENE IX.

MONSIEUR LE BLANC, DAMON.

M. LE BLANC.

Qu'avez-vous, Chevalier de la triste figure?
Quelque sept-&-le va, vous a-t-il mal-traité?
Quelque coup de cornet auroit-il transplanté,
Par un nouvel effet d'un malheur sans ressource,
Dans un corps étranger, l'ame de votre bourse?

DAMON.

Non.

M. LE BLANC.

D'un pic & capot, le désordre outrageant,
Vous auroit-il laissé sans joie & sans argent?

DAMON.

Non.

M. LE BLANC.

Sur un trente & un, quelque indiſcret quarante
Ne vous a-t-il point fait viſite trop fréquente ?
Ou bien ſi c'eſt d'ailleurs quelque nouveau malheur
Qui fait faire une éclipſe à votre belle humeur ?

DAMON.

D'une autre paſſion mon ame ſent l'atteinte ;
Le jeu n'a point de part au ſujet de ma plainte ;
Et je ſerois enfin heureux juſqu'à ce jour ;
Si le jeu dans mon cœur n'eût fait place à l'amour.

M. LE BLANC.

Voilà du fruit nouveau. Doncques pour quelque belle,
Mon doucereux neveu, vous en avez dans l'aîle ?

DAMON.

Oui, je céde, mon oncle, à des charmes puiſſans ;
L'hymen eſt le ſeul but du beau feu que je ſens :
Jamais tant de vertu jointe à tant de mérites,
N'a fait voir...

M. LE BLANC.

J'en croi plus encor que vous n'en dites,
Et je croi que l'on doit voir devant ſes appas,
Les roſes & les lys mettre pavillon bas.
Mais vous trouverez bon, mon cadet, qu'on vous diſe,
Qu'il eſt toujours trop tôt pour faire une ſottiſe,
Et que quoique l'amour vous promette de doux,
Le nombre des maris n'eſt que trop grand ſans vous,
Qu'il faut quand l'hymen tient notre cœur en balance,
Enſevelir l'amour dans un drap de prudence,
Que j'ai pour en juger ſuffiſamment vêcu,
Et que dans la famille il ſuffit d'un cocu.

DAMON.

Votre femme eſt trop ſage, & fait aſſez connoître...

M. LE BLANC.

Si je ne le ſuis pas, je ſuis en train de l'être.

DAMON.

Loin que d'un tel ſoupçon mon feu ſoit altéré,
Mon oncle, ſa vertu m'eſt un gage aſſuré :
Je veux bien vous ouvrir mon ame avec franchiſe ;
Etant votre neveu, c'eſt par votre entremiſe
Que je dois ménager...

M. LE BLANC.

Je voi tout le ſecret :
Etant votre tuteur à votre grand regret,
Vous voulez que je parle au pere de la belle.

DAMON.

C'eſt un frere qu'elle a, qui doit diſpoſer d'elle ;
Il arrive à Paris dans peu pour voir ſa ſœur.
Dès qu'il ſera venu pour faire mon bonheur,
Parlez-lui, l'intérêt d'une ardeur peu commune,
Joint à ceux de l'amour celui de ma fortune :
Cette belle a du bien ; ma vie & mon repos
Dépendent du ſuccès...

M. LE BLANC.

C'eſt-à-dire, en deux mots,
Que ſes biens à l'hymen vous feront condeſcendre,
Et que ſur votre front vous mettez : *Place à vendre.*
Hé bien j'en ſuis d'accord ; mais ſaurons-nous ſon nom ?

DAMON.

C'eſt Lucinde.

M. LE BLANC.

Comment ? Parlez-vous tout de bon ? C'eſt...

DAMON.

Lucinde.

M. LE BLANC *à part.*

Morbleu, je meurs d'amour pour elle.

DAMON.

Vous la pouvez connoître, elle eſt & jeune & belle.

M. LE BLANC.

Certe belle ſeroit bien laſſe de ſa peau,
Et vous êtes pour elle un plaiſant étourneau.

DAMON.

Pourquoi ne faut-il pas que ma flamme y prétende?
Si ſon mérite eſt grand, la gloire en eſt plus grande.

M. LE BLANC.

Il eſt vrai; mais enfin ce ſeroit la tromper,
Et dans un tel deſſein je ne veux point tremper;
Car puiſque vous voulez qu'enfin on vous le die,
De quel air paſſez-vous & le temps & la vie?
Quoi que vous ne ſoyez que le fils d'un banquier,
Vous vous faites nommer monſieur le chevalier,
Et vous êtes de ceux dont la chevalerie
N'eut jamais à Paris d'ordre que l'induſtrie:
De ces gueux faineans, de qui l'air eſt coquet,
Dont le ſort eſt écrit ſur les os d'un cornet,
Dont les commandeurs ſont les cartes & les fannes;
Et qui font chez Fredoc * toutes leurs caravannes.
Il faut que vous ayez toujours dans vos feſtins
Des eſcrocs qu'on ne voit que chez les libertins,
Des goſiers toujours ſecs, puiſqu'il faut qu'on s'explique,
Des diſeurs de bons mots, des brailleurs en muſique,
De ces chanteurs oiſifs, dont l'ardeur d'entonner
Sur les charmes d'un air hypoteque un dîner,
Et qui payent chez vous, ſe trouvant dans leur centre,
Aux dépens de leur voix, le tribut à leur ventre.

* *Fameuſe Academie de jeu.*

Vous voulez faire en tout l'homme de qualité.
Tantôt à la faveur d'un carrosse emprunté,
Bigarré du fatras de vingt modes nouvelles,
Vous allez au grand trot, du berlan, chez les belles;
Et l'on vous voit au cours sur le déclin du jour,
Aussi fier qu'un bourgeois qui porte un deuil de cour.

DAMON.

Songez que mon amour...

M. LE BLANC.

Il n'est amour qui tienne,
Votre façon d'agir quadre mal à la sienne;
Vos parolis fréquens, & souvent mal placés,
Lui feroient bientôt voir ses louis éclipsés,
Et vous pourriez porter, vivant à votre guise,
Un bois de cerf pour timbre, & *J'en tiens* pour devise.
C'est un petit malheur dont je veux vous parer.

DAMON.

Voulez-vous me réduire à ne rien espérer?
A l'amour que je sens devenez moins contraire.

M. LE BLANC.

Mais il n'en sera rien, & je n'en veux rien faire:
Taisez-vous.

DAMON.

Si mon cœur à l'aimer destiné...

M. LE BLANC.

Taisez-vous, vous dit-on, pupille suranné.

DAMON.

Je me tais, & de peur de vous mettre en colere,
Je m'éloigne de vous.

M. LE BLANC.

Vous ne sauriez mieux faire.

SCENE X.

MONSIEUR LE BLANC seul.

CEci n'eſt pas mon compte, & ce jeune coquet
A pû charmer Lucinde avecque ſon caquet,
Puiſqu'il l'aime à ce point, on peut l'aimer de même.
Cependant je l'adore, & depuis que je l'aime,
Je n'ai point de repos, je maigris tous les jours,
L'amour a mis chez moi la raiſon en décours:
Je la ſuis en tous lieux; mais quoi que l'on en die,
Je veux abſolument rompre cette partie.
Le deſſein que je fais eſt un peu dangereux:
Mais il faut hazarder, ſi l'on veut être heureux;
Je l'aime, elle le ſait, mes ſoins l'ont fait connoître;
Voyons-la. Que ſait-on? Je lui plairai peut-être.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, CATOS.

CATOS.

QUoi, ce monſieur le Blanc fait l'amoureux de vous,
Comme s'il eſpéroit devenir votre époux?
Et quoi que marié, ce magot vous fait croire,
Qu'il ſe donner à vous il met toute ſa gloire?
Qu'il veut vous épouſer? Le fourbe!

LUCINDE.

Chaque jour
Il me ſuit, il m'aborde, il me parle d'amour:
Et même à notre hymen, Damon dit qu'il s'oppoſe,
Je m'en étois doutée, & j'en ſavois la cauſe.

CATOS

Mais enfin ce chagrin n'eſt pas fort de ſaiſon;
Votre couſine va vous en faire raiſon:
Le piége qu'on lui tend, flatte votre eſpérance,
Je le trouve plaiſant, & j'en ris par avance.
Le hazard ſemble exprès pour cet amant tranſi
Envoyer les habits de votre frere ici:
La couſine en met un, en attendant qu'il vienne;
Vous la verrez tantôt faire le capitaine:
Elle eſt d'un enjouement qu'on ne peut exprimer;
Dans ce nouvel habit elle vous va charmer;

Et ſi monſieur le Blanc eſt homme de parole,
Vous m'allez voir jouer un aſſez plaiſant rôle.
Sait-il...

LUCINDE.

Oui, je lui dis à la porte hier au ſoir,
Qu'à quelque heure aujourd'hui je prétendois le voir.
Je feignis de l'aimer, je lui fis bonne mine,
Et je ſuivis en tout l'ordre de ma couſine.

CATOS.

Dieu ſait s'il va venir au rendez-vous en feu,
De l'humeur dont il eſt, après un tel aveu.
Ce ſinge vous croyant folle de ſa figure,
Voudra venir au fait, avant que de conclure,
Et croira que céans dès la première fois
Il n'aura qu'à ſouffler, & remuer les doigts.
Que nous pourrons donner, après cette avanture,
Aux hommes trop coquets, de bonne tablature!
C'eſt bien à des maris à faire les galans!
On leur garde, ma foi, des filles de quinze ans!
Encor ſi ce magot étoit un homme à plaire...

LUCINDE.

Hé bien...

CATOS.

Eh. L'on verroit ce que l'on pourroit faire.

LUCINDE.

Sa femme doit ſervir au ſtratagême auſſi,
Et Damon s'eſt chargé de l'amener ici;
Et comme dans la choſe elle eſt intéreſſée,
Elle y contribuera, du moins c'eſt ma penſée.

CATOS.

Repoſez-vous ſur nous du ſuccès de vos feux.
Nous allons le berner, en vous ſervant tous deux.
Prenez-vous-en à moi, ſi vous n'êtes contente.
Mais Damon vient, je penſe, avecque ſa parente.

SCENE II.

LUCINDE, MADAME LE BLANC, DAMON, CATOS.

DAMON.

VOilà ce qui ſe paſſe, & ce que l'on réſout;
En nous divertiſſant, nous en viendrons à bout;
J'en fus, en l'apprenant, ſurpris comme vous l'êtes.

LUCINDE *allant ſaluer Mᵉ le Blanc.*

Il faut la recevoir. L'honneur que vous me faites,
Me reproche en ſecret une civilité,
Dont mon reſpect pour vous devroit s'être acquité;
Et les ſoins du mari n'ont plus rien qui m'irrite,
Puiſqu'à ſon amour ſeul je dois cette viſite.

Mᵉ LE BLANC.

Je ne m'étonne plus de voir dans mon époux,
Pour moi tant de froideur, & tant d'amour pour vous:
Votre beauté, Madame, à qui tout eſt poſſible,
Peut forcer à ſe rendre une ame moins ſenſible:
Vos appas ſont ſi grands, & leur éclat eſt tel...

LUCINDE.

Ce qu'on en voit en vous, le rend plus criminel.

DAMON.

Ces diſcours obligeans ſont voir de part & d'autre,
Des ſoins que votre ſexe uſurpe ſur le nôtre.
Je pourrois, pour l'entendre, être aſſez complaiſant:
Mais comme un autre ſoin nous occupe à préſent,
Allons voir ſi tantôt votre aimable couſine
Exécutera bien tout ce qu'elle imagine,

Et ſi ſon enjouement pourra bien ſoutenir...

LUCINDE.

Il n'en eſt pas beſoin, car je la vois venir.

Me LE BLANC.

On ne peut être mieux, & j'aurois de la peine...

SCENE III.

LUCINDE, ANGELIQUE vêtue en capitaine du régiment du Roi, *DAMON CATOS, L'ESPERANCE, Me LE BLANC.*

ANGELIQUE.

L'Eſperance ? Mes gens ?

L'ESPERANCE.

Plaît-il, mon capitaine ?

ANGELIQUE.

Bon cela. Souviens toi...

L'ESPERANCE.

Je ſai bien.

ANGELIQUE.

Chevalier,
Dites-moi, ſentons-nous un peu notre officier ?
(*à Lucinde.*)
Que dites-vous de nous ? Ce port, cette maniére,
A votre avis, ma chere, eſt-elle cavaliére ?
Avons-nous le bon air ? Croyez-vous que le Roi
Ait bien des officiers qui ſoient faits comme moi ?

LUCINDE.

Qu'elle eſt bien !

L'ESPERANCE.

Elle a l'air, dedans cet équipage,
De ces petits fripons qu'on fait ſortir de page,
Pour envoyer à Malte apprendre leur métier.

ANGELIQUE

Monſieur le Blanc, de moi, n'aura pas grand quartier,
Apparamment, voilà votre belle parente,
Je ſuis ſon ſerviteur, & même ſa ſervante :
Pour peu que vous vouliez ſeconder nos deſſeins,
Votre époux va tomber en d'aſſez bonnes mains ;
Et ce tour doit vous faire admirer notre zéle,
Puiſque c'eſt un moyen de le rendre fidéle.

Me LE BLANC.

J'ai promis à Damon de ſuivre vos avis.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LUCINDE, Me LE BLANC, CATOS, DAMON, L'ESPERANCE, LA BRIE,

LUCINDE.

Qu'eſt-ce ?

LABRIE.

Monſieur le Blanc eſt proche du logis,
On m'avoit commandé de voir par la fenêtre
Et ſi-tôt qu'il viendroit d'en avertir mon maître.

ANGELIQUE.

Fort bien. Catos, c'eſt toi qui dois le recevoir.

CATOS.

Je ſai bien ma leçon, je ferai mon devoir.

Mr. LE BLANC.

Mais ſi par mon mari vous êtes reconnue...

ANGELIQUE.

Comment me reconnoître, il ne m'a jamais vue,
Ni mon couſin non plus : Que craindroit-on de lui?
Tout eſt bien concerté, je prétens aujourd'hui
Vous donner un plaiſir qui n'ait rien qui l'égale.
Mais je les vois venir, entrons dans cette ſalle.

SCENE V.

M. LE BLANC, CATOS.

M. LE BLANC.

OUi, madame Catos, vous m'en voyez charmé;
Et je viens, de plaiſir & de joie affamé,
Voir ſi par un bonheur qui paſſe mon mérite,
Je puis faire céans une heureuſe viſite.

CATOS.

Vous ſavez que Lucinde a ſouhaité vous voir,
Et qu'elle vous le dit elle-même hier au ſoir.

M. LE BLANC.

Oui, ma chere, di-moi, penſes-tu qu'elle m'aime?

CATOS.

Ah! Monſieur...

M. LE BLANC.

Quoi? Pourſuis.

CATOS.

Cent fois plus qu'elle même.

M. LE BLANC.

Mon air lui plaît ?

CATOS.

Helas! Il lui ſemble ſi doux...

M. LE BLANC.

Elle m'aime ?

CATOS.

Elle meurt, Monſieur, d'amour pour vous.

M. LE BLANC.

La friponne ! Inſtruis moi de toute ſa tendreſſe.

CATOS.

Elle parle de vous, & ſoupire ſans ceſſe :
Elle paſſe les nuits à vous faire pitié ;
Moi-même, de ſes maux je ſouffre la moitié :
Elle ſe plaint ſi fort, que la nuit toute entiére
Je l'entens, & ne puis en clore la paupiére.

M. LE BLANC.

Va, va, ſi le ſuccès peut ſeconder mes vœux,
Je vous ferai bien-tôt mieux dormir toutes deux :
Je veux que par mes ſoins vous ſoyez ſoulagées,
Et que...

CATOS.

Nous vous ſerons, Monſieur, bien obligées.

M. LE BLANC.

Avec un peu de temps je veux pourvoir à tout :
Mais puiſqu'à me ſouffrir Lucinde ſe réſout,
Ne la verrai-je pas...

CATOS.

Dans la chambre prochaine :
Je croi qu'elle entretient monſieur le capitaine.

M. LE BLANC.

Un capitaine ! D'où ?

CATOS.

Du régiment du Roi,
Son frere, il eſt ici pour quelque temps je croi,
Il vint, pour nous prêcher, hier au ſoir.

M. LE BLANC.

Quel homme eſt-ce?

CATOS.

Un petit enragé, qui féraille ſans ceſſe :
Jamais homme ne fut de ſi mauvaiſe humeur,
Car il eſt étourdi, mutin, fier, querelleur,
Brave comme un Céſar, mais brutal, & capable...

M. LE BLANC.

Ces peſtes d'officiers ſont querelleurs en diable.

CATOS.

Quand ſa fougue le prend, Monſieur, pour moins d'un rien,
Comme on tue un poulet, il tueroit un chrétien :
Mais auſſi quelque jour il jouera de ſon reſte ;
Il en a tué dix depuis ſix mois.

M. LE BLANC.

La peſte !
Avec de tels bréteurs il faut filer bien doux,
S'il me voyoit céans.

CATOS.

Ce ſeroit fait de vous,
Monſieur, il vous tueroit, & toute notre adreſſe...

M. LE BLANC.

Je m'en vais faire un tour, & verrai ta maîtreſſe
Quand il n'y ſera plus.

CATOS.

Quoi, ſortir ſans la voir !
Ah ! Ce ſeroit, Monſieur, la mettre au déſeſpoir.
Pourquoi vous éloigner ?

M. LE BLANC.

Ne t'en mets point en peine.

CATOS.

Mais ſi Lucinde ſait...

M. LE BLANC.

Mais ſi le capitaine
Vient à voir ma figure, & ſe tient inſulté,
Je me garantis mort à perpétuité.

CATOS.

CATOS.

Si ce n'eſt que cela, vous la pouvez attendre ;
Je me garderai bien de vous laiſſer ſurprendre :
Au pis aller, Monſieur, il faudra vous cacher.
Allez, raſſurez-vous, je m'en vais la chercher ;
Si ſon frere paroît, cachez-vous, je vous prie.

M. LE BLANC.

Hé bien, va.

SCENE VI.

MONSIEUR LE BLANC ſeul.

Tout ceci paſſe la raillerie ;
Je crains dans mon calcul de m'être mécompté.
Ah, que mal-à-propos le diable m'a tenté !
Si je m'y connois bien, ce maudit capitaine
Ne feroit pas façon d'enſanglanter la ſcène.
Ouf, je tremble de peur dès que j'entens du bruit ;
Le cœur me bat, je crois que c'eſt lui qui me ſuit.
Que c'eſt bien employé ! N'ai-je pas une femme
Honnête, s'il en eſt ? Qui m'adore dans l'ame ?
Belle, & dont la vertu ne ſe peut conteſter ?
Quelle démangeaiſon me prend de coqueter ?
Et de venir chercher par une folle envie,
Un moment d'entretien aux dépens de ma vie ?
Ah, deſſus ce ſujet que j'ai mal raiſonné !
Mais ſi l'on m'y reprend, je veux être berné,
Car j'en aurai la fiévre au moins une ſemaine.
Ah, morbleu, je ſuis mort, voici le capitaine.

(*Il cherche à ſe cacher & tombe.*)

SCENE VII.

MONSIEUR LE BLANC, LUCINDE, CATOS.

LUCINDE

O Dieux ! Monsieur le Blanc, vous êtes-vous bleſſé ?

M. LE BLANC *ſe relevant.*

Je danſois la bourrée, & le pied m'a gliſſé.
Ce n'eſt rien... Mais que fait monſieur le capitaine ?

LUCINDE

(à Catos.)

Je penſe qu'il écrit. Prens garde qu'il ne vienne.

SCENE VIII.

MONSIEUR LE BLANC, LUCINDE.

LUCINDE.

VOus voyez juſqu'où va ma tendreſſe pour vous,
Et combien le plaiſir de vous revoir m'eſt doux.
Votre mérite eſt tel, que quelques réprimandes...

M. LE BLANC.

Mon mérite eſt petit, mais vos bontés ſont grandes.

LUCINDE.

Verrai-je tant d'amour ſecondé par vos ſoins ?
Vous ne répondez rien.

M. LE BLANC.

Je n'en penſe pas moins ;
Mais je crains qu'on ne trouble un bonheur dont je doute,
Et la peur quelquefois met la joie en déroute.

LUCINDE.

Douter de mon amour ? Lorſque le vôtre obtient...

SCENE IX.

LUCINDE, M. LE BLANC, CATOS.

CATOS.

AH ! Monſieur, cachez-vous ; le capitaine vient.

M. LE BLANC.

Le fâcheux contre-temps !

CATOS.

Sur peine de la vie ;
Gardez de vous montrer.

M. LE BLANC.

Je n'en ai pas d'envie.

LUCINDE.

Je vous quitte à regret.

M. LE BLANC.

Tréve de compliment.
Où faut-il me cacher ?

CATOS.

Dans cet appartement.

M. LE BLANC *à part en ſortant.*

Je me fie à Catos, qui me trahit peut-être.
Ecoutons-les ſans bruit, je pourrai le connoître.

SCENE X.

ANGELIQUE, M. LE BLANC caché, CATOS.

ANGELIQUE.

CAtos, je te cherchois, & depuis mon retour
A peine ai-je eu le temps de te dire bon jour.
Il ne me souvient point de t'avoir embrassée.
(*bas*)
Il n'est pas sorti. (*Elle l'embrasse*)

CATOS.

Non.

ANGELIQUE.

J'ai l'ame embarrassée,
Et je me sens réduit à ne dire en deux mots.
A propos.

CATOS.

D'où vient donc, Monsieur, cet *A propos*

ANGELIQUE.

Avant que de porter plus loin la confidence,
Je veux savoir de toi, si pendant mon absence
Ma sœur sortoit souvent, ou bien si quelque amant
Ne la visitoit point un peu trop fréquemment?

M. LE BLANC, *caché dans un coin du théatre.*

Je tremble.

CATOS.

Non, Monsieur.

ANGELIQUE.

Une fille à cet âge
Est ordinairement plus coquette que sage.

CATOS.

Elle étoit toujours seule, & jamais ne sortoit,
A moins que...

ANGELIQUE.

Par la mort, si quelqu'un s'y frottoit,
Je lui ferois passer un fort méchant quart-d'heure.

CATOS.

On n'a garde, Monsieur.

ANGELIQUE.

On fait bien, ou je meure.

CATOS.

Elle est trop vertueuse, & l'on le sait trop bien.

ANGELIQUE.

Changeons-donc de discours. Di-moi, par tout moyen,
Ne saurois-je revoir cette jeune bourgeoise...

CATOS.

Je vous entens, Monsieur: Pourquoi non?

M. LE BLANC.

La matoise,
Est de plus d'un métier.

ANGELIQUE.

Catos, depuis deux ans
J'ai songé mille fois à tous les doux momens,
Que j'ai passé près d'elle, & de toutes les belles...

CATOS.

Elle m'a demandé vingt fois de vos nouvelles.

ANGELIQUE.

M'aimeroit-elle encore?

CATOS.

En doutez-vous?

ANGELIQUE.

Hélas!
La verrai-je?

CATOS.

Pourquoi ne la verriez-vous pas?

Cette belle, ma foi, ſeroit bien dégoûtée,
Si vous ne lui plaiſiez : Car pour moi...

M. LE BLANC.

L'effrontée !

ANGELIQUE.

Mais puis-je en eſpérer...

CATOS.

Je vous répons, Monſieur,
Qu'elle vous recevra du meilleur de ſon cœur.

ANGELIQUE.

Catos, va s'il ſe peut ſavoir de cette belle,
Si je la pourrai voir ou céans ou chez elle.

CATOS.

Pour chez elle, Monſieur, néant.

ANGELIQUE.

Et pourquoi non ?

CATOS.

C'eſt que je ne ſai point ſon logis, ni ſon nom ;
Comme elle eſt mariée, elle craint le ſcandale.

ANGELIQUE.

Comment faiſois-tu donc, lorſque par intervalle
Tu l'amenois céans ?

CATOS.

La veuve d'un bourgeois
Chez qui j'allois apprendre à coëffer autrefois,
Quand je lui veux parler, va chercher cette belle ;
Tandis que je l'attens, & pour raiſon, dit-elle,
Taît ſon nom. Vous ſavez que par honnêteté,
Il faut garder en tout de la fidélité.
Ce que je ſai le mieux de cette belle brune,
C'eſt qu'elle a pour époux un chercheur de fortune ;
Un piéd plat qui la ſuit, & qu'on dit pour la voir,
Qu'on va pour la coëffer.

ANGELIQUE.

Que j'en conçois d'eſpoir !

Ne perds donc point de temps ; & ſi ton ſoin m'obligе,
Sois ſûre...

CATOS.

Vous aurez contentement, vous dis-je :
Cela ne ſe pourra, ſi je n'en viens à bout.
J'y cours, & je vous viens rendre raiſon de tout.

M. LE BLANC.

L'obligeante Catos lui va chercher la belle.
Morbleu, fût-il déja dans ſa chambre avec elle.

ANGELIQUE.

L'Eſpérance ?

SCENE XI.

ANGELIQUE, M. LE BLANC, caché, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE.

Monſieur.

M. LE BLANC.

Il ne ſort point d'ici.

ANGELIQUE.

Vien-ça.

M. LE BLANC.

Le grand fripon que paroît celui-ci !

ANGELIQUE.

As-tu vû mon couſin ? A-t-il fait ma recrue ?

L'ESPERANCE.

Oui, je vous en répons.

ANGELIQUE.

Mais enfin l'as-tu vûe ?

M'a-t-il fait vingt soldats comme il m'avoit promis?

L'ESPERANCE.

Il n'en a que dix-neuf, mais ils sont bien choisis;
Il ne faut point, Monsieur, après eux, qu'on en cherche:
Ils sont, mordié, tretous aussi grands qu'une perche,
Je les ai fait toiser moi-même dans sa cour,
Ils ont six pieds de haut, & trois grands pieds de tour,
Et des barbes, morbleu, qui les rendent plus graves.

ANGELIQUE.

Sont-ils braves à voir?

L'ESPERANCE *riant.*

Morgué, s'il n'étoient braves,
Les voudrois je emmener?

ANGELIQUE.

C'est parler de bon sens;
Mais à la garnison il faut mener ces gens:
Comme tu ne m'es plus à Paris nécessaire,
Tu partiras...

L'ESPERANCE.

Demain, & j'en fais mon affaire;
Préparez de l'argent.

ANGELIQUE.

C'est fort bien raisonné.

L'ESPERANCE.

Votre œil est aujourd'hui bien émerillonné!
Vous avez votre compte.

ANGELIQUE.

Oui, j'ai l'ame contente,
Catos me fait revoir, pour flatter mon attente,
Cette jeune beauté que tu vis une fois...

L'ESPERANCE.

Je sai bien, je sai bien, la femme d'un bourgeois,
Qui venoit quelquefois vous tenir compagnie.

ANGELIQUE.

Elle-même, & je dois...

L'ESPERANCE.

Peste, qu'elle est jolie !
Dieu fait le mari... Plaît-il, Monsieur ?

ANGELIQUE.

Tais-toi,
Quelqu'un vient, laisse-nous, c'est elle que je voi.

SCENE XII.

ANGELIQUE, Mr LE BLANC, M. LE BLANC caché, CATOS.

CATOS.

A Vingt pas du logis, j'ai rencontré Madame.

ANGELIQUE *la saluant.*

Que mon bonheur est grand !

M. LE BLANC.

La peste ! C'est ma femme !

ANGELIQUE.

Depuis que j'eus l'honneur de vous voir en ce lieu,
Rien ne m'a tant touché que ce funeste adieu ;
L'absence a fait sentir à mon ame amoureuse
Tout ce qu'elle a de rude.

Mr LE BLANC.

Est-il bien vrai ?

M. LE BLANC.

La gueuse !

ANGELIQUE.

Mais puisque mon bonheur me fait vous retrouver,
C'est en vous embrassant que je le veux prouver :
Je veux, puisque pour moi votre ardeur s'intéresse,
Que mon empressement seconde ma tendresse.

CATOS.

Là donc, comme elle fait la prude auprès de lui!
Quand vous ne vous feriez jamais vûs qu'aujourd'hui,

M. LE BLANC.

La coquine!

ANGELIQUE.

Je crois en deviner la cauſe;
L'amour pour votre époux, à mon bonheur s'oppoſe.

Mᵉ LE BLANC.

Hélas! Quelque charmant que peut être un époux,
Que ne ſouffre-t-on point d'un homme comme vous?
Ah! Si jamais le ſort ſecondoit mon envie...

ANGELIQUE.

Hé bien?

Mᵉ LE BLANC.

Je vous verrois tous les jours de ma vie.

M. LE BLANC.

Fort-bien.

ANGELIQUE.

Pour un amant qui meurt pour vous d'amour,
C'eſt & trop de bontés & de joie en un jour.
J'ai pour vous une ardeur qui n'a rien qui l'égale;
Mais comme tout le monde abonde en cette ſalle,
Ce lieu n'eſt pas fort propre à vous bien recevoir,
Et pour vous y ſouffrir, je ſai trop mon devoir.

Mᵉ LE BLANC.

Entrons, puiſque le ſort permet que je vous voie.

ANGELIQUE *en rentrant.*

Catos?

CATOS *rentrant auſſi.*

Monſieur.

SCENE XIII.

Me LE BLANC ſeul.

Voilà la marchande de joie.
L'affront que l'on me fait, ne m'eſt que trop connu,
Et l'aveu qu'on en fait, n'eſt que trop ingénu.
Voilà de ces ſerpens, de ces peſtes publiques,
Qui trafiquent d'honneur par de ſourdes pratiques,
Et dont l'art ſecondant les ſoins d'un favori,
Feint de coëffer la femme, & coëffe le mari.
Et vous, nôtre moitié, qui devenez commune,
Vous avez donc des gens qui vous cherchent fortune ?
Pour le premier venu vous vous laiſſez tenter,
Et ſouffrez ſans façon qu'on vous vienne emprunter?
Ah ! Parbleu, vous irez entre quatre murailles,
De vos folles amours faire les funerailles,
Et vous irez apprendre en une autre maiſon
A mettre de nivau l'amour & la raiſon.
Peut-être qu'au moment que je tiens ce langage,
Monſieur le capitaine & ma femme...Ah, j'enrage!
Ne nous contraignons plus, faiſons du bruit, je veux
Et les chercher....& leur....chanter pouille à tous deux.
Mais s'il m'alloit tuer ? Non, perdons cette envie,
Il eſt plus d'une femme, & l'on n'a qu'une vie :
Il eſt mutin en diable, & Catos me l'a dit.
Taiſons-nous, attendons qu'elle... J'entens du bruit.

SCENE XIV.

M. LE BLANC, CATOS.

CATOS.

IL faut faire ſortir notre amoureux.

M. LE BLANC.

C'eſt-elle,
Sortons, aſſez long-temps c'eſt être en ſentinelle.

CATOS.

Il s'eſt fallu, Monſieur, contraindre juſqu'au bout;
Mais vous vous êtes bien ennuyé?

M. LE BLANC.

Point du-tout.
Le moyen? Quand on voit des intrigues ſi drôles.

CATOS.

Avec des jeunes gens on fait d'étranges rôles.

M. LE BLANC.

Oui, ſans doute, & cela ne ſe peut autrement.

CATOS.

N'en faites point, Monſieur, de mauvais jugement,
J'ai ſur le point d'honneur trop de délicateſſe:
Mais vous ſavez que quand on ſert de la jeuneſſe,
Et qu'on y fait ſon compte, il vaut mieux conſen-
tir...

M. LE BLANC.

Bon! Ne ſai-je pas bien qu'il faut ſe divertir?
Monſieur le capitaine aime fort cette belle?

CATOS.

Cela n'eſt pas croyable.

M. LE BLANC.

Et cette damoiſelle
L'aime fort?

CATOS.

Oui, Monsieur,

M. LE BLANC.

Présentement..Je crois...

CATOS.

Ils se sont embrassés déja plus de cent fois.

M. LE BLANC

Ta maîtresse saura, si tu lui veux apprendre,
Que je suis son valet.

CATOS.

Mais, Monsieur, où vous prendre?
Si l'on vous veut parler? Où logez-vous?

M. LE BLANC.

Trop loin.

CATOS.

Je vous irois chercher.

M. LE BLANC.

Il n'en n'est pas besoin.

CATOS.

Dites votre logis, ma maîtresse est capable,
L'ignorant...

M. LE BLANC *à part.*

(*haut.*) On le sait trop bien, de par le diable
Que l'on me laisse aller, je la verrai dans peu.

CATOS.

Puisque vous le voulez, adieu, Monsieur.

M. LE BLANC.

Adieu.

SCENE XV.

CATOS ſeule.

IL meurt de jalouſie & de colere enſemble.
J'ai bien joué mon rôle : & voilà, ce me ſemble,
Pour un commencement aſſez bien débuté.
Allons ſonger au reſte, & rire en liberté.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LUCINDE.

LUCINDE.

CAtos?

ANGELIQUE.

Que lui veux-tu?

LUCINDE.

Qu'eſt-elle devenue?

ANGELIQUE.

Tu l'appelles en vain.

LUCINDE.

L'auroit-on retenue?

ANGELIQUE.

Je ne crois pas.

LUCINDE

Comment, nous ſuivoit-elle?

ANGELIQUE.

Non.

LUCINDE.

Elle étoit avec nous chez la ſœur de Damon.

ANGELIQUE.

Il eſt vrai; mais je viens de l'envoyer en ville,
Et le ſoin que tu prens, couſine, eſt inutile.

LUCINDE.

Et quoi faire?

ANGELIQUE.

Chercher monſieur le Blanc.

LUCINDE.

Pourquoi?

ANGELIQUE.

Pour lui rendre un poulet de ta part.

LUCINDE.

Mais, dis-moi,
Que contient-il ?

ANGELIQUE.

Il eſt fort galant & fort tendre.

LUCINDE.

Ton enjouement, couſine, a de quoi me ſurprendre.

ANGELIQUE.

Ecoute, laiſſe-moi ménager ton amour ;
Je veux me divertir tout le reſte du jour ;
J'en ſai bien le moyen. Toi, ſans me contredire,
Ne t'informe de rien, & he ſonge qu'à rire.

LUCINDE.

On peut ſur ton début croire qu'avec le temps.

ANGELIQUE.

Notre monſieur le Blanc a bien donné dedans :
Il croit de bonne-foi ſa femme.

LUCINDE.

Je t'avoue
Que ton air goguenard mérite qu'on te loue :
Il ſeroit malaiſé de mieux faire l'amant,
Et tu devrois être homme avec tant d'enjouement.

ANGELIQUE.

Si le ciel m'avoit fait homme, comme il le penſe,
Ma foi, j'aurois été coquet à toute outrance :
J'aurois fait, pour valoir ma peine & mon argent,
Mentir en courtiſan, & jurer en joueur ;
J'aurois pour me pouvoir rendre maître d'une dame,
Appellé les cadeaux au ſecours de ma flamme ;
J'aurois vû fréquemment les belles ſans témoins ;
J'aurois été flatteur, j'aurois rendu des ſoins,
Et preſſé de ſi près les blondes & les brunes,
Que j'aurois eu ma part des meilleures fortunes.

LUCINDE.

LUCINDE.

Tu pourrois te tromper.

ANGELIQUE.

Je ne sai, mais enfin
Un cœur, pour m'échapper, m'auroit semblé bien fin.

LUCINDE.

Mais puisque tu prétens porter plus loin la chose,
Avec monsieur le Blanc, & que l'on s'y dispose,
Il falloit retenir sa femme.

ANGELIQUE.

Point du tout :
Pour juger du dessein, attens jusques au bout.

LUCINDE.

Outre qu'elle pouvoit nous être nécessaire,
Son mari pourroit bien chez lui, dans sa colere,
Prenant ce qu'il a vû pour une vérité,
En venir avec elle à quelque extrémité.

ANGELIQUE.

Damon prendra ce soin ; il la méne, & se flatte,
En la justifiant, d'empêcher qu'il n'éclate :
Il n'est pas violent, il connoît son humeur,
Outre que leur défaite est prête.

LUCINDE.

J'aurois peur...

ANGELIQUE.

Tais-toi, je l'aperçois, évitons-le, & pour cause.
Allons dans le logis préparer chaque chose.

SCENE II.

M. LE BLANC seul.

MA femme ne vient point, elle se trouve bien,
Et son honneur, je croi, fait bon marché du mien :
Mon affront est certain, je sai trop qu'on m'offense,
Mais je ne sai comment j'en dois tirer vengeance.
Si je fais de l'éclat, tout Paris le saura,
Et d'un doigt, pour le moins, chacun me montrera.
Si je feins d'ignorer son amour & ma honte,
Demain, sur nouveaux frais, j'en aurai pour mon compte.
Si je la fais raser de mon autorité,
Elle se pourvoira contre ma cruauté :
Les juges là-dessus sont sans miséricorde.
Si je la fais mourir, il y va de la corde.
Comment diable punir un semblable animal ?
Le remède par tout est pire que le mal.
Chacun vit des effets dont on souffre les causes ;
Car si, comme on devroit, on mettoit ordre aux choses,
Pour le bien du public, n'établiroit-on pas
Des cocus consulans, comme des avocats ?
Leur conseil au besoin... Mais j'aperçois la belle,
Et monsieur l'officier n'a plus que faire d'elle :
Mon neveu l'accompagne. Il faut dissimuler.

SCENE III.

M. LE BLANC, Me LE BLANC, DAMON.

M. LE BLANC *à Damon qui lui fait la révérence.* *(à sa femme.)*

Serviteur. Venez-vous de vous faire enrôler ?

Me LE BLANC.

Comment donc ?

M. LE BLANC.

Venez-vous de voir faire revûe ?
Les belles du marais font-elles leur recrue ?
Avez vous mis en vain ces mouches & ce point ?
Et la coëffeuse enfin...

Me LE BLANC.

Je ne vous entens point.

M. LE BLANC.

Taisez-vous, effrontée.

DAMON.

Eh, mon oncle, de grace.

M. LE BLANC.

Mon Dieu, mon cher neveu, ce mystére vous passe,
Vous parlez sans savoir : Taisez-vous, vous ferez,
Quand vous serez cocu, comme vous l'entendrez.

Me LE BLANC.

A de pareils discours je ne puis rien comprendre.

DAMON.

Mais si votre dessein est de vous faire entendre,
Expliquez...

M. LE BLANC.

Je commence enfin à m'échauffer.
Une femme chez qui l'on apprend à coëffer,

Ne vous ménage pas les lieux où l'on vous mène?
Vous ne sortez jamais, & certain capitaine
Vous embrassant d'abord, bras dessus, bras dessous,
N'a pas tantôt chez lui... Plaît-il? M'entendez-vous?

Mr LE BLANC.

Pour flatter son amour, j'aurois trahi le vôtre?

DAMON.

Qui peut vous avoir fait de tels discours?

M. LE BLANC.

A l'autre

Vous plaît-il de vous taire? Enfin, jusques au bout
Vous pensez-vous tirer d'affaire en niant tout?
Vous croyez que quelqu'un, pour se faire des fêtes,
M'a fait récit du bois dont on charge ma tête;
Et que j'en fais grand bruit, quand je le crois le moins:
Mais voilà la partie; & voilà les témoins:
(*Montrant son front & ses yeux.*)
J'ai vû de ces deux yeux leur abord & ma honte:
C'est par moi que je sai que j'en ai pour mon compte.
Elle faisoit la belle, il s'en disoit charmé;
Et la friponne enfin l'a si bien enjaumé,
Que ce beau capitaine a sans cérémonie
Commandé, moi présent, chez lui, ma compagnie
D'un endroit où j'avois pris soin de me placer,
Je les ai vûs tous deux se parler, s'embrasser,
Et chercher à se voir une secrette voie,
Faire de tendres baisers un prologue à leur joie.

DAMON.

Cela n'est pas possible! Un projet si hardi
Auroit pû s'être fait...

M. LE BLANC.

Peste de l'étourdi;
Cette tête à l'évent me prend pour quelque grue.
Hé bien, qu'en dites-vous?

Mᵉ LE BLANC.

Que ſi vous m'avez vûe,
Sans venir faire ici cet éclairciſſement.
Vous pouviez me confondre aſſez facilement ;
Qu'il falloit vous montrer, cette voie étoit ſûre.
Que ne paroiſſiez-vous ?

M. LE BLANC.

Ah ! Voilà l'enclouûre.

DAMON.

Il eſt vrai, vous deviez vous montrer ; & tout haut
Lui dire...

M. LE BLANC.

Malepeſte, il y faiſoit trop chaud ;
Quand on riſque ſa vie, il n'eſt femme qui tienne,
Et j'avois ma raiſon, comme elle avoit la ſienne.

Mᵉ LE BLANC.

Il l'a rêvé ſans doute, & ne ſe ſouvient plus
Que c'eſt l'effet d'un ſonge.

M. LE BLANC.

A d'autres là-deſſus ;
Je ne ſai que trop bien ce qu'il faut que j'en penſe.
Rentrez, morbleu, rentrez, & craignez ma vengeance,
Je ſuis de vos amours un aſſez bon témoin.

DAMON.

Mon oncle...

M. LE BLANC.

Mon neveu, vous prenez trop de ſoin

SCENE IV.

M. LE BLANC, DAMON.

DAMON.

ON doit pour une femme avoir quelque ſcrupule.

M. LE BLANC

Il eſt vrai, je devrois avaler la pillule,
Et dire galamment, ſans me rendre importun,
Que le mal n'eſt plus mal, quand il eſt ſi commun,
Me rendre ſur ce point traitable comme un autre.
C'eſt votre ſentiment, mais ce n'eſt pas le nôtre;
De ces conſeils benins, l'uſage eſt bel & bon:
Cependant...

DAMON.

Cependant ſur un ſimple ſoupçon
Vous...

M. LE BLANC.

Vous êtes un fat, & votre eſprit s'érige...

DAMON.

Mais...

M. LE BLANC.

Vous êtes un ſot avant terme, vous dis-je.
On vous dit qu'on a vû...

DAMON.

Sur la foi de ſes yeux,
Croit-on que ce qu'on voit, ſoit ce qu'on fait le mieux?
Il faut pour avérer une ſemblable offenſe,
D'avec la vérité détacher l'apparence,
Ne pas croire toujours des ſentimens ſi bas.

M. LE BLANC.

Et que croirai-je donc, ce que je ne vois pas?

Parbleu, votre morale eſt d'un admirable homme !
Lorſque je parle à vous, faut-il vous croire à Rome ?
Ou gager ſottement, ſur votre beau diſcours,
Que vous êtes muet, quand vous jaſez toujours ?
J'ai tout vû, mon offenſe eſt-elle aſſez prouvée ?

DAMON.

L'étrange opinion ! Où l'aurois-je trouvée,
Pour lui donner la main, & la conduire ici ?

M. LE BLANC.

En quelque lieu d'honneur où vous étiez auſſi,
Ce n'eſt pas pour tous deux une choſe nouvelle.

DAMON.

Je ſors de chez ma ſœur, où j'étois avec elle ;
Elle n'a vû que nous depuis qu'elle eſt dehors.

M. LE BLANC.

Et vous en répondez ?

DAMON.

J'en répons.

M. LE BLANC.

Corps pour corps.

DAMON.

Elle a trop de pudeur, & trop de retenue,
Pour ſouffrir...

M. LE BLANC.

Comment diable, aurois-je eu la berlue ?

DAMON.

Outre que j'en répons, elle ſait ſon devoir :
Vos yeux ſe ſont trompés, vous avez crû la voir,
Vous avez ſans ſujet bleſſé ſon innocence,
Sans doute, & c'eſt l'effet de quelque reſſemblance ;
Non que ſi cet affront étoit bien avéré,
Ce courroux, à mon ſens, ne fût trop modéré :
Mais quand on blâme à tort des femmes vertueuſes,
De ſemblables éclats ont des ſuites fâcheuſes.
Des exemples du temps, faites-vous des leçons ;
Les ſoupçons mal-fondés, ſont toujours des ſoupçons.

Ces doutes indiscrets dont l'ame est obsédée,
De l'affront qu'on se fait, laissent toujours l'idée;
Il n'est dans les esprits jamais bien effacé;
Ce bruit fait son effet, quand on le croit cessé;
Sur la foi d'un mari, le monde s'abandonne
A taxer la pudeur de celle qu'il soupçonne,
Et ne peut présumer, s'il a trop éclaté,
Qu'elle ait de la vertu, puisqu'il en a doutés.

M. LE BLANC.

Comme vous dites;

DAMON.

Si depuis peu sa conduite,
D'un amour apparent vous fait craindre la suite;
Eclaircissez vous-en sans vous mettre en courroux,
Tâchez de la convaincre, & pour lors vengez-vous.

M. LE BLANC.

Il a presque raison.

DAMON.

De peur de vous détruire,
Ne faites jusques-là rien qui puisse vous nuire;
D'un repentir sans fruit épargnez vous l'ennui.

M. LE BLANC.

L'avis n'est point mauvais, & je puis aujourd'hui
La convaincre de tout avec un peu d'adresse,
Et je sais un moyen... Serviteur.

DAMON.

Je vous laisse.

SCENE

SCENE V.

MONSIEUR LE BLANC seul.

IL raiſonne aſſez bien, je puis m'être trompé,
Et la peur peut enfin m'avoir préoccupé :
La voyant de côté, la moindre reſſemblance
A pû de mes ſoupçons cauſer la violence :
Je n'ai pû la bien voir ; mais je ſaurai bien-tôt
Si l'amour conjugal eſt chez elle en défaut.
Quelque précaution qu'elle mette en pratique,
J'ai trouvé le ſecret de la voir ſans replique ;
J'imagine le tour qu'elle prévoit le moins.
Tâchons de voir Catos, j'ai beſoin de ſes ſoins,
L'éclat de mes louis la tentera ſans doute,
Et je veux m'éclaircir enfin, quoiqu'il m'en coûte.
Cherchons-la, je prétens, en ſortant de ces lieux,
Que... Mais tout-à-propos elle s'offre à mes yeux.

SCENE VI.

M. LE BLANC, CATOS.

CATOS.

JE vous ai tant cherché, que j'en ſuis hors d'haleine.
Ma foi, depuis une heure, & plus, je me promène,
Monſieur ; & grace à votre opiniâtreté,
J. bien été grondée, & j'ai bien arpenté.

M. LE BLANC.

Pourquoi ?

CATOS.

Pour n'avoir pû dire votre demeure,
Lucinde s'eſt d'abord emportée, & ſur l'heure
M'a donné ce billet, & m'a bien défendu
De rentrer au logis, qu'il n'ait été rendu.
Quoique pour l'apaiſer je ne ſûſſe où vous prendre,
La peur de l'irriter m'a fait tout entreprendre,
Et m'a fait regarder d'ici juſques chez nous,
Vingt courtauds ſous le nez que je prenois pour vous.
Ce billet vous dira ſi ſa peine eſt cruelle,
Et ſi l'on doit....

M. LE BLANC.

Voyons du ſtile de la belle.

Depuis votre départ je ſuis au déſeſpoir,
Et d'un ennuiſi grand votre abſence eſt ſuivie,
Que j'aime autant perdre la vie,
Que l'eſpérance de vous voir.
Venez me raſſurer, ſi ma perte vous touche,
Rétablir mon repos d'un mot de votre bouche;
Et vous reſſouvenez, pour ne m'alarmer plus,
Et me faire régler mon amour ſur le vôtre,
Que les momens qu'on paſſe éloignés l'un de l'autre,
Sont autant de momens perdus.

LUCINDE.

Le billet eſt preſſant, & la ſœur tient du frere;
Tous deux aiment l'intrigue, & tous deux ſans myſtere
Cherchent ſecrettement à ménager leurs feux,
Et la bonne Catos ſert d'agente à tous deux.
Bien loin de s'en ſâcher, elle n'en fait que rire.

CATOS.

Il ſeroit à préſent trop tard pour s'en dedire;

Il m'ont prise chez eux, Monsieur, pour être à tout.
Mais ne viendrez-vous pas ?

M. LE BLANC.

Il faut voir jusqu'au bout.
(*à part.*)
Oui, oui, j'irai. Ma femme y reviendra peut-être.
(*haut.*)
Et nous verrons beau jeu : Mais prend garde à ton maître,
Il m'a tantôt pensé faire mourir de peur.

CATOS.

Ne craignez rien de lui. Jusqu'au revoir, Monsieur.

M. LE BLANC.

Vien-ça, vien-ça, j'ai bien autre chose à te dire.
Comme tu fais plaisir à quiconque aime à rire,
Et que tu sais enfin, en faveur des galans,
Ce que chaque quartier a d'honneurs chancelans,
Serois-tu bien d'humeur à chercher une voie
De ménager pour nous un quart-d'heure de joie.

CATOS.

Que veut dire cela ?

M. LE BLANC.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que la coëffeuse peut beaucoup pour mon repos ;
Que pour elle & pour toi je serai sans réserve,
Si vous voulez... Enfin il n'est qu'un mot qui serve ;
Voici la question. J'aime autant qu'on le peut
Cette belle bourgeoise à qui ton maître en veut :
Oui, sa beauté tantôt m'a charmé, je l'adore,
Et je meurs du désir de la revoir encore.
Si tu veux établir ton bonheur & le sien,
Fais que j'aye avec elle une heure d'entretien ;
Tu peux, pour me servir, employer ta compagne,
Ma chere, mets pour moi la coëffeuse en campagne.

CATOS.

Quoi, vous aimez Lucinde, & voulez en conter?
Si, comme tout ſe ſait, elle ſe peut douter
De votre amour nouveau, que pourra-t-elle dire?

M. LE BLANC.

Rien, ma pauvre Catos. Va, ce n'eſt que pour rire,
Je ne veux lui parler qu'un moment.

CATOS.

Je ne puis.
Cette femme n'eſt pas...

M. LE BLANC.

Je donne dix louis,
Et ma bague.

CATOS.

On verra ce que l'on pourra faire.

M. LE BLANC.

Que tu fais de façon pour conclure une affaire!
Songe à bien ménager...

CATOS.

Vous ſerez ſatisfait.

M. LE BLANC.

Di-moi: Quand ce projet aura-t-il ſon effet?
Le plûtôt vaut le mieux. Quand verrai-je la belle?
Penſes-tu que pour nous elle ſoit fort cruelle?

CATOS.

Je ne croi pas, Monſieur; & ſi vous lui parlez...

M. LE BLANC.

Où la verrai-je enfin?

CATOS.

Chez vous, ſi vous voulez.

M. LE BLANC.

(*à part,*) (*haut.*)
Elle n'y viendroit pas. Non, non, chez la coëffeuſe,
Je ferai mieux l'aveu de ma flamme amoureuſe.

CATOS.

Je le veux,

M. LE BLANC *à part.*

Je prévois ſa honte à mon aſpect.
Quand je verrai ma femme en quelque lieu ſuſpect,
Je vois plus d'un mari rire tête levée,
A qui même avanture eſt peut-être arrivée.
Catos, cela vaut fait.

CATOS.

Je vous répons de tout.

M. LE BLANC.

(*ſeul.*)

J'irai tantôt chez toi. Feignons juſques au bout,
Je vais revoir ma femme, & veux à l'amiable
A ſon honneur douteux faire amende honorable,
Et feindre d'un diſcours, & d'un air compoſé,
Pour la mieux abuſer, d'être déſabuſé.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L'ESPERANCE.

A LA fin, Dieu merci, j'ons tout ce qui
nous faut,
Et je pourrons partir, ſi je voulons, bientôt :
J'ons mouſquets, baudriers, épées, bandoulieres,
Habits, chapeaux, ſouliers, avec dix-neuf bons freres,
Qui ne cherchent qu'à rire ; & j'eſpere demain,
Quand j'aurons bû trétous ſix coups de chaque main,
Prendre joyeuſement le chemin de la Flandre.
Mon capitaine, ici, m'avoit dit de l'attendre
Un jour ou deux ; mais zeſt, il viendra juſtement
Comme je danſe. Il fait en quelqu'endroit l'amant,
Il cajole par tout & petites & grandes :
Dieu ſait ce qui s'enſuit. Par ma foi, ces Flamandes
Sont de bonne amitié. Quand je les viſitons,
Leurs maris ſont, morgué, plus doux que des moutons :
Il n'eſt point d'officiers qui ne trouvent fortune ;
Et juſqu'à leurs valets, chacun a ſa chacune.
Le bon pays que c'eſt pour une garniſon !
Mais ce raiſonnement n'eſt pas fort de ſaiſon ;
Allons tout préparer, & faiſons diligence.

SCENE II.

L'ESPERANCE, CATOS.

L'ESPERANCE.

AH ! Gatos, ton valet.

CATOS.

Ah ! Bon jour, l'Eſpérance,
On te cherche par tout, & tu dois nous aider...

L'ESPERANCE.

Que veut-on ? Me voilà.

CATOS.

Faut-il le demander ?
C'eſt pour monſieur le Blanc. Angelique elle-même
Prépare à le berner, un nouveau ſtratagême :
Pour en venir à bout, elle a beſoin de toi.

L'ESPERANCE.

Je ſuis prêt à bien faire, & tu verras...

CATOS.

Di-moi,
N'a-t-elle pas joué bien plaiſamment ſon rôle
Avec notre galant ?

L'ESPERANCE.

Elle eſt, morgué, trop drôle :
Elle m'a bien fait rire ; & le pauvre lourdaud...

CATOS

Tai-toi, nous parlerons de tout cela tantôt.

L'ESPERANCE.

Je le veux, auſſi-bien il faut que je t'en conte.

CATOS.

C'eſt pour une autre fois, ils ſont tous là-haut : monte

Pour voir ce qu'on te veut.

L'ESPERANCE.

Je te l'ai déja dit ;
Mon amour eſt bien las de te faire crédit :
Depuis plus de dix ans, tu ſais bien que je t'aime,
Pour un baiſer ou deux, veux-tu ..

CATOS.

Veux-tu toi-même
Me laiſſer en repos ?

ANGELIQUE *dedans la maiſon.*

L'eſpérance !

L'ESPERANCE.

Monſieur ?

CATOS.

Va.

L'ESPERANCE *la baiſant.*

Tu n'en n'es pas quitte. On y va. Serviteur.

SCENE III.

CATOS ſeule.

Peſte du gros lourdaud ! Voyez qu'il prend de peine.
Tu n'as qu'à revenir. M'en voilà hors d'haleine.
Qu'il me tarde de voir notre galant ici !
Sa femme, m'a-t-on dit, devoit s'y rendre auſſi.
Cependant l'heure approche, & je ne vois perſonne ;
Il nous payera bien la peine qu'il nous donne.
Le tour qu'on lui prépare eſt plaiſant, ſur ma foi ;
Sa femme devroit bien venir... Mais je la voi.

SCENE IV.

Me LE BLANC, CATOS.

CATOS.

JE craignois bien qu'ici vous ne pûssiez vous rendre.

Me LE BLANC.

A quoi passe le temps Lucinde ?

CATOS.

A vous attendre.
Et moi j'attens aussi que monsieur votre époux
Vienne, comme il a dit, tantôt au rendez-vous.
Angelique & Damon joindront leurs soins aux vôtres.

Me LE BLANC.

Que son humeur me plaît !

CATOS.

Elle plaît à bien d'autres.

Me LE BLANC.

Je brûle de les voir, pour savoir quelle peur
On lui veut faire encor.

CATOS *l'arrêtant.*

Si vous étiez d'humeur
A garder un secret..

Me LE BLANC.

Parle, je sais me taire.

CATOS.

Je puis vous confier une assez bonne affaire ;
L'occasion vous rit, & je sais un moyen,
Si vous me promettez que vous n'en direz rien,
De ménager pour vous...

Me LE BLANC.

Ah ! Ce doute m'offense.

CATOS.

Vous ſauriez donc...

Mᵉ LE BLANC.

Hé bien ?

CATOS.

Qu'un galant d'importance
Eſt amoureux de vous, & que pour vous gagner
Il eſt dans le deſſein de ne rien épargner :
Outre ce que pour vous il aura de tendreſſe,
Il a des tas d'écus dont il vous fait maîtreſſe ;
Et ſon cœur & ſon bien ſont à vous aujourd'hui,
Si vous voulez paſſer une heure avecque lui.
Je me ſuis engagée à vous porter parole,
Et crû vous obliger.

Mᵉ LE BLANC.

Depuis quand es-tu folle ?
Veux-tu qu'en profitant de tes bonnes leçons
Je donne rendez-vous...

CATOS.

Mon Dieu, que de façons !
Pourquoi non ?

Mᵉ LE BLANC.

Tu prétens que ſon argent m'oblige,
Malgré ce que je dois...

CATOS.

Oui, ce galant, vous dis-je,
Verra par des faveurs récompenſer ſon choix,
Et ce ne ſera pas pour la premiére fois.

Mᵉ LE BLANC.

Pour la premiére fois ? Tu peux...

CATOS.

Il me le ſemble,
Et vous avez paſſé de bons momens enſemble.

Mᵉ LE BLANC.

Je commence à trouver ce diſcours ennuyeux.
C'eſt porter un peu loin l'inſolence à mes yeux ;

Mais tu peux t'assurer que devant que je parte...

CATOS.

Nous ne jurons de rien, mais nous savons la carte.
Cependant le galant, pour vous voir, doit venir;
J'ai donné ma parole, & prétens la tenir:
Il m'a fort bien payée, & m'a donné sa bague,
Et des louis fort bons. Voyez si j'extravague.

Me LE BLANC.

Montre. Je la connois... Je croi...

CATOS.

Cela se peut.

Me LE BLANC.

Qu'elle est à mon mari.

CATOS.

C'est lui qui vous en veut.
Depuis qu'il vous a vûe en ce lieu si docile,
Il croit que vous allez chercher fortune en ville,
Qu'à faire des galans vous avez du penchant,
Que c'est par mon moyen que vous trouvez marchand;
Et prétend, pour régler son amour sur le vôtre,
Etre pour son argent bien venu comme un autre.
Hé bien, le verrez-vous tantôt?

Me LE BLANC.

Hélas! Je crains
Qu'il n'ait contre mes jours fait d'étranges desseins,
Et que l'on n'ait trop loin poussé la raillerie.

CATOS.

On va, pour l'apaiser, changer de batterie,
Ne vous alarmez point. Dans une heure d'ici
Vous en verrez l'effet. Mais quelqu'un vient ici;
Rentrez, c'est votre époux. Dites à ma maîtresse
Qu'elle songe à son rôle.

Me LE BLANC.

Il suffit, je te laisse.

SCENE V.

M. LE BLANC, CATOS.

M. LE BLANC.

COmment va notre affaire ?

CATOS.

Eh, tout ira fort bien.

M. LE BLANC.

Bon. Et le capitaine ?

CATOS.

Allez, n'en craignez rien.

M. LE BLANC.

Ce n'eſt pas ſans ſujet que ma peur eſt extrême ;
Et tu ſais que tantôt...

CATOS.

Oh ! Ce n'eſt pas de même ;
Il eſt hors du logis, & pour tout aujourd'hui
Il eſt avec un tas de vauriens comme lui,
Pour faire la débauche, & Dieu nous en délivre.
Il faudra que tantôt il créve, ou qu'il s'enyvre ;
Et je croi, comme enfin il n'en fait pas façon,
Que quand nous le verrons, il ſera beau garçon.

M. LE BLANC.

Mais comme de Bacchus Vénus aime l'approche ;
As-tu pour ſon retour quelque mignonne en poche ?
De l'humeur dont il eſt, tu dois prendre ce ſoin.

CATOS.

Ma foi, je ne croi pas qu'il en ait grand beſoin :
C'eſt pour vous que je veux employer mon adreſſe.

M. LE BLANC.

C'eſt bien fait. Mais, dis-moi, verrai-je ta maîtreſſe ?

Pourrai-je lui parler, & veux-tu t'employer ?

CATOS.

Oui, Monſieur, attendez, je vais vous l'envoyer.

SCENE VI.

M. LE BLANC ſeul.

Pour finir l'embarras d'un amour qui me gêne,
Je veux tout hazarder, pour ſoulager ma peine :
Auſſi-bien, tôt ou tard, Lucinde peut ſavoir
Que c'eſt pour la tromper, que je cherche à la voir ;
Et ſi le capitaine en apprend quelque choſe,
Je ſuis un homme mort. Ainſi je me propoſe
De voir ſi ſur l'eſpoir d'être ma femme un jour,
Lucinde me voudroit prêter un peu d'amour ;
Tâcher de l'engager, voir ſi par ma morale
Sa ſageſſe pourroit avoir quelque intervalle ;
Eſſayer ſi de nous rien ne la peut tenter,
Et ſelon le ſuccès, la ſuivre ou la quitter.
Lucinde eſt fille & jeune, innocente, ingénue,
Peu de choſe ſouvent leur donne dans la vûe,
Et quand on ſe prévaut de leur ſimplicité,
On peut... Mais reprenons un peu de gravité,
La voici.

SCENE VII.

M. LE BLANC, LUCINDE.

M. LE BLANC.

Revenu d'une frayeur mortelle,
Je raméne à vos pieds un proteſtant fidéle,
Paſſablement poltron : Mais nous autres bourgeois,
Qui faiſons volontiers l'amour en tapinois,
Nous n'aimons pas le bruit, & pour ſauver ſa vie...

LUCINDE.

La vôtre aſſurément vous eût été ravie ;
Mon frere eſt ſi brutal, que je bénis le ſort
D'avoir par ce moyen empêché votre mort,
Et je ne puis aſſez louer votre conduite :
Mais comme ce malheur peut avoir quelque ſuite
Qui feroit de l'éclat, empêchons-en le cours ;
Faites, ſans différer, l'aveu de nos amours :
De grace, propoſez notre hymen à mon frere.

M. LE BLANC.

S'il s'oppoſe...

LUCINDE.

Et pourquoi nous ſeroit-il contraire ?
Vous êtes riche ?

M. LE BLANC.

Un peu.

LUCINDE.

Bien fait.

M. LE BLANC.

Sans vanité,
Nous avons le bon air. Pour de la qualité...

LUCINDE.

Ah ! Je regarde en vous votre ſeule perſonne.
Lui propoſerez-vous... Dites donc ?

M. LE BLANC.

Oui, mignonne.

LUCINDE.

S'il y veut conſentir, ſi rien ne le retient,
Quand épouſerons-nous ?

M. LE BLANC.

La ſemaine qui vient.

LUCINDE.

C'eſt l'unique bonheur où mon amour aſpire.
Quoi, je ſerois à vous ?

M. LE BLANC.

Cela s'en va ſans dire.
Si par quelque accident qu'on ne peut pas prévoir,
Cet hymen ſe devoit ou remettre, ou ſurſeoir,
Nous pourrons établir entre nous, ſous ſilence,
Un commerce galant d'hymen de conſcience,
Différer pour un temps les bancs & le feſtin,
Payer au dieu d'hymen un tribut clandeſtin,
En faveur de nos feux nous rendre un peu crédules,
Brûler de bonne-foi d'un amour ſans ſcrupules,
Faire moins un préſent qu'un troc de notre cœur,
Laiſſer tranquillement meurir notre bonheur ;
Et par quelques douceurs où nous puiſſions prétendre,
Nous conſoler ſouvent du déplaiſir d'attendre.
C'eſt un expédient qui peut nous rendre heureux.

LUCINDE.

Il eſt vrai, s'en eſt un, mais il eſt dangereux :
Un pareil mariage...

M. LE BLANC.

Ah ! C'eſt le plus commode,
Le moins embarraſſant, & le plus à la mode.

Quand d'un hymen en forme on avance l'effet ;
Le jour qu'on se marie, on ne sait ce qu'on fait.
Dedans l'ardeur que cause un feu qui vient de naître,
On s'engage à l'hymen, sans le savoir connoître ;
Et le bonheur enfin s'y trouve rarement,
Quand le caprice agit sans le discernement :
Autant que l'on le peut, on doit, quoi qu'il arrive,
En matière d'hymen, faire une tentative.
Devant tous les humains, je soutiens qu'il est vrai
Que qui tend à l'hymen en doit faire l'essai,
Que la joie à ce dieu doit servir d'entremise,
Et que faire autrement, c'est faire une sottise.

LUCINDE.

Que vous raisonnez juste !

M. LE BLANC.

Oh, oh ! Cela posé,
Nous pourrons contracter un mariage aisé ;
Sans rien précipiter, nous pourrons, quoi qu'on die,
Ordonner à loisir de la cérémonie,
Du cadeau, des habits : Quant à vos intérêts,
Vous en déciderez ainsi que des apprêts.

LUCINDE.

Rien n'est plus obligeant.

M. LE BLANC.

Si vous êtes contente
D'un époux possédant deux mille écus de rente,
Je suis votre homme, & puis vous en faire présent
Quand je voudrai, demain, ou bien en épousant ;
Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Vous ferez le contrat, si vous voulez, vous-même ;
Et vous pourrez de plus y mettre à votre choix,
Si vous le souhaitez, la clause des six mois.

LUCINDE.

A vous dire le vrai, j'entens peu les affaires :
Mais comme je vous crois enfin des plus sinceres,
A suivre vos avis, mon amour se résout.

M. LE BLANC

M. LE BLANC.

Comment... Vous consentez...

LUCINDE.

Oui, je consens à tout.
Dès ce même moment vous avez une femme.

M. LE BLANC.

(*bas*) (*haut.*)
Elle a raison. Que c'est de gloire pour ma flamme!

LUCINDE.

Vous voyez que pour vous je fais un grand effort;
Mais pour m'en dispenser, mon amour est trop fort.
Votre discrétion jointe à votre tendresse
Seront, si vous m'aimez, le prix de ma foiblesse.

M. LE BLANC.

Oui, je proteste ici de n'aimer rien que vous,
Et que pour mériter des sentimens si doux,
Je serai moins sans vous que le corps n'est sans ombre:
(*Angelique paroît & l'observe.*)
Je veux pour le prouver, par des baisers sans nombre,
Dévorer à-genoux, & ces mains & ces bras.
(*Il se met à genoux, en lui baisant la main.*)

SCENE VIII.

ANGELIQUE, M. LE BLANC, LUCINDE.

ANGELIQUE *lui prenant le bras.*

Allez-là, vieux magot, vous vous baissez trop bas.

M. LE BLANC.

Morbleu, je ſuis perdu!

ANGELIQUE.

Comment! En ma preſence
Vous lui baiſez la main, faquin? Votre inſolence
A mon inſû, céans, attente à mon honneur,
Et vous venez chez moi pour ſuborner ma ſœur?
Et ma honte, & ta mort, également certaine,
Feront voir...

(*Elle tire l'épée, & fait ſemblant de le vouloir frapper.*)

M. LE BLANC.

(*baiſſant la tête.*)

Ah! Tout doux, Monſieur le capitaine.

LUCINDE *le retenant.*

Mon frere...

M. LE BLANC.

Je croyois avoir la tête à bas.

LUCINDE.

Avant que m'écouter, ne vous emportez pas.

ANGELIQUE.

Que faut-il écouter? Coquette que vous êtes,
Vous prêtez donc ainſi l'oreille à ſes ſornettes?
Vous aimez ce vieux ſinge? Il vous baiſe la main?
Par la mort... Vous ſaurez...

(*Elle fait ſeinte de lui donner de l'épée.*)

LUCINDE.

Je le nierois en vain.

ANGELIQUE.

On me l'avoit bien dit, que contre ma défenſe
Vous voyiez un pié-plat céans en mon abſence,
Et que de vos amours on murmuroit tout-bas.

LUCINDE.

Oui, mon frere, il eſt vrai, je ne m'en défens pas:
De grace, à cet amour ſoyez plus favorable,
Il m'a rendu des ſoins, il m'a trouvée aimable;

Il m'adore, je l'aime, & vous pouvez ſavoir
Ce que c'eſt que l'amour, & quel eſt ſon pouvoir.

ANGELIQUE.

L'amour dont il s'agit apprend-il qu'une fille
Et de nobles parens, & d'illuſtre famille,
Doit faire un tel affront à toute une maiſon ?

LUCINDE.

L'amour prend-il toujours avis de la raiſon ?

ANGELIQUE.

Ah ! Pour vous en punir, je prendrai peu des vôtres :
Ce galant ſervira d'exemple à tous les autres.
(*Elle le menace de l'épée.*)

M. LE BLANC.

Hélas !

ANGELIQUE.

Vous apprendrez à reſpecter en moi
Un capitaine en pied du régiment du Roi,
Dieu me damne : Et pour vous, je vous tiendrai bien fine,
Si vous faites jamais l'amour à la ſourdine.

LUCINDE.

Non, non, j'attens de vous une plus douce loi,
J'eſpére que le ſang vous parlera pour moi ;
Que malgré ce courroux, vos bontés que j'implore,
Donneront à mes pleurs un amant que j'adore.
Non, je ne puis penſer que vous blâmiez ce choix,
Sur tout quand vous ſaurez que c'eſt un bon bourgeois,
Qui m'aime d'une ardeur & ſincere & conſtante,
Qui m'offre, avec ſon cœur, deux mille écus de rente,
Qui prétend m'épouſer, & me donner la main,
Si vous y conſentez, mon frere, & dès demain.

ANGELIQUE.

Monſieur a, dites-vous, deux mille écus de rente,

Et veut vous épouſer ?

LUCINDE.

Oui.

ANGELIQUE.

Vous êtes contente
De l'avoir pour époux ?

LUCINDE.

Mon amour affermi...

ANGELIQUE.

(*Elle l'embraſſe.*)
En ce cas, je rengaîne, & je ſuis ſon ami.
Excuſez le tranſport qu'une douleur mortelle
A cauſé contre vous.

M. LE BLANC.

(*à part.*) C'eſt une bagatelle.
Nos affaires vont mieux.

ANGELIQUE.

Vous aimez donc ma ſœur ?

M. LE BLANC.

(*bas.*) (*haut.*)
Feignons. Terriblement.

ANGELIQUE.

Et nous faites l'honneur
De la vouloir choiſir pour être votre femme ?

M. LE BLANC. *bas.*

Ah ! L'honneur m'en demeure. Il eſt bon ſur mon ame.

ANGELIQUE.

Vous avez amaſſé de grands biens par vos ſoins ?

M. LE BLANC.

Deux fois vingt mille écus pariſis, pour le moins;
Et pour les augmenter, tous les jours je m'occupe.
(*à part.*)
Le drôle croit avoir déja trouvé ſa dupe.

ANGELIQUE.

Bien loin de m'oppoſer à des feux ſi conſtans,
Je veux contribuer à vous rendre contens :

J'aime à voir tant d'amour, & déja par avance
Je vous aime en beaufrere.

(Elle lui touche dans la main.)

M. LE BLANC.

Ah ! Trop d'honneur.

ANGELIQUE.

Je penſe
Que pour l'hymen mes ſoins ne vous déplairont pas.

M. LE BLANC.

Tant s'en-faut.

ANGELIQUE.

Je vais tout diſpoſer de ce pas :
Et pour vous faire voir combien je veux vous plaire ;
L'Eſpérance ?

SCENE IX.

L'ESPERANCE, ANGELIQUE, M. LE BLANC, LUCINDE.

L'ESPERANCE.

MOnſieur.

ANGELIQUE.

Va querir un notaire.
Je vous fais marier dans ce même moment.

M. LE BLANC.

Me marier ? Monſieur l'Eſpérance ?

ANGELIQUE.

Comment ?

M. LE BLANC.

Ne précipitons rien, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Cette voie,
En nous comblant d'honneur, assure votre joie,
Et quand l'amour est fort, il est hors de saison.

M. LE BLANC.

N'importe, différons de grace, & pour raison.

ANGELIQUE.

Et pourquoi différer ? Va, dépêche, & l'amène.

SCENE X.

ANGELIQUE, LUCINDE, M. LE BLANC.

M. LE BLANC.

AH ! (*bas.*) Me voilà gâté ! N'en prenez pas la peine; (*haut.*)
Demeurez. Attendez. Ah, morbleu, que d'ennuis !

ANGELIQUE.

Quelle est votre raison ?

M. LE BLANC.

Monsieur...

ANGELIQUE.

Hé bien ?

M. LE BLANC.

Je suis
Un homme..qui...

ANGELIQUE.

Comment ? Quelles mines vous faites !

M. LE BLANC.

Je vous dis que je suis...

ANGELIQUE.

Ma sœur dit que vous êtes
Un honnête bourgeois; & m'assure de plus,
Que votre revenu monte à deux mille écus.

M. LE BLANC.

Il est vrai.

ANGELIQUE.

Je n'en veux pas savoir davantage.

M. LE BLANC.

Mais, Monsieur.... Vous saurez....

ANGELIQUE.

Cela suffit.

M. LE BLANC *à part.*

J'enrage.

ANGELIQUE.

Mais pour être assuré de ma sœur & de vous,
Je prétens qu'à l'instant vous soyez son époux:
C'est vous parler François, si votre amour m'oblige,
Ces détours à la fin....

M. LE BLANC.

Monsieur, je suis, vous dis-je....
J'ai pour certaine affaire... Un certain embarras....
Attendons à demain.

ANGELIQUE.

Cela ne se peut pas;
Demain je prens la poste, & je retourne en Flandre,
Ma sœur, ainsi que moi, se lasseroit d'attendre,
Et je veux aujourd'hui vous la voir épouser.

M. LE BLANC.

Ah! Je voi bien qu'en vain je veux temporiser.
Hé bien, si vous voulez en savoir davantage,
Je suis....

ANGELIQUE.

Quoi?

M. LE BLANC.

Marié, Monsieur, & j'en enrage.

ANGELIQUE.

Vous avez une femme, & ſubornez ma ſœur?
Ah! Ventre, vous mourrez.
(*Elle tire l'épée.*)
Ah! La vie.

SCENE XI.

ANGELIQUE, LUCINDE, M. LE BLANC, L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE *retenant Angelique.*

EH, Monſieur, Quartier.

ANGELIQUE.

Moi, l'épargner? Non, non, il faut qu'il meure.

M. LE BLANC.

Miſericorde, hélas!

L'ESPERANCE.

Comme ce vieux fou pleure!

ANGELIQUE.

Il mourra de ma main.

L'ESPERANCE.

Eh, ne le tuez pas:
Morgué, vous ſavez bien qu'il nous faut vingt ſoldats,
Je n'en ons que dix-neuf, qu'il faſſe le vingtiéme.
Il portera fort bien un mouſquet.

M. LE BLANC.

Moi?

L'ESPERANCE *à part à M. le Blanc.*

Vous même.

M. LE BLANC.

M. LE BLANC.

Je ſuis trop pacifique, & c'eſt mon grand défaut.

ANGELIQUE.

Hé bien, j'en ſuis d'accord, qu'on l'enrôle au plûtôt,
Et le conduis demain avecque la recrue
A notre garniſon.

M. LE BLANC.

Ah! Cet ordre me tue.
Me mener à la guerre! Ah! J'aime autant périr,
J'y mourrai tous les jours de la peur de mourir.
Monſieur, de bonne foi, je ſuis poltron en diable.
Ayez pitié de moi, je ſuis inconſolable.

ANGELIQUE *à l'Eſpérance.*

Tu répondras de lui.

M. LE BLANC.

J'aime autant le trépas,
Que d'aller à la guerre.

ANGELIQUE.

Hé bien, tu n'iras pas,
Tu ſeras ſatisfait; & je te vais, infame,
Faire à travers ton corps, un paſſage à ton ame.
(*Mettant la main à ſon épée.*)

M. LE BLANC.

J'irai, Monſieur, j'irai, quoique poltron & vieux;
Et mourir pour mourir, le plus tard vaut le mieux.

LUCINDE.

Vous avez une femme?

ANGELIQUE *à Lucinde.*

Evitez ma préſence,
Coquette, & redoutez l'éclat de ma vengeance.

SCENE XII.

ANGELIQUE, M. LE BLANC, L'ESPERANCE.

ANGELIQUE.

(à M. le Blanc.) *(à l'Espérance.)*

TU prens le bon parti. Qu'on le faſſe ſans bruit
Partir devant le jour, ou même cette nuit.
Fais-le équiper de tout.

L'ESPERANCE *bas à Angelique.*

J'aurai ſoin de l'aubade,
Repoſez-vous ſur moi. Suivez-moi, camarade.

M. LE BLANC.

Camarade ? Le gueux ! Ce goujat, ſans façon,
Vit avec moi déja de pair & compagnon.

L'ESPERANCE.

Je ſuis, parbleu, ravi que vous ſoyez des nôtres.

M. LE BLANC.

Fort bien. Avec le temps nous en verrons bien d'autres.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, DAMON.

DAMON.

Est-il bien vrai, Madame?

LUCINDE.

Oui, je viens de ſavoir
Que mon frere, au plûs tard, arrivera ce ſoir.

DAMON.

Mon malheur déſormais n'a plus rien qui m'étonne;
Et charmé de l'eſpoir que ce retour me donne,
Je me flatte de voir que mon cœur & mes ſoins,
Après un tel aveu, ne vous plairont pas moins;
Qu'en faveur d'un amour que vous avez fait naître,
Vous voudrez bien permettre au vôtre de paroître,
Et ſouffrir que j'ajoûte, en me donnant à vous,
Au nom de votre amant, celui de votre époux.

LUCINDE.

Si je ſai juſqu'où va pour moi votre tendreſſe,
Vous connoiſſez pour vous combien je m'intéreſſe,
Je ne puis juſques-là vous rien dire de plus:
Mais ſans perdre de temps en diſcours ſuperflus,
Voyons par quel moyen nous pourrons faire en ſorte
D'avoir pour cet hymen l'aveu qui nous importe.
Ma couſine eſt là-haut, & ſans ſortir d'ici
Nous en pourrons ſçavoir....

DAMON.

Madame, la voici.

SCENE II.

LUCINDE, ANGELIQUE, DAMON, MADAME LE BLANC.

ANGELIQUE.

Vous craignez ?

Mᵉ LE BLANC.

Oui, je crains, quand vous ſerez connue...

ANGELIQUE.

Ne vous alarmez point, je répons de l'iſſue.

DAMON.

Votre couſine ſent ſon petit libertin.

ANGELIQUE.

Hé bien, ai-je bon air à faire le mutin ?

DAMON.

Oui ſans doute. Que fait monſieur le Blanc ? Je penſe.....

ANGELIQUE.

Il eſt entre les bras du brave l'Eſperance :
Il eſt, quoique groſſier, aſſez dépayſé ;
Il en rendra bon compte

DAMON.

Il ſera donc aiſé....

ANGELIQUE

Je vous ai tantôt dit ce que vous devez faire.

DAMON.

Il m'en ſouvient, Madame, & j'en fais mon affaire.

ANGELIQUE.

Catos ſecondera vos ſoins. Quant à l'effet...
L'Eſperance paroît, ſachons ce qu'il a fait.

SCENE III.

LUCINDE, ANGELIQUE, DAMON, Mr LE BLANC. L'ESPERANCE.

L'ESPERANCE *en riant.*

CE que j'ons fait ? Morgué, j'avons fait des merveilles :
Si quelqu'un l'entend mieux, je donne mes oreilles.
Votre monsieur le Blanc est un drôle de corps !
Il voudroit pour un bras, pouvoir être dehors ;
Je viens de l'enrôler, & d'orner sa figure,
En me divertissant, d'un bon habit de bure ;
De l'équiper de tout : mais le régal étoit
De voir en l'habillant, comme il se tourmentoit ;
Pour en venir à bout, il falloit des machines,
Et c'étoit le plaisir, car il faisoit des mines
Et des contorsions qui vous auroient fait peur :
J'en ai ri tout mon soû. Je voudrois de bon cœur
Que vous l'eussiez pû voir, la peste me renie,
Cela valoit, morgué, mieux qu'une comédie.
Il tâche à se résoudre, & croit que de ce pas...

ANGELIQUE.

Mais où l'as-tu laissé ?

L'ESPERANCE.

Je l'ai laissé là-bas
Avec ces aigre-fins que je méne à l'armée ;
Qui lui soufflent au nez du tabac en fumée ;
Plus ils faisons les fous, plus il est sérieux.

ANGELIQUE.

Il est bien étonné de se voir avec eux.

L'ESPERANCE.

Oui, ma foi, car ce ſont d'aſſez bonnes figures.

ANGELIQUE.

Ah! Que pour mon deſſein j'ai mal pris mes meſures.
Avecque ſon épée il bleſſera quelqu'un.

L'ESPERANCE.

Bon, ſon épée, & rien, Madame, c'eſt tout un.
Vous verrez là-deſſus ſon attente trompée;
J'ai tantôt fait river le bout de ſon épée.

ANGELIQUE.

Le brave l'Eſpérance entend à demi-mot.

L'ESPERANCE.

Je ne nous mouchons pas de la pate d'un ſot,
Madame, & Dieu merci j'y mettons bien la nôtre.

ANGELIQUE.

Il faut que ce diſcours faſſe place à quelqu'autre.
Commençons.

L'ESPERANCE.

Je l'entens, il a fait bande à part.
Si vous voulez bien rire, écoutez-le à l'écart.
(*Ils ſe retirent tous dans un des côtés du théatre.*)

SCENE IV.

M. LE BLANC ſeul avec ſon habit de ſoldat,

QUel équipage! Hélas! Ma peine eſt ſans ſeconde,
Il faut aller en Flandre ou bien en l'autre monde,
Me voir en garniſon, pour me ſauver de pis,
Et quitter pour jamais la vie, ou mon pays.
C'en eſt fait, me voilà, malgré ma réſiſtance,
Soldat de la façon de monſieur l'Eſpérance:

Ce fripon m'a donné deux écus malgré moi,
M'a fait boire sans soif à la santé du Roi,
A paré vingt pié-plats de semblables jaquettes,
A mis en marmotant mon nom sur ses tablettes;
A troqué de son chef, sans consulter mon choix,
En habit de goujat, mon habit de bourgeois;
S'est moqué du malheur où mon amour m'expose,
Et s'est fait mon parain, pour m'appeler la Roze.
Si pour me consoler, & pour servir le Roi,
Tous les cocus venoient en Flandre avecque moi,
Je pourrois me vanter, malgré la raillerie,
D'aller en garnison en bonne compagnie.
Si je trouvois moyen de sortir de céans...
Mais j'aperçois Catos, prenons mieux notre temps.

SCENE V.

M. LE BLANC, CATOS.

ELle pleure, je croi. Qu'as-tu, ma chere? Ecoute.

CATOS *faisant la pleureuse.*

Vous avez mis céans, Monsieur, tout en déroute;
Et notre maître...

M. LE BLANC.

Hé bien?

CATOS.

Il est pis qu'enragé:
Là-haut, en vous quittant, il a tout ravagé;
Lucinde auroit sans nous essuyé sa colere;
Il la vouloit tuer. Voyez la belle affaire!

M. LE BLANC.

Il n'en a rien fait?

CATOS.

Non, mais devant qu'il soit nuit,

Il la veut du logis faire emmener ſans bruit ;
Et veut que.... La douleur m'empêche la parole.

M. LE BLANC.

Hé bien, dis : que veut-il ?

L'ESPERANCE *dans le fond du théatre.*

Elle fait bien ſon rôle.

CATOS.

Qu'elle aille pour pleurer ſes funeſtes amours,
Paſſer dans un couvent le reſte de ſes jours.

M. LE BLANC.

Quel malheur ! Je croyois que tu m'allois appren-
dre
Qu'il l'eût fait enrôler, pour l'envoyer en Flandre.

CATOS.

Où voyez-vous qu'un homme à qui l'on s'eſt fié,
Cherche à tromper les gens, quand il eſt marié ?

M. LE BLANC.

Mais où diable, vois-tu, toi qui me fais la mine,
Qu'on enrôle les gens pour aimer leur voiſine ?

CATOS.

Sans vous flatter, Monſieur, vous le meritez bien.
Vous êtes bien heureux....

M. LE BLANC.

Quittons cet entretien ;
Et me dis, auſſi-bien le ſouvenir me bleſſe,
S'il n'eſt aucun moyen de tenir ta promeſſe
Touchant cette beauté qui venoit viſiter....

CATOS.

Elle eſt là-haut, Monſieur, elle y vient de monter.

M. LE BLANC.

Elle vient viſiter monſieur le capitaine ?

CATOS.

Voyant qu'à l'adoucir notre adreſſe étoit vaine,
Ne ſachant plus que faire, ou dequoi m'aviſer,
Je la viens d'amener, afin de l'apaiſer.

M. LE BLANC.

Si tu veux voir mes maux mêlés de quelque joie,
Catos, fais, s'il se peut, qu'un moment je la voie.
Tu m'as fait espérer....

CATOS.

Comment faire, Monsieur ?

M. LE BLANC.

Que fait le capitaine ?

CATOS.

Il est avec sa sœur.

M. LE BLANC.

Profitons de ce temps, Catos.

CATOS.

Comment s'y prendre ?

M. LE BLANC.

Comment ? Va de sa part la prier de descendre ;
Dis-lui qu'il est ici.

CATOS.

Ne verra-t'elle pas....

M. LE BLANC.

J'éteindrai la chandelle, & lui parlerai bas.
Je n'attens pour partir, dedans cette occurrence,
Que la commodité de monsieur l'Espérance :
Il est nuit ; à mes feux cesse de t'opposer,
Va....

CATOS.

Je n'ai pas le cœur de vous rien refuser,
Je risque tout pour vous. Je vais querir la belle ;
Quand vous nous entendrez, éteignez la chandelle.

SCENE VI.

MONSIEUR LE BLANC seul.

Mieux que je n'espérois, mes soins ont réussi,
Et j'aurai le plaisir de partir éclairci.
Il vaut mieux, à mon sens, quelque soin qu'il en coûte,
Etre sûr une fois, qu'être toujours en doute;
Cet éclaircissement peut-être produira....

SCENE VII.

L'ESPERANCE, M. LE BLANC.

L'ESPERANCE.

HE, la Roze?

M. LE BLANC.

Plaît-il?

L'ESPERANCE.

Que diable fais-tu-là?

M. LE BLANC.

Ah! j'enrage, mon corps va changer de demeure!

L'ESPERANCE.

Je nous en vons partir.

M. LE BLANC.

Quand partir?

L'ESPERANCE.

Tout-à-l'heure.
As-tu ce qu'il te faut dedans ton havre-sac?
T'es-tu fait acheter des pipes, du tabac?

M. LE BLANC.

Non, & n'ai point mangé depuis que l'on me traite....

L'ESPERANCE.

Va, je boirons un coup tantôt à la Villette;
Marche à moi. (*Il fait semblant de marcher.*)

M. LE BLANC.

Comment donc, partir si promptement?
Différons, s'il se peut, d'une heure seulement.

L'ESPERANCE.

Il est morgué plaisant! Veux-tu que pour te plaire
Avec mon commandant je me fasse une affaire?
Marche.

M. LE BLANC.

Mais....

L'ESPERANCE *le tirant par le bras.*

Marche donc, ou tu seras traité....

M. LE BLANC.

Prenez ces trois louis pour boire à ma santé,
Et ne me forcez point....

L'ESPERANCE *ôtant son chapeau, & lui faisant la révérence.*

Ah! Monsieur de la Roze,
Deux heures plus ou moins, ne font rien à la chose;
Je partirons tantôt, puisque vous le voulez;
Je m'en vais boire un coup en attendant.

M. LE BLANC.

Allez.

SCENE VIII.

MONSIEUR LE BLANC seul.

SAns argent, mille coups relançoient ma priére;
J'entens venir quelqu'un, éteignons la lumiére.

SCENE IX.

CATOS, M. LE BLANC, Mᵉ. LE BLANC.

CATOS.

Monſieur, voilà Madame.

M. LE BLANC.

Il ſuffit, laiſſe-nous.

SCENE X.

M. LE BLANC, Mᵉ LE BLANC.

M. LE BLANC.

Courons.

Mᵉ LE BLANC.

Vous voyez ce que je fais pour vous;
Je fais tous mes plaiſirs, du bonheur de vous plaire.

M. LE BLANC.

(à part.) *(haut.)*
C'eſt elle, c'eſt ſa voix. Dieu me damne, ma chere,
Je brûlois de vous voir, & ce dernier aveu
Va porter à l'excès ce que je ſens de feu;
Vos bontés me font voir qu'il n'a rien qui vous bleſſe.

Mᵉ LE BLANC.

Non, vous ne ſavez point juſqu'où va ma tendreſſe,

Combien de vous aimer je me fais une loi,
Ni combien votre amour a de charmes pour moi.
Jamais....

M. LE BLANC.

Pour le bonheur que votre amour m'annonce,
Souffrez que ce baiſer me ſerve de réponſe.
(*à part.*)
L'éfrontée ! Elle croit être avec ſon amant,
Et reçoit ces baiſers fort amiablement.

Me LE BLANC.

M'aimerez-vous toujours ? Hélas ! Que j'appréhende....

M. LE BLANC.

Si je vous aimerai ? La plaiſante demande !
On dit que vous avez un ſinge de mari :
N'auriez-vous point pour lui le cœur trop attendri?
Surquelque empreſſement que mon eſpoir ſe fonde,
C'eſt votre époux.

Me LE BLANC.

Hors vous, tous les hommes du monde,
Quelque ſoin que l'on prît à me prouver leurs feux,
Ne peuvent rien avoir de charmant à mes yeux :
Enfin vous êtes ſeul le maître de mon ame,
Mon cœur ne ſent d'amour que pour vous.

M. LE BLANC. (*bas.*)
(*haut.*) Ah, l'infâme !
Vous paſſerez la nuit céans; & votre époux.....

Me LE BLANC.

Je le veux bien, pourvû que ce ſoit avec vous.

M. LE BLANC *bas.*

C'eſt parler ſans énigme, & j'en ai pour mon compte,
(*Il veut tirer ſon épée & ne peut*)
Ton ſang, ame ſans foi, va réparer ma honte;
Je ſuis ſuffiſamment inſtruit des tes amours.
Le voilà cet époux.

Me LE BLANC *s'enfuyant.*

Au ſecours.

SCENE XI.

M. LE BLANC, CATOS.

CATOS.

AU ſecours,
A l'aide. Ces tranſports vous ſont-ils ordinaires?
Etes-vous fou, Monſieur?

M. LE BLANC.

Chacun ſait ſes affaires.

SCENE XII.

MONSIEUR LE BLANC, CATOS, DAMON.

DAMON.

QUi cauſe un tel déſordre en ce logis?

CATOS.

Monſieur.

DAMON.

Mon oncle?

M. LE BLANC.

Vous ſaurez...

DAMON.

En un tel équipage!
Vous, aller à la guerre!

M. LE BLANC.

On m'a fait...

DAMON.

A votre âge!

Un notable bourgeois, un homme de bon ſens
Quitter à notre inſû, maiſon, femme, parens !

M. LE BLANC.

C'eſt un tour...

DAMON.

Auriez-vous quelque méchante affaire?
Quel déſeſpoir vous chaſſe avec tant de myſtere ?

M. LE BLANC.

C'eſt un affront, vous dis-je...

DAMON.

Ah! Non, vous n'irez point.

M. LE BLANC.

Peſte du babillard !

DAMON.

Je ſuis ferme en ce point.

M. LE BLANC.

Je n'ai pû m'en dédire, on m'a pris ..

DAMON.

Il n'importe,
Vous ne ſauriez avoir de raiſon aſſez forte.

M. LE BLANC.

Je prétens me venger...

DAMON.

Vengez-vous autrement.

M. LE BLANC.

Ah, le maudit cauſeur !

DAMON.

Et ſongez ſeulement
Que vous devez...

M. LE BLANC.

Je ſai tout ce que je dois faire,
Avant que vous fuſſiez le fils de votre pere,
Pédagogue importun, dont le zéle indiſcret
Me fait, malgré mes dents, gardien d'un ſecret.
On vous dit que céans on me fait violence,
Qu'on m'a fait enrôler malgré ma réſiſtance,

Qu'avec une recrue un certain grand pendard
M'alloit mener en Flandre un quart-d'heure plus tard.

DAMON.

Qui l'a fait enrôler ?

CATOS.

Monſieur le capitaine.

DAMON.

Je m'en vais lui parler.

CATOS.

N'en prenez pas la peine,
Je le vais avertir.

SCENE XIII.

MONSIEUR LE BLANC, DAMON.

DAMON.

L'Auriez-vous inſulté ?

M. LE BLANC.

Jamais : Mais vous ſaurez que ce jeune éventé....
Le voici, vous allez en ſavoir davantage.

SCENE XIV.

DAMON, M. LE BLANC, ANGELIQUE, CATOS.

ANGELIQUE.

JE suis fâché, voulant me venger d'un outrage
Que le sort soit tombé sur un de vos parens ;
Mais je vous en viens faire excuse, & vous le rens
Malgré ce qu'il a fait, je vous en fais le maître,
Et l'aurois épargné, s'il se fût fait connoître.

DAMON.

Qu'a-t'il fait ? Quel outrage ? Et surquoi cette peur ?

ANGELIQUE.

Comment ! Venir céans pour suborner ma sœur ?
Chez moi, morbleu, chez moi, la sœur d'un capitaine ?
Par la mort... Mais enfin je consens qu'on l'emméne
Ou chez vous, ou chez lui, prêt à nous allier ;
En faveur du parent, je veux tout oublier ;
Je l'aime, sans savoir même comme on le nomme
Sa figure me plaît, je le trouve brave homme,
Au rang de ses amis je me mets aujourd'hui,
Et veux, morbleu, casser un verre avecque lui.
A l'hymen de ma sœur puisqu'il n'est plus contraire
Qu'on la fasse venir ?

M. LE BLANC.

Il n'est pas nécessaire.

ANGELIQUE.

Ne consentez-vous pas qu'une telle union...

M. LE BLANC.

Il est vrai, j'y consens, mais à condition...

DAMON.

Faites que promptement...

ANGELIQUE.

Dites-nous, quelle eſt-elle ?
Quelque difficulté...

M. LE BLANC.

C'eſt une bagatelle ;
Mais jamais mon neveu ne ſera ſon époux,
Qu'il ne ſe ſoit coupé la gorge avecque vous.
C'eſt la condition que je mets à la choſe.

DAMON.

D'un tel emportement, qui peut être la cauſe ?
Mon oncle, voulez-vous me mettre au deſeſpoir ?

M. LE BLANC.

J'ai mis la belle à prix, & c'eſt à vous à voir...

DAMON.

A vouloir ſon trépas, quel motif vous engage ?
En avez-vous reçû quelque ſenſible outrage ?

M. LE BLANC.

Oui.

DAMON.

J'ai, pour vous venger, le cœur aſſez hardi ;
Mais je prétens ſavoir...

M. LE BLANC.

C'eſt que cet étourdi,
Qui fait le goguenard, qui rit, & qui ſe cache,
Me fait....

DAMON.

Hé bien ?

M. LE BLANC.

Cocu, puiſqu'il faut qu'on le ſache.

DAMON.

Lui ? Votre femme a pû...

ANGELIQUE.

Je répons de ſa foi,
Tant qu'elle n'aura point d'autre galant que moi.

M. LE BLANC.

Cependant je le ſuis, & Monſieur la gouverne ...

ANGELIQUE.

Si c'eſt de ma façon, je veux que l'on me berne ;
Vous le mériteriez... mais un certain défaut.

M. LE BLANC.

Fort bien. Vous n'avez pas une belle là-haut,
Qui vous vient viſiter, qui ſouffre vos careſſes ?

ANGELIQUE.

Nous autres officiers manquons nous de maîtreſſes ?
Il eſt vrai ; j'en conviens, mais...

DAMON.

Mais enfin ſachons...

ANGELIQUE.

Elle n'eſt point ſa femme ; & je vous en répons.

M. LE BLANC.

Non, car elle eſt la vôtre.

DAMON.

Il faut la voir, & prendre...

ANGELIQUE.

Je le veux bien. Catos, qu'on la faſſe deſcendre.

SCENE XV.

ANGELIQUE, M. LEBLANC, DAMON.

M. LE BLANC.

SI de la belle en fait je me trouve l'époux,
Hem ?

ANGELIQUE.

Vous l'emmenerez tout doucement chez vous.

M. LE BLANC.

Je ſerois aſſez ſot....

ANGELIQUE.

Calmez cette colere :
Je veux vous faire voir combien j'ai ſû lui plaire,
Vous montrer juſqu'où vont les tranſports des amans,
Que vos yeux ſoient témoins de nos embraſſemens,
Lui donner devant vous des marques de ma flamme,
En avoir des faveurs : Et ſi c'eſt votre femme,
Lorſque quelque autre objet aura ſû me charmer,
Que las de ſes faveurs, ou ceſſant de l'aimer,
Pour m'en débarraſſer, je voudrai vous la rendre,
Vous ſerez trop heureux encor de la reprendre.

M. LE BLANC.

Hé bien, vous l'entendez ?

DAMON.

C'eſt un jeune emporté ;
Mais nous lui rabattrons tantôt ſa vanité :
Quand nous aurons de tout une entiére aſſûrance.
Vous verrez quelle part je prens dans cette offenſe.

ANGELIQUE.

Je l'entens, vous ſerez à l'inſtant ſatisfait.

M. LE BLANC.

Qu'en dites-vous ?

DAMON.

Je crois que c'eſt elle en effet.

SCENE XVI.

ANGELIQUE, DAMON, M. LE BLANC, Mᵉ LE BLANC. CATOS.

ANGELIQUE.

PErmettez qu'à leurs yeux, quelque ſoin qui les touche,
Je prenne deux baiſers ſur cette belle bouche.

M. LE BLANC.

La baiſer à mes yeux! Ventre.

(Il met le pied ſur la garde de ſon épée pour la tirer, & ne peut.)

DAMON.

Dans ſa maiſon!

M. LE BLANC.

Oui, je veux tout tuer.

DAMON.

Vous n'avez pas raiſon.

M. LE BLANC.

Qu'importe? Ame ſans foi, peſte de ta famille!

Mᵉ LE BLANC.

Pouvez-vous me blâmer de baiſer une fille?

DAMON.

Une fille!

ANGELIQUE.

Oui, ma foi, c'eſt à mon grand regret.
Auſſi-bien eſt-il temps d'éventer ce ſecret.

M. LE BLANC.

Quoi, c'eſt une fille?

DAMON.

Oui, la choſe eſt aſſurée.

M. LE BLANC.

Ah ! Si je l'avois ſû, que je l'euſſe bourée !
Mais pourquoi, s'il vous plaît, ce beau déguiſement ?

ANGELIQUE.

Pourquoi ? Pour vous montrer à faire le galant,
Et vous apprendre, ayant une femme bien faite,
A n'aller point ailleurs débiter la ſornette,
A vous tenir content du nom de ſon époux,
Sans chercher à tromper des gens plus fins que vous.

M. LE BLANC.

Elle a parbleu raiſon, & l'avanture eſt drôle;
Elle a, pour l'en blâmer, trop bien joué ſon rôle :
Mais puis-je m'aſſurer, parent, que cet aveu
Ne ſoit point un moyen de mieux couvrir leur jeu ?

DAMON.

Non, vous pouvez l'en croire, après cette aſſurance.

M. LE BLANC.

Il ſeroit bon de voir, la choſe eſt d'importance.

ANGELIQUE.

Il n'en eſt pas beſoin, voilà votre garant.

M. LE BLANC.

Songeons à ſon repos, pour celui qu'il me rend.

SCENE DERNIERE.

M. LE BLANC, Mᵉ. LE BLANC, DAMON, LUCINDE, ANGELIQUE.

LUCINDE.

Mon frere eſt arrivé, nous voilà hors de peine.

ANGELIQUE.

Comment, le capitaine?

Mᵉ. LE BLANC.

Encore un capitaine!
Je penſe qu'il en pleut. Votre hymen ſe fera,
Mais ce ſera demain, ou quand il vous plaira;
J'y conſens: Cependant je vais reprendre haleine,
Et ſalue humblement LA FILLE CAPITAINE.

FIN.

L'AMEIGU

L'AMBIGU COMIQUE,

OU

LES AMOURS DE DIDON ET D'ENE'E,

TRAGE'DIE EN TROIS ACTES.

Mêlée de trois Intermédes comiques.

AU LECTEUR.

CETTE tragédie a été représentée dans le même ordre que vous l'allez trouver imprimée. Elle eſt en trois actes, & mêlée de trois Intermèdes comiques, dont chacun renferme un ſujet ſéparé & fini. Ce mêlange n'eſt pas ſans exemple, quoiqu'il ne ſoit pas ordinaire ſur notre théâtre; & comme c'eſt un uſage établi de tout temps chez les Eſpagnols, je veux bien avouer que leurs poëmes dramatiques m'ont ſervi de modéle; que le plaiſir que m'ont donné la lecture que j'en ai faite, & les repréſentations que j'en ai vûes, m'ont perſuadé qu'un pareil mêlange pourroit avoir autant d'agrément ſur notre ſcêne, que de beautés ſur leur théatre; & que l'ayant regardé comme un moyen d'aſpirer au bonheur de plaire à ceux qui n'aiment que le ſerieux, ſans renoncer à celui de divertir ceux qui n'aiment que le comique, je me ſuis hazardé à travailler ſur cette idée à l'imitation des poëtes de cette nation. Toutes leurs piéces ſont en trois actes ſéparés par des Intermédes comiques, mêlés de muſique & de danſe, en quoi ils ſemblent s'être en quelque façon aſſujettis aux préceptes d'Horace, Chorus medios interciet Actus, & n'avoir pas

peu de rapport avec les chœurs mêlés de voix, d'inſtrumens & de fluttes, dont les Latins ſeparoient leurs actes, à l'exemple de Sophocle, quoique ſelon l'avis d'Ariſtote, les chœurs ne dûſſent rien chanter qui n'eût quelque rapport & même quelque liaiſon avec le ſujet de la piéce. La crainte que j'avois que les Intermédes de celle-ci, qui n'en ont aucun avec ce qui les précéde, n'interrompiſſent l'attention de l'auditeur pour le ſérieux, me fit croire que je ne pourrois l'empêcher, qu'en faiſant choix d'un ſujet fort connu. C'eſt ce qui me fit jetter les yeux ſur le quatriéme livre de l'Eneide, où Virgile renferme les amours & la mort de Didon : outre que cette matiére eſt extrémement connue, l'antiquité ne nous a point laiſſé d'idée d'une paſſion ni plus forte ni plus touchante ; & je me ſentois ſi charmé des beautés de cet excellent ouvrage, que je le regardois comme un original d'après lequel il étoit preſque impoſſible de faire une méchante copie. Comme ce ſujet avoit été mis au théatre par Eſtienne Jodelle, le premier qui ait fait des tragédies en notre langue, & depuis même par des auteurs dont la réputation a égalé le mérite, je n'aurois pas entrepris de le traiter, ſi je n'euſſe appris d'Horace que les œuvres d'Homére & de Virgile ſont des tréſors dont il eſt permis à tout le monde de s'enrichir, & que les ſujets connus qui ſont à tous ceux qui s'en veulent ſer-

vir, deviennent propres & particuliers à celui qui les traite.

Rectius Iliacum carmen deducis in Actus
Quam si proferres ignota, indictaque primus
Publica materies privati juris erit....

Je ne sai si cette nouveauté aura quelque agrément sur le papier; mais je me tiendrai assez heureux, si le lecteur peut avoir pour elle même indulgence que l'auditeur, & si la lecture qu'il en fera ne détruit point l'estime que près de trente représentations consécutives lui ont acquise.

ACTEURS.

DIDON, reine de Carthage.
ENE'E, prince Troyen.
ACHATE, ami d'Enée.
HIARBE, prince Africain.
BARSINE, confidente de Didon.
PHILON, capitaine des gardes de Didon.

La scène est à Carthage.

L'AMBIGU COMIQUE
OU
LES AMOURS DE DIDON ET D'ENE'E.
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ENE'E, ACHATE.

ACHATE.

OUI, de quelque façon dont mon œil enviſage
Le favorable accueil qu'on nous fait dans Carthage,
Je ne vois qu'à regret, que dans ce long ſéjour,
La gloire a moins de part que Didon & l'amour.

La rigueur de l'hiver, dont votre politique
Prétexte le séjour des Troyens en Afrique,
Découvre trop l'éclat de votre nouveau feu.
Fuyons, Seigneur, fuyons de ce funeſte lieu;
Portons plus loin l'eſpoir; flatté par tant d'oracles,
L'hiver, pour des héros, n'a que de vains obſtacles;
Nos Troyens ont bravé trop de périls divers,
Pour craindre, en vous ſuivant, la rigueur des hivers.
Ces illuſtres témoins de votre deſtinée,
N'attendent pour partir que les ordres d'Enée;
Leur intrépidité ne perd qu'avec douleur
Le temps que votre amour dérobe à leur valeur.
Chacun d'eux..... Car enfin croyez-vous qu'on ignore
Que vous aimez la reine?

ENE'E.

Achate, je l'adore;
Notre amitié me force à vous le déclarer:
Mais, helas! Qui pourroit ne la pas adorer?
Prince, quand je pourrois mettre en oubli ſans peine
Le favorable accüeil de cette aimable reine,
Nos Troyens échappés à la rage des vents,
Comblés de ſes bontés, comme de ſes préſens;
La part qu'en nos malheurs elle ſe plaît à prendre,
Le reſpect qu'en ces lieux ſa faveur nous fait rendre,
Et que malgré nos ſoins ſans elle nos vaiſſeaux
Cédoient à la fureur de l'orage & des eaux;
Verrois-je ſans amour, qu'en ce climat barbare,
La nature a formé la beauté la plus rare,
Dont l'éclat ſurprenant puiſſe frapper les yeux?
Verrois-je ſans amour, qu'en elle tous les dieux
Prodigues des vertus de ſon ſexe & du nôtre,
Joignant l'orgueil de l'un à la douceur de l'autre,

Semblent autoriſer ma flamme & mon ſéjour ?
Prince, & vous le ſavez, la nature & l'amour
Ont joint dans cet objet qui nous prête un aſyle,
Tous les appas d'Heléne à la fierté d'Achille.
Jamais ce même dieu qui cauſe mon ardeur,
N'a joint tant de mérite avec tant de grandeur,
N'a de tant de vertu ſoutenu ſa tendreſſe,
N'a fait voir tant de gloire avec moins de foibleſſe,
Tant de douceur unie à tant de fermeté,
Ni tant de charmes joints à tant de majeſté.

ACHATE.

La reine a des appas, tout vous parle pour elle;
Mais, Seigneur, autre part la gloire vous appelle :
C'eſt ſur les bords du Tibre, où la faveur des dieux
Nous promet avec vous un deſtin glorieux;
C'eſt du ſang précieux de vous, de vos ancêtres,
Que l'univers entier doit recevoir des maîtres.
Le ſort, dont les décrets ſecondent nos deſſeins,
Deſtine à vos neveux l'empire des Romains;
Et lorſque ſa faveur nous réſerve la joie
De rétablir la gloire & la grandeur de Troye,
Bornerez-vous l'effort de votre ambition
A la douceur d'aimer & de plaire à Didon ?
Ne vous a-t'il ſauvé des périls, du naufrage,
Que pour vous voir aux pieds d'une reine à Carthage,
Négliger tout pour elle, & trahir à ſes yeux
Les deſtins, votre ſang, les Troyens, & les dieux,
Ah ! Souffrez que mon zéle offre à votre mémoire
L'effort que vous devez aux ſoins de votre gloire,
Aux manes des héros dont vous tenez le jour.

ENE'E.

Hélas ! Ne dois-je rien, Achate, à mon amour ?
Ne ſaurois-je accorder, ſans me couvrir de blâme,
L'intérêt des Troyens, & celui de ma flamme ?

L'Afrique, pour flatter mes vœux, & leurs projets,
Nous offre sur ses bords un trône & des sujets;
Et lorsque mon amour nous présente une voie
D'élever dans Carthage une nouvelle Troye,
Faut-il aller chercher dans les champs des Latins
Un sceptre & des états sur la foi des destins?
Opposer à mes feux, forcé par tant d'obstacles,
Le scrupule d'avoir fait mentir des oracles?
Et m'acquérir, prenant Achate pour second,
Le titre glorieux de prince vagabond?
Non, non, puisque l'amour secondant mon attente
Me rend maître du cœur d'une reine charmante,
Régnons; que mille autels élevés en ces lieux....

ACHATE.

Et quel secours, Seigneur, nous promettre des dieux?
Des charmes de Didon, quand votre ame est touchée,
Vous souvient-il que c'est la veuve de Sichée,
Dont le deuil signalé loin de finir pour vous,
Rend le cœur si fidéle aux manes d'un époux?
Pour voir avec nos jours finir notre espérance,
Votre amour & les Grecs sont-ils d'intelligence?
Tant d'obstacles vaincus, de périls affrontés,
Vos jours dedans nos murs par le feu respectés,
Tant de secrets avis d'oracles, de présages
Du sort qui vous attend, sont-ils de foibles gages?
Avec tous ces objets, Seigneur, figurez-vous,
Au nom des Phrygiens, Achate à vos genoux.
Voulez-vous qu'à vos yeux tout le sang qui leur reste,
Soit de leur désespoir l'interprète funeste?
Et qu'aux yeux de Didon, de vous & de sa cour,
Leur bras venge sur eux leur perte & votre amour?
Loin de faire éclater des feux qui les outragent,
Songez à quoi, pour eux, vos sermens vous engagent;

Que l'amour que Didon s'efforce à vous donner....

ENE'E.

Hé bien, Achate, hé bien, il faut l'abandonner :
Immolons aux Troyens l'amour qui les arrête,
Qu'à fuir dès cette nuit notre flotte soit prête ;
Aux décrets du destin il faut s'assujettir:
Donnez l'ordre par tout, je suis prêt à partir.

SCENE II.

ENE'E seul.

A Partir ? Et mon cœur se peut faire une joie
D'abandonner le sien à ses douleurs en proie ?
J'aurai fû, prodiguant mes sermens dans sa cour,
Pour trahir ma Didon, lui donner tant d'amour ?
Hélas ! Prêt d'un hymen où cette reine aspire,
De quel front l'aborder ? que penser ? Que lui dire ?
Non, non, si j'ai promis de trahir tant de feu,
Mon cœur & mon amour en revoquent l'aveu :
Je veux d'un tel dessein m'épargner la bassesse,
Lui jurer une ardeur égale à sa tendresse,
Et laissant de mes jours la conduite au hazard,
Qu'elle pleure ma mort plûtôt que mon départ.
Allons, par une ardeur à ses soupirs mêlée,
Raffermir à ses yeux ma constance ébranlée ;
Par de nouveaux sermens allons nous engager...
A quoi, lâche ? A forcer le ciel à s'en venger ?
Prétens-tu démentir, par un tel hymenée,
Ce que le sort attend de la vertu d'Enée ?
Et pouvoir dans les bras de Didon, en ces lieux,
Braver impunément les destins & les dieux ?
Trahir le sang des tiens ? Et souiller ta mémoire
Par les soins d'un amour si fatal à ta gloire ?

Rougi, lâche, rougi d'avoir tant combattu;
Laiſſe ſur ton amour décider ta vertu,
Donne de cet effort une marque éclatante....
Mais la reine paroît : ô dieux, qu'elle eſt charmante!

SCENE III.

ENE'E, DIDON, BARSINE.

DIDON.

VEnez, Prince, il eſt temps de faire un noble éclat,
L'amour doit l'emporter ſur les raiſons d'état,
Des princes Afriquains c'eſt trop craindre la plainte,
Il eſt temps que nos feux agiſſent ſans contrainte,
Et que de mes ſujets le reſpect & la foi
Reconnoiſſent en vous mon époux, & leur roi:
Faiſons que notre hymen nous joigne & les détrompe,
Que la magnificence en ſeconde la pompe,
Et que je puiſſe voir dans ce jour fortuné,
Par les mains de Didon, un héros couronné.
C'eſt peu faire pour vous : Plût au ciel que mon ame,
Par un plus grand effort, pût vous marquer ſa flamme,
Soumettre avec mon cœur tout l'univers en paix....

ENE'E.

C'eſt porter mon bonheur plus loin que mes ſouhaits,
Madame, & mon amour aſſuré de vous plaire,
Après un tel hymen, n'a plus de vœux à faire:
Mais....

DIDON.

Quoi ? Vous vous troublez, Prince, lorſqu(
pour vous...

ENE'E

Oui, quoiqu'offre à mes yeux le nom de votre
époux,
Prévoyant où ce choix vous expoſe & m'éleve,
Contre moi, malgré moi, ma vertu ſe ſouleve.
Carthage ſous vos loix, ſecondant votre eſpoir,
A rendu mille rois jaloux de ſon pouvoir,
Madame. Quand je vois contre mes feux timides,
Les Getules armés pour ſe joindre aux Numides,
Le fier Pigmalion préparer contre vous
Un fer qui fume encor du ſang de votre époux,
Hiarbe dans ces lieux réduit par cette offenſe
A régler ſur ce choix celui de ſa vengeance;
Mon amour, pour vos jours juſtement alarmé,
Craint de perdre Didon, pour m'en voir trop aimé.
Ces rois, vous le ſavez, ne cherchent qu'à vous
plaire;
L'eſpoir de votre main retient ſeul leur colere.
Si mon bonheur m'éleve au rang de votre époux,
Que n'attenteront point leurs mouvemens jaloux ?
Votre état eſt un bien que leur orgüeil regarde...

DIDON.

Quand je ferme les yeux ſur ce que je hazarde,
Que j'immole à mes feux la peur de les aigrir,
Eſt-ce Enée, eſt-ce lui qui me les doit ouvrir ?
Laiſſez, laiſſez armer tous les princes d'Afrique :
L'amour, quand il eſt fort, eſt-il ſi politique ?

ENE'E.

Votre trône, Madame, encor mal affermi,
Soutiendroit mal l'effort d'un puiſſant ennemi.
Malgré tous vos refus, Hiarbe vous adore,
Il n'eſt point alarmé d'un amour qu'il ignore.

Ce prince, après ce choix, peut troubler vos états,
Madame. Ménageons son esprit & son bras;
Laissez-moi, par des soins que je me veux prescrire,
Fortifier vos murs, affermir votre empire,
Aguerrir vos sujets, afin qu'en votre état
Nous puissions soutenir ce choix avec éclat.
Pour lors de notre hymen & la pompe & la gloire
Feront voir....

DIDON.

C'est vous seul que mon cœur en veut croire,
Prince; & si mon amour m'a caché le danger
Où mon choix & ma main me peuvent engager,
J'aime mieux que toujours il le cache à ma vûe,
Que d'en voir ma tendresse altérée, ou vaincue.
Allez, qu'un si beau feu ne perde plus de temps,
Que tous vos soins m'en soient des gages éclatans:
Donnez l'ordre par tout, & souffrez que mon ame,
Par vos empressemens, juge de votre flamme.

ENE'E.

Je dois sacrifier mes jours à mon espoir;
Et je vais accorder ma flamme & mon devoir.

SCENE IV.

DIDON, BARSINE.

BARSINE.

De quelque heureux succès qu'un tel espoir vous flatte,
Madame, je crains bien qu'un tel amour n'éclate;
Du joug d'un étranger vos sujets indignés,
Peuvent s'intéresser pour des rois dédaignés.

DIDON.

Dûſſai-je, après ce choix, pour croître mes alarmes,
Voir aux pieds de mes murs tout l'univers en armes;
Dût le lit nuptial devenir mon tombeau,
Un tel époux rendra mon deſtin aſſez beau;
Et mon amour ſaura braver ma deſtinée,
Si Didon peut mourir femme du grand Enée.
Ne m'offre point des maux que je meveux cacher;
Tu ne ſais point, Barſine, à quel point il m'eſt cher,
Tu ne ſais point l'état où l'amour m'a réduite;
Ma mort, ou notre hymen, en doit être la ſuite.
Sa perte eſt le ſeul mal que ma tendreſſe craint,
Jamais de tant d'amour un cœur ne fut atteint;
Auſſi jamais le ciel, témoin de ſa victoire,
N'a produit un héros couvert de tant de gloire.
Je crois, & ſon aveu ne dément point nos yeux,
Qu'il eſt formé du ſang des héros ou des dieux.

BARSINE.

Hiarbe, dont les ſoins.... Mais je le vois paroître.

SCENE V.

HIARBE, DIDON, BARSINE.

HIARBE.

Quelque amour qu'en mon cœur vos charmes ayent fait naître,
Madame, vos froideurs ne m'ont que trop inſtruit
Que mon ſort eſt d'aimer ſans eſpoir & ſans fruit.
En vain de ma douleur mon ame poſſédée,
Voudroit de tant d'amour vous tracer quelque idée,
D'un impuiſſant effort je flatterois mon feu,
Votre haine ſuivroit de trop près mon aveu.

Avant que votre hymen vous donnât à Sichée,
Mon ame de vos traits ſenſiblement touchée,
Madame, vous offrit Hiarbe pour époux,
Mon cœur s'étoit flatté de l'eſpoir d'être à vous;
Et quoiqu'un autre choix en fût la récompenſe,
Sans perdre mon amour, je perdis l'eſpérance;
La mort, de votre hymen ayant détruit les nœuds,
Réveillant dans mon cœur mon eſpoir & mes feux;
Mes ſoupirs & mes ſoins crûrent toucher votre ame,
Toujours mêmes refus ont combattu ma flamme,
Toujours de mon amour l'injurieux mépris,
D'une ſi pure ardeur eſt devenu le prix.
Je ne viens point troubler, me plaignant de leur cauſe,
La tranquille froideur que votre cœur m'oppoſe,
Ny tâcher à forcer l'eſpoir d'un nœud ſacré,
De vaincre des refus dont je ſuis aſſuré.
De quelque rude coup dont je ſente l'atteinte,
Si je n'éteins mon feu, j'étoufferai ſa plainte;
Et votre haine peut m'épargner en ce lieu,
Puiſque je ne m'y rens que pour vous dire adieu.

DIDON.

Quand le cœur de Didon, pour un roi magnanime,
Changeroit en amour ce que je ſens d'eſtime,
Prince, je vous l'ai dit, une ſévere loi
M'ôte la liberté de diſpoſer de moi:
L'ombre de mon époux que j'adore en ſa cendre,
Aux loix d'un autre hymen me défend de prétendre.
Oublirois-je pour vous les ſermens ſolennels
Que mon cœur prodigua juſqu'au pied des autels,
De ne mêler jamais d'autres ardeurs aux flammes;
Dont les nœuds ſi chéris unirent nos deux ames?
Je l'avouerai, Seigneur, pour cet indigne effort,
Malgré vos feux, le mien ne peut être aſſez fort:
Des ſermens violés ſouvent le ciel s'offenſe.

HIARBE.

La douleur les fait faire, & l'amour en diſpenſe;

Et quelque soit le fruit que Sichée en reçoit,
Sa mort, sur votre cœur, ne lui laisse aucun droit ;
Le souvenir d'un feu dont la mort nous dégage,
Ne présente à nos yeux qu'une funeste image ;
Et l'amour dans un cœur qui prend un tel parti,
Ne peut former de nœud que trop mal assorti.
Voulez-vous, étouffant des mouvemens si tendres,
Au mépris d'un beau feu, soupirer pour des cendres ?
Croyez-vous, quelque éclat dont vous couvre son nom,
Qu'un désespoir sans fruit doive forcer Didon,
Pour des manes errans dans des demeures sombres,
D'être sourde aux soupirs, & fidéle à des ombres ?
Non, non, c'est s'imposer une trop dure loi,
Ce cœur se peut donner sans lui manquer de foi ;
Et de quelque fierté dont votre cœur se pique,
Madame, il est encor des héros en Afrique.

DIDON.

Seigneur, laissez agir ma vertu librement ;
Devenez mon appui, sans être mon amant ;
Opposez aux tyrans qui s'arment pour ma perte,
L'ardeur de m'en venger que vous m'avez offerte ;
Bravons-en, s'il se peut, l'orgueil de tant de rois.
Enée est un héros fameux par mille exploits ;
Qu'à seconder son bras, votre valeur s'apprête ;
Sa main, en ma faveur, à s'armer toute prête,
Deviendra de mon trône un si puissant appui....

HIARBE.

Vous vous flattez, Madame, ou jugez mal de lui.
Et pour vous sa valeur foiblement s'intéresse.

DIDON.

Je répons de son cœur, que cette crainte cesse ;
Je connois sa vertu.

HIARBE.

Cessez de vous flatter ;
Votre intérêt n'a rien qui le puisse arrêter ;

En vain un tel ſecours flatte votre eſpérance,
Des ſoins de votre état ſon départ le diſpenſe ;
Un devoir plus preſſant le dérobe à nos yeux,
Et ce héros enfin abandonne ces lieux.

DIDON.

Seigneur, que dites-vous ?

HIARBE.

Que la flotte d'Enée
S'apprête à faire voile, & ſuit ſa deſtinée ;
Que pour quitter ces bords, cette nuit, au plus tard,
Ses ordres ſont déja donnés pour ſon départ.

DIDON.

Pour ſon départ ! Holà, gardes, qu'on cherche Enée.
Prévenons la douleur d'en être abandonnée ;
Dans ſon éloignement mon cœur prend trop de part,
Ma mort ſuivroit de près ce funeſte départ.

HIARBE.

Dieux! Qu'entens-je?

DIDON.

Oui, Seigneur, il n'eſt plus temps de feindre,
J'ai forcé trop long temps ma flamme à ſe contraindre.
Je l'adore, & le perds, ce perfide, Seigneur!
Si vous ſavez aimer, jugez de ma douleur.

HIARBE.

Plût au ciel que ce cœur accablé de la ſienne,
Jugeât en ma faveur auſſi-bien de la mienne!

DIDON.

D'un ſort bien différent nous nous plaignons tous deux.
Jamais d'aucun eſpoir je n'ai flatté vos feux ;
Je n'ai jamais tâché d'unir avec adreſſe
Le ſecours des ſermens à ma feinte tendreſſe :

Mais, Seigneur, cet ingrat qui s'apprête à partir,
M'a donné tout l'amour qu'il feignoit de sentir.
Ses soins & ses sermens, prodigués sans scrupule,
Auroient surpris peut-être un ame moins crédule :
Ses soupirs me marquoient tant d'amour, qu'en secret
Mon cœur, pour s'acquiter, ne voyoit qu'à regret
Que la main de Didon à l'hymen toute prête,
N'avoit qu'une couronne à mettre sur sa tête :
Et l'ingrat me trahit ? O dieux ! dont la rigueur....
Va le trouver Barsine, & lui peins ma douleur ;
Sur un départ si prompt, il faudra qu'il s'explique,
Dis-lui que sans sujet il suit les bords d'Afrique ;
Qu'aucun de mes sujets par ses coups abattu,
Sous les drapeaux des Grecs n'a jamais combattu,
Qu'aucun d'eux, de sa mort ne s'est fait une joie ;
Que jamais Tyrien n'a vû les murs de Troye.
Soulève les remords de ce perfide amant,
Barsine, & le conduis dans mon apartement.

SCENE VI.

HIARBE seul.

QUe vois-je ? Quel transport vient d'agiter son ame !
Quel éclat ! C'est donc là le fruit de tant de flamme !
L'ingrate ! C'est donc là l'effet de ses sermens ?
Sa douleur a trahi tous ses déguisemens,
Et ce coup imprévû forçant sa retenue,
Ne m'a que trop instruit d'une flamme inconnue.
Quoi, lorsqu'elle a besoin, mépriſant tant de rois,
Du secours de ses pleurs pour soutenir son choix,

Quand notre aveuglement, malgré toute ſa haine,
La rend de notre ſort arbitre ſouveraine,
Un étranger pourra, ſéduiſant ſes deſirs,
Jouir impunément du fruit de nos ſoupirs ?
Didon, juſqu'à ce jour ſi ſenſible à la gloire,
Pourra par un hymen fatal à ſa mémoire,
Au mépris de nos feux, admettre dans ſon lit
Un prince fugitif que les dieux ont proſcrit ?
Il faut que notre amour, comme le ſien, s'explique.
Hélas! Sans moi, ce prince abandonnoit l'Afrique ;
Mon imprudence ſeule a cauſé cet éclat.
Mais puiſque ſans la voir il quittoit ſon état,
Le cœur de ce héros, peu ſenſible à ſes charmes,
Rédoute ſa fureur plus qu'il ne craint ſes larmes,
Sans doute, & ſon amour répond mal à ſon feu ;
Secondons ſes deſſeins, pour en tirer l'aveu.
S'il veut fuir de ces lieux, favoriſons ſa fuite,
Mettons-le hors d'état d'en craindre la pourſuite :
Et s'il faut que l'hymen ſoit le fruit de leurs feux,
Rendons-en le moment funeſte à tous les deux.

Fin du premier acte.

LE
NOUVEAU
MARIÉ,
PREMIER INTERMEDE.

ACTEURS.

MONSIEUR VILAIN, Conseiller d'un présidial.

MADAME BRIONET, veuve.

MADEMOISELLE LUCIE, sa fille.

MONSIEUR DAMIS, son fils.

SANS-SOUCY, valet de M. Vilain.

La Nourrice du logis.

La scène est chez madame Brionet, à Paris.

LE NOUVEAU MARIÉ,

PREMIER INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR VILAIN, SANS-SOUCY.

SANS-SOUCY.

JE vous le dis, Monsieur, dûssai-je vous déplaire,
Votre chagrin m'étonne, & je ne puis m'en taire.
Quel déplaisir secret vous rend mortifié ?
D'aujourd'hui seulement vous êtes marié.
A peine a-t'on fini cette cérémonie,
Et loin de faire honneur à votre compagnie,
Et d'aller d'un air gai répondre aux complimens
De ce que vous avez d'amis & de parens,

Quand pour vous embraſſer chacun ſe fait de fête;
Vous vous mordez les doigts, & ſecouez la tête;
Et quoi qu'en votre hymen chacun prenne de part,
Vous ne prenez plaiſir qu'à rêver à l'écart.
Quelque ennui pourroit-il troubler un jour de noces?

M. VILAIN.

Oui, morbleu, je ſuis las de voir tous ces carroſſes
Fondre de toutes parts ici plus que jamais,
Et d'en voir débarquer des courtiſans profés,
Dont l'abord à mes ſoins fourniſſant de matiére,
Joint au fracas de cour leur humeur familiére;
Et qui ſans être amis, conviés, ni parens,
Accablent ma moitié de leurs ſaluts fréquens.

SANS-SOUCY.

Cela n'eſt rien, Monſieur, on ne s'en peut défendre,
Cette civilité ne vous doit pas ſurprendre,
Et ce jour paſſé, rien ne combattra vos feux;
Il ne tiendra qu'à vous de vivre fort heureux,
Si-tôt que vers chez vous vous aurez fait retraite;
Car Madame a du bien, elle eſt jeune & bien faite;
Vous, le fils d'un marchand opulent & légal,
Et conſeiller de plus d'un bon Préſidial,
Rempli de gens ſavans, qui ſur quoi qu'on conteſte,
Entendent preſque tout le Code & le Digeſte,
Et qui quand il s'agit de décider un point....

M. VILAIN.

Nous ne ſommes que ſept qui ne l'entendons point:
Mais pour te dire tout ce qui me tient en tête,
C'eſt que ma femme veut, pour achever la fête,
Avoir la comédie ici ce ſoir.

SANS-SOUCY.

Tant mieux.

M. VILAIN.

Ces fadaiſes n'ont rien pour moi que d'ennuyeux;

Ce

Ce ſont amuſemens pour le peuple ſtupide,
Dont la plaiſanterie eſt toujours inſipide ;
De plus, la comédie attirera céans
Des maſques importuns, des coquets faineans,
Qui croiſſent mon chagrin, lorſque leur joie augmente :
Ma femme à coqueter a déja quelque pente,
Et quelquefois l'appât d'un diſcours engageant....
Enfin il ſeroit bon d'épargner cet argent.
J'imagine un moyen qui pourra m'en défaire.
J'en vais dire à l'inſtant quatre mots à ſa mere,
L'en dégoûter, de peur que ſi l'on la prévient,
Elle ne ſoit d'avis.... Mais je la vois qui vient.

SCENE II.

M. VILAIN, Mᵉ. BRIONET, SANS-SOUCY.

Mᵉ. BRIONNET.

QUoi, Monſieur, quand chacun à danſer s'étudie,
Faire le ſix derriere, & fauſſer compagnie ?
Qu'il : raiſon vous force à vous cacher de nous ?
Allons, je veux danſer les cinq pas avec vous :
Nos violons ſont bons, leur ſymphonie eſt douce,
Venez, pour m'imiter, mettre bas votre houſſe,
Mettre le monde en train de ſe bien divertir.

M. VILAIN.

S'il ſe divertit mal, Madame, il peut ſortir,
L'hymen a ſes chagrins, & ſa cérémonie
Réduit aſſez ſouvent la joie à l'agonie,

Et nous venons de faire un terrible marché.

Me. BRIONET.

A quoi bon ce discours ? En êtes-vous fâché,
Vous, dont l'empressement d'entrer en ma famille,
Témoignoit tant d'amour & de soins pour ma fille?

M. VILAIN.

Madame, ce n'est pas faute d'empressement ;
Mais je suis son époux, & j'étois son amant ;
Et depuis que sur moi ce nouveau titre opere,
J'ai bien à soutenir un autre caractere :
Elle est jeune, il pourroit n'y faire pas trop sûr,
Et sa tête est un fruit qui n'est pas encor mûr.

Me. BRIONET.

Etre femme à quinze ans, n'est pas chose nouvelle :
Quand on me maria, j'étois plus jeune qu'elle.

M. VILAIN.

Quelqu'un peut-être alors vit où la chose alloit,
Et que dès ce temps-là votre honneur chanceloit.

Me. BRIONET.

Quand vous pouriez trouver quelque trait de satire,
Vous chercheriez les gens quinze jours pour leur dire ;
Et toujours le discours vous semble mal tourné,
Si de vingt mots piquans il n'est assaisonné.
Toujours votre chagrin, qui s'en fait une étude,
De quelque coup de dent attaque la plus prude :
Votre bile acharnée à déchirer les gens,
Donne à tout ce qu'on fait toujours un mauvais sens ;
Et l'aigreur de l'esprit que cette tête loge,
Verse souvent du fiel jusques sur un éloge.
Mon gendre, car enfin je puis vous parler franc,
Cela ne sied point bien aux gens de notre rang :
Usez-en comme moi, laissez-là la satire ;
Je connois vos défauts. Quelqu'un m'entend-t'il dire,

Qu'un gendre tel que vous n'étoit pas bien mon fait ;
Que vous êtes choquant, brutal & contrefait,
Que pour être cheval comme ceux que l'on guide,
Il ne vous manque rien que la ſelle & la bride ?
Ce ſont des vérités, vous le ſavez fort bien :
Cependant je les ſais, & ſi je n'en dis rien.
Imitez ma méthode, & que chacun ſe loue...

M. VILAIN.

Votre diſcrétion eſt grande, je l'avoue ;
Mais vous m'obligerez, Madame, ſur ce point,
De ne me dire plus que vous n'en parlez point.
Cependant dites-moi ſi cette comédie,
Que votre fille veut avoir, quoi qu'on en die,
Eſt un régal pour vous, de qui la nouveauté
Ait dequoi régaler votre caducité ?

Me. BRIONET.

Pourquoi non ? Quoique vieille, il en eſt de ſenſibles,
Où les plus ſérieux peuvent être ſenſibles,
Pleines de mots plaiſans.

M. VILAIN.

Du comique, morbleu !
Du comique chez vous ? Cela n'eſt bon qu'au feu.
Ces mots que vous nommez plaiſans ſont des ſottiſes,
Qui n'ont point pour témoins de femmes bien apriſes :
Les poſtures des gens, leurs grimaces, leurs tons,
Sont à craindre céans, pour plus de cent raiſons.

Me. BRIONET.

Mais pourquoi ?

M. VILAIN.

Voulez-vous que je m'en déſeſpere ?
Et qu'au bout de neuf mois notre épouſe très-chere,

Par les impreſſions que l'eſprit y reçoit,
Nous faſſe des magots comme ceux qu'on y voit?
Eſt-il rien ſi contraire aux jeunes mariées?

Me. BRIONET.

Hé bien, il en faut voir qui ſoient moins égayées,
Quelque piéce en machine, & le faire ſavoir....

M. VILAIN.

Fi, c'eſt pis quatre fois. Le grand plaiſir de voir,
Sur des monſtres formés d'ozier & de détrampe,
Des dieux plus mal montés qu'un ſablonnier d'Etampes,
Pendus dans des cartons comme dans des étuis,
Qui deſcendent du ciel comme un ſeau dans un puits.
On ne voit applaudir de ſemblables caprices,
Que par des Allemans, ou des courtauds novices,
Par des badauds errans dans leur oiſiveté,
Qui croyent, décidant ſur chaque nouveauté,
Etre honorés, après leurs viſites fréquentes,
Du nom de bel eſprit, par des lettres patentes:
Mais les gens du bon goût....

Me. BRIONET.

Pour vous voir ſatisfait,
Un ſujet ſérieux ſera mieux notre fait.

M. VILAIN.

Que penſez-vous y voir? Un héros à nazarde,
Amant triſte & dolent d'une amante braillarde,
Entêté d'un objet où ſon cœur s'eſt fixé,
Plus contrit qu'un procureur taxé?
Des rois dont l'on ne craint l'effort ni les menaces,
Guindés ſur des grands mots comme ſur des échaſſes,
Qui font briller aux yeux d'un ſpectateur ſurpris,
Des vertus de théatre, ainſi que des habits?
Pour des gens éclairés, ce plaiſir eſt trop mince.

Me. BRIONET.

Ah! Si monſieur Damon n'étoit point en province,

Il nous feroit jouer quelque piéce de lui :
C'eſt le premier auteur ; par un bout d'aujourd'hui
Il nous lit ce qu'il fait ; & les délicateſſes....

M. VILAIN.

Ah, bon ! Je le connois, il fait de bonnes piéces.
On diſoit qu'il étoit au bout de ſon rollet ;
Mais il en fait venir la charge d'un mulet,
Et s'achete un brevet, ou la nouvelle eſt fauſſe,
De poëte en magaſin, pour les vendre par groſſe :
Mais puiſqu'il eſt abſent, c'eſt pour une autre fois ;
Nous pourrons, l'attendant, faire à loiſir un choix,
Et ſi vous m'en croyez, Madame, quoi qu'on die,
Nous n'aurons point céans ce ſoir la comédie.

Me. BRIONET.

Hé bien, n'en ayons point, puiſque c'eſt votre avis,
Je vais en avertir & ma fille, & mon fils ;
L'un & l'autre pourroient avoir donné quelque ordre.

M. VILAIN.

L'un, ni l'autre, ma foi, n'en voudront pas démordre,
Si vous ne vous ſervez de votre autorité.

Me. BRIONET.

Cela vaut fait, Monſieur, c'eſt un point arrêté ;
Puiſque vous le voulez, je vais vous ſatisfaire.
Adieu.

M. VILAIN.

C'eſt m'obliger, je ne ſaurois m'en taire.

SCENE III.

M. VILAIN, SANS-SOUCY.

M. VILAIN.

CEci va bien. La vieille étant de mon parti,
Ma femme en pourra bien avoir le démenti:
Je ferai, supprimant céans la comédie,
Avorter les projets de leur galanterie.

SANS-SOUCY *bas.*

Madame vient.

M. VILAIN.

Bien-tôt nous en saurons l'effet.
C'eſt elle.

SCENE IV.

M. VILAIN, LUCIE, SANS-SOUCY.

LUCIE.

ENfin, Monſieur, vous êtes ſatisfait:
De ces façons d'agir que voulez-vous qu'on die?
Comment nous marier ſans voir la Comédie?
En carnaval? Des gens de notre qualité?
Je ne vous comprens pas, Monſieur, en vérité.
Vous la contremandez, & la choſe eſt poſſible?
L'ordre, je vous l'avoue eſt du dernier terrible.

Il falloit donc d'abord s'en être défendu.

M. VILAIN.

Ecoutez, entre nous, c'eſt de l'argent perdu :
Mais je ſais un ſecret que perſonne ne trouble ;
De la voir tous les jours, ſans qu'il en coûte un double,
Ce ſecret va gâter tous les comédiens.

LUCIE.

Vous ſavez des ſecrets....

M. VILAIN.

En voici les moyens.
Il faut, pour s'en ſervir, ſans inſulter ſa bourſe,
Chercher, en gens d'eſprit, le plaiſir dans ſa ſource ;
Rire aux dépens des fous dont on voit en tous lieux,
De ces originaux qui nous crévent les yeux,
De qui les jours ſemés d'avantures folâtres,
De cent ſujets plaiſans fourniſſent les théatres.
Sans ſe voir en ces lieux condamnés aux dépens,
Il faut étudier les ſottiſes du temps ;
Et ſuivant à dauber ſa pente naturelle,
S'en faire chaque jour une piéce nouvelle.
C'eſt par ce beau ſecret que l'on peut aujourd'hui,
Sans débourſer d'argent, rire aux dépens d'autrui.

LUCIE.

Pour moi la comédie eſt toujours fort plaiſante,
J'y trouve des beautés dont le plaiſir enchante ;
Rien ne peut égaler celui que j'y reçoi,
Et le métier d'un poëte a des charmes pour moi,
Qui me font admirer tout ce qui s'y démêle.

M. VILAIN.

C'eſt un métier gâté, tout le monde s'en mêle ;
Quand j'y ſonge, morbleu, je tombe de mon haut.
Il n'eſt pas aujourd'hui juſqu'au moindre courtaud,
Dans la démangaiſon d'exercer ſon génie,
Qu'il ne ſoit le bourreau d'un vers qu'il eſtropie :

La rage de rimer qui le tient au collet,
Lui fait craindre de voir sa Minerve au filet;
Sa tête croit pouvoir, avec quelque grimace,
Au bout de son comptoir transplanter le Parnasse;
On le voit marmotant quelque bizarre ton,
Prêt d'accoucher d'un vers qu'il veut mettre en chanson,
Et qui, fier des beaux arts dont son esprit se pique,
Aune son drap en vers, & le coupe en musique.

LUCIE.

Mais, dites-moi, Monsieur, à quoi bon ce courroux?
Cela n'est pas nouveau, vous en étonnez-vous?
Ils rencontrent toujours quelqu'un qui les en loue,
Outre qu'assez souvent....

M. VILAIN.

Il est vrai, je l'avoue,
Cela n'est pas nouveau, car chacun aujourd'hui
Néglige son métier, & fait celui d'autrui:
Mais depuis l'artisan jusqu'aux gens à carrosse,
Le médecin bavard veut parler de négoce;
Le marchand veut parler de casse & de séné;
Le peintre, d'un concert bien ou mal ordonné;
L'ignorant hobreau, de Térence & de Plaute;
Le maltôtier, de vers, le poëte, de maltôte;
L'homme de cour, de l'air dont on fait un contrat;
L'abbé, de contr'escarpe. On voit un avocat
Faire le courtisan, dépouillé de soutanne;
Le gendarme Ecossois, qui parle de chicane;
Le drapier, qui décide en petit potentat,
Du fond d'un magasin, des affaires d'état;
Et le marchand de vin, de qui l'esprit s'exerce,
Qui met d'abord un muid de nouvelles en perce.

LUCIE.

Les gens qu'on a priés, Monsieur, pourront crier,
Après s'être attendus....

M. VILAIN.

Il faut les défier.

LUCIE.

Mais on n'en uſe point à Paris de la ſorte;
Ils ſe tiendront choqués.

M. VILAIN.

Choquez ſoit; que m'importe?

LUCIE.

Par ces ordres donnés, Monſieur, à contre-temps,
Voulez-vous apprêter à rire à tous venans?
Voulez-vous que de nous tout le monde ſe rie?

M. VILAIN.

Tant mieux ils n'auront pas beſoin de comédie.

LUCIE.

Quoi que vous en diſiez, s'ils ſe moquent de nous,
C'eſt un affront pour moi qui retombe ſur vous.

SCENE V.

M. VILAIN, LUCIE, SANSSOUCY, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Madame venez voir....

LUCIE.

Que voulez-vous, nourrice?

LA NOURRICE.

Vive les gens de cœur, & meure l'avarice.
Je viens de voir venir tous les comédiens,
Il en vient d'arriver trois carroſſes tout pleins;
Ils ſont tretous dorés comme ces beaux carroſſes,
Et nous rirons tantôt, dit-on, tant qu'à des noces.
Votre pere les vient d'amener.

M. VILAIN.

Le pendard!
Nourrice, va, morbleu, leur dire de ma part,

Qu'il peut les renvoyer, ou que devant qu'on
sorte,
Les fenêtres céans leur serviront de porte.
Les mander malgré moi! C'eſt donc pour m'in-
ſulter?
Dis-leur que ſi je ſuis obligé d'éclater...

LA NOURRICE.

Je n'ai garde, Monſieur, de leur aller rien dire.

M. VILAIN.

Pourquoi non?

LA NOURRICE.

On m'a dit qu'ils nous feront tant rire.

LUCIE.

Puiſqu'ils ſont arrivés....

M. VILAIN.

J'entens à demi-mot;
Du frere & de la ſœur c'eſt un ſecret complot:
Mais s'il faut qu'à les voir vous ſoyez deſtinée,
Vous y pourrez, ma foi, rire pour une année.
Votre frere paroît. Je le vais relancer.

SCENE VI.

M. VILAIN, LUCIE, LA NOURRICE, DAMIS.

DAMIS.

Monſieur, la comédie eſt prête à commencer.

M. VILAIN

Enfin, malgré mes dents, contrariant beau-frere,
Votre eſprit juſqu'au bout ſoutient ſon caractere?
Et les comédiens venus à mon inſû....

DAMIS.

Vous les contremandiez, mais je ne l'ai point ſû;

Et lorſqu'on m'a céans cherché pour me l'apprendre,
J'étois déja ſorti, de peur de faire attendre.

M. VILAIN.

Vous aimez le grand bruit, beau-frere, & les grands frais :
Mais quels comédiens ſont-ce ?

DAMIS.

Ceux du marais.

M. VILAIN.

Du marais ! du marais ! Je crois qu'on s'étudie....

DAMIS.

Comment ?

M. VILAIN.

Vous donnent-ils *gratis* la comédie ?

DAMIS.

Ont-ils accoutumé de la donner *gratis* ?

M. VILAIN.

Doit-on autrement, mon cher, à votre avis ?

DAMIS.

Moi, je les ai crû bons, leur équipage eſt riche ;
Leurs piéces....

M. VILAIN.

Les voit-on jamais que dans l'affiche ?
Les acteurs inconnus de ce lieu déſerté,
Sont d'un plan qui jamais n'eſt bon que tranſplanté.
Jamais, ſortant chez eux d'une piéce nouvelle,
Entend-on, Hé, laquais de madame une telle ?
Y trouve-t'on jamais ce cortége nombreux
De pages, de laquais, de carroſſes pompeux,
Dont l'utile embarras, & le grand étalage,
Font juger par dehors des beautés d'un ouvrage,
Jamais auteur de nom leur donna-t'il un vers ?
Il faut que le beau-frere ait l'eſprit de travers.

DAMIS.

Ils auront des auteurs, & ce ſont des indices....

M. VILAIN.

Oui, l'on dit qu'il leur vient cinq ou ſix auteurs Suiſſes.
Pauvre dupe!

DAMIS.

Il falloit plûtôt me l'avoir dit.

M. VILAIN.

Mais ſi je puis céans avoir quelque crédit,
C'eſt en les renvoyant que la choſe ſe prouve.

DAMIS.

Ils ſont payés, Monſieur.

M. VILAIN.

C'eſt le pis que j'y trouve.
Ils ſont payés? Cela ſe peut-il pardonner?
Et quelle piéce encor nous faites-vous donner?

DAMIS,

Leur *Ambigu Comique*; on dit que cette idée....

M. VILAIN.

Je ſai bien: autrement c'eſt la *Didon* lardée
D'intermédes, dit-on, n'eſt-il pas vrai?

DAMIS.

Fort bien.

M. VILAIN.

La troupe du marais!... Cela ne vaudra rien.

DAMIS.

L'idée en eſt nouvelle; & même je m'étonne
Qu'elle ne ſoit tombée en l'eſprit de perſonne,
Et comment quelqu'auteur ne s'eſt point aviſé....

M. VILAIN.

A cela, qui, morbleu, voudroit s'être expoſé?
Qui voudroit avoir eu la viſion fantaſque
D'habiller ſans reſpect la tragédie en maſque?
D'en faire avec la farce un mariage impur?
L'idée a quelque choſe en elle de ſi dur,

Qu'un ſemblable projet, en bonne politique,
Devroit s'être attiré la cenſure publique.
Je n'en ſaurois, morbleu, parler qu'avec chaleur:
Mais ſi pour mes péchés Dieu m'avoit fait auteur,
J'aurois fait trop de fond ſur mes délicateſſes,
Pour appeler la farce au ſecours de mes piéces:
Un ſemblable projet ne m'eût jamais tenté;
Et quelque grand ſuccès qui pût m'avoir flatté,
Je n'aurois jamais pû, pour les voir applaudies,
En poëte cuiſinier farcir mes tragédies.

DAMIS.

Je ne veux point ici combattre vos raiſons,
Mais voyons-la, Monſieur, & nous en jugerons:
Quelquefois ſans ſujet on a l'ame obſédée.

M. VILAIN, *à Madame Brionet montrant Damis.*

La troupe du marais, & la Didon lardée,
Juſte ciel! Non, morbleu, je n'en puis revenir.

DAMIS.

Peut-être que tantôt vous pourrez convenir,
Que la troupe & la piéce ont dequoi ſatisfaire.

M. VILAIN.

Des badauds comme vous, qu'en dites-vous, beau-frere?

SCENE DERNIERE.

Me. BRIONET, M. VILAIN, LUCE, DAMIS, LA NOURRICE, &c.

Me. BRIONET.

ALlons donc, mes enfans; que faites-vous là tous?
Entrez, pour commencer, on n'attend plus que vous.
Allons, mon gendre, allons, quoique vieille & ridée....

M. VILAIN.

La troupe du marais, & la Didon lardée!

Me. BRIONET.

Que nous va-t'il conter? Allons.

M. VILAIN.

J'entre avec vous;
Mais, si l'on m'y retient, qu'on me donne cent coups.

Fin du premier intermède.

L'AMBIGU COMIQUE

OU

LES AMOURS DE DIDON ET D'ENE'E.

TRAGEDIE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DIDON, BARSINE.

BARSINE.

VOus le verrez, Madame, & Philon vous l'amène.

DIDON.

Non, cette trahison ne se conçoit qu'à peine.

Se peut-il que ma gloire, & ſes foibles appas,
Ayent mis dans un héros des ſentimens ſi bas?
Et que malgré l'état où l'ingrat m'a réduite,
Il n'ait feint de m'aimer que pour hâter ſa fuite?
Se peut-il? ..

BARSINE.

Ce héros peut n'avoir point de part
Aux ſoins que les Troyens prennent pour leur départ;
Votre crainte vous rend votre douleur trop chere.

DIDON.

Hélas! Que cette erreur auroit de quoi me plaire!
Si ce cœur trop ſenſible aux maux que je prévoi,
Ne pouvoit juſtement ſe plaindre que de moi!
De ſes lâches deſſeins je ſuis trop bien inſtruite;
Achate avoit donné ſes ordres pour ſa fuite;
L'ingrat me fuit ſans peine, & me perd ſans regret.
Les ſiens, de ſon départ avertis en ſecret,
Prêts de quitter les lieux dont je fais leur aſyle,
Pour rentrer dans leurs bords, abandonnoient la ville.
Je l'ai ſû; c'eſt en vain que je voudrois flatter
L'amour que j'ai pour lui, du plaiſir d'en douter;
Mes feux, pour cet ingrat, ont de trop foibles charmes

BARSINE.

Croyez-vous que ſon cœur tienne contre vos larmes,
Madame? Et que ſes yeux fermés ſur tant d'amour,
Le laiſſent ſans douleur partir de cette cour?
Avec tant de beauté vous ne devez pas craindre...

DIDON.

Hélas, Barſine! Hélas! Qu'une amante eſt à plaindre,
Qui croit que ſa beauté puiſſe parfaitement
Répondre à la fierté du cœur de ſon amant!
Nos charmes, de leurs cœurs ſont de trop foibles gages;
Les plus rares objets ſont des amans volages;
Et quelque éclat qu'on doive à la faveur des dieux,
Le cœur n'eſt pas toujours d'accord avec les yeux;

Auſſi

Auſſi n'ai-je pas crû, ſur la foi de mes charmes,
Avoir ſoumis l'ingrat qui fait couler mes larmes;
Ses ſermens redoublés, & ſes ſoins aſſidus,
Ses ſoupirs & les miens ſi ſouvent confondus,
Sa tendreſſe ſans ceſſe à me plaire occupée....
Hé, quelle autre que moi ne s'y ſeroit trompée?
Ses regards empreſſés, ſes vœux, ſa feinte ardeur,
Avoient, pour me trahir, ſéduit juſqu'à mon cœur.

BARSINE.

Peut-être que ſenſible à l'ennui qui vous preſſe,
Madame, ſes ennuis vous rendront ſa tendreſſe.

DIDON.

Barſine, il me la doit, tu ſais tout mon ſecret.
Qu'ai-je pû pour l'ingrat, que mon amour n'ait fait?
Ai-je rien négligé dans l'ardeur de lui plaire,
Pour me le rendre aimable, ou pour me rendre chere?
Le perfide a-t'il vû ſon amour combattu?
Ai-je caché le mien? Par quel crime ai-je pû,
Immolant tout au feu que je ſens pour Enée,
Mériter la douleur d'en être abandonnée?
Hélas! Hors cet amour qui me le rend trop cher,
Mon cœur ne ſe peut rien juſtement reprocher.

BARSINE.

De lui-même bien-tôt vous le pourrez apprendre,
Il doit ſe rendre ici.

DIDON.

Qu'il eſt lent à s'y rendre!
Et que de ſa froideur mon amour effrayé,
Me fait craindre le prix dont je le vois payé!
Il vient. A ſon aſpect ma crainte ſe redouble,
(*Après l'avoir obſervé.*)
Barſine.... Ah! Mon malheur ſe lit dedans ſon trouble,
Mais apprenons à quoi mes feux ſont deſtinés.

SCENE II.

DIDON, ENE'E, BARSINE.

DIDON.

HE' bien, il eſt donc vrai que vous m'abandonnez,
Ingrat ? Et que vos ſoins me cachant votre fuite,
Me livrent aux ennuis où vous m'avez réduite.
Quoi, pour vous retenir, tant de ſoupirs ardens,
Ma tendreſſe, vos ſoins, mes larmes, vos ſermens,
Ni l'offre d'une foi que je reçus pour gage,
D'un hymen qui devoit s'accomplir dans Carthage,
Ni la mort de Didon, réduite au déſeſpoir,
Sur ce cœur endurci ne trouve aucun pouvoir ?
Car enfin, trop d'amour régle ma deſtinée,
Pour ſurvivre un moment à la perte d'Enée.
Vous le ſavez, cruel, l'eſpoir d'un tel époux
Ne m'a laiſſé de cœur, ni des yeux que pour vous :
Mes refus pour des rois, de qui l'amour s'explique,
Ont aimé contre moi tous les princes d'Afrique :
Mes ſujets irrités de me voir engager
À ſoumettre Carthage aux loix d'un étranger,
Ont joint inſolemment le murmure à la plainte.
Ce ſcrupule à mes feux n'a point donné d'atteinte ;
J'ai forcé, vous rendant plus cher & moins ſuſpect,
Leur murmure au ſilence, & leur zéle au reſpect ;
Je vous ai, dans ces murs, contre votre eſpérance,
Offert, avec mon cœur, mon trône, & ma puiſſance :
Vos ſouhaits n'ont jamais prévenu mes bontés ;
Cependant, cependant, ingrat, vous me quittez.

ENE'E.

De ces bontés pour moi j'ai trop prévû la ſuite,
Pour fonder mon bonheur ſur l'eſpoir de ma fuite;
Et je n'ai prétendu, Madame, dans ce jour
Vous cacher mon départ, non plus que mon amour.
Les dieux me ſont témoins, que jamais tant de flamme,
Pour un objet ſi cher, n'a triomphé d'une ame.
Avec combien d'horreur je me ſens préparer
Au funeſte moment qui m'en doit ſéparer!
(*La voyant pleurer*)
Hélas! Le déſeſpoir qu'à mes ennuis ajoûte
Le cours précipité des pleurs que je vous coûte,
Ne me laiſſe rien voir d'égal à ſa rigueur,
Madame, & vous pouvez en croire ma douleur.
Si le ciel dont la loi vous trahit & me preſſe,
M'eût laiſſé ſur mon choix conſulter ma tendreſſe,
J'aurois avec éclat ſacrifié mes jours
Aux douceurs d'un hymen ſi cher à nos amours:
Mais loin de vous trahir, pour me charger d'un crime,
Aux volontés des dieux je me livre en victime;
Ils ont mis le deſtin des Troyens dans mes mains,
Leur faveur nous promet l'empire des Romains,
Et qu'un jour de ce ſang, que leur bonté féconde,
Il naîtra des héros maîtres de tout le monde.
Réduit à vous aimer, & forcé d'obéir,
Jugez ſi mon amour aſpire à vous trahir:
Des décrets des deſtins inſtruit par tant d'oracles,
Que pourrois-je oppoſer....

DIDON.

Tu crains ces vains obſtacles,
Crédule, & ſatisfait pour des projets ſi grands,
D'avoir de ta grandeur les deſtins pour garants.
Tu veux donc, immolant ta flamme à leur caprice,
De mes jours & des tiens leur faire un ſacrifice,

Et croire aveuglément, en me manquant de foi,
Quelque dieu que les Grecs ont séduit contre toi?
Veux-tu que tes malheurs nous fassent voir Enée
Esclave des destins & monarque in idée,
Sacrifier ses jours au desir tant vanté
De donner des héros à la posterité,
Et faire son bonheur, à la merci de l'onde,
Du chimérique espoir d'être maître du monde?
Si de quelque bonheur le ciel flatte tes vœux,
Ingrat, attirons-en tout l'effet sur nos feux;
Partage dans ces lieux, le forçant d'y souscrire,
Ton bonheur avec moi, comme moi mon empire;
Et ne vas point commettre à la rigueur des flots,
Tes Pénates, tes jours, ma vie, & mon repos.
Si ta Didon en pleurs ne peut forcer ton ame
A soumettre à l'hymen....

ENE'E.

Et le puis-je, Madame,
Que puis-je en sa faveur, quand la rigueur des dieux
Presse l'instant fatal de nos tristes adieux?
A ce mot la douleur qui s'offre à votre vue,
Vous peut être un témoin de l'ennui qui me tue:
Malgré de si beaux feux, un rigoureux devoir
Me prive pour jamais de l'espoir de vous voir;
Ma mort seule à mes maux peut donner du remède,
A de si rudes coups toute ma vertu céde.
Je mourrai du regret d'avoir pû vous trahir;
L'horreur m'en fait frémir, mais il faut obeir.
L'espoir de voir l'hymen nous unir l'un & l'autre,
Flatteroit vainement ma douleur & la vôtre.
Un ordre souverain me dérobe à vos yeux.

DIDON.

Non, traître, tu ne fus jamais du sang des dieux;
Pour se mêler au tien, la source en est trop pure,
Ta vanité, perfide, en soutient l'imposture.

Mais ſi malgré Didon qui tâche à t'arrêter,
Tu te fais un plaiſir du ſoin de la quitter,
De voir couler les pleurs d'une reine affligée ;
Traître, crains la fureur d'une amante outragée.
Mon pouvoir, dans ces murs, a de quoi me flatter,
Je puis. .. Ne force point ma douleur d'éclater,
Cruel, ne deviens point à toi-même contraire,
Ton cœur peut d'un ſoupir déſarmer ma colere.
Laiſſe-moi conſulter l'amour que j'ai pour toi ;
Ne ſouffre pas, ingrat, qu'en me manquant de foi,
L'ardeur de t'en punir ait pour moi quelque charmes,
Ma vengeance, à mes yeux, coûteroit trop de larmes.

ENE'E.

Si mes jours vous ſont chers, ne me contraignez plus
D'oppoſer à vos feux ma gloire & mes refus ;
Ne ſouffrez pas qu'un cœur que le deſtin entraîne,
En mépriſant les dieux, ſe charge de leur haine.
Madame, leur courroux à mes douleurs égal,
Rendroit à votre amour notre hymen trop fatal :
Immolez aux malheurs dont ma flamme eſt ſuivie,
Votre reſſentiment, comme je fais ma vie.
Ma flamme ne ſauroit y ſonger ſans trembler ;
Mais enfin quelque ennui qui nous doive accabler,
Quelque affreux déſeſpoir que le vôtre me cauſe,
Quelques ſévéres loix que tant d'amour m'impoſe,
Tout ce qu'a de douceurs l'offre de votre main,
Eſt un bonheur pour moi dont je me flatte en vain.
La rigueur de mon ſort me défend d'y prétendre,
Madame, il faut partir, je ne m'en puis défendre,
Mon cœur juſqu'à la mort ſaura me reprocher...

DIDON.

Hé bien, puiſque de moi rien ne te peut toucher,
Perfide, ſouviens-toi que Didon mépriſée
Peut trouver dans ſes murs juſqu'à ta perte aiſée ;

Du sang de tes Troyens faire rougir nos eaux ;
Mettre en cendre, d'un mot, à tes yeux, tes vaisseaux ;
Réduire dans ce cœur, où je n'ai plus de place,
Ton orgueil impuissant, au besoin de ma grace ;
Aux yeux de tout mon peuple, & de toute ma cour,
Punir ta perfidie, & venger mon amour ;
Mettre, malgré le sort, ton espoir, tes oracles,
Entre le Tibre & toi d'invincibles obstacles ;
Et, malgré tous les dieux armés en ta faveur,
Disposer de tes jours au défaut de ton cœur.
Après m'avoir vanté les loix que tu m'imposes,
Trahis-moi, si tu peux ; & me fuis, si tu l'oses.

ENÉE *l'arrêtant.*

Madame, demeurez.

DIDON.

Que je demeure, ingrat !
Veux-tu de ma douleur un plus funeste éclat ?
Est-il pour l'augmenter quelque nouvel outrage,
Dont ta bouche & ton cœur m'ayent reservé l'image,
Crois-tu pouvoir plus loin porter mon désespoir
Ingrat ! Tu n'auras plus le plaisir de le voir.

ENÉE *l'arrêtant encore.*

Non, Madame, arrêtez, & jugez mieux d'une ame
Sensible à vos ennuis, & sensible à sa flamme :
Mon cœur, de tant de pleurs, doit arrêter le cours ;
S'il a tant résisté, c'est qu'il craint pour vos jours :
Cet hymen sur le trône, où votre amour me place,
Vous va livrer aux coups du sort qui me menace ;
Et peut-être, à mes yeux, les dieux mal obéis,
Me puniront en vous, de les avoir trahis.
Je frémis de l'horreur qu'un tel objet me donne :
Mais puisque ces périls n'ont rien qui vous étonne,
Tant d'amour, je l'avoue, & si peu mérité,
Triomphe de l'effort dont je m'étois flatté.

Contre le cœur d'Enée, avecque tant de charmes,
Vous n'avez pas beſoin du ſecours de vos larmes,
Madame ; il vous adore, & fidéle à ſa foi,
C'eſt de ſon amour ſeul qu'il veut prendre la loi.
Didon, avec le ſort, peut entrer en balance ;
Oui, vos pleurs ont forcé mon devoir au ſilence,
Madame, & votre amour prêt à me couronner,
En demande une preuve, il faut vous la donner.
Pour céder au devoir dont la loi vous irrite,
Trop d'amour en ſecret pour vous me ſollicite,
Et je n'aſpire plus qu'à ſoumettre ce cœur
Aux loix de notre hymen.

DIDON.

De notre hymen, Seigneur,
Ce m'eſt de votre amour une preuve aſſez ample.
Qu'on faſſe préparer le palais & le temple,
Qu'on en change le deuil en pompeux appareil ;
Je veux que mes ſujets avec un ſoin pareil,
Signalant à nos yeux leur reſpect & leur zele,
Rendent de ce grand jour la mémoire éternelle ;
Je veux de tant d'éclat ſoutenir mon ardeur,
Que rien n'en ait jamais égalé ſa ſplendeur,
Et qu'un ſi grand hymen force la deſtinée
A reſpecter les noms de Didon & d'Enée.
Va, Barſine. Et vous, Prince, inſtruiſez nos Troyens
Du projet glorieux de vos feux & des miens ;
Et, venez, ſur l'eſpoir que mon amour vous donne,
Recevoir, à leurs yeux, ma main & ma couronne.

SCENE III.

ENE'E seul.

IL est temps que mon cœur mette sa flamme au jour,
Mes efforts ont en vain combattu tant d'amour;
Des scrupules si vains n'ont plus rien qui m'arrête.

SCENE IV.

ENE'E, ACHATE.

ACHATE.

NOtre flotte à partir, Seigneur, est toute prête,
Et nos Troyens épars, rassemblés dans nos bords,
En recevant votre ordre, ont fait voir leurs transports.
Le vent même à nos vœux s'étant rendu propice,
Semble de ce dessein vouloir être complice;
Et nous pourrons dans peu nous éloigner sans bruit,
A la faveur du vent, des flots, & de la nuit.

ENE'E.

Qu'en ma faveur les vents & les flots se déclarent;
Que tous les dieux garants du sort qu'ils me préparent,
Attachent mon bonheur à la loi de partir,
Achate, mon amour n'y sauroit consentir.
Je viens de voir la reine, & mes yeux dans ses larmes
Ont avec tant d'amour vû tant de nouveaux charmes
Que

Que mon cœur attendri, n'a pû lui témoigner
Que la douleur d'avoir voulu m'en éloigner.
Tant d'éclat...

ACHATE.

Est-ce là ce que la destinée
Promet aux Phrygiens de la vertu d'Enée ?

ENE'E.

En vain vous m'opposez ma gloire & mon devoir,
Non, Prince, cet effort n'est point en mon pouvoir.
J'abandonne à l'amour le soin de ma conduite ;
Le trépas de Didon suivroit de près ma fuite ;
Ses soupirs & ses pleurs ne m'ont que trop instruit
De l'état où pour moi son amour l'a réduit :
Aussi, pour mériter une flamme si pure,
L'effort de mon amour sur le sien se mesure,
Mon bras, de son état, veut devenir l'appui ;
Je demeure en Afrique, & l'épouse aujourd'hui.

ACHATE.

Vous, l'épousez, Seigneur ? Ce dernier coup de foudre
Ne vous laisse plus rien contre nous à résoudre.
Mon zéle n'a que trop vainement combattu
Un amour dont l'éclat souille tant de vertu ;
Cet amour qui détruit toute notre espérance,
Sur un hymen conclu me condamne au silence.
Hé bien, soyez l'appui d'un trône prêt à choir,
Immolez à Didon vos jours & notre espoir,
Fermez, fermez les yeux sur les restes de Troie :
Mais si le sort nous rend témoins de votre joie,
Si cet hymen s'acheve aux yeux des Phrygiens,
Leurs bras armés contre eux, à l'exemple des miens,
Près de venger sur eux un hymen qui les trompe,
En pourront à vos yeux ensanglanter la pompe.

Ces héros deſtinés à de ſi grands projets...

ENE'E.

Epargnez à mes yeux ces funeſtes objets ;
Je me charge du ſoin de la grandeur de Troie,
Prince, ne mêlez point d'amertume à ma joie ;
Secondez ma valeur, ſans condamner mon choix ;
Et ſi le ſort enfin réſerve à nos exploits
Un empire abſolu ſur la terre & ſur l'onde,
Commençons par Carthage à triompher du monde.
Qu'importe quel climat porte nos premiers fers,
Si mon ſang doit un jour aſſervir l'univers ?
Et s'il peut ſous nos loix ranger la terre entiére,
Que la conquête en ſoit un peu moins réguliére ?
Epargnez ma douleur, Achate, & votre ſang ;
Partagez en ces lieux ma puiſſance & mon rang ;
Portez à nos Troyens cette grande nouvelle,
Et ménagez pour moi leur courage & leur zéle.

SCENE V.

ACHATE ſeul.

O Dieux ! Sur lui mes ſoins ne ſont qu'un vain effort ;
Et contre ſa vertu ſon amour eſt trop fort.
Inſtruiſons les Troyens du ſort qui les menace,
Offrons-les à ſes yeux pleins d'une noble audace ;
Et prévenant ſa perte, & le courroux des Dieux,
Empêchons cet hymen, ou mourons à ſes yeux.

Fin du ſecond acte.

DOM PASQUIN D'AVALOS.

SECOND INTERMEDE.

ACTEURS

DOM PASQUIN D'AVALOS.

DOM LOPE, amant de Lucie.

LUCIE.

MARINE, suivante de Lucie.

GUSMAN, valet de D. Pasquin.

PICARD, laquais de Lucie.

La Scène est à Burgos.

DOM PASQUIN D'AVALOS

SECOND INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

LUCIE, MARINE.

LUCIE.

Me dis-tu vrai, Marine ?

MARINE.

On a vû dans Burgos
Votre époux prétendu, Dom Pasquin d'Avalos,
Lui même.

LUCIE.

Ah ! C'eſt pour moi la plus cruelle atteinte...

MARINE.

Le temps nous eſt trop cher pour l'employer en plainte,
Il n'eſt que ce moyen pour vous en garantir.
Si vous aimez Dom Lope, il y faut conſentir.

LUCIE.

Mais tu ſais que mon oncle, en perdant la lumiére,
A ces conditions, me fit ſon héritiére;
Que par ſon teſtament il m'en fit une loi,
Qu'avec ce Dom Paſquin il engagea ma foi
Et qu'encor qu'il ne fût neveu que de ſa femme,
Cet oncle qui l'aimoit, tout prêt à rendre l'ame,
A ſa ſucceſſion l'appellant des premiers,
De nous deux, en mourant, fit ſes ſeuls héritiers,
Pourvû, ſes volontés ont engagé la nôtre,
Que l'hymen dans ſix mois nous joindroit l'un à l'autre.

MARINE.

J'ai vû le teſtament, qui dit même qu'au cas
Que l'un des deux mourût, ou qu'il ne voulût pas
Se marier, le bien retourneroit à l'autre:
Mais n'en déplaiſe au mort, Dom Lope ſera vôtre;
Et malgré Dom Paſquin, je prétens aujourd'hui
Vous conſerver ce bien, ſans vous donner à lui.
Notre adreſſe ſera d'un bon ſuccès ſuivie.

LUCIE.

Si tu romps cet hymen, je te devrai la vie.

MARINE.

Voyez, ce vieux fou d'oncle avoit bien du bon ſens.
C'eſt bien à faire aux morts à gêner les vivans.

LUCIE.

Ce bien me demeurant, mon pere...

MARINE.

Votre pere
Eſt aux champs pour ſix jours tout au moins?

LUCIE.

Je l'eſpere.

MARINE.

Il ne l'a jamais vû ?

LUCIE.

Jamais.

MARINE.

Cela ſuffit
Obſervez ſeulement ce que je vous ai dit.

LUCIE.

Dom Lope pourra-t'il ?...

MARINE.

J'engage ma parole,
Qu'avec ce Dom Paſquin il jouera bien ſon rôle.
Il a couru d'abord ſavoir s'il eſt ici ;
Il eſt au déſeſpoir...Mais enfin le voici :
Depuis cette nouvelle, il n'eſt pas connoiſſable.

SCENE II.

LUCIE, MARINE, D. LOPE.

D. LOPE.

MAdame, mon malheur n'eſt que trop véritable;
A force de chercher, j'ai trouvé mon rival,
Il eſt proche d'ici deſcendu de cheval:
C'eſt un homme à berner ; & ſi notre artifice
De cet amant brutal ne vous fait pas juſtice,
Je mourrai du regret de le voir votre époux.

LUCIE.

Le verrons-nous bien-tôt céans, qu'en croyez-vous?

D. LOPE.

Sans doute. Je l'ai vû dans ſon hôtellerie ;
Il a changé d'habit même dans l'écurie,
De crainte, diſoit-il, de tarder trop long-temps ;
Et je crois que bien-tôt vous le verrez céans.

MARINE.

Traveſtiſſez-vous donc, & faites diligence,
Et laiſſez tout le ſoin du reſte à ma prudence.

D. LOPE.

Madame, pourrez-vous approuver nos efforts?
Les ſeconder?

MARINE.

Allez, j'en répons corps pour corps;
Dépêchez.

SCENE III.

MARINE, LUCIE.

MARINE.

QUant à vous, pour vous voir ſatisfaite,
Aujourd'hui, s'il vous plaît, vous ſerez ma ſoubrette.
Puiſqu'à me ſeconder votre amour ſe réſout,
Je ferai la maîtreſſe, & me charge de tout.
Je vais jouer, Madame, un gaillard perſonnage:
Mais quoi, pour vous ſervir, je ferois davantage.
Je vais à votre nom recevoir Dom Paſquin:
Ne nous connoiſſant point, à moins qu'être devin....

LUCIE.

C'eſt beaucoup hazarder, Marine, & j'apprehende....

SCENE IV.

MARINE, LUCIE, PICARD.

PICARD.

DOm Pasquin d'Avalos, Madame, vous demande.

MARINE.

Instruisez ce laquais ; & puisque le voici,
Allez le recevoir, & l'amenez ici.

SCENE V.

MARINE seule.

DOnnons à nos attraits un peu plus d'étalage ;
Dedans ma poche ici j'ai tout mon équipage ;
(*s'ajustant & se mirant.*)
Cela va bien. Je crois avec un peu de soin,
Que je pourrois passer pour marquise au besoin.
Et mes mouches ? J'allois les oublier, je jure :
Sans les mouches, je dis nargue de la parure,
C'est la clef du bel air ; & sans mouches jamais
La plus rare beauté n'offre d'attraits complets.
Je l'entens, commençons...

SCENE VI.

D. PASQUIN, MARINE, LUCIE, GUSMAN.

MARINE.

QUoi, mon bonheur m'envoie
Dom Paſquin d'Avalos, mon époux ? Quelle joie !
(Elle l'embraſſe.)

D. PASQUIN.

C'eſt faire connoiſſance aſſez commodément :
C'eſt bien fait : faiſons-nous crédit du compliment,
Et m'accordez encor ces deux baiſers ſans honte,
Sur notre hymen futur ; je vous en tiendrai compte.
Vos regards ont ſurpris toute mon amitié ;
Vos yeux.... Je vous croyois plus laide de moitié,
Dieu me damne ; & quelqu'un m'a voulu faire entendre....

MARINE.

Il eſt toujours des gens...

D. PASQUIN.

Ce ſont des gens à pendre,
D'un fauteüil que voilà, je veux me régaler.
Si vous en voulez un, vous ſçavez bien parler.
Soyez-vous. Contons-nous quelque choſe pour rire ;
Jaſez. Voyons un peu ce que vous ſavez dire,
Et ſi votre cerveau, comme il ſe voit ſouvent,
A travers de ce chef n'auroit point pris d'évent.

MARINE.

A me voir près de vous, je trouve trop de joie,
Pour négliger un bien que mon bonheur m'envoie.

Pour moi votre entretien a des charmes trop doux,
Qu'il m'ennuyoit, Monſieur, de me voir loin de vous ;
Et que ſi j'avois pû, dans mon impatience,
Accorder ma tendreſſe avec la bienſéance,
Le chagrin que j'en ai vous eût été connu ;
L'amour que j'ai pour vous vous auroit prévenu ;
J'euſſe été dans Tolede, & pour me ſatisfaire....

D. PASQUIN.

Guſman, je crois, parbleu, qu'elle pourra me plaire ;
Je ſuis fort ſatisfait de ce commencement.
(*Tirant une tabatiere fort groſſe, & prenant du tabac.*)

MARINE.

Vous prenez du tabac, Monſieur, abondamment,
Et votre tabatiere eſt en fort grand volume.

D. PASQUIN.

Je n'en prens preſque plus, je m'en deſacoutume ;
Et quoi qu'il ſoit aſſez en crédit à la cour,
Je ne la fais remplir que quatre fois par jour.
Si cela vous déplaît....

MARINE.

Moi, Monſieur, vous contraindre !
Ah ! C'eſt ce que de moi vous ne devez pas craindre.
De votre volonté je me fais un arrêt ;
Tout me charme de vous, Monſieur, & tout m'en plaît,
Et vous m'êtes ſi cher, que pour vous ſatisfaire..

D. PASQUIN.

Elle a, parbleu, trouvé le ſecret de me plaire ;
Et depuis un moment que je m'en ſens charmé,
D'hymen, plus que jamais, je me trouve affamé.

Quand épouſerons-nous ?

MARINE.

Quoi que l'on en ordonne ;
Pas ſi-tôt que mon cœur le voudroit.

D. PASQUIN.

La friponne !
Ce ſera dès demain. Las de vous voir languir,
Je veux guérir le mal que je vous fais ſouffrir.

MARINE.

Hélas ! Qu'à mon amour cette eſpérance eſt chere !
Marine, promptement cours avertir mon pere.

SCENE VII.

MARINE, D. PASQUIN.

MARINE.

QU'il aura de plaiſir de nous ſavoir ici.

D. PASQUIN *prenant du tabac.*

Le bon homme eſt-il vieux ?

(Il prend du tabac dans toute la ſcéne par intervalle.)

MARINE.

Eh....

D. PASQUIN.

Bon. Couſſi-couſſi.
Eſt-il riche en bon ſens ?

MARINE.

Eh....

D. PASQUIN.

C'eſt quelque pécore.
A-t'il force ducats ?

MARINE.

On le croit riche encore.

D. PASQUIN.

Vous êtes fille unique ?

MARINE.

Il n'a que moi d'enfans.

D. PASQUIN.

N'a-t'il point de procès ?

MARINE.

Depuis plus de dix ans
Il n'en a plus.

D. PASQUIN.

Tant mieux. Est-il chargé de dettes ?

MARINE.

Non.

D. PASQUIN.

Le beau-pere étant tel que vous me le faites,
Il faut par un contrat bien signé de sa part,
Qu'il s'oblige à mourir dans six mois au plus tard.
J'ai besoin dans ce temps d'une certaine somme...

MARINE.

On pourra sans sa mort...

D. PASQUIN.

Mais voici le bon homme.

SCENE VIII.

D. PASQUIN, MARINE, LUCIE, D. LOPE, GUSMAN.

D. LOPE *vêtu en Vieillard.*

DOm Paſquin d'Avalos, Marine, eſt arrivé. *(L'embraſſant.)*
Mon gendre!

D. PASQUIN.

Doucement.

D. LOPE *lui heurte rudement la tête, feignant de l'embraſſer.*

Soyez le bien trouvé.

D. PASQUIN.

Ah, le maudit vieillard! qui vient par ſes careſſes,
De ſa tête de bœuf, mettre la mienne en piéces!

D. LOPE.

Mon bonheur à mon zéle a cauſé ce tranſport.

D. PASQUIN.

Tout mon crane confus me rend à demi mort.

D. LOPE.

Qu'il eſt jeune & galant! Sa mine eſt ſans ſeconde.

D. PASQUIN.

Le bon homme pourtant ſait aſſez bien ſon monde.

D. LOPE *feignant de le careſſer, le ſoufflette.*

Ma fille, qu'il eſt frais!

D. PASQUIN.

Ah, le traître!

MARINE.

Comment ?

D. PASQUIN.

J'en ai pour quatre dents, mon ange, assurément.

D. LOPE.

Le plaisir que je sens de voir....

D. PASQUIN.

Veux-tu te taire,
Ou t'ôter de mes yeux, gendricide beau-pere ?

D. LOPE.

Puisque je vous déplais, & qu'il vous faut laisser,
Pour la derniére fois je veux vous embrasser.

D. PASQUIN.

Trop fort, trop fort, vous dis je. Il m'enfonce une côte,
Je jouerai des couteaux, morbleu, si l'on ne l'ôte.
De sa vie aujourd'hui je ne vous répons pas,
S'il se montre à mes yeux plus près que de vingt pas.

D. LOPE.

Je fuis l'emportement où ce courroux m'expose,
Et vais pour votre hymen disposer chaque chose.
C'est pour vous apaiser un secret dont je vais....

D. PASQUIN.

Allez vous faire pendre, & nous laissez en paix.

SCENE IX.

D. PASQUIN, MARINE, LUCIE, GUSMAN.

D. PASQUIN.

POur peu qu'en careſſant vous teniez du beau-pere,
La belle, nous pourrons ne nous approcher guere:
Le vieux reître, morbleu, m'a diſloqué les dents.

MARINE.

C'eſt ſa façon, Monſieur, de careſſer les gens:
Mais daignez l'excuſer en ma faveur. Il penſe....

D. PASQUIN.

Qu'il ne ſe montre plus, ou je romps l'alliance.

MARINE.

J'ai le ſang tout glacé, de vous voir en courroux.

D. PASQUIN.

Pour vous remettre un peu, je m'approche de vous.
Car je me ſens pour vous un certain fonds de tendre....

MARINE.

Pourquoi, ſi vous m'aimez, m'avoir fait tant attendre?
Car vous m'aviez promis de venir dans un mois,
Et depuis, cependant, il s'en eſt paſſé trois.

D. PASQUIN.

Je vous l'avois promis! Quand?

MARINE.

Lorſque j'eus la joie
De vous voir dans mes bras.

D. PASQUIN.

D. PASQUIN.

Moi !

MARINE.

Que faut-il qu'on croie
De votre étonnement ? A-t'il l'eſprit bleſſé ?
Quoi, la derniere fois que je vous embraſſai....

D. PASQUIN.

Vous m'avez embraſſé ? Vous ?

MARINE.

Moi-même.

D. PASQUIN.

En idée.

MARINE.

Avec trop de raiſon j'en ſuis perſuadée.

D. PASQUIN.

Guſman.

GUSMAN.

Plaît-il, Monſieur ?

D. PASQUIN.

Je crois, en vérité,
Que la future épouſe a le timbre gâté.
Je ne vous vis jamais.

MARINE.

Vous ne m'avez point vûe ?

D. PASQUIN.

Non, ma foi.

MARINE.

Quoi, jamais ?

D. PASQUIN.

Non, la peſte me tue.

MARINE.

Quoi, vous ne vîntes pas de Tolede une nuit ?
Et vous ne fûtes pas dans ma chambre introduit,
Disant que dans Burgos vous aviez eu querelle ?
Qu'ayant bleſſé quelqu'un de bleſſure mortelle,

Vous cherchiez un aſyle, & vouliez quelque temps ?....

D. PASQUIN.

Je gage qu'elle fait des vers, ou des romans.
Et qui m'introduiſit chez vous ?

MARINE.

Ce fut Marine.

D. PASQUIN.

Toi ?

LUCIE.

Vraiment oui, Monſieur, moi-même.

D. PASQUIN.

La coquine ?

LUCIE.

J'en eus ſix bons ducats, il m'en ſouvient fort bien.
Pour ce qui ſe paſſa, je ne vous en dis rien.

D. PASQUIN.

Comment ? Se paſſa-t'il entre nous quelque choſe ?

MARINE.

Pourquoi s'en étonner, ſi vous en fûtes cauſe ?
Suffit que vous devez en être ſatisfait.

D. PASQUIN.

Mais que ſe paſſa-t'il enfin ? Venons au fait.

MARINE.

Le fourbe ! Il feint, je croi, de ne me pas entendre !
De vos empreſſemens je ne pûs me défendre,
Vous me fûtes trop cher, pour vous refuſer rien ;
Et ſûre d'un hymen....

LUCIE.

Ne le fait-t'il pas bien ?
Monſieur eſt honnête homme, il vous tiendra parole.

MARINE.

C'eſt, dedans mon malheur, tout ce qui me conſole.

LUCIE.

Il vous épouſera, ne vous alarmez plus.

D. PASQUIN.

Ma foi, j'en interjette appel comme d'abus.
Ecoutez. Si quelqu'un, inſtruit de mon abſence
Sur l'eſpoir d'un hymen vous a fait quelque avance,
Il peut vous épouſer, comme il vous l'a promis :
Pour moi, je ſois pendu, ſi jamais je vous vis.
Puiſque votre caquet, & le ciel par ſa grace,
D'un maſque de belier ont preſervé ma face,
Je fais vœu de laiſſer mon amour au filet,
Je retourne à Tolede, & ſuis votre valet.

MARINE *l'arrêtant.*

M'abandonner, le traître ! Hélas ! Que dois-je faire ?
Que dira-t'on de moi ?

D. PASQUIN.

Que vous ne valez guère.
Vous trouverez quelqu'un plus traitable que moi,
Pour lequel votre honneur ſera de bon aloi,
Qui ſe tiendra content du plaiſir de vous plaire.

MARINE.

En l'état où je ſuis ? Cela ſe peut-il faire ?

D. PASQUIN.

Comment, en quel état ?

MARINE.

Quoi, groſſe de trois mois,
Comment puis-je prétendre à faire un autre choix ?
Comment puis-je eſpérer que quelqu'un ſe marie...

D. PASQUIN.

Groſſe ? Parbleu, ceci paſſe la raillerie.

MARINE.

Tous mes parens pourront, ſur le moindre ſoupçon...

D. PASQUIN.

Je veux être pendu, ſi c'eſt de ma façon ;

Et je vous dis ceci, la peſte me confonde,
De la meilleure foi qui fut jamais au monde.

MARINE.

Votre feinte eſt aſſez facile à pénétrer;
De la ſucceſſion vous voulez me fruſtrer;
Et vous croyez, traitant ce que je dis de conte,
Vous aſſurer ce bien, en publiant ma honte.
Voilà de quel ſuccès vous flattez votre eſpoir,
Vieux ſinge : Mais enfin c'eſt ce qu'il faudra voir.

D. PASQUIN.

Il faudra, compulſant la minute & la groſſe,
Voir ſi le teſtament dit que vous ſerez groſſe :
En ce cas j'aurai tort ; mais je crois autrement
Que vous n'en caſſerez, ma foi, que d'une dent.

MARINE.

Enfin je le voi bien ; vous ne voulez plus, lâche,
M'épouſer à préſent.

D. PASQUIN.

Moi ? Non pas que je ſache.

MARINE.

Hé bien, puiſqu'aujourd'hui vous me pouſſez à bout,
Je vais trouver mon pere, & lui vais dire tout,
Implorer ſes bontés, lui confeſſer ma faute,
Me jetter à ſes pieds, juſqu'à ce qu'on m'en ôte.
Enſuite, nous verrons par ſon reſſentiment,
Si vous vous moquerez des gens impunément.

SCENE X.

D. PASQUIN, LUCIE, GUSMAN.

D. PASQUIN.

Elle a le diable au corps avecque ſa groſſeſſe.

LUCIE.

Le déſeſpoir, Monſieur, où je vois ma maîtreſſe,
Va cauſer un éclat, & pour elle & pour vous.

D. PASQUIN.

Que veux-tu ?

LUCIE.

Mais l'ayant abuſée, entre nous,
Vous êtes obligé, Monſieur, en conſcience,
A l'épouſer.

D. PASQUIN.

Enfin je perdrai patience.
Quoi, tu peux ſoutenir qu'avec elle une nuit...

LUCIE.

Oui, vous vîntes céans avec Guſman ſans bruit ;
Un peu devant le jour Guſman vous fit deſcendre,
De peur qu'en vous cherchant, quelqu'un ne pût vous prendre.
Vous partîtes. Pourquoi faire tant l'étonné ?
Voyez, ſemble-t'il pas que je l'ai deviné,
Ou que la choſe ſoit une hiſtoire inventée ?

D. PASQUIN.

Hé bien, fut-il jamais gueuſe plus effrontée ?

LUCIE

Tel maître, tel valet, dit-on avec raiſon ;
Car Guſman cependant en bas dans la maiſon...

D. PASQUIN.

Il étoit prés de toi ?

LUCIE.

Nous fîmes connoiſſance.

D. PASQUIN.

Il fit le doucereux, ſans doute ?

LUCIE.

En apparence.

D. PASQUIN.

Vous étiez tous deux ſeuls ?

LUCIE.

Nous étions en repos.

D. PASQUIN.

Il t'en voulut conter ?

LUCIE.

Nous en dîmes deux mots.

D. PASQUIN.

Vous causâtes long-temps ?

LUCIE.

Quand il faut qu'on attende...

D. PASQUIN.

Il voulut badiner ?

LUCIE.

Vraiment, belle demande !

D. PASQUIN.

Et le drôle...

LUCIE.

Il faiſoit aſſez le radouci.

D. PASQUIN.

Je gage qu'elle en a pour ſes neuf mois auſſi.

LUCIE.

Je ne m'y fiai pas.

D. PASQUIN.

En deux mots, comme en mille,
Je répons à cela, ſans m'échauffer la bile,
Que tout ce que tu dis, ſont des contes pour moi;
Que ſi jamais je vis ta maîtreſſe, ni toi ;
Si par moi ſa beauté fut jamais au pillage ;
Si jamais dans Burgos je fis d'autre voyage,

Je veux, pour t'en jurer par le plus grand ſerment,
Etre, après mon trépas, damné comme un ſergent.
Allons faire brider nos chevaux, & qu'enſuite....

LUCIE.

Quoi, vous croyez ainſi, Monſieur, en être quitte?
Vraiment il s'en faut bien. On vous va régaler,
Et vous allez trouver, Monſieur, à qui parler.

(Elle rentre, & ferme une porte aux verroux.)

SCENE XI.

D. PASQUIN, GUSMAN.

GUSMAN.

NOus voilà pris, Monſieur, il faut changer de gamme.
Pourquoi ne vouloir pas en faire votre femme?

D. PASQUIN.

L'épouſer?

GUSMAN.

Il y va de trente mille écus;
Et j'en vois qui, pour moins, voudroient être cocus.

D. PASQUIN.

Pour un peu plus de bien, veux-tu que l'on me nomme....

GUSMAN.

Ceux qui le ſont pour rien, le vont-ils dire à Rome?

D. PASQUIN.

Sais-tu, quand je t'ai pris, toi, qui veux habiller,
Que j'ai pris un valet, non pas un conſeiller?

GUSMAN.

Conſeiller, ou valet, dûſſai-je vous déplaire,
Monſieur, ſur ce ſujet, je ne ſaurois me taire;
Nous ſommes enfermés, on nous tient à ſouhait,
Et vous êtes venu vous prendre au trébuchet.

D. PASQUIN.

Il a parbleu raiſon. Que la peſte & la rage
Puiſſe crever le mort qui fit le mariage!
Je ne comprens plus rien, ma foi, dans tout ceci;
Mais de force, ou de gré, je veux ſortir d'ici;
Je veux être allongé de dix pieds, ſi l'envie
Me prend de me pourvoir de femme de ma vie.
Mettons la porte à bas, je veux dans mon courroux....

(Il heurte rudement à la porte.)

SCENE DERNIERE.

D. PASQUIN, D. LOPE, GUSMAN.

D. LOPE *en vieillard.*

Tout doucement, Monſieur, je vais parler à vous.

D. PASQUIN.

M'enfermer aux verroux. Parbleu, je vous admire, Serviteur. Jaſez ſeul, je n'ai rien à vous dire.

D. LOPE *l'arrêtant.*

Un mot. Il faut avant qu'enfiler le degré....

D. PASQUIN.

Que faut-il, grand papa d'un fruit prématuré?

D. LOPE.

D. LOPE.

M'écouter. Savez-vous, Monſieur, comme on
me nomme ?

D. PASQUIN.

A peu près.

D. LOPE.

Savez-vous que je ſuis gentilhomme ?

D. PASQUIN.

Savez-vous que je ſuis déja las de l'écouter ?
Venons au fait.

D. LOPE.

Avant que de faire éclater
L'affront que votre amour a fait à ma famille....

D. PASQUIN.

Vous venez me parler d'épouſer votre fille ?
(*Mettant la main ſur la garde de ſon épée.*)
Par la mort ! Si quelqu'un eſt aſſez effronté
Pour m'en parler jamais....

D. LOPE.

Vous êtes emporté ?

D. PASQUIN.

Le vieux penard, qui joint à ſon ton pacifique,
Pour me faire cocu ſa vieille rhétorique !
Qu'on ne m'en parle plus, ou je ſuis réſolu....

D. LOPE.

Je vois que ma douleur, Monſieur, vous a déplû,
Et je crois, vous voyant faire le diable à quatre,
Que votre humeur guerriere aimera mieux ſe battre.
Voyons ſi nous pourrons vous voir changer de ton.
(*Tirant l'épée.*)

D. PASQUIN.

Malepeſte. Voici bien une autre chanſon.

CUSMAN *à Dom Paſquin bas.*

Vous vous perdez, Monſieur.

D. PASQUIN.

Que veux-tu que je faſſe?
O le mutin vieillard! Tout mon ſang qui ſe glace....

D. LOPE *le preſſant.*

Dégaînez, dégaînez, c'eſt trop de temps perdu.

D. PASQUIN.

Je ne me ſuis jamais marié, ni battu,
Et ne veux eſſayer ni de l'un, ni de l'autre.
Beau-pere, accommodons mon affaire & la vôtre.

D. LOPE.

Quel accommodement, quand ma confuſion....

D. PASQUIN.

Ecoutez, je renonce à la ſucceſſion:
Vous pourrez, à ce prix, rencontrer plus d'un gendre.

D. LOPE.

Non, vous dégaînerez, je n'y ſaurois entendre:
Pour trouver un époux, il lui faut plus de bien.

D. PASQUIN.

Hé bien, je donne encor dix mille écus du mien,
Et m'y vais obliger à l'inſtant pour vous plaire
Par un acte paſſé pardevant tel notaire
Qu'il vous plaira choiſir

D. LOPE.

Hé bien, j'en ſuis d'accord;
Quoique l'affront ſoit grand, je me fais cet effort;
Vous ne méritez pas d'entrer en ma famille.
Allons ſigner cet acte; & tout dire à ma fille.

D. PASQUIN

Faut-il devant ma mort, en partageant mon bien,
Faire mon héritier, un fils qui ne m'eſt rien?
Oui, puiſque je n'ai point ici d'autre reſſource,
Garantiſſons-le front aux dépens de la bourſe,
Il faut, dit-on, choiſir le moindre de deux maux.

(à Guſman.)

Allons. Toi, cependant fais brider nos chevaux.

Fin du ſecond intermede.

L'AMBIGU COMIQUE,

OU

LES AMOURS DE DIDON ET D'ENE'E.

TRAGEDIE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ENE'E seul.

HE' bien, que leur rigueur s'arme pour mon ſupplice ;
Venez, que tout mon ſang offert à leur caprice,
Laiſſe un exemple illuſtre à la poſtérité,
Et des malheurs d'Enée, & de leur cruauté :

Mais je le perds de vûe, & ma frayeur redouble.

SCENE II.

ENE'E, ACHATE.

ACHATE.

JE l'aperçois. Seigneur, d'où vous vient tant de trouble ?

ENE'E.

Il faut que je me livre au caprice du ſort ;
Les dieux & les deſtins ont conſpiré ma mort ;
Le ciel, par un arrêt dont la rigueur éclate,
Met au prix de mon ſang, l'eſpoir dont je me flatte,
Le ſort à notre hymen ne veut pas conſentir :
Il faut perdre Didon, Achate, il faut partir,
Et je vais pour jamais me charger de ſa haine.

ACHATE.

Seigneur, par quel bonheur....

ENE'E.

Prêt d'entrer chez la reine,
Pour me voir de ſa main couronné dans ces lieux,
L'ombre d'Anchiſe mort s'eſt offerte à mes yeux ;
Ses yeux étincelans, joints à ſon air ſévere,
Ne m'ont qu'à peine en lui laiſſé connoître un pere ;
Et mon trouble à l'aſpect de cette ombre en fureur,
A paſſé ſans effort, de mes yeux, dans mon cœur.
Tandis que je l'obſerve, à pas lents il s'avance ;
Puis d'un ton plein d'effroi rompant ce long ſilence ;
Fuis, ingrat, m'a-t'il dit ; l'objet de tes amours
Ne te peut couronner qu'aux dépens de tes jours.
Ton ardeur ſe peut voir de ton hymen ſuivie ;
Mais il t'en doit coûter & la gloire & la vie ;

Et l'ordre que de moi tu reçois en ces lieux,
Eſt le dernier effet de la bonté des dieux.
Il n'ajoûte à ces mots, en m'impoſant ſilence;
Que l'effort menaçant d'un regard qu'il me lance,
Il me fuit, & ſa fuite, & mes ſens interdits
Ne me laiſſent rien voir que le trouble où je ſuis.

ACHATE.

Ah! Ne hazardons plus une tête ſi chere:
Partons, Seigneur, cédez aux volontés d'un pere;
Votre amour pour Didon n'a que trop balancé,
Voyez de quel deſtin vous êtes menacé.

ENE'E.

Ah! Si le déſeſpoir dont ma flamme eſt ſuivie,
Pouvoit, en la quittant, finir avec ma vie,
Mes yeux accoutumés à voir de près la mort,
Achate, pourroient bien la braver ſans effort;
Mais je me vois forcé, par une loi cruelle,
A reſpecter des jours que j'abhorre ſans elle;
Et la rigueur des dieux m'ôte la liberté
De laver dans mon ſang mon infidélité;
Leur cruauté rendra mon malheur ſans exemple.
Helas! Didon m'attend pour la conduire au temple;
Ses ſoldats à l'envi rangés ſous leurs drapeaux,
En ont ſemé l'abord de feux & de flambeaux;
Le peuple à ſes tranſports mêle des cris de joie,
D'unir par cet hymen Carthage au ſort de Troye;
Mon bonheur fait ici le public entretien;
Le palais retentit de ſon nom & du mien;
Et dans le même inſtant que Didon s'y prépare,
Achate, pour jamais, le deſtin m'en ſépare.
Un tel coup va trouver ſa raiſon ſans effort;
L'amour qu'elle a pour moi, me répond de ſa mort,
Et ſa fureur ſaura m'en faire une victime.

ACHATE.

Les dieux veulent de vous un effort magnanime;

Et ſans vous attendrir par la peur de ſa mort,
Repoſez-vous ſur eux, Seigneur, de tout ſon ſort:
Ne perdons plus de temps, puiſque la deſtinée,
Dans ces derniers momens, a mis le ſort d'Enée.
Vous oppoſerez-vous aux volontés des dieux?

ENE'E.

Non, je vois comme vous, qu'il faut quitter ces lieux:
Mais dans le triſte état où ma flamme eſt réduite,
Sans hazarder vos jours, puis-je cacher ma fuite?
Ce bruit, malgré nos ſoins, s'eſt déja répandu.

ACHATE.

Puiſque c'eſt un arrêt que les dieux ont rendu,
Les deſtins qui vous ont ſauvé des feux de Troye.
Du Tibre ſur les flots, vous ouvriront la voie:
Nous pouvons tout braver avec un tel ſecours.

ENE'E.

Hé bien, Achate, allons leur immoler mes jours;
Fuyons, puiſque le ſort trahit mon eſpérance.....

ACHATE.

Hiarbe vient à nous, évitons ſa préſence.

SCENE III.

ENE'E, HIARBE, ACHATE.

HIARBE.

JE vous cherchois, Seigneur.

ENE'E.

Daignez me diſpenſer,
Seigneur, un ſoin preſſant me force à vous laiſſer;
Je dois aux ſoins de Troye un ſi fameux exemple...

HIARBE.

Je ſais que tout eſt prêt pour votre hymen au temple,

Qu'oppoſant des ſermens aux feux de tant de rois,
La reine ſur vous ſeul a fait tomber ſon choix ;
Que pour vous ſon amour a vaincu les ſcrupules
Dont elle a combattu des amans trop crédules ;
Que ſa joie & ſes feux n'ont que trop éclaté :
Mais ſi le bruit qui court ne m'a point trop flatté,
Votre cœur peu ſenſible aux bontés de la reine,
Ne voit dans ſes tranſports qu'un amour qui vous gêne,
Ne trouve dans Didon qu'un objet mépriſé.

ENE'E.

Ah ! Si vous l'avez crû, ſoyez deſabuſé.
Le ciel ne vit jamais d'ardeur ſi violente ;
Je l'adore, Seigneur, cette reine charmante ;
Contre un objet ſi cher, ni le temps, ni la mort,
Ne ſauroient faire agir qu'un impuiſſant effort ;
Toujours, Seigneur, toujours mon ame poſſédée
De ce qu'offre à mes ſens une ſi chere idée,
Malgré ce que m'ordonne un rigoureux devoir....

HIARBE.

Cependant vous partiez.

ENE'E.

Ah ! C'eſt mon déſeſpoir.
Seigneur, je vous l'ai dit, & vous le dis encore,
Didon m'aime, & ſa flamme a paru, je l'adore ;
Son amour à ſa main me permet d'aſpirer :
Cependant pour jamais il faut m'en ſéparer.
Sans vouloir pénétrer le ſecret qui me chaſſe,
Profitez, s'il ſe peut, ici de ma diſgrace ;
Et lorſque je m'immole au bonheur de vos jours,
Prêtez-moi, pour la fuïr, Seigneur, votre ſecours.
Vous avez des vaiſſeaux dans le port de Carthage ;
Vous ſeul pouvez troubler la fuite où je m'engage ;
Aux tranſports de Didon préparez votre cœur ;
Ne mettez point, Seigneur, d'obſtacle à mon malheur ;

Et quoi que vous donniez à l'ardeur de lui plaire,
Surprenez ſon amour, ſans ſervir ſa colere :
Du malheur qui me ſuit, le cours interrompu
Armeroit les deſtins contre votre vertu ;
L'effort qui flatteroit cette reine éperdue,
Atireroit ſur vous la peine qui m'eſt dûe ;
Ou quelque eſpoir enfin qui pût flatter vos vœux,
Ma préſence ſeroit trop fatale à vos feux.

HIARBE.

Venez, partez, Seigneur, je me charge du reſte ;
Votre retardement vous peut être funeſte.

ACHATE.

O dieux ! Didon paroît, Seigneur, & je prévois....

ENE'E.

Que je la voie au moins pour la derniére fois.

ACHATE.

Il n'eſt plus temps, Seigneur, & notre deſtinée....

ENE'E.

Hé bien, fuyons. Adieu, Princeſſe infortunée.

SCENE IV.

DIDON, BARSINE, PHILON.

DIDON.

ENfin voici l'inſtant ſi cher à mon amour ;
Nos feux vont à jamais ſignaler ce grand jour.
Cet hymen met ma flamme à couvert des alarmes.
Mon bonheur, il eſt vrai, m'a coûté bien des larmes ;
Mais quand à notre amour tout nous force à céder,
Les pleurs ont des appas que l'on peut hazarder ;
Il eſt doux quelquefois de voir par leur uſage
Juſqu'où va le pouvoir d'une ardeur qu'on partage ;
Et malgré la fierté qui s'oppoſe à leurs cours,
De devoir ce bonheur à ce tendre ſecours.

Quelque ennui qui les verſe, on trouve mille charmes
Dans la douceur de voir à travers de nos larmes
Juſques au fond d'un cœur ſenſible à nos douleurs ;
Le trouble d'un amant attendri par nos pleurs.

BARSINE.

Ces pleurs vous ont rendu la tendreſſe d'Enée ;
Malgré ce que ſon bras doit à ſa deſtinée :
Votre amour...

DIDON.

Oui, depuis qu'un frere trop cruel
Au ſein de mon époux porta le coup mortel,
Ce prince trop charmant a fait ſeul dans mon ame
Renaître les tranſports de ma premiére flamme ;
Et dans les mouvemens qui régnent dans mon cœur
Je reconnois l'éclat de ma premiére ardeur ;
Rien n'égale mes feux, que mon impatience ;
Ce cœur que tant d'amour a trouvé ſans défenſe,
Ne reſpire qu'après le moment bienheureux
Qui doit le couronner & nous unir tous deux.
La gloire où par ce choix je me vois deſtinée...
C'eſt trop la différer ; Philon, cherchez Enée ;
Nous devons l'un & l'autre aux ſoins de nous unir,
Ces momens que je perds à m'en entretenir,
Et mon amour m'en fait en ſecret un reproche.
Dites-lui que l'inſtant de ſon bonheur approche ;
Et que dedans l'eſpoir d'en hâter le moment,
Ma tendreſſe ſe plaint de ſon retardement.

SCENE V.

DIDON, BARSINE.

BARSINE.

DEs ordres du deſtin ſon ame combattue,
A ſuſpendu long-temps ſa flamme irréſolue :
Vos ennuis m'en faiſoient redouter le ſuccès,
Vos plaintes s'entendoient par tout dans ce palais.
Ce front dont les attraits charment tant de monarques,
Du plus grand déſeſpoir portoit toutes les marques.
Ah ! Si dans ſes refus juſqu'au bout obſtiné,
Ce héros à ſon ſort ſe fût abandonné,
Ou que rien en ces lieux n'eût prévenu ſa fuite,
A quoi votre douleur eût-elle été réduite ?

DIDON

A venger ſur mon ſang ma honte & ma douleur,
A mourir de ma main. As-tu jugé ce cœur
Capable de ſurvivre à tant d'ignominie ?
(*Elle lui montre un poignard.*)
Regarde le ſecours dont je m'étois munie.

BARSINE.

Dieux !

DIDON.

Si malgré mes pleurs, ma flamme & mes bienfaits,
Le deſtin l'eût réduit à trahir mes ſouhaits,
Dans l'aveugle fureur dont j'étois agitée,
Par l'effort de ce fer ma mort précipitée...

BARSINE.

Ce funeſte deſſein me fait frémir d'horreur !

DIDON.

Barſine, ſes remords m'ont rendu tout ſon cœur.
Sûre d'un tel époux, je me ſuis réſolue
A garder ce témoin pour l'offrir à ſa vûe,
Afin que ce héros abſolu dans ma cour,
Par un tel déſeſpoir juge de mon amour.
Je ne puis refuſer dans l'eſpoir qui m'anime,
Le généreux oubli que je dois à ſon crime;
Mon amour raſſuré par l'offre de ſa foi,
S'applaudit de l'effort que le ſien fait pour moi.
Un héros dont la gloire a fait la deſtinée...
Mais quoi! Philon ſitôt de retour ſans Enée?
Le trouble où je le vois alarme mon amour.

SCENE VI.

DIDON, BARSINE, PHILON.

DIDON *à Philon.*

QUel motif peut ſans lui hâter votre retour?

PHILON.

Madame...

DIDON.

Quoi? Parlez.

PHILON.

Je tremble à vous le dire.

DIDON.

Oſeroit-on troubler le bonheur où j'aſpire?
Que fait Enée enfin? L'avez-vous averti?

PHILON.

Madame, il eſt parti.

DIDON,

Barſine ! Il eſt parti !
Dieux ! A mon déſeſpoir ce perfide me livre,
Et ſi près d'un hymen... Qu'on s'apprête à le ſuivre.
Oui, je veux voir, portant le feu dans ſes vaiſſeaux,
A la merci des vents ſes cendres ſur les eaux.
Ce n'eſt que dans ſon ſang que mon ame abattue
Peut trouver du remède à l'ennui qui me tue :
Il me fuit, & l'orgueil de ce cœur endurci
A pû... Qu'on cherche Hiarbe, & qu'on l'améne ici.

SCENE VII.

DIDON, BARSINE.

DIDON.

Le ciel ſeroit-il ſourd à des plaintes ſi juſtes ?
Quoi, vous l'avez ſouffert, dieux cruels ; dieux injuſtes ?
Vous fûtes les témoins des ſermens qu'on m'a faits,
Vous avez vû trahir ma flamme & mes bienfaits,
Et vous n'avez point fait, vous en rendant les maîtres,
De nos flots entr'ouverts, des tombeaux à ces traîtres ?
Un parjure odieux que j'ai trop bien ſervi,
Fier de l'impunité dont ſon crime eſt ſuivi,
Se rit de ſes ſermens tandis que le tonnerre
D'un murmure impuiſſant épouvante la terre ?
Ah ! Qu'attendre des dieux en ces extrémités ?
Mes ennuis ſont des maux que j'ai bien mérités :
Mes yeux n'ont-ils pas dû, quoi qu'il fît pour me plaire,
De ſes feintes ardeurs pénétrer le myſtere ?

Ses ſoupirs languiſſans m'en avoient aſſez dit ;
Je devois m'aſſurer du traître qui me fuit,
Immoler ſes Troyens & ſa flotte à ma rage ;
Du Tibre pour jamais lui fermer le paſſage ;
Et malgré le bonheur qu'il s'y croit préparé,
Faire mentir ces dieux qui l'en ont aſſuré.
Voilà ce qu'il falloit oppoſer à ſa fuite.
Barſine, tu le vois, le barbare me quitte :
Ni l'offre de ma main, ni la peur de ma mort,
N'ont fait pour l'arrêter, qu'un inutile effort.
Après avoir offert au traître qui me laiſſe,
Ma couronne, mon cœur, mon hymen, ma tendreſſe,
Il aime mieux ſe voir, en me manquant de foi,
A la merci des flots, que régner avec moi :
L'excès de mon amour que ce mépris accable,
Ne me laiſſe rien voir qui lui ſoit comparable.
Vains & foibles appas, dont l'éclat tant vanté
A ſû de tant d'eſpoir ſoutenir ma fierté ;
Et vous que j'appellois, prévoyant tant de larmes,
Pour plaire à cet ingrat, au ſecours de mes charmes,

(Elle arrache & jette ſes perles & ſes diamans.)

Ornemens précieux, au milieu de ma cour ;
Vos efforts impuiſſans ont trahi mon amour ;
Allez, de votre éclat, dans l'eſpoir qui me reſte ;
J'abhorre pour jamais l'uſage trop funeſte,
Et ne ſaurois le voir dans mon reſſentiment,
Que comme une victime à mon emportement.

BARSINE.

Madame....

DIDON.

Conçois-tu que c'eſt lui qui m'outrage,
Après avoir ſauvé les Troyens du naufrage ?
Hélas ! Après l'avoir ſi tendrement chéri,
Non, Barſine, un rocher en ſeroit attendri ;

Pour cet amant ſans foi ma mort ſeule a des charmes.

BARSINE.

Vos pleurs pour un ingrat....

DIDON.

Laiſſe couler mes larmes :
Quelque effort dont le ciel ſeconde mes ſouhaits,
Rien ne peut réparer la perte que je fais,
Je le vois, & ton zele en ſecret en murmure,
Que je pleure un ingrat, un perfide, un parjure,
Qu'en faveur de Didon l'amour n'a pû toucher ;
Mais avec tous ces noms, Barſine, il m'étoit cher.
Il a vû mes ſujets juſque dedans le temple,
Signaler par leurs cris leur joie à mon exemple :
L'éclat dont mon amour prétendoit ſoutenir
Le moment bienheureux qui devoit nous unir,
Mon ardeur à mon choix ſans relâche obſtinée,
Mes ſoupirs empreſſés ; & dans l'inſtant qu'Enée,
Pour être couronné, doit ſe rendre au palais,
Le barbare me quitte, & me fuit pour jamais ?
Ah ! Ma rage à ce mot augmente avec mes larmes ;
Contre un ſi rude coup ma raiſon n'a point d'armes ;
Et dans l'accablement où me met aujourd'hui....
Hiarbe ne vient point, cours au devant de lui,
Barſine, mes ennuis ont beſoin de reméde.

SCENE VIII.

DIDON ſeule.

LA fureur, dans mon ame, à tant d'amour ſuccéde :
Heureuſe, ſi mes ſoins l'ayant privé du jour....

SCENE IX.

DIDON, HIARBE.

DIDON.

VEnez, Seigneur, venez ſignaler votre amour:
On me fuit, on me hait, on brave ma vengeance ;
Seigneur, il faut du ſang pour laver cette offenſe ;
Ma honte juſqu'à vous, aura ſans doute été ;
Pour vous être inconnue, elle a trop éclaté :
Du traître qui me fuit, faites votre conquête ;
Je vous offre ma main, ſi vous m'offrez ſa tête.
Pour vous aſſujettir & mon cœur & mon rang,
Montrez-vous à mes yeux tout couvert de ſon ſang ;
Je ſuis à vous, Seigneur, ſi l'ardeur, qui vous guide
Peut me faire un préſent du cœur de ce perfide,
Ce cœur, ce lâche cœur, percé de mille coups....

HIARBE.

Il eſt aſſez puni par ce qu'il perd en vous,

Madame ; & la froideur d'un amant qui vous quitte,
Ne veut pas que vos pleurs ſoient le prix de ſa fuite.
Sans céder aux tranſports de ce cœur agité,
De vos mépris, Madame, armez votre fierté ;
Que votre fermeté ſerve à jamais d'exemple.
Le peuple vous attend pour votre hymen au temple ;
Souffrez que votre cœur laiſſe agir en ce jour
Le ſoin de votre gloire au défaut de l'amour ;
Que mon ſort, dont le ciel vous a rendu l'arbitre,
Vous donnant un époux, m'en réſerve le titre,
Madame ; & que mon feu, malgré ce grand éclat,
Tâche à porter votre ame à l'oubli d'un ingrat.

DIDON.

Ah ! D'un pareil effort mon cœur eſt-il le maître ?
Lâche, indigne des feux que mes yeux ont fait naître,
Eſt-ce là le ſecours qu'on préte à ma douleur ?
Me refuſer le bras, quand on m'offre le cœur !

HIARBE.

Songez, Madame....

DIDON.

O dieux ! qui m'avez condamnée
A donner tant de pleurs à la perte d'Enée ;
Si juſqu'aux bords du Tibre il peut être conduit,
Qu'au dernier des malheurs ſon orgueil ſoit réduit ;
Que ce fleuve qui doit voir ſes ondes captives,
Du ſang de tous les ſiens voye teindre ſes rives ;
Que la mort de ce traître égale mes tourmens,
Et qu'il n'ait pour tombeau que des ſables mouvans ;
Que la poſterité que mon ſort doit ſurprendre,
Puiſſe voir naître un jour un heros de ma cendre ;
Dont la valeur funeſte à l'orgueil des Romains,
Dans des fleuves de ſang répandu par ſes mains....

Mais

Mais quelle indigne ardeur m'agite & me transporte,
Alors que ma main peut se venger d'autre sorte ?
Mettons avec éclat mon desespoir au jour.
(*S'éloignant d'Hiarbe, & prenant son poignard.*)
Voici dequoi venger & punir tant d'amour ;
Ce ministre est trop sûr, pour en chercher un autre.
(*à Hiarbe.*)
Vous, qu'inspiroit l'ardeur d'unir mon sort au vôtre,
Si mêmes vœux encor échauffent votre sein,
Lâche, recevez-en l'exemple de ma main.
HIARBE *la soutenant.*
Dieux !

SCENE DERNIERE.

DIDON, HIARBE, BARSINE, PHILON.

HIARBE.
Barsine, l'éclat où sa fureur aspire....
BARSINE.
Madame, ses ennuis....
HIARBE.
Juste ciel ! Elle expire,
Et son emportement s'est en vain observé.
Dieux, à quel désespoir m'avez-vous reservé !

FIN.

LE SEMBLABLE A SOY-MESME.

TROISIE'ME INTERMEDE.

ACTEURS.

LE BAILLI DU VILLAGE.

THIBAUT, collecteur des tailles du village.

PERRINE, femme de Thibaut.

LUCIE, niéce de Thibaut.

CLEANTE, amant de Lucie.

LA BRIE, valet de Cléante.

MATHURIN, valet du bailli.

CATOS, servante de Thibaut.

La scéne eſt dans un village proche du Mans.

LE

SEMBLABLE A SOY-MESME,

TROISIE'ME INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE, LA BRIE.

LA BRIE *sortant d'un côté du théâtre.*

JE m'en vais retrouver mon maître, & je prévoi....

CLEANTE *sortant de l'autre.*

Pourquoi me laisser seul, quand j'ai besoin de toi ?
Que ne m'as-tu suivi ?

LA BRIE.

Quand j'ai vû ce village,
Vous sachant résolu de loger au Sauvage ;

Mon cheval étant las, je vous ſuivois de loin ;
Sûr de vous y trouver, quand il ſeroit beſoin :
Outre qu'en arrivant en ce lieu de plaiſance,
Quoi que nouveau venu, j'ai trouvé connoiſſance,
Qui me menant d'abord au prochain cabaret,
M'a fait goûter *gratis* du blanc & du clairet.

CLEANTE.

Je le croi. Ce village eſt fertile en canailles.

LA BRIE.

Canailles ? C'eſt pourtant le collecteur des tailles.

CLEANTE.

D'où le connois-tu donc ? Eſt-il de tes parens ?

LA BRIE.

Non. Il m'a vû laquais chez un élû du Mans ;
Il y venoit ſouvent. Le maître & la maîtreſſe
Ne ſe laſſoient jamais de lui faire careſſe ;
Enfin ils le traitoient comme un de leurs amis ;
Mais il ne venoit point ſans coq-d'Inde au logis ;
Il m'a prié de noce, & j'y veux faire rage ;
Il doit donner ſa niéce au bailli du village.

CLEANTE.

Je le ſais, & c'eſt-là d'où vient mon déſeſpoir.

LA BRIE.

Comment donc ?

CLEANTE.

Je ne ſuis ici que pour la voir :
Je l'aime, cette niéce, & je ſuis aimé d'elle.

LA BRIE.

Vous avez le goût fin ; elle eſt jeune, elle eſt belle,
D'où la connoiſſez-vous ? On dit qu'elle a du bien.

CLEANTE.

Son pere étoit du Mans, & logeoit près du mien :
Sa beauté dès ce temps me donna dans la vûe ;
J'aimai, je fus aimé ; mais la mort imprévûe
De ſon pere augmenta ma flamme & mon ſouci.
Elle eſt depuis ce temps avec ſon oncle ici.

Qui par un choix fatal au feu qui nous engage,
Eſt ſi fort entêté du bailli du village,
Et croit que cet hymen eſt ſi bien aſſorti,
Qu'il veut le préférer à tout autre parti.
Sa femme en ma faveur depuis peu prévenue,
Souffre que quelquefois, quand la nuit eſt venue,
J'entretienne ſa niéce, & me fait eſpérer
De rompre cet hymen.

LA BRIE.

Je ceſſe d'ignorer
Où vous couriez ſans moi les ſoirs bride abattue.

CLEANTE.

Je cherchois du reméde à l'ennui qui me tue.

LA BRIE.

Mais la femme & la niéce....

CLEANTE.

Elles m'ont fait ſavoir
Qu'il falloit en ce lieu me rendre pour les voir.
Apprenons, s'il ſe peut, ce que l'on veut me dire.

LA BRIE.

Je vois le collecteur, Monſieur.

CLEANTE.

Je me retire.
M'a-t'il vû?

LA BRIE.

Peut-on voir à travers de mon corps?

CLEANTE.

Tâchons d'entrer chez lui, tandis qu'il eſt dehors.

SCENE II.

THIBAUT, PERRINE.

THIBAUT

TE taiſeras-tu point ? Peſte de la pécore !

PERRINE.

Tien, mon pauvre Thibaut, je te le dis encore ;
Ce monſieur le bailli n'eſt point ce qu'il nous faut
Pour ta niéce. Vois-tu, c'eſt un âne, un nigaut,
Qui juge ſans ſavoir ; qui pour cinq ſols d'épice,
Trahiroit....

THIBAUT.

Chut. Portez reſpect à la juſtice ;
Ne parlez de ces gens que la main au bonnet :
Puiſque je l'ai promis, je te le dis tout net,
Il ſera ſon mari.

PERRINE.

La voilà bien chanceuſe.

THIBAUT.

Que lui manque-t'il donc, madame la cauſeuſe ?
N'eſt-il pas avocat, hé, bête ? L'on croiroit....

PERRINE.

On dit que pour cent francs notre âne le ſeroit.

THIBAUT.

Encore ?

PERRINE.

L'autre jour, preſſé ſur une affaire
Qu'avoit Simon Martin avec le grand compere ;
Il mit, ſans la ſçavoir, leurs ſacs de deux côtés,
Et prit, pour la juger, un cornet & trois dez,
Diſant que ſur le champ il baſlleroit ſentence.
A la premiere raffle, il amena je penſe

Dix pour le demandeur, & puis en même temps
Dix pour le défendeur. Hors de cour, sans dépens,
Dit-il. Ne voilà pas bien juger une cause ?

THIBAUT.

Enfin jusqu'à demain il faudra qu'elle cause.
Tout ce que tu dis-là, ma femme, est bon & beau;
Mais du vin répandu ne vaut pas de bonne eau ;
Je croi que ta raison vaut bien mieux que la mienne,
Mais puisque je le veux, il n'est raison qui tienne.

PERRINE.

Tien, quand on seroit prêt à me couper le cou,
Je veux malgré tes dents, en jaser tout mon soul.
Ce galant morfondu, la semaine derniere,
Disoit que pour la noce il attendoit son frere,
Qui doit être un magot.

THIBAUT.

Pourquoi ?

PERRINE.

Ce bel oiseau,
Lui ressemble, dit il, comme deux gouttes d'eau :
Sans doute, comme lui, c'est quelque barbe-sale.
Quand il faut épouser, le voilà qui détale ;
Et se moquant de nous toujours de pis en pis,
Il dit qu'il faut devant qu'il s'en aille à Paris.
Il nous a dit adieu. Mais je suis bien lassée.

THIBAUT.

Il en enrage assez ; mais la chose est pressée,
Depuis que j'ons touché dans la main l'autre jour,
Il te feroit pitié, parlant de son amour :
Car, vois-tu, là-dessus, il jase comme un livre :
Il dit que sans ma niéce il ne sauroit plus vivre.
Il consomme, dit-il, tout son temps à gémir ;
Passe les nuits sans boire, & les jours sans dormir;
Il en est si troublé, qu'il n'est pas connoissable,
Il n'a plus de repos qu'au lit, ou bien à table ;

Il ſoupire toujours : Enfin, ſi nan l'en croit,
Ses yeux varſont plus d'eau que ſa bouche n'en boit.

PERRINE.

Reviendra-t'il bien-tôt ?

THIBAUT.

Les poulaillers de Main
Le rammanront, dit-il, la ſemaine prochaine.
Je vais boire avec lui, s'il eſt encore ici,
Le vin de l'étrier.

PERRINE.

Moi, j'entre.

THIBAUT.

Ah ! Le voici.

SCENE III.

THIBAUT, LE BAILLI, MATHURIN.

THIBAUT.

JE vous allois chercher.

LE BAILLI.

Cette peine m'honore.

THIBAUT.

Vous n'étes pas parti ?

LE BAILLI.

Vous voyez ; pas encore.
Mais me voilà tout prêt à partir de ces lieux :
Je viens chez mes parens de faire mes adieux,
Il faut toujours garder quelque meſure honnête...
Mathurin, hé ?

MATHURIN.
Monſieur.
LE BAILLI.
Qu'on me ſelle ma bête.

SCENE IV.

LE BAILLI, THIBAUT.

LE BAILLI.
HE' bien, comment vous va, Monſieur le collecteur?
THIBAUT.
Pour vous ſervir, Monſieur le bailli, de bon cœur.
LE BAILLI.
Couvrez-vous.
THIBAUT *faiſant la révérence & tournant ſon chapeau.*
Je ſavons...
LE BAILLI.
Reformez votre ſtile.
Couvrez vous.
THIBAUT *fait la révérence.*
J'ons....
LE BAILLI.
Couvrez votre cerveau débile,
Vous dit-on, & changez en termes plus polis
Cette fluidité de termes mal conſtruits.
THIBAUT.
Je parlons le patois que n'en parle au village.
LE BAILLI
Vous verrai-je toujours, fier d'un jargon ſauvage,
De deux toiſes de long tirer un pied de veau,
Rire au nez en parlant, tourner votre chapeau,

N'avoir qu'un air benêt pour toute contenance,
Et coudre une ſottiſe à chaque révérence ?
Si vieillard & griſon vous ne vous corrigez ...

THIBAUT.

Ecoutez, je parlons tout comme vous jugez,
A notre fantaiſie.

LE BAILLI.

Enfin, quoi qu'il arrive,
Il n'en rabattra rien, c'eſt perdre ſa leſſive.
Ne voulant pas partir, ſans vous avoir parlé
De mon frere....

THIBAUT.

Ah! S'il vient, il ſera régalé,
Il logera chez nous, & je veux qu'à ſon aiſe....

LE BAILLI.

Parbleu, c'eſt m'obliger.

THIBAUT.

Mais....

LE BAILLI.

Quoi?

THIBAUT.

Ne vous déplaiſe;
Afin qu'il ſoit reçû, nous faiſant cet honneur,
Selon votre mérite, & ſuivant ſon humeur,
Pour voir à le ſervir comme il faut qu'on en uſe,
Dites-moi, s'il vous plaît, je vous demande excuſe,
Quel homme eſt-ce, à peu près?

LE BAILLI.

C'eſt un original.
Il eſt marchand de toille, & demeure à Laval;
Il veut être à la nôce, & même hier j'eus nouvelle...

THIBAUT.

Son nom?

LE BAILLI.

Monſieur Vilain.

THIBAUT.

D'âge....

LE BAILLI.

Il en a dans l'aîle.
Quant au reſte, écoutez franchement, entre nous,
C'eſt un ruſtre, un lourdaud, à peu près comme vous.

THIBAUT.

On m'avoit pourtant dit, Monſieur, qu'il vous reſſemble.

LE BAILLI.

Oui, du viſage. A moins que de nous voir enſemble.
Pour faire de nous deux un bon diſcernement,
A moins que d'obſerver nos traits également,
On s'y trompe, & ſouvent on nous prend l'un pour l'autre.

THIBAUT.

J'entens bien, c'eſt qu'il a de mon air & du vôtre.

LE BAILLI.

Ecoutez. Ces diſcours n'auront jamais de fin:
Voilà votre logis, & voilà mon chemin,
Compere, & nous n'avons qu'un mot à dire enſemble.
Mon frere doit venir, je l'aime, il me reſſemble;
Il logera chez vous juſques à mon retour.
A Paris, pour huit jours, je m'en vais faire un tour.
Nous ſongerons après à notre mariage:
Cependant je vous ſuis ſerviteur.

THIBAUT.

Bon voyage.
Boirons-je point un coup? Il ſeroit bon beſoin.

LE BAILLI.

Hé, morbleu, détalez, l'abreuvoir n'eſt pas loin.

SCENE V.

LE BAILLI seul.

ENfin j'en ſuis défait ; & ſuivant mon idée.

SCENE VI.

LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN.

VOtre bête, Monſieur, eſt ſellée & bridée.

LE BAILLI.

Il faut à ce valet confier mon ſecret ;
Il eſt bien ingénu, pour être fort diſcret :
Mais quoi, j'en ai beſoin. Ecoute, il faut te taire ;
Entens-tu ? Parle donc ? Le cheval !

MATHURIN.

Comment faire ?
Auſſi quand je me tais, Monſieur, je ne dis mot.

LE BAILLI.

Le valet d'un bailli peut-il être ſi ſot ?
C'eſt-à-dire qu'il faut ne parler à perſonne
De ceci.

MATHURIN *ſe couvrant.*

J'entens bien. Votre raiſon eſt bonne.

LE BAILLI.

Tu ſais bien que j'ai dit à mes meilleurs amis,
Que j'allois pour huit jours faire un tour à Paris ;

Qu'aujourd'hui je partois, & qu'en cet équipage
J'ai déja fait deux fois tout le tour du village.

MATHURIN.

Hier je vous en ouis, m'eſt avis, marmoter.

LE BAILLI.

Je voulois que l'on crût que j'allois m'abſenter;
Mais je me moquois d'eux.

MATHURIN.

Pargué, le tour eſt drôle.

LE BAILLI.

Je veux, avant la nuit, jouer un autre rôle.
J'ai dit de plus ici qu'un mien frere venoit,
Pour être à notre noce, & qu'il me reſſembloit.

MATHURIN.

Oui.

LE BAILLI.

Que je l'attendois ici ſur ſa parole.

MATHURIN.

Oui.

LE BAILLI.

Je n'en eus jamais.

MATHURIN.

Pargué, le tour eſt drôle.

LE BAILLI.

Je prétens ſous le nom de ce frere, aujourd'hui,
Et voir le collecteur, & demeurer chez lui;
Et ſans que le lourdaud s'en doute ni s'en laſſe,
Voir, ſous un autre habit, chez lui ce qui ſe paſſe.

MATHURIN.

Qu'en avez-vous affaire? Avec cet attirail...

LE BAILLI.

Il m'importe beaucoup d'en ſavoir le détail.
Je ſuis prêt d'épouſer ſa niéce, & je ſoupçonne
Certain drôle de voir trop ſouvent la friponne.
Depuis huit ou dix jours je me ſuis aperçû
Qu'il ſortoit ſur le ſoir du logis: Je l'ai vû,

Le nez dans un manteau, doucement diſparoître ;
Sans avoir juſqu'ici jamais pû le connoître ;
Et je veux, pour me voir guéri de ce ſoupçon,
Leur jouer de ce tour.

MATHURIN.

Têtegué, qu'il eſt bon !
Vous avez, vous tout ſeul, plus d'eſprit en partage,
Que n'en avons, morgué, tous les bœufs d'un village.

LE BAILLI.

Je pourrois, négligeant d'en être convaincu,
Devenir.. Que ſait-on ?

MATHURIN.

Quoi, devenir ?

LE BAILLI.

Cocu.
De pareils animaux trompent les plus habiles.

MATHURIN.

Vous cocu dans un bourg ? Bon dans ces grandes villes,
Où tout le monde l'eſt.

LE BAILLI.

Enfin, par ce moyen
Je puis m'en éclaircir, ſans riſquer rien du mien.
Pour m'aller inſtaller chez cette tête dure,
Je vais me dérober, & changer de figure.
J'entens ſortir quelqu'un de chez le collecteur ;
C'eſt ſa femme. Rentrons.

SCENE VII.

LA BRIE, PERRINE, CLEANTE.

CLEANTE.

Tout trahit notre ardeur.
Quoi donc, le collecteur prétend toujours combattre?

PERRINE.

Je vous l'ai déja dit, il n'en veut rien rabattre;
Et le bailli, tout ſot & tout brutal qu'il eſt,
Pour s'en faire un neveu, le contente & lui plaît.

CLEANTE.

Mais ſur quoi l'amitié qui les unit enſemble?
D'où vient qu'il l'aime tant?

PERRINE.

Parce qu'il lui reſſemble
Chacun n'aime-t'il pas ſon ſemblable? Ecoutez.
Puiſque j'agis pour vous....

CLEANTE.

Tant de difficultés,
Malgré votre faveur, alarment ma tendreſſe.
Mais enfin j'aperçois votre charmante niéce.

SCENE VIII.

LUCIE, PERRINE, CLEANTE, LA BRIE.

LUCIE.

CLéante eſt bien exact.

CLEANTE.

Moins exact qu'amoureux;
Je viens ſavoir de vous le deſtin de mes feux.

LUCIE.

Si ſur mes volontés je réglois ma conduite,
Cléante, de ces feux, l'hymen ſeroit la ſuite;
Et mon cœur qui vous plaint, uniroit en ce jour
L'effort de ma tendreſſe, aux ſoins de votre amour.
Vous ſavez que l'époux qu'on me force de prendre.

PERRINE.

Pour l'être, le bailli pourra long-temps attendre.
Il eſt allé, dit-on, à Paris pour huit jours;
Et je ſais un moyen de ſervir vos amours.
Tandis qu'il eſt abſent, qui pourra, ce me ſemble...
N'entens-je pas Thibaut qui vient ici? je tremble;
C'eſt lui-même.

CLEANTE.

Que faire?

LUCIE.

Où le cacher? Il faut...

PERRINE.

(*à Cléante.*) (*à Lucie.*)
Entrez dans cette chambre. Et, vous, montez là-haut.

(*Cléante ſe cache, & Lucas rentre dans un des coins du théatre.*)

SCENE IX.

THIBAUT, PERRINE.

PERRINE.

QU'as-tu, Thibaut? Vien-ça, tu me ſembles tout triſte.

THIBAUT.

Je ſongeois qu'aujourd'hui, peut-être à l'improviſte,
Le frere du bailli pourroit venir.

PERRINE.

Hé bien,
Qu'eſt-ce que cela fait?

THIBAUT.

Eh, cela ne fait rien;
Il logera céans, je l'ai dit à ſon frere.

PERRINE.

Eſt-il parti?

THIBAUT.

Vraiment il eſt bien loin. J'eſpere
Qu'il ſe trouvera bien dans cette chambre-là.
(*Montrant l'endroit où eſt caché Cléante.*)
Voyons en quel état elle eſt. Je veux....

PERRINE *l'arrêtant.*

Vien-ça.

THIBAUT.

Pourquoi m'arrêter?

PERRINE.

J'ai quelque choſe à t'apprendre.

THIBAUT.

O morgué, je n'ai pas le loiſir de l'entendre.

PERRINE *le careſſant.*

Eh, Thibaut, je t'en prie.

THIBAUT.

Elle eſt folle de moi.
Je veux voir cette chambre, & puis je ſuis à toi.

PERRINE.

Tu la verras tantôt.

THIBAUT.

Pourquoi pas tout à l'heure ?

bas. PERRINE.

Tout eſt perdu. Catos te veut parler, de meure.

SCENE X.

PERRINE, CATOS, THIBAUT.

CATOS.

LE frere du Bailli vient d'arriver là-bas ;
Il a voulu d'abord aſſommer Nicolas.
C'eſt le bailli tout fait. Il s'eſt mis en colere,
Parce qu'on a, dit-il, laiſſé partir ſon frere.

THIBAUT.

Je vais, pour l'apaiſer, lui parler quelque temps.

PERRINE.

Va.

CATOS.

Vous n'irez pas loin, je croi, car je l'entens.

SCENE XI.

LE BAILLI, PERRINE, THIBAUT.

THIBAUT *le ſaluant.*

AH! Monſieur.

LE BAILLI.

Enfin donc, collecteur de miſere,
Vous avez ſottement laiſſé partir mon frere;
Et ſans conſidérer que ſans égard aux frais,
Je viens, étant mandé, de Laval tout exprès;
Que ſans enviſager la peine que me donne
Le deſir d'honorer cet hymen en perſonne....

THIBAUT.

Votre frere a voulu partir. Si vous voulez...

LE BAILLI.

Mon frere eſt un cheval.

THIBAUT.

Que vous lui reſſemblez!

PERRINE.

Si l'on n'étoit certain qu'il eſt parti, je penſe
Qu'on vous prendroit pour lui.

LE BAILLI.

Treve de reſſemblance.
Vous daubez le prochain, la belle, en niaiſant.
Eſt-ce là la moitié dont on lui fait préſent?

THIBAUT.

C'eſt ma femme.

LE BAILLI.

A vous seul ? Sur ces seules œillades
Je croi que votre front a d'étranges aubades,
Compere, & votre honneur me semble en grand danger.

THIBAUT.

Qu'y ferois-je ?

LE BAILLI.

A propos, peut-on envisager,
Du bailli, mon cadet, l'épouse prétendue ?

THIBAUT.

Ma niéce ? Oui da. Pourquoi n'est-elle descendue ?
Je m'en vais l'avertir.

LE BAILLI.

Je vous sui. Je prétens...

THIBAUT.

Hé bien, soit, je pourrons boire un coup tout d'un temps.

SCENE XII.

PERRINE seule.

PRofitons de ce temps, & soyons diligente.
Pendant qu'ils n'y sont plus, faisons sortir Cléante.
Et ? Sortez.

SCENE XIII.

PERRINE, CLEANTE.

PERRINE.

DU bailli le frere eſt arrivé :
Sans cela, là-dedans Thibaut vous eût trouvé.
Il y vouloit entrer ; je n'en ſuis pas remiſe,
Et cette peur me fait craindre quelque ſurpriſe :
Un quart d'heure plus tard, tout étoit découvert.

SCENE XIV.

PERRINE, CLEANTE, LE BAILLI dans une entrée.

LE BAILLI.

CEpendant que Thibaut fait mettre le couvert.
Obſervons... Un galant ! Il faut que je l'écoute.

PERRINE.

Sans ce magot, Thibaut vous eût trouvé ſans doute
Il eût entré là, rien ne l'en eût empêché.
Quel vacarme il eût fait, s'il vous eût vû caché !

LE BAILLI.

Caché !

PERRINE.

J'en tremble encor, je n'avois point d'excuſe.

CLEANTE.

Le frere du bailli...

PERRINE.

Cependant qu'il l'amuſe,
Afin de ménager quelque moment plus doux,
Sortez, & ſoyez ſûr que je ſuis toute à vous,
Et qu'enfin il n'eſt rien que pour vous je n'eſſaie.

LE BAILLI.

Le bois du collecteur eſt de haute futaie.

CLEANTE.

Par quel excès d'amour puis-je aſſez dignement
Reconnoître des ſoins...

PERRINE.

Tréve de compliment.

LE BAILLI.

Faiſons du bruit, je veux empêcher qu'il ne ſorte.

PERRINE.

J'entens quelqu'un, rentrez, & refermez la porte
Pour le mettre dehors prenons mieux notre temps.

SCENE XV.

LE BAILLI ſeul.

MAlepeſte, qu'il eſt céans de fines gens!
Le collecteur en tient, & je me perſuade...
Lui dirai-je? Oui, morbleu, je veux qu'il ait l'aubade:
Je me fais un plaiſir de voir comme un lourdaud
Apprend qu'à ſon inſû ſon honneur fait le ſaut.

SCENE

SCENE XVI.

THIBAUT, LE BAILLI.

THIBAUT.

QUe faites-vous là ſeul ? Venez ſonger à rire ;
Ma niéce...

LE BAILLI.

Auparavant j'ai deux mots à vous dire ;
Et comme je me vois preſque votre allié...

THIBAUT.

Çà, dequoi s'agit-il ?

LE BAILLI.

Vous êtes marié ?

THIBAUT.

Oui-da, ma femme auſſi.

LE BAILLI.

Comme un homme bien ſage
Vous ſavez quels chagrins ſuivent le mariage ;
Que le front eſt ſujet à certains accidens....

THIBAUT.

J'entens bien. Palſangué, nous voilà bien dedans.
(*à part.*)
Ne me voudroit-il point parler de notre niéce ?
La coquine ſans doute aura fait quelque piéce.

LE BAILLI.

Mais quand cet accident nous arrive une fois,
Et qu'on voit de ſes yeux ſon front fertile en bois...

THIBAUT.

Bon. Voilà bien de quoi. Nan dit que c'eſt la mode.

LE BAILLI.

Mais, s'il vous arrivoit, ſeriez-vous ſi commode à

THIBAUT.

Je m'en ſoucierois moins que de mon vieux pourpoint :
Notre honneur dépend-il de ceux qui n'en ont point ?

LE BAILLI.

En effet, s'en fâcher c'eſt être ridicule.

THIBAUT.

Mais, Monſieur, s'il vous plaît, pourquoi ce préambule ?

LE BAILLI.

Eh, pour rien.

THIBAUT.

Oh, cela ne ſe dit point pour rien.

LE BAILLI.

Pourquoi ? Que ſavez-vous ?

THIBAUT.

Morgué, je le ſais bien.
La raiſon ?

LE BAILLI.

Eh, ce n'eſt qu'une galanterie :
La voulez-vous ſavoir ?

THIBAUT.

Pargué, je vous en prie.

LE BAILLI.

Mais peut-être qu'après vous en ſerez fâché ?

THIBAUT.

Point.

LE BAILLI.

Céans votre femme a ſon galant caché.

THIBAUT.

Quoi, Perrine ?

LE BAILLI.

Oui, Perrine.

THIBAUT.

Ah, la double traîtreſſe !

Me jouer à mon nez de ces tours de soupleſſe !
Elle pour qui j'aurois bouté ma main au feu !

LE BAILLI.

Le drôle de ſes feux faiſoit un tendre aveu :
De là je les voyois ; & même en ma préſence
Ils ſe ſont embraſſez.

THIBAUT.

Ah ! Je perds patience.
Venez me le montrer, car je créve d'ennui ;
Je veux faire aboyer tous nos chiens après lui ;
Avant que de ſortir, je veux qu'on l'accommode...

LE BAILLI.

Bon. Voilà bien de quoi. N'an dit que c'eſt la mode.

THIBAUT.

Quand on n'a point d'honneur, je dis nargue des gens.
Allons.

LE BAILLI.

Ah ! Palſangué, nous voilà bien dedans.

THIBAUT.

Accoutez, on ne rit jamais de ſa vergogne ;
Quoi que *groſſo modo*, j'allons droit en beſogne.

LE BAILLI.

Je m'en ſoucirois moins que de mon vieux pourpoint :
Notre honneur dépend-il de ceux qui n'en ont point ?

THIBAUT.

Montrez-le-moi, vous dis-je, & puis laiſſez moi faire.

LE BAILLI.

Ecoutez, il vaut mieux pour quelque temps ſe taire.
Votre femme viendra pour le mettre dehors,
Cachons-nous, nous verrons leur joie & leurs tranſports ;
Et ce couple d'amans que vous voulez confondre

Etant pris ſur le fait, n'aura rien à répondre.

(*Lui montrant l'endroit où il eſt caché.*)

Il eſt là.

THIBAUT.

C'eſt bien dit. Les acoutant de loin....
Ma femme, je l'entens. Mettons-nous dans ce coin.

SCENE DERNIERE.

PERRINE, LUCIE, THIBAUT, ET LE BAILLI cachés.

PERRINE.

CLéante eſt encor là; ce magot en eſt cauſe.

LUCIE.

Le frere du bailli?

PERRINE.

Lui-même.

THIBAUT *au bailli.*

Bouche cloſe.

PERRINE.

On avoit grand beſoin ici de ce butord.
Le ſot homme que c'eſt!

LUCIE.

J'en demeure d'accord.
Sans le bailli ſon frere, à qui le ſang le lie,
C'eſt un original qui ſeroit ſans copie.

PERRINE *appellant Cléante.*

Cléante, nous pouvons cauſer en liberté.

LE BAILLI.

Hé bien, qu'en dites vous? Eh?

THIBAUT.

C'eſt la vérité.

Ah, morgué !

LE BAILLI.

Taiſez-vous.

CLEANTE *ſortant de l'endroit où il étoit.*

Le ſecours que votre ame
Se réſout aujourd'hui de prêter à ma flamme....

PERRINE.

Laiſſons les complimens, je vous l'ai déja dit :
Je vous aime, & je veux me contenter l'eſprit.
Ainſi pour vous ſervir, & pour me ſatisfaire....

LE BAILLI *à Thibaut.*

Compere, écoutez bien, leur marché ſe va faire :
Nous ne ſommes pas loin de l'heure du berger.

PERRINE.

Je prétens, quand Thibaut en devroit enrager....

THIBAUT.

La traîtreſſe !

PERRINE.

Vous voit le mari de ma niéce.

THIBAUT.

Hem ?

LE BAILLI.

Parbleu, c'eſt à moi que le paquet s'adreſſe.

CLEANTE *à Lucie.*

Votre cœur pourra-t'il ne la point démentir ?
Et ſur un tel eſpoir pourrez-vous conſentir....

LUCIE.

Oui, tant que je ſerai de ma main la maîtreſſe,
Vous aurez tous mes vœux, & toute ma tendreſſe.

LE BAILLI.

J'en tiens.

CLEANTE.

Mais cet époux qui doit...

PERRINE.

C'eſt un trigaud ;
Ce matin de bailli n'eſt point ce qu'il lui faut ;

S'il l'épouſe jamais, je veux devenir folle.

THIBAUT.

Palſangué, notre niéce étoit en bonne école.

LUCIE.

Mais comment l'empêcher, lorſqu'il ſe croit certain..

PERRINE.

Voilà bien des façons Donnez-moi votre main.
N'êtes-vous pas content qu'elle ſoit votre femme?

CLEANTE.

J'en fais toute ma joie; & ſi jamais ma flamme....

PERRINE *leur prenant la main.*

Touchez-là. Vous voilà mariés, autant vaut.

THIBAUT *au bailli.*

Je m'en vais me montrer, ne venez pas ſi-tôt.

CLEANTE.

Si de tant de bonheur mon ardeur eſt ſuivie,
Cléante vous devra ſon bonheur & ſa vie.

PERRINE.

De ce que je vous dis tenez-vous aſſuré.

THIBAUT *ſe montrant.*

Fort bien. Je n'aurons plus que faire de curé;
Tu mariras, ſans lui, fort bien tout le village.

LUCIE.

Mon oncle!

CLEANTE.

Quel revers!

PERRINE.

Voici gâte-ménage.

THIBAUT.

Si tu me fais chercher un tricot là-dedans....

PERRINE.

Un tricot! Hé, pourquoi, puiſqu'ils en ſont contens?
Ils ſont bien mariés, ce n'eſt point raillerie,
Et je viens....

THIBAUT.

O morgué, moi, je les démarie.

PERRINE.

Tien, ta niéce & monſieur, ſe ſont donné la foi :
Il eſt bien gentilhomme, & de plus a dequoi,
Et ſa nobleſſe enfin mérite qu'on l'exalte.

THIBAUT.

Tien, quand il ſeroit fils d'un chevalier de Malte,
J'ai promis au bailli qu'il ſeroit ſon époux :
Elle l'épouſera.

LE BAILLI *ſe montrant.*

Calmez ce grand courroux ;
De l'époux prétendu de la belle Lucie,
Je ſuis l'original, & même la copie.

LUCIE.

Vous étes le bailli ?

LE BAILLI.

Oui, parbleu, je le ſuis.
Sous un nom emprunté j'étois dans ce logis.
Je m'en étois douté, coquette déniaiſée,
Que votre cœur étoit une conquete aiſée ;
Et pour vous obſerver je m'étois traveſti :
Mais je n'en ſai que trop, il peut chercher parti.

THIBAUT.

Non, vous l'épouſerez tout-à-l'heure, & j'envoie...

LE BAILLI.

Doucement, s'il vous plaît, point de chaleur de foie :
On peut la marier, ſans croître mon ſouci ;
Monſieur en eſt content, & je le ſuis auſſi.

Sur un pareil marché, je ne mets point d'enchere;
Je retourne chez moi. Juſqu'au revoir, compere.

PERRINE.

Tu le vois bien, Thibaut, il ſe moque de nous,

CLEANTE.

Si...

THIBAUT *à Cléante.*

Puiſqu'il ne veut point ma niéce, c'eſt pour vous.

CLEANTE.

C'eſt me combler de joie, & mon reſpect s'apprête....

THIBAUT.

Allons voir nos amis, & ſonger à la fête.

FIN DU SECOND VOLUME.

UNIVERSITY OF MICHIG
3 9015 06580 3770

A 497737